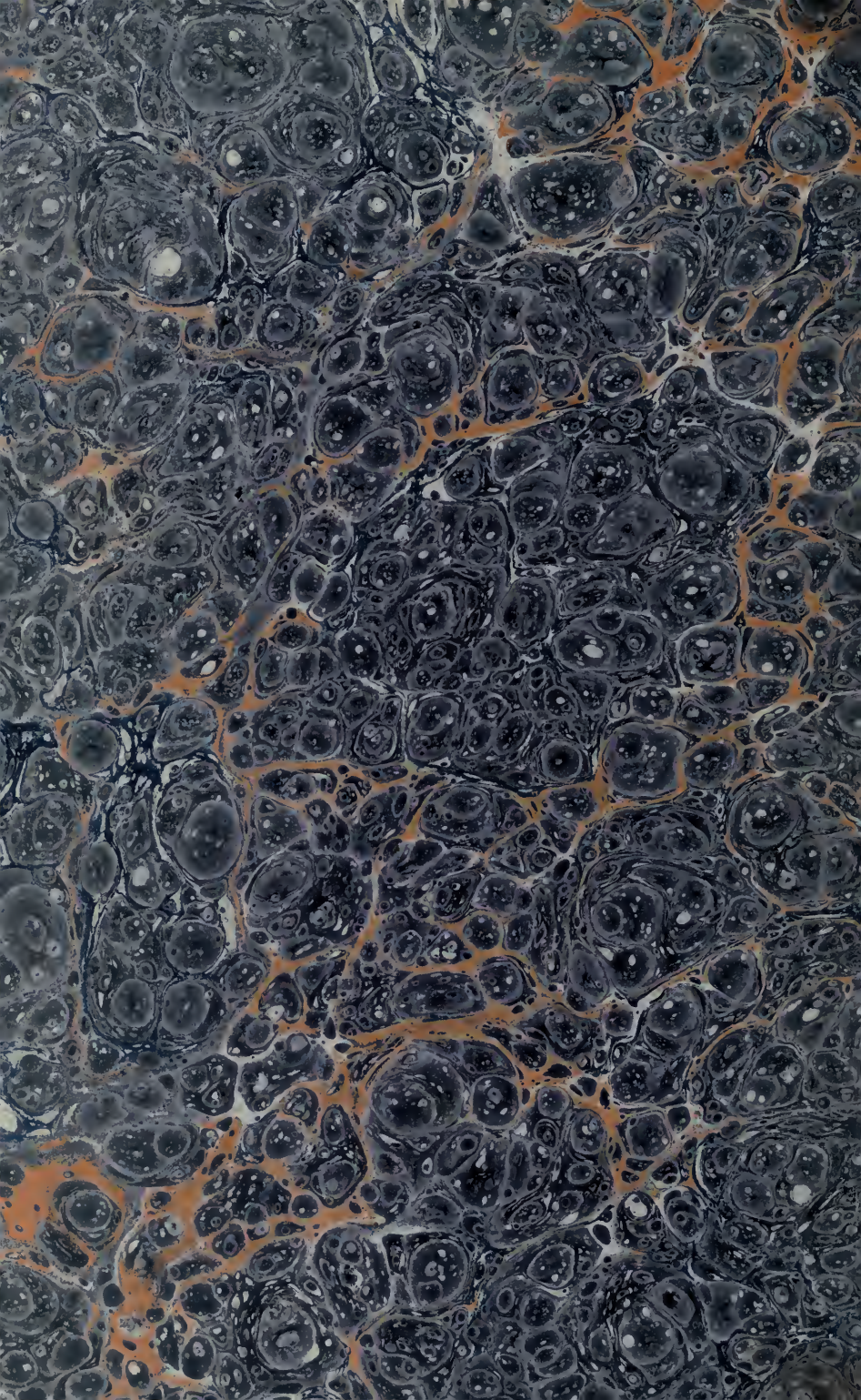
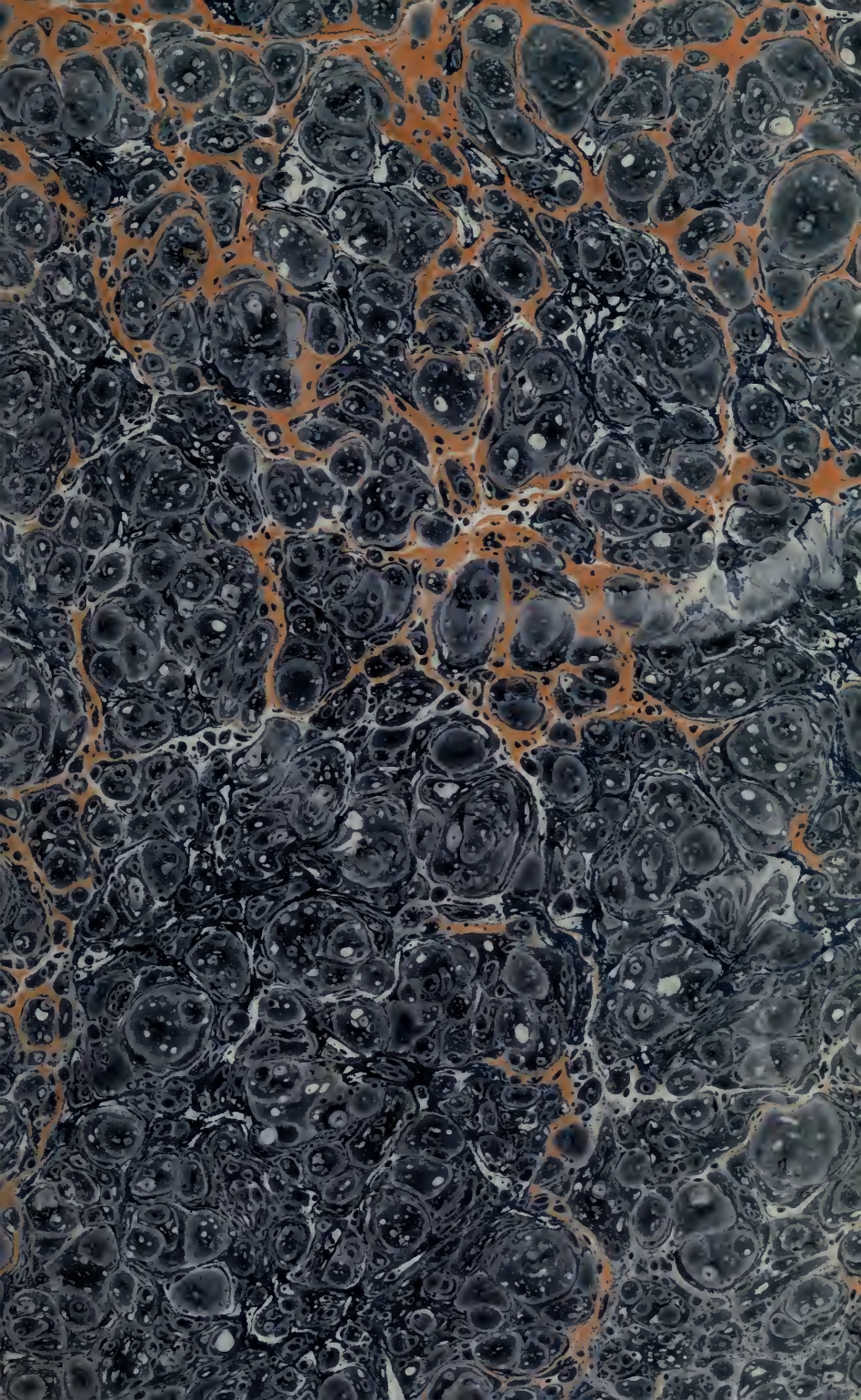
PQ
1954
A7
1803
t.2





OEUVRES
DE
D'ARNAUD.

ÉPREUVES DU SENTIMENT.

ŒUVRES

DE

D'ARNAUD,

CONTENANT

ANNE BELL, SÉLICOURT, SIDNEY ET VOLSAN,
ADELSON ET SALVIGNI, SARGINES.

TOME SECOND.

AVEC FIGURES.

263198
14.1.32

A PARIS,

CHEZ LAPORTE, Libraire, rue de Savoie, nº. 19.

1803 — AN XI.

PQ
1954
A7
1803
t.2

Anne *Bell*.

ANNE BELL,

ANECDOTE ANGLAISE.

La vertu et l'honnêteté, en exigeant des jeunes personnes qu'elles se tiennent en garde contre l'attrait dangereux des passions, n'imposent pas des obligations moins fortes aux parens : ils doivent tempérer la sévérité, quand il s'agit de punir les foiblesses de ces malheureuses victimes d'un âge incapable de réfléchir, et privé de la grande leçon de l'expérience. L'autorité paternelle, est, dit-on, sur la terre une image de la puissance divine : et n'est-ce pas approcher de l'Etre suprême, autant que notre nature imparfaite est susceptible d'y atteindre, que de se

point mettre de bornes au pardon et à la bienfaisance? C'est le châtiment qu'il faut limiter. D'ailleurs les remontrances touchantes d'un père ou d'une mère, produiront plus d'impression sur le cœur d'un enfant que les menaces et les traitemens rigoureux; cette dernière façon de les conduire les jette dans le désespoir, et d'une faute qui pourroit quelquefois se réparer, les précipite dans une suite nécessaire de démarches humiliantes et condamnables.

Anne Bell est un exemple frappant que les chefs de famille doivent avoir sans cesse devant les yeux; elle allioit aux avantages de la naissance, la perspective d'une fortune considérable, et les agrémens les plus séduisans; tout respiroit en elle ce charme au dessus de la beauté même, cette sensibilité qui est bien plus la source de nos chagrins que de nos plaisirs, funeste presque toujours à quiconque la possède, et délicieuse pour ceux qui en sont les objets. Bell avoit un cœur impatient d'aimer; c'est un de nos premiers besoins; toutes les grâces de l'esprit se joignoient à celles du sentiment et de la figure; elle étoit regardée comme un modèle de perfection. La mort, dès le berceau, lui avoit enlevé une mère dont elle étoit idolâtrée; cette perte ne contribua pas peu à ses infortunes : l'amour maternel plus soigneux, plus tendre que celui d'un père, sait associer la douceur et l'indulgence à l'austérité du pouvoir. Mylord Daramby élevoit lui-même sa fille; elle lui étoit chère : mais il ne lui parloit jamais qu'avec ce ton absolu qui effraie la jeunesse, et qui la révolte bien plus qu'il ne la corrige; Bell étoit saisie d'une crainte

continuelle. Mylord ajoutoit à son caractère dur, une hauteur insupportable; il se croyoit descendu des anciens Souverains de l'île; il n'y avoit qu'un des plus éminens Pairs de l'Angleterre, qui pût se présenter pour épouser sa fille, et il ne doutoit pas que Bell ne fût sensible que lorsqu'il l'auroit ordonné : étrange prévention des parens qui pensent que le cœur s'ouvre ou se ferme à leur volonté ! Prétendent-ils imposer des loix qui soient exécutées aveuglément ? qu'ils écartent avec soin les moindres occasions où l'ame peut être avertie de sa sensibilité, et qu'ils mettent une barrière éternelle entre la nature et le despotisme d'une éducation barbare, qui souvent ne donne que de faux principes et un faux bonheur.

Un Député de la petite ville d'Aylsham venoit faire sa cour à mylord Daramby; quelquefois il y menoit son fils, et lorsque le jeune Syndham n'accompagnoit point son père, miss Bell s'appercevoit de son absence; elle tomboit dans la rêverie, n'ouvroit la bouche que pour demander des nouvelles du jeune homme; son image la suivoit jusques dans le sommeil. Cependant elle ne s'étoit pas encore interrogée sur la nature de ses sentimens; tout ce qu'elle ne pouvoit se dissimuler, c'est qu'elle aimoit à voir le fils de Syndham, et qu'elle éprouvoit des impressions de tristesse, quand elle ne le voyoit pas. Il avoit reçu de la nature les premiers dons, ceux qui se rendent les maîtres de l'ame, une taille avantageuse, des traits nobles et intéressans, des yeux où se mêloient la vivacité et la langueur, la timidité si touchante du sentiment qui vaut mieux que tout le faste de l'esprit; cette espèce

de magie enfin qui émeut, qui attache, et qu'on ne sauroit exprimer, étoit répandue dans toute sa personne : il ne lui manquoit que l'éclat imaginaire de l'extraction, et celui de la richesse qui a aussi peu de réalité, quand on sait apprécier les illusions humaines. C'étoit, il est vrai, deux désavantages bien marqués aux yeux de Daramby : mais Bell avoit une autre façon de voir ; elle ne consultoit que son cœur, et les regards de l'amour s'arrêtent peu à la noblesse et à la fortune ; Syndham étoit le plus aimable des hommes ; voilà tout ce qui frappoit la fille du lord. Comment son père auroit-il pu soupçonner qu'elle eût seulement remarqué Syndham ? Il n'imaginoit pas que l'ame d'une fille de qualité fût susceptible de la moindre émotion en faveur du fils d'un roturier : comme si la nature avoit établi ces chimériques distinctions, et que tous les hommes n'eussent pas les mêmes droits d'éprouver la sensibilité et de l'exciter !

Bell, de jour en jour, se laissoit dominer par ce penchant sur lequel sa curiosité ne cherchoit point à s'éclairer ; chaque fois qu'elle revoyoit Syndham, elle goûtoit plus de plaisir, et sa mélancolie augmentoit, lorsqu'elle étoit privée de sa présence. Qu'on a eu raison de nous représenter l'amour un bandeau sur les yeux ! il s'en impose lui-même ; c'est un feu qui se déclare, lorsqu'il est devenu un incendie, alors il n'est guère possible de l'éteindre.

Ce qui hâta la perte de la fille du lord, c'est que Syndham partageoit ses sentimens ; le respect n'avoit pu empêcher qu'il ne fût épris d'une ardeur aussi vive ; il ne voyoit Bell qu'avec un frémissement qu'il

avoit de la peine à cacher. Rencontroit-il un de ses regards attaché sur les siens, il se troubloit. La jeune lady vint un jour à lui toucher la main : Syndham tomba en défaillance à ses pieds, sans qu'on pût deviner la cause d'un mal si subit. Il ne tarda point à succomber au chagrin qui le dévoroit; cette malheureuse passion qu'il s'efforçoit de vaincre, et qui prenoit toujours plus d'empire sur son ame, le conduisit aux portes du tombeau; son père qui n'avoit point d'autre enfant, le tenoit expirant dans ses bras, et l'inondoit de ses larmes. Mon fils, lui disoit-il avec tendresse, ouvre-moi ton cœur; ta maladie part d'un principe que je ne puis découvrir; depuis plus de six mois tu es consumé d'une mélancolie dont tu t'obstines à me taire le sujet; plusieurs fois j'ai surpris des pleurs prêts à t'échapper; verse-les dans mon sein, mon cher enfant; parle : toute ma fortune est à toi; si tu veux, je te céderai mon commerce, et je ne me réserverai que le plaisir d'être ton bienfaiteur et ton ami. Ah! mon père, répondoit le jeune homme, en pleurant dans le sein du vieillard, meurt-on du désir d'avoir du bien? Mon père, je vous demande la continuation de cet amour, que je voudrois mériter, mais mon cœur...

Il se tait à ce mot, et ses larmes redoublent, son père le presse en vain de s'expliquer. Il lui arrive de prononcer le nom de mylord Daramby : à ce nom, le malade se relève du sein de la mort, regarde languissamment l'auteur de ses jours qui lui fait de nouvelles instances, et retombe en poussant un profond soupir.

Il persista toujours à garder son secret : cependant

il revint en quelque sorte malgré lui à la vie; peut-être fut-il ranimé par l'espérance d'être aimé un jour; l'amour n'existe guère sans espoir; et cette dernière illusion est de toutes nos erreurs, celle qui nous flatte davantage.

Il seroit difficile d'exprimer la situation de Bell durant la maladie de Syndham; c'est alors que ce sentiment qui l'agitoit, prit le caractère de la passion la plus marquée : elle auroit voulu voler auprès du jeune homme, lui prodiguer tous ses soins; elle craignoit que ceux d'un père ne fussent pas assez attentifs, assez vigilans : il n'y a que les soins de l'amour qui puissent nous rassurer sur l'état d'un objet qui nous est cher. Combien elle éprouvoit un secret dépit d'être retenue par la bienséance et par les entraves de son rang! qu'elle eût préféré à toutes les grandeurs, le plaisir d'être l'égale, la sœur de Syndham! Elle auroit servi son amant, car il l'étoit déjà, quoiqu'elle ne lui en eût pas donné encore le nom. Et quelle volupté délicate on goûte à servir ce qu'on aime! c'est le seul abaissement dont l'orgueil même s'applaudisse.

Il y avoit cependant des instans où Bell souhaitoit triompher de sa foiblesse, écouter la raison, son devoir, céder enfin à la voix d'un préjugé auquel il est nécessaire de se soumettre : il est vrai que ce souhait étoit bien foible; elle n'empruntoit de force et d'appui que d'elle-même, et tout la trahissoit. Quelquefois elle s'abusoit au point de se faire accroire qu'elle étoit conduite par la pitié seule, lorsqu'elle s'empressoit de demander des nouvelles de Syndham. Avec quelle

joie, quel ravissement elle apprit qu'il étoit rendu à la vie, et qu'elle le reverroit ! De semblables transports devoient bien lui dessiller les yeux sur cet amour violent qu'elle vouloit se déguiser sous les traits de la compassion.

Syndham, à peine convalescent, traîna ses pas vers le parc du château du lord Daramby; il chérissoit tout ce qui pouvoit le rapprocher de Bell; il cherchoit l'endroit où elle se promenoit le plus souvent; il sembloit reconnoître l'empreinte de ses traces; il se rappelloit que là elle avoit cueilli des fleurs, qu'ici elle s'étoit arrêtée pour considérer une perspective où il revenoit sans cesse; plus loin il l'avoit vu se reposer aux bords d'un canal, où il retrouvoit encore son image; tous ces légers détails si indifférens, si morts pour la plupart des hommes, sont autant de circonstances intéressantes et délicieuses, dont se remplissent les cœurs qui savent aimer; voilà l'enchantement des premiers beaux jours d'une passion véritable !

Syndham avoit choisi l'allée la plus écartée. Il n'appartient qu'à l'amour de goûter le charme de la solitude; c'est alors que nous éprouvons une heureuse langueur, préférable aux secousses violentes des plaisirs de la société. Touchante mélancolie d'un cœur amoureux, quelle est la joie qui fasse sentir vos douceurs? Syndham s'y livroit tout entier; son ame qui avoit été enchaînée jusqu'à ce moment, brûloit de s'épancher; il s'étoit assis sur un banc de gazon, la tête penchée sur les deux mains, et arrosant la terre de ses larmes.

Quoi ! se disoit-il, je succombe à une passion que

je devrois étouffer, qu'il est ridicule et insensé d'entretenir, à laquelle même je ne saurois me livrer sans crime! j'expire de l'excès de ma tendresse! et quel en est l'objet, une personne du premier rang, la fille de milord Daramby. Quelle est mon extravagance? que puis-je espérer, Bell, Bell, que vous régnez sur mon cœur! je sacrifierois ma vie, oui, ma vie même, pour qu'il me fût permis de vous apprendre combien cette ardeur est vive et respectueuse; et qui pourroit vous aimer autant que je vous aime, avoir mes transports, éprouver ce charme, ce trouble délicieux dont me pénètre un seul de vos regards? Faut-il être un lord pour vous adorer? Ah! que ne suis-je un souverain! quel plaisir je goûterois à vous élever sur mon trône, à vous le céder, à mourir d'amour à vos pieds! vous seriez la maîtresse absolue de mon ame... Où vais-je m'égarer? je ne suis que le fils d'un simple particulier; je ne suis rien: Bell est tout... Non, miss, non, je ne manquerai point au respect que je vous dois, je saurai me taire... je saurai mourir; que mes yeux du moins, avant que de se fermer pour jamais, puissent se fixer un instant, un seul instant sur les vôtres... Syndham, s'écrie Bell, que le hasard avoit conduite en ce lieu, et qui avoit entendu son amant! elle ne peut que prononcer ce mot; elle fait quelques pas pour se retirer, et tombe comme accablée sous les divers mouvemens qui bouleversoient son ame. Syndham se précipite à ses pieds: — Adorable miss, vous sauriez mon secret?... Oui, je vous aime, oui, je vous idolâtre; je sens trop, charmante lady, que je suis le plus audacieux, le plus coupable des hommes,

que je suis un objet indigne de vos regards : mais je sens encore davantage que vous m'avez enflammé d'une ardeur qu'il m'est impossible de maîtriser. Daignez du moins lever sur moi ces yeux, où j'ai puisé cet amour qui fait tout mon crime. Auriez-vous assez peu de générosité pour ne me point pardonner? Non, ne me pardonnez point; courez apprendre à mylord le comble de la témérité. Qui! moi, brûler pour vous, et vous le déclarer! vous parler de ma tendresse!... miss, je mérite la punition la plus rigoureuse... la mort... vous me plaindrez... Je vous plaindrai, interrompt Bell, avec cette douce langueur, le ravissement de l'amour, et en fixant ses yeux enchanteurs sur son amant; Syndham... Syndham... que nous serons malheureux!

Bell n'est plus maîtresse d'elle-même; l'orgueil du rang, la raison, la bienséance, la vertu, sont sacrifiés à la tendresse : elle fait à son tour l'aveu de sa passion; ils se répètent cent fois qu'ils s'aimeront éternellement, que rien ne sera capable d'altérer un sentiment si vif et si pur; ils se livrent à cette ivresse inexprimable que l'innocence rend encore plus touchante; leurs cœurs s'entendent, se répondent, s'épanchent l'un dans l'autre : le crime n'a point encore corrompu leurs plaisirs.

De retour dans son appartement, Bell commence à ouvrir les yeux sur l'imprudence de sa démarche; elle envisage sa faute dans toute son étendue. Malheureuse, s'écrie-t-elle, où m'a portée l'égarement honteux d'une passion condamnable? C'est la fille de mylord Daramby qui ose aimer un homme qui ne

peut jamais être son époux ! Je ne m'arrête point à ce sentiment insensé; je le fais éclater ! je révèle ma foiblesse, ma honte, à celui qui en est l'objet ! et que dira mon père, ma famille, Londres entier ? qu'ai-je à dire moi-même, si je veux écouter un seul moment la raison, l'honneur ?... L'honneur ! et peut-il me défendre d'être sensible aux charmes réunis des grâces et de la vertu? est-il possible de ne pas aimer Syndham? Quel respect accompagne sa tendresse ! qu'elle est pure ! Livrés aux douceurs d'un attachement qui sera exempt de remords, nous nous bornerons au seul plaisir de nous aimer, de vivre l'un pour l'autre; je ne me marierai jamais; mon père ne voudra pas être mon tyran, et je saurai concilier mon devoir et ma tendresse, en ne me permettant rien qui soit indigne de mon rang et de l'honnêteté : les sentimens ne font-ils pas le vrai bonheur ? Je verrai Syndham, je lui parlerai; si je ne puis lui parler, le voir, je saurai qu'il m'aime, je le chérirai dans le fond de mon cœur... Je serai la plus heureuse des femmes.

C'est ainsi qu'on s'en impose sur les premiers transports des passions, on s'imagine en pouvoir fixer les degrés, et à l'instant que l'on calcule avec soi-même, on est déjà entraîné vers le précipice, et il n'est plus en notre pouvoir de retourner sur nos pas.

Bell et Syndham se retrouvoient souvent dans ce parc, au même endroit où ils s'étoient avoué leur amour; ce lieu leur étoit devenu cher; l'aspect de la campagne, l'ombre des bois solitaires ajoutent encore aux molles impressions de la tendresse ; il semble que dans cette situation, l'ame soit plus disposée

à s'abandonner à l'espèce de charme qui l'égare.

Les deux amans ne connurent d'abord d'autre félicité que celle qui naît de l'épanchement réciproque, et de la vivacité des sentimens. Syndham goûtoit le bonheur suprême, lorsqu'il pouvoit tenir dans ses mains, et couvrir de ses baisers, des fleurs qu'avoit cueillies Bell, ou qui avoient paré son sein; et que Bell, à son tour trouvoit d'éclat et de charmes dans celles que Syndham lui avoit présentées! avec quelle volupté ils en respiroient le parfum, ils les pressoient contre leur cœur! Plaisirs innocens, plaisirs délicieux, vous êtes inconnus à ces ames émoussées par l'abus de la société; des sens endurcis ou usés, et qui ont besoin des mouvemens convulsifs de l'art, pour être avertis de leur existence, sont incapables d'éprouver ces émotions délicates, ces frémissemens heureux de la nature.

Il seroit presque impossible à l'humanité de se contenter de cette tendresse pure qui ne sauroit guère attacher que des intelligences supérieures à la nôtre. Bell et Syndham en sont un malheureux exemple; leurs désirs, en perdant de leur délicatesse, devinrent plus hardis, plus impétueux; leurs sensations plus vives les conduisirent à un emportement coupable; l'innocence, l'un des plus beaux présens du Ciel, leur fut retirée; ils cédèrent à la séduction de l'âge, à l'attrait des lieux et des circonstances; Bell enfin oubliant sa famille, son père, l'honneur, la religion, se laissa entraîner par une suite de foiblesses criminelles, et la fille du lord Daramby tomba dans les bras de Syndham.

Il étoit juste que la punition suivît de près la faute. Quelle terrible leçon pour les jeunes personnes qui hésitent à s'armer de sévérité contre les plus foibles mouvemens de l'amour ! On auroit peine à se représenter l'excès du désespoir de Bell, lorsqu'elle se fut apperçue de sa triste situation. Il n'étoit plus en son pouvoir de réparer ni de cacher son affreux égarement : il alloit se manifester. Elle étoit frappée d'une terreur continuelle; elle avoit perdu pour toujours ce repos qui ne peut être arraché aux plus malheureux des hommes, quand ils n'ont rien à se reprocher. Elle se figuroit sans cesse son père l'immolant à son honneur outragé; le bruit que cet nouvelle exciteroit dans Londres retentissoit à son oreille; elle se voyoit la plus infortunée et la plus coupable des femmes. Plusieurs fois, elle voulut se percer le sein : le fer lui échappoit; elle ressentoit déjà les puissantes impressions de l'amour maternel, elle ne pouvoit d'ailleurs se résoudre à prendre un parti qui l'auroit séparée de Syndham; c'étoient les seuls motifs qui la retenoient à la vie.

Syndham ignoroit l'état funeste où se trouvoit la jeune lady; enfin, au milieu des larmes, des sanglots, dans toutes les horreurs de la mort, elle lui apprend qu'elle va devenir mère. Quel coup pour Syndham! un abyme immense s'étoit ouvert sous ses pas, et l'avoit englouti. Il demeure égaré de douleur; il ne reprend la raison que pour courir à une épée qui s'offroit à ses mains : il alloit s'en frapper. Syndham, lui dit Bell, en volant à lui, et lui arrachant l'épée, que faites-vous? N'est-ce pas assez que j'expire de mille morts? Et vous

voulez, répond-il, avec une sombre fureur, que je vive un instant, un seul instant, après avoir causé la perte de votre honneur, exposé votre vie à l'emportement d'un père furieux ? Ah ! Bell, c'est moi qui vous assassine, l'amant le plus tendre, l'homme qui sait le mieux aimer, qui sent tout ce qu'il vous doit, à qui vous avez tout sacrifié ! et voilà le prix de tant d'amour !

Un ruisseau de pleurs s'échappe de ses yeux; il tombe presque sans connoissance aux pieds de la fille du lord Daramby; il ne revient au jour que pour s'abandonner au désespoir. Cher Syndham, lui dit-elle, votre douleur augmente mes maux; ne craignez point de reproche de ma part; c'est moi qui suis la seule coupable. Il est vrai, j'ai oublié mon rang, mon père, l'honnêteté, le Ciel, pour ne songer qu'à vous aimer: eh bien ! que votre amour me tienne lieu de tout; qu'il me console, qu'il me dédommage, s'il se peut, de tout ce que j'ai à souffrir; un mot, un sentiment de Syndham me récompenseront de tant de peines. Croyez que vous me serez toujours plus cher..... Syndham, je vous le dispute pour la sensibilité. Nous parlons de mourir ! eh ! ne devons-nous pas nous efforcer de vivre pour la conservation du triste fruit de notre tendresse?... Ah ! mon ami, j'ai déjà le cœur d'une mère. Ne désespérons point de fléchir mylord; j'irai me jeter à ses genoux, je les embrasserai, je les inonderai de mes pleurs : il aura pitié de ma situation; son aveu consacrera des nœuds qu'avoit formés la nature : il permettra que je te donne le nom de mon époux; l'innocente créature que je porte dans mon sein, lui fera déjà entendre sa voix; mon père

pourroit-il n'y pas être sensible? en faveur de notre enfant, n'en doutons point, il me pardonnera.

Bell étoit bien éloignée d'avoir la fermeté qu'elle vouloit inspirer à son mari, elle n'eut jamais la force de révéler sa faute à son père; elle ne pouvoit que verser des larmes; elle mouroit de chagrin; le lord Daramby lui en demandoit souvent la cause : elle étoit prête à lui tout apprendre, et à tomber à ses pieds; elle le regardoit : la parole expiroit sur ses lévres, et elle demeuroit immobile. Rentrée dans son appartement, elle accusoit sa timidité, et se promettoit de tenter de nouveaux efforts : mais à l'aspect de mylord, Bell éprouvoit toujours les mêmes craintes; elles lui parurent bien plus fondées, lorsque Daramby, au récit d'une aventure à-peu-près semblable, s'écria qu'à la place du père, il auroit, sans balancer, poignardé sa fille.

Ce peu de mots furent un arrêt décisif pour la malheureuse Bell; elle se redisoit cent fois : il faut donc renoncer à l'espoir, à tout, à tout! il faut que mon crime éclate, que mon déshonneur se manifeste, que ma mémoire soit flétrie d'un opprobre ineffaçable! et comment soutenir la colère paternelle, mes remords, ma douleur? Créature infortunée, qui me devras l'existence, mériterai-je le nom de ta bienfaitrice, de ta mère? les loix, l'opinion plus cruelle sans doute, se sont déjà élevées contre toi; elles t'ont déjà punie de ma faute, avant que tu aies vu le jour. Eh! quelles preuves te resteront de ma tendresse? une tache que rien ne sera capable de laver; la nécessité de rougir, d'être frappée d'une proscription éternelle,

quand peut-être tu n'auras à te reprocher que d'avoir puisé la vie dans mon sein. Tu seras forcée de me désavouer; je ne pourrai m'honorer du nom de mère ! je ne goûterai que furtivement le plaisir de te voir, de t'embrasser ! Ce ne sera qu'en tremblant que j'attacherai sur tes lèvres innocentes des baisers mêlés de larmes ! il ne me sera jamais permis de t'appeller mon enfant, mon cher enfant ! Je serai obligée de te refuser mes caresses, de t'éloigner de mes bras, de mes yeux, de te meconnoître !... Ah ! malheureuse, voilà donc où conduit l'amour !

Bell retomboit sans cesse dans ces réflexions accablantes ; sa grossesse avançoit. L'image d'un avenir effrayant s'agrandissoit tous les jours davantage à ses regards : l'orage alloit éclater. Syndham en quelque sorte n'existoit plus ; son visage offroit les traits du sombre désespoir ; il n'avoit pas la force de parler ; il ne pouvoit que prendre quelquefois la main de son amante, l'approcher de sa bouche, et l'arroser de ces larmes brûlantes qui partent d'un cœur désolé.

Une des femmes qui étoient attachées au service de la fille du lord, et qu'on nommoit Cécile, s'apperçoit du trouble de sa maîtresse ; elle trouve le moyen de s'insinuer adroitement dans sa confiance ; elle emploie les soins, les prières ; elle redouble de zèle ; enfin, elle parvient à lui arracher son secret. Le malheur ne peut guère se défendre du défaut de l'indiscrétion : il aime à s'épancher ; ce fut sans doute un malheureux, qui le premier, rechercha la société, et sentit le besoin de découvrir ce qui se passoit dans son cœur. Bell, au milieu des pleurs et des sanglots, apprend à Cécile

toute l'horreur de son état. L'habile confidente cherche à la rassurer : — Miss, ne vous livrez pas à des craintes dont il est possible de détruire la cause : — Quoi, Cécile! tu pourrois... — Vous aimez votre réputation, l'honneur? — Et qu'y a-t-il de plus cher? — Demain vos alarmes se dissiperont : — Qu'entends-je, ma chère Cécile?... mais comment fléchir mon père? — Je vous le répète : tranquillisez-vous; demain... vous aurez lieu d'être contente de moi. — Ah! ma chère et unique amie, je ne pourrai te marquer assez ma reconnoissance... et Syndham.

Cécile est appelée par un domestique; Bell ne la laisse pas sortir sans l'embrasser plusieurs fois avec transport; Cécile a disparu. Bell saisit l'occasion de voir son amant; elle court à lui. — Syndham, mon cher Syndham, abandonnons-nous à la joie; oublions tous nos chagrins; demain nous serons heureux; nous pourrons nous aimer. Syndham interrompt Bell : moins crédule, ou plus pénétré de son malheur, il fait des questions auxquelles la fille du lord ne sauroit répondre qu'en se rejetant sur la promesse de Cécile; elle n'en doute point : ils touchent au moment de leur félicité. Que le cœur humain s'ouvre avec transport aux moindres rayons d'espérance! comment ne serions-nous pas trompés? nous nous précipitons au-devant de l'erreur; et peut-être est-ce le premier et le seul de nos plaisirs!

Bell passa la nuit dans une agitation inexprimable; le jour parut à peine, que ses yeux cherchoient déjà Cécile; enfin elle arrive, ferme avec discrétion la porte sur elle, et va au lit de sa maîtresse : — Je viens

remplir

remplir mon engagement ; vous êtes donc bien décidée à tout faire ? — Oh ! à tout, pourvu... — Pourvu que votre honneur soit conservé, et à l'abri de tout soupçon. Ne pensez-vous pas, miss qu'il n'y a point de sacrifices auxquels on ne doive se résoudre, pour sauver cet honneur, qui, dans une personne de votre rang sur-tout, est préférable à la vie ? — Sans contredit, ma chère Cécile, et peut-on avoir d'autres sentimens ? — Eh bien, miss, par le service que je vais vous rendre, vous ensevelissez votre faute dans un oubli profond ; il n'y aura que moi seule dans le monde qui en serai instruite, et je vous promets un silence éternel ; livrez-vous donc à mes soins ; croyez-en mon attachement, je n'ose dire ma tendresse.

Cécile, en prononçant ces dernières paroles, tire un papier de sa poche, le développe, et le présentant à sa maîtresse : — Prenez cette poudre.... — Que voulez-vous, interrompt Bell avec un mouvement d'effroi ? — Prévenir des effets terribles, vous empêcher... vous devez m'entendre.—Bell, comme frappée de la foudre, se rejette dans son lit, en poussant un cri : —Je donnerois la mort à mon enfant ! j'ajouterois un attentat à ma foiblesse ! n'ai-je pas assez offensé le Ciel ? Ah ! malheureuse ! est-ce là votre bienfait ? laissez-moi... laissez-moi mourir.

L'infortunée fille du lord Daramby, éblouie des illusions de l'espérance la plus séduisante, étoit retombée dans toute la profondeur de l'abyme dont elle s'étoit cru retirée. Quoi ! repart Cécile, vous pourriez un instant, mettre en balance votre réputation, l'enchaînement affreux de disgraces, où vous

plongera la fureur d'un père justement irrité, l'éclat scandaleux que cet évènement va produire dans la contrée (1), à Londres, et une vaine tendresse pour un objet qui vous est inconnu ! — Que je ne connois pas, barbare ! va, tu ne sens point ce que c'est que d'être mère !... Non, je ne commettrai point un crime aussi abominable ! je serois en horreur au Ciel, à la nature, à Syndham, à moi-même... — Miss, le temps presse; songez, que pour conserver un être qui n'a encore nulle idée de la vie, vous allez faire une perte qui ne pourra jamais se réparer; soyez remplie de cette image : l'honneur est tout pour notre sexe : n'est-il même qu'altéré, aucune vertu, nuls agrémens, la beauté, l'esprit, l'opulence, le rang, rien ne dédommage de la honte attachée à une seule foiblesse. Mettez-vous donc devant les yeux le sort qui vous attend : ce n'est pas la mort que vous recevrez de la main de votre père : vous éprouverez un châtiment plus terrible : il vous fera languir dans des souffrances qui n'auront point de fin; à chaque instant, votre ignominie s'élèvera contre vous. Ne pensez pas qu'il vous laisse votre enfant : il le fera disparoître pour l'immoler à son indignation, ou cette misérable créature sera réservée à traîner loin de vos regards une existence dégradée, et soumise aux suites horribles de l'obscurité et de la misère. Je ne vous parle pas de Syndham... — De Syndham... Ah ! dis-moi... — La vengeance de mylord va s'allumer à cette nou-

(1) Qu'on se ressouvienne que les Anglais appellent ainsi la campagne.

velle, et votre amant, n'en doutez point, sera la première victime... — Tu penses que Syndham... j'aurois à trembler pour ses jours ? — Soyez assurée que c'est fait de sa vie... — Cécile... Syndham... il me seroit enlevé !

Cécile croit avoir saisi le moment de lui présenter encore le fatal papier; Bell le prenoit d'une main tremblante : — Ce seroit pour Syndham... tout-à-coup elle jette le papier avec emportement : — Je ne me souillerai point d'un pareil forfait... il n'est pas possible... tous mes sens révoltés... Eh ! ne suis-je point assez coupable ? Syndham... il ne le voudroit pas, il ne le voudroit pas. Commettre un assassinat aussi atroce ! ôter la vie au fruit de notre tendresse ! outrager à ce point les loix, la religion, la nature, la nature qui crie dans le fond de mon cœur, qui se soulève, qui repousse cette abominable ressource ! fouler aux pieds les sentimens, le caractère de mère ! Je manquerois à Syndham lui-même... Cruelle, ne me parlez plus de consolation, d'espoir ; ah ! falloit-il ainsi me tromper ?

Ce jour même Syndham voit Bell qui veut lui apprendre ses nouveaux malheurs : mais Cécile l'avoit prévenue ; cette femme étoit allée trouver le jeune homme, lui avoit peint sous des couleurs effrayantes, la situation de sa maîtresse, et en même tems la prompte exécution du moyen qu'elle lui offroit pour changer son sort. Syndham étoit rempli de probité et de vertu ; il recule d'horreur à la proposition : mais que ne peut l'amour ! à quelles affreuses extrémités il nous emporte ! alarmé en faveur d'une infortunée,

que Cécile faisoit voir exposée à toutes les violences du ressentiment paternel, Syndham avoit eu la foiblesse de paroître incertain; du moins il s'étoit ainsi montré aux regards de Cécile. S'il ne s'agissoit que de mes jours, disoit-il à Bell, d'une voix entrecoupée, je serois incapable de les racheter par la moindre apparence de crime... c'est pour les vôtres, maîtresse adorable, que je suis saisi d'une juste frayeur; je ne sais... votre repos, votre honneur... votre vie... que devons-nous faire? — Ce que je ferai, Syndham: mon honneur... est d'être sensible, de ne manquer ni au Ciel, ni à l'humanité... de vous aimer; et comment pourrois-je... je sens, je sens ce malheureux enfant... Syndham, il s'agite dans mon sein; il semble solliciter notre pitié, lever ses mains vers nous, détourner... cher enfant, non, ta mère ne sera point ton bourreau.... Syndham, nous ne sommes déjà que trop criminels!... Embrassons un parti, que du moins Dieu pourra nous pardonner, si nous ne trouvons pas grâce aux yeux des hommes: contractons un mariage secret; lions-nous par des nœuds que la mort seule puisse rompre; je t'immolerai les bienséances, les devoirs, tout: j'abandonnerai la maison paternelle; je fuirai des reproches trop légitimes. Syndham... mais la nature...

Syndham ne peut que se jeter aux pieds de Bell, les arroser de ses larmes, admirer sa fermeté, l'excès de sa tendresse et lui jurer un amour qui ne finira qu'avec sa vie.

Il faut que cette passion ait un empire bien absolu! les sacrifices qu'on lui fait augmentent sa tyrannie,

et il semble qu'elle nous devienne plus chère, à proportion des chagrins et des tourmens qu'elle nous cause.

Bell a donc conçu le dessein de quitter son père: Quelques jours avant que ce projet s'exécute, Cécile tombe malade; la jeune lady va la voir. Miss, lui dit Cécile, cette maladie me conduira au tombeau: j'ai bien lieu de le craindre; je suis portée à croire que le Ciel me punit de l'horrible conseil que j'ai osé vous donner. J'en ressens toute l'énormité, et je vous en demande sincèrement pardon, ainsi qu'à Dieu, que j'ai trop offensé, en vous suggérant une action aussi détestable. Ma chère maîtresse, n'écoutez jamais de semblables avis; vous avez commis, il est vrai, une faute très-grave: mais en cédant à ma proposition, vous vous seriez souillée d'un crime, que peut-être le remords ne sauroit expier.

Bell console cette malheureuse, pleure avec elle, veut cependant éloigner des craintes, qui n'étoient que trop fondées: Cécile en effet mourut. Bell ne tarda pas à former l'engagement médité; et après bien des combats, des irrésolutions, des déchiremens de cœur entre l'amour qu'elle devoit à ses parens, et celui qui l'emportoit vers Syndham, elle s'arrache des lieux qui l'avoient vu naître, et se retire auprès de l'oncle de son mari.

La mort venoit d'enlever le père de Syndham, ruiné par des banqueroutes. Le jeune homme devenu, pour ainsi dire, le fils d'adoption de son parent, ne sentit pourtant que trop, qu'il n'avoit plus de père, et qu'il n'appartient qu'à la nature seule de donner ce

nom, et d'en soutenir les droits. Cet oncle inhumain, dominé par l'avarice, par ce vil intérêt, la rouille attachée à l'ame du marchand, redoutoit la vengeance du lord ; il craignoit les éclats de l'autorité, les dépenses qu'entraîneroit un procès ; ce dernier objet le décida : il se hâta donc de chasser de sa présence son neveu et sa femme, qui restèrent livrés à toute l'amertume de leur cruelle destinée.

La fuite de Bell avoit affligé autant qu'étonné mylord Daramby ; sa hauteur et sa sévérité ne l'empêchoient pas d'avoir des entrailles de père. La nature est vainement contrariée ; elle perd rarement de sa force, sur-tout dans le cœur paternel : c'est-là qu'elle se plaît à consacrer son empire, et à imprimer le sceau de son caractère ineffaçable. Toutes les perquisitions de Daramby furent inutiles ; il soupçonnoit un lord de sa société d'avoir enlevé sa fille ; il court chez lui, transporté de fureur. Le lord se justifia ; l'infortuné père ne savoit à quelle cause attribuer cet événement ; il étoit inconsolable.

On vient annoncer à Daramby la visite d'un pasteur qu'on nommoit Simpson, connu par sa véritable piété, et dont les jours étoient remplis d'actions vertueuses et sans faste. Le vieillard entre, et prie mylord d'ordonner que ses domestiques se retirent : Daramby les renvoie, et fait asseoir cet homme respectable : sa physionomie annonçoit une ame sensible et bienfaisante. Mylord, dit Simpson de ce ton pénétré, l'accent du cœur, vous savez que notre ministère est d'être l'interprète de la douleur et de l'infortune : je viens apporter leurs larmes à vos pieds. Je pourrois

m'appuyer du pouvoir sacré de la religion : ce n'est que l'humanité dont, en ce moment, j'ose faire valoir les droits auprès de votre grace (1); oui, c'est l'humanité même qui vous intercède par ma bouche; mylord... Dieu pardonne, et sa bonté est peut-être encore au-dessus de sa grandeur. Votre fille... — Ma fille... eh bien ! ma fille... — Voudroit, mylord, embrasser vos genoux; elle est accablée de son désespoir; oui, mylord, elle donneroit sa vie pour obtenir le pardon de sa faute.... Le pardon de sa faute, interrompt Daramby ! et quelle offense... La plus grande, reprend le ministre; lady Bell ne prétend pas s'excuser; elle n'hésite point à s'avouer criminelle; aussi n'est-ce point votre tendresse qu'elle ose solliciter; elle n'adresse ses larmes, ses gémissemens, qu'à la pitié; elle ne vous conjure de lui accorder que cette compassion qu'on ne refuseroit pas à la dernière et à la plus coupable des créatures... mylord, la rejeteriez vous ?

Daramby étoit ému : — Et quelle est donc cette faute ?... monsieur, je suis père, ajoute-t-il d'une voix adoucie. — Vous lui pardonneriez, répond Simpson avec vivacité ? — Pouvez-vous en douter, s'écrie Daramby, comme emporté par un retour subit de tendresse ? — Paroissez, madame; (Bell entre suivie de son époux, et se précipite aux genoux de son père.) Mylord, continue Simpson, voici votre fille expirante

(1) On a pu voir dans Fanni que les Anglais attachent à ce mot, le sens, qu'à peu près nous donnons aux titres de *grandeur*, *d'excellence*, etc.

de chagrin et de repentir; elle a osé se marier sans votre aveu. — Et à qui, demande le lord, agité de divers mouvemens ? à qui ? — Vous voyez son mari, poursuit le pasteur, en montrant Syndham. — Oui, mylord, oui, mon père, dit Bell, en versant un torrent de larmes, j'ai commis une faute, une faute affreuse ! ah ! j'en suis trop punie ! j'ai cherché à la réparer. Syndham est vertueux; il vous respecte; nous vous serons toujours soumis, toujours attachés par les liens de la reconnoissance, de l'amour le plus tendre... Nous sommes vos enfans; accordez-nous notre pardon.

Le lord qui étoit resté jusqu'alors assis, et livré à un orage de sentimens qui se combattoient, se lève avec impétuosité. Ce misérable est ton mari ! je croyois qu'un lord... Malheureux, sortez, sortez de ma présence.... et toi, je t'accable de ma malédiction. — Ah ! mon père, arrêtez.

Daramby tire son épée, et veut en percer Syndham qui étoit prosterné à ses pieds; il lui fait même une blessure au bras; le sang coule; Syndham, en découvrant son estomac, ne dit que ces mots : ce n'est point assez, mylord : c'est-là que vous devez frapper; je meurs content si lady Bell peut à ce prix reprendre ses droits sur votre cœur; rendez-lui votre tendresse, et percez-moi de mille coups; n'accusez, ne punissez qu'un malheureux.... dont l'amour a fait tout le crime.

Bell s'étoit jetée entre son père et son mari. Mon père, crioit-elle, toute pâle, toute échevelée, et se traînant aux genoux de Daramby, c'est moi, c'est

moi qu'il faut immoler à votre fureur; je suis la seule coupable; j'ai seule mérité la mort; je n'implore qu'une grâce : attendez pour déchirer mon sein, que j'aie donné le jour à une innocente créature, qui vous aimera, mon père; elle aura ma sensibilité, elle n'aura point mes remords.

Le lord étoit retombé sur sa chaise; il se réveille de son accablement : — Je te revois encore ! hâte-toi de quitter ces lieux que tu déshonores, fuis... je serois ton bourreau; va partager avec ton vil complice le prix de ton crime; oui, je te voue à ma malédiction, à ma malédiction éternelle... Otez-vous de mes yeux, scélérats, ou je vous fais arracher de ce château. Simpson veut parler : Daramby le repousse, en lui imposant silence. Bell effrayée fait quelques pas avec précipitation, et se retourne en s'écriant d'une voix étouffée par les sanglots : votre malédiction, mon père! — Ton père, répond le lord, toujours plus enflammé de colère ! tu n'en as plus, et n'espère pas le retrouver jamais.

Tous trois se retirent, frappés d'une égale consternation, Bell entraînée par le ministre, évanouie, prête à mourir, et Syndham de l'autre côté, la soutenant dans ses bras, et lui-même accablé sous le poids de sa douleur.

Simpson, comme nous l'avons déjà annoncé, étoit du petit nombre de ces hommes dignes d'approcher des autels, et qui professent les vertus, dont ils sont les organes. C'étoit auprès de lui que s'étoient refugiés Bell et Syndham, dans l'espoir de ramener par sa médiation l'esprit de mylord; il les avoit lui-même

conduits jusqu'à l'appartement de ce seigneur; ils étoient convenus d'entrer, lorsque le pasteur éleveroit la voix. Cet homme si estimable avoit cru toucher au moment heureux d'attendrir Daramby; peut-être Bell eût obtenu sa grâce; l'amour paternel auroit triomphé : mais la fierté du lord blessé à l'aspect d'un gendre tel que Syndham, en détruisant ce retour de tendresse, lui avoit rendu toute sa fureur.

Bell craignoit pour son mari. Simpson ne se contente pas de les plaindre : il leur donne les secours qui étoient en sa disposition; il y ajoute des lettres pour une de ses parentes, qui habitoit une petite ville à quarante milles de Norwich; ils embrassent leur bienfaiteur. Mes amis, mes enfans, leur dit-il, en les serrant dans ses bras, vous êtes tous deux coupables; vous (en s'adressant à Bell), pour avoir ouvert votre cœur à une passion que vous deviez étouffer dans sa naissance. Il est des conventions établies sur la terre, auxquelles la religion même nous ordonne de nous soumettre; elle a remis aux parens un pouvoir sacré sur leurs enfans, dont ces derniers ne sauroient s'affranchir sans offenser le Ciel et la nature. Indépendamment de leur autorité, nos parens ne méritent-ils pas toute notre reconnoissance par les soins extrêmes qu'ils ont pris de nos jeunes années? Ils sont plus éclairés que nous sur nos propres intérêts; l'expérience suffiroit pour leur donner le droit de nous aider de leurs conseils; nous devons leur abandonner sans réserve la conduite de notre esprit et de notre cœur; ils sont nos premiers chefs, des guides sages que l'Être suprême semble avoir nommés lui-même pour

appuyer notre foiblesse, et pour marcher continuellement à nos côtés. Nous blessons donc les loix, la raison, l'amitié; nous trahissons la confiance; nous manquons à l'humanité, à Dieu, quand il nous échappe la moindre démarche, la moindre action, le moindre sentiment que n'aient point avoué nos parens. Et y a-t-il dans notre vie quelque chose de plus important que le mariage? que dis-je? toute notre existence n'est-elle pas attachée à ce lien solemnel? à quelles épreuves cruelles la mésalliance n'expose-t-elle pas? Et vous, Syndham, comment avez-vous pu porter vos regards jusqu'à la fille de mylord Daramby? n'étoit-ce pas à vous à combattre un penchant qui ne vous présentoit que des suites affreuses, que le crime? C'en est un, il ne faut pas vous le dissimuler, que d'avoir osé aimer lady Bell, lui inspirer du retour, l'égarer au point de commetre une faute qui l'a forcée de contracter un engagement contraire aux usages reçus, à la sagesse des loix; vous lui avez attiré la colère paternelle, les reproches de la société, ses malheurs... Vous pleurez, mes amis! mon dessein n'est pas d'augmenter vos peines. La vérité, liée nécessairement à mon ministère, m'a contraint à vous remettre vos fautes devant les yeux. Vous en êtes repentans, je le vois. Il ne s'agit plus aujourd'hui que de supporter mutuellement le fardeau que vous vous êtes imposé. Le ministre vous a parlé de vos erreurs : l'ami, mes chers enfans, verse avec vous des larmes; les vôtres ont coulé jusques dans mon cœur; vous avez réparé, autant qu'il étoit en votre pouvoir, une foiblesse qui seroit devenue un liaison criminelle et impardonnable,

si la religion ne l'eût pas revêtue de ce qu'elle a de plus auguste. Fermez l'oreille aux propos corrupteurs du monde, qui vous dira que ce mariage a mis le sceau à vos égaremens. Vous vous êtes reconciliés avec la nature, avec le Ciel. Le fruit de votre tendresse auroit eu à vous reprocher sa naissance : vous l'avez consacrée ; c'est alors qu'elle devient un présent pour lui, que vous vous êtes montrés vraiment ses père et mère; c'est alors qu'il vous a obligation de la vie ; élevez-le dans des principes dont il ne puisse jamais s'écarter; instruits par vos fautes, par les chagrins qui les suivent, vous en veillerez mieux à son éducation. Au reste, comptez sur les soins de l'amie la plus sensible; je reverrai mylord; je tenterai tous les moyens de l'adoucir; je m'exposerai à tout son ressentiment; il vous rendra sa tendresse; il vous rouvrira son cœur; votre enfant deviendra le sien; croyez-moi: la colère d'un père ne sauroit durer. Que je vous embrasse encore! Quelque destinée qui vous attende, souvenez-vous qu'on ne peut être réellement malheureux, lorsqu'on a pour soi la vertu et la religion. Ce sont-là les dignes consolateurs, les véritables amis. Adieu; puissé-je vous revoir bientôt rentrés en grâce avec mylord ! et il n'est pas possible de ne point l'espérer; Dieu pardonne : comment les hommes ne pardonneroient-ils point?

Le respectable ministre ne sauroit se détacher des deux époux; ils se quittent enfin. Ce couple uni, autant par le malheur que par la tendresse, prend des routes détournées, et poursuivis par la frayeur, accablés de fatigues excessives, ils arrivent chez Mistriss Sara.

Simpson reçoit l'ordre de retourner au château. A peine est-il à la porte de l'appartement, que le lord s'écrie : entrez, vil séducteur, entrez; je sais comment on punit les gens de votre sorte, et vous devez vous attendre à ma colère, si vous ne me donnez des nouvelles de cette fille indigne de mon nom, et du scélérat qui l'a perdue; où sont-ils? Alors l'ame sublime et courageuse de Simpson se déploie dans toute sa grandeur : — Mylord, je ne suis point un séducteur; je suis le consolateur et l'appui des malheureux; lady Bell n'a réclamé mes sentimens de religion et d'humanité, qu'après s'être unie à Syndham. Je n'ignore point ce que les enfans doivent à leurs parens; soyez en persuadé : si j'avois vu votre fille dans les commencemens de sa passion, vous ne devez pas douter que je n'eusse tout employé pour la détourner de l'abyme où elle s'est précipitée; j'aurois fait parler les conseils de la raison, l'autorité du Ciel, dont le pouvoir, je l'ai dit à elle-même, semble résider dans ceux qui nous ont donné la vie. Mais nécessitée à commettre une faute pour en réparer une plus grande, liée par des nœuds sacrés, la femme en un mot de Syndham, lady Bell avoit besoin qu'on lui tendît un bras secourable; c'est ce que j'ai fait, mylord. Je ne dois penser, ni agir comme le monde; la religion a d'autres principes, et peut-être est-elle plus sensible encore que la nature. J'ai rempli mon devoir, mon penchant; voilà ce que m'inspiroit la compassion, ce que Dieu lui-même m'ordonnoit; c'est lui qui me défend de livrer à votre fureur ces tristes victimes. Oui, sans doute, mylord, je connois leur retraite : mais vous ne la saurez point.

— Je ne la saurai pas ! et imagines-tu que je n'aie pas le pouvoir de te rendre plus docile à mes volontés? Vous ne m'arracherez pas mon secret, continue Simpson avec une noble audace; décidez de mon sort. — Je saurai du moins te punir... Mes domestiques... Frappez, poursuit tranquillement Simpson; que mes cheveux blancs ne vous arrêtent pas; croyez-vous que je n'aie point appris à mourir? mais je ne trahirai jamais deux infortunés, auxquels vous auriez dû rouvrir votre sein. Craignez que la nature ne parle un jour dans votre cœur, et qu'il ne soit plus tems de céder à ses cris. Mylord... on ne porte point le nom de père impunément, et vous aurez tôt ou tard des repentirs... fasse le Ciel qu'ils ne soient pas inutiles!

Daramby plus furieux, fait chasser honteusement ce vieillard, qui ne se laissa point abattre par toutes les mortifications que le lord lui fit essuyer; sa conduite soutenue, prouva que la vraie piété est encore supérieure au courage humain, et sa fermeté fut inébranlable.

Mistriss Sara avoit une dévotion bien différente de celle de son parent. Cette femme se regardoit comme un modèle des perfections chrétiennes; elle n'avoit point eu de foiblesse, parce que son cœur plutôt formé pour haïr que pour aimer, goûtoit une sorte de plaisir à se refuser à toute espèce de sensibilité. Son mari, victime de ses aigreurs et de son orgueil, l'avoit laissée veuve avec un enfant qu'elle accabloit de mauvais traitemens. Attachée scrupuleusement au rite de la religion, elle en négligeoit l'esprit et les maximes, et elle eût préféré de se faire voir à

l'église, assise à la première place, au mérite de porter des secours à quelques malheureux. C'étoit sur sa réputation que Simpson l'avoit jugée; en effet, elle jouissoit de la considération la plus flatteuse, parce que le faste et la grimace sont de sûrs moyens pour en imposer aux hommes : la vertu est trop simple pour être admirée, et il est rare que l'éclat ne soit pas le masque de la fausseté et du vice.

Le ministre informoit Sara du sujet qui avoit forcé Bell et Syndham d'abandonner le séjour de leur naissance; elle leur fit accueil, sans leur épargner des remontrances assaisonnées de toute l'amertume du zèle intolérant; elle déclama beaucoup contre les mariages clandestins, et à chaque instant elle se plaisoit à mortifier ces deux infortunés. Cependant toute la bile de sa dévotion cruelle ne s'épancha que lorsqu'elle se fut apperçue que l'argent commençoit à leur manquer; alors sa vertu se montra dans toute sa barbarie; elle ne pouvoit plus vivre avec *de pareilles gens* que Dieu sembloit avoir rejetés dès ce monde; elles les accabla de duretés plus humiliantes que les outrages mêmes, et les contraignit de sortir de sa maison.

Bell approchoit du terme où son enfant alloit voir le jour; elle n'envisageoit qu'une carrière immense de douleur qui s'ouvroit devant ses pas; leur misère étoit au comble. Quelle image pour Syndham ! S'il eût été la seule victime du malheur qui les persécutoit, il auroit pu supporter plus constamment ses revers : mais il voyoit se détruire sous ses yeux une femme qu'il adoroit, qui auroit dû connoître à peine de nom,

l'infortune et le besoin, et que sa tendresse pour lui avoit réduite à ces extrémités affreuses, qui, grâces à notre peu de philosophie et d'humanité, entraînent presque toujours après elles, l'opprobre, et ce mépris bien plus difficile à soutenir que l'adversité la plus horrible. Il n'est point de fermeté qui résiste à de telles épreuves. Syndham ne pouvoit regarder sa femme, sans que son cœur fût percé de mille traits. Il avoit employé toutes les ressources qui se concilient avec l'honnêteté, pour se tirer de ce gouffre de maux, et la fortune s'étoit obstinée à trahir ses plus foibles espérances. Il ne vouloit plus recourir aux bontés de Simpson, qui lui-même avoit de la peine à subsister.

Syndham enfin arrive un soir dans sa misérable retraite, transporté de joie; il court dans les bras de son épouse : — Ma chère Bell... ma chère Bell... le Ciel se lasse de nous punir : du moins ce ne sera pas la faim qui terminera tes jours, je pourrai conserver ta vie; pour moi, je ne chercherois guères à supporter la mienne, si celle de tout ce que j'aime n'y étoit attachée.

Bell veut savoir par quel événement leur indigence est soulagée : elle ne reçoit de son mari que des réponses vagues et peu satisfaisantes; il s'obstine à cacher les moyens qui ont adouci leur situation ; Syndham se levoit à la pointe du jour, et ne revenoit qu'à la nuit fermée; sa femme mangeoit seule.

Elle eut un matin la curiosité de le suivre; elle le voit entrer dans un champ, et labourer la terre, attelé à une charrue, à côté d'un de ces animaux employés à l'agriculture : elle s'arrête, immobile d'étonnement, ne

ne sait si elle doit ajouter foi à ses yeux. Vous n'avez pas besoin d'emprunter d'autre secours, disoit Syndham à un vieillard, qui paroissoit être le maître de la ferme; je me sens assez de force pour me charger seul de votre ouvrage, et vous tenir lieu de plusieurs journaliers; comptez sur mon courage. Monsieur, poursuivoit-il en pleurant, j'aime, j'aime une femme adorable que j'ai plongée dans la misère, et je ne vous demande que ce qui est nécessaire à sa subsistance; du pain et de l'eau me suffiront pour soutenir mes tristes jours; pourvu que je ne voie point souffrir ma femme, je serai content, et je bénirai le Ciel... Ah! mon ami, s'écrie Bell, en se jetant au cou de son mari, mon ami, qu'ai-je vu? et c'est à ce prix que je respire!

Elle tombe en pleurant dans le sein de Syndham, il se plaint de ce qu'elle est venue lui arracher son secret; il confond ses larmes avec celles de son épouse; ensuite se tournant vers le fermier: — Eh bien! monsieur, n'ai-je pas raison de m'efforcer de vous rendre mes travaux agréables: Hélas! j'ai causé tous ses malheurs; monsieur... elle n'étoit pas faite pour partager ma peine, et mes humiliations! Cher époux, reprend Bell, en se relevant des bras de son mari, et s'y rejetant avec plus de tendresse, je suis faite pour vous aimer... Syndham, tu me tiens lieu de tout, ne parlons point de fortune, de rang, de grandeur; oublions des songes qui se sont évanouis... Je ne veux, et je ne dois m'occuper que de toi, que de cet enfant malheureux, à qui bientôt je donnerai la vie; puisse-t-elle lui être moins funeste qu'à nous! Mais, Syndham, je ne saurois me résoudre à jouir d'une existence qui

te coûte un pareil sacrifice; j'aime mieux cent fois mourir. — Est-ce que tu ne connois pas l'amour, femme divine! va, l'on est capable de tout, lorsqu'on sait aimer. Conserve-moi ton cœur, et il n'y a point de fatigues et de travaux que je ne sois en état de supporter.

Le fermier étoit pénétré d'un spectacle si attendrissant. Mes enfans, leur dit-il, vous me touchez! que vous me faites sentir les chagrins qui suivent le peu de fortune, et que j'aurois de plaisir à vous soulager! tout ce qui est en mon pouvoir, c'est d'empêcher que Syndham ne se livre trop au travail; il me sera cher comme mon propre fils.

Bell lui témoigne sa reconnoissance avec cette vivacité qui exprime le sentiment, et qui en fait partager les transports. Tom, c'étoit le nom du fermier, les invite à dîner. Cet homme respectable rappelloit ces premiers beaux jours de la nature, où la vieillesse honorée de tout ce qui l'environnoit, et parée de ses cheveux blancs, comptoit encore plus de vertus et d'actions bienfaisantes que d'années, et sembloit mériter les hommages réservés à la divinité; un feu doux éclatoit dans les yeux du bon fermier; sur son front chauve, respiroient la douceur et cette majesté qui semble attachée à l'âge écoulé dans la pratique de mœurs irréprochables. Bell et Syndham lui racontèrent ingénument leurs fautes et leurs désastres. Tom répondit à leur franchise; il leur ouvrit ses bras, et les serra contre sa poitrine avec cette effusion qui n'est connue que de ces ames pures qu'en n'ont point gâtées le commerce des villes, et la fréquentation des méchans.

Le lord Daramby cherchoit à oublier la perte de sa fille, et à tromper une douleur sourde qui le consumoit; son cœur privé des douceurs de l'amour paternel, s'étoit livré avec fureur à tous les prestiges de l'ambition; il s'étoit élevé aux premières places, et vivoit avec une sœur qui l'entretenoit dans cette triste ivresse de la grandeur et des dignités; elle prenoit soin sur-tout d'écarter de son souvenir, ce qui pouvoit lui rappeller la malheureuse Bell: jamais le nom de cette infortunée n'entroit dans ses entretiens. Cette parente inhumaine devoit hériter de Daramby: c'en étoit assez pour irriter sa haine opiniâtre contre les efforts d'une tendresse, que rarement on parvient à étouffer; ce sentiment revenoit sans cesse faire éprouver à mylord combien les fougues de l'ambition sont au-dessous des mouvemens délicieux de la nature. Quel rang en effet, quel titre approche de celui de père, et que de plaisir attaché à prononcer seulement ce nom, et à le répéter dans le fond de son cœur!

Cette qualité si chère auroit dû adoucir le sort cruel de Syndham. Bell avoit mis au monde un fils qui resseroit encore les nœuds de leur malheureux amour: il croissoit dans leur sein; on auroit dit que cet enfant eût voulu consoler ses parens, et les dédommager des rigueurs de la fortune. Quelquefois Syndham le soulevoit en lui prodiguant des baisers mouillés de pleurs: — Cher enfant, quel présent t'ai-je fait en te donnant la vie? quel sera ton héritage? ah! malheureux! tu me serres de tes bras caressans... je ne suis pas ton père: je suis ton assassin!

A ces mots, ses pleurs redoubloient. Quoi! lui

disoit son épouse, mon cher Syndham, le plus tendre des époux ne seroit pas le meilleur des pères ! Notre enfant nous pardonnera notre misérable état; il apprendra de nous à souffrir, à aimer; le malheur rend sensible, et la sensibilité n'est-elle pas la source des vertus? Syndham, si tous les hommes aimoient, il n'y auroit plus d'injustice, ni de crime sur la terre. Notre fils mêlera ses larmes aux nôtres : eh ! mon ami, n'est-ce pas lui qui est la cause de nos infortunes?

Tom s'attachoit à rendre la situation de ce couple malheureux moins désagréable. Bell souvent s'offroit à aider son mari; arrête, lui disoit-il, en la repoussant avec tendresse, c'est à Syndham à déchirer le sein de la terre, à l'inonder de ses sueurs, de ses larmes : mais que lady Daramby... non, la fortune ne nous réduira point à cette humiliation. Je serois humiliée, répondit Bell, si je cessois de t'aimer; ne sommes-nous pas la même ame? pourquoi ne partagerois-je pas tes soins? ces fatigues me sont légères, je suis près de toi.

Elle lui apportoit ses repas qu'elle apprêtoit elle même; leur enfant étoit assis au milieu d'eux; quel doux spectacle pour les yeux d'un père et d'une mère! quelle source de consolation ! Ils le regardoient avec volupté, le baisoient tendrement. Bell s'écrioit : lady Daramby n'auroit peut-être pas connu ces innocentes satisfactions, si délicieuses pour un cœur sensible ! Syndham, ne regrettons point les richesses, l'éclat des rangs : je ne regrette que mon père : ah ! pourquoi ne nous a-t-il pas pardonné? Mais je prends plaisir à te le répéter : dans cet instant où je suis à tes côtés, où

je peux te dire librement que je t'aime, que mon amour revivra dans ton fils, je suis la plus heureuse des femmes. Ce sont mes mains qui t'ont préparé ces simples alimens; nous ne sommes point entourés de méchans, ni de faux amis; nous vivons dans le sein l'un de l'autre; hors de notre retraite, qu'est-ce que l'univers pour nous? et ne trouvons-nous pas tous les plaisirs dans notre amour? notre cher enfant est le gage de cet amour si éprouvé; il sera notre ami; Syndham, il aura pour toi la tendresse de sa mère.

En effet, cette femme si rare et si estimable sembloit avoir fait part à son fils de cette ingénieuse délicatesse, dont si peu d'ames sont susceptibles. A peine pouvoit-il essayer ses premiers pas, il couroit au-devant de son père; il lui sourioit, lui tendoit ses mains caressantes, s'efforçoit d'essuyer la sueur de son front, lorsqu'il rentroit dans sa chaumière, et le couvroit de ces baisers si touchans, dont le sentiment paternel peut lui seul apprécier les douceurs.

Syndham et Bell paroissoient avoir retrouvé un père dans le bon fermier; ils jouissoient de cette tranquillité vertueuse, de cette paix de l'ame, le partage de l'honorable pauvreté; ils eussent préféré leur cabane au palais le plus somptueux: l'innocence et le pur amour l'habitoient. Ces deux époux, oubliés de la terre, n'y voyoient qu'eux, et le bienfaisant Tom; en un mot, ils ne se souvenoient plus de leur état passé, et ne s'occupoient que de leur situation présente. Mais ce bonheur si simple, si peu connu, si peu envié, alloit avoir son terme; cette espèce de planche qui les aidoit à disputer contre le naufrage,

devoit encore leur être arrachée. Il faut être bien pénétré de la vérité d'une religion consolante, pour ne pas croire qu'il existe des êtres qui sont formés exprès pour épuiser l'acharnement du malheur; la fortune seroit-elle un mauvais génie, auquel le Dieu, qui nous gouverne auroit, pour le punir, abandonné ce triste univers?

Tom vint à céder aux infirmités de la vieillesse : il tomba dans une sorte d'anéantissement qui différoit peu de la mort; son fils que l'on nommoit Richard, se mit à la tête de la ferme. Alors ce que Syndham et Bell appelloient leurs beaux jours, s'évanouit; leur sort changea; ils ne furent plus que de misérables journaliers livrés à toute la barbarie d'un maître insolent, qui regarde comme autant de vils animaux, les hommes qui lui sont subordonnés.

Syndham succomboit sous la fatigue; Bell élevée dans le sein de la délicatesse, s'obstinoit à vouloir soulager son mari. Ce malheureux père, pour ranimer ses forces, avoit imaginé d'asseoir quelquefois son fils au bout d'un sillon; c'étoit-là que s'attachoient ses regards, son ame entière : il envisageoit sans cesse son enfant, ainsi que son épouse, comme les objets et la récompense de ses peines : de tems en tems il s'arrachoit à son travail pour aller embrasser sa femme, et cette créature si intéressante, qui paroissoit déjà sentir l'infortune de ses parens, et il revenoit avec plus de courage reprendre une tâche immodérée. Quel spectacle! il falloit que Richard eût un cœur de fer pour n'en être pas ému.

Bell, un jour, courut se jeter à ses pieds. Aban-

donnée à la plus vive douleur, monsieur, lui dit-elle dans l'abondance des pleurs et des sanglots, je vous conjure au nom de l'humanité, au nom de Dieu même, de mettre quelque adoucissement aux travaux excessifs que vous exigez de mon mari. Hélas! je n'ai que deux foibles mains; je ne puis lui prêter qu'un vain secours, et j'ai peu de force; je ne suis qu'une femme, je n'avois pas été élevée, ajoute-t-elle en versant un torrent de larmes, pour remplir des fonctions aussi pénibles! Que voulez-vous dire, répond avec dureté l'insensible Richard? vous n'avez pas été élevée pour travailler? croyez-vous que je vous donnerai mon argent pour ne rien faire? chacun doit s'acquitter de sa dette: la vôtre est la culture de mes terres; votre époux est jeune: à son âge, on s'accoutume à la peine; avec ce qu'il me coûte, j'aurois une paire de bœufs qui me rendroient plus de service. —Mais, monsieur, si j'allois le perdre! —Eh bien!... s'il meurt, je trouverai d'autres domestiques. Ah! Tom, s'écrie Bell en se retirant, Tom, est-ce là votre fils?

Elle va porter son désespoir chez ce respectable vieillard, qui, languissant dans un lit, n'attendoit que la mort: il revient en quelque sorte à la vie, pour être touché de la situation de ces infortunés; ses derniers soupirs sont pour reprocher à son fils son inhumanité: — Richard, avez-vous oublié mes leçons et mes exemples? pouvez-vous maltraiter à ce point des hommes, des malheureux, mon fils, qui devroient être nos maîtres? ils m'ont confié leur naissance, leur rang: ils méritent votre compassion, vos

égards, des respects. — Des respects, mon père ! je leur ai promis leur salaire, à condition qu'ils me seroient utiles ; tout homme est né pour travailler... Avec cette noble pitié, voyez quelle est votre fin : vous mourez pauvre. — Richard, je meurs sans remords, et plein de confiance dans la bonté de Dieu. Fasse sa miséricorde qu'il t'attendrisse, et te pardonne ces injures à l'humanité ! Qui l'outrage, outrage le Ciel, et on n'échappe point à sa vengeance. Mon fils, le premier des crimes à ses yeux, est cette barbarie dont vous vous applaudissez... Ah ! cruel, c'est vous qui me faites mourir !

Tom expira un moment après, les yeux levés vers ce Dieu, qui tôt ou tard récompense la vertu, et punit le crime. Le féroce Richard se fut bientôt acquitté des devoirs funéraires; et il se livra sans pudeur à tout l'endurcissement de son cœur inhumain.

Syndham et sa femme ne laissoient pas écouler de jour sans donner des regrets et des larmes à la mémoire de leur bienfaiteur. Sa perte ne fit qu'augmenter leurs souffrances, ainsi que la cruauté du nouveau fermier. Syndham affaissé sous la fatigue, se redisoit en vain : allons, c'est pour ma femme, c'est pour mon fils que je travaille ; que cette image ne sorte pas de mon ame ; efforçons-nous, l'amour ne vient-il pas à bout de tout ?

L'amour ne put commander plus long-tems à la nature ; jusqu'alors elle avoit, pour ainsi dire, permis des miracles; Bell trouve Syndham à moitié couché dans un fossé, la tête sur ses genoux, et dans l'accablement. Ma chère femme, lui dit-il, d'une voix

défaillante, c'en est fait : j'ai tenté l'impossible pour reculer le moment de ma destruction : je sens qu'il approche. Tu sais combien tu m'es chère, ainsi que cet enfant qui va me survivre : tu es donc assurée que j'ai tenté des efforts inouis pour supporter le poids des travaux, dont l'impitoyable Richard me surcharge : mais... je n'y puis plus résister; Bell, je n'y puis plus résister.

A ce mot, Bell pousse un cri, et se jette dans les bras de Syndham; il continue : mon unique amie ! tu n'embrasses plus qu'un corps, qui sera bientôt glacé ! hélas ! avec quelle cruelle pensée j'expire; qui prendra soin de tes jours, de ceux de notre fils? que vas-tu devenir ? ô mon Dieu, j'ai donc commis bien des crimes, puisque vous me punissez avec cette rigueur ! Il s'arrête à cet endroit, et il reprend : tâche, ma digne amie, de surmonter ta douleur pour m'entendre. Aussitôt que tu m'auras fermé les yeux... ma chère femme, il faut supporter ce coup; écris à mylord; cours avec cet enfant réclamer à ses genoux la tendresse paternelle. Bell, je suis père... n'en doute point, mylord s'attendrira, il te pardonnera : la cause de son indignation ne subsistera plus; je serai dans le tombeau. Parle-lui de mon éternel chagrin de l'avoir offensé, d'avoir écouté mon amour, de t'avoir entraînée dans un précipice, où tu ne devois jamais tomber; parle-lui de mon repentir; dis-lui que je serois mort moins malheureux, si j'eusse pu réparer ma faute... Hélas ! c'est moi, femme adorable, qui t'ai fait connoître la peine, l'humiliation, les opprobres, tous les affronts qui suivent l'adversité ! daigneras-tu

pardonner à ma mémoire ?... c'est l'amour qui m'a rendu si coupable ! Syndham, s'écrie son épouse, je te perdrois ! Syndham, tu me serois enlevé ! ah ! c'est à moi de mourir. Eh ! que fais-je sur la terre ? de quelle utilité te suis-je ? mon existence t'est peu nécessaire : mon entretien consume le triste produit de tes sueurs ; laisse-moi expirer ; tu vivras, tu me retrouveras dans cet enfant ; et si son père lui est ravi, quel secours doit-il attendre ?.... où sont nos amis ? — Bell... je ne vois plus que la mort. — Ah ! cher époux, chasse loin de toi cette horrible image ; peut-être que le Ciel sera touché de nos malheurs... Il me donnera des forces, j'en suis sûre : Syndham, je partagerai... je supporterai le fardeau qui t'accable... Syndham, nous mourrons ensemble ! Et notre enfant ?... Il est inutile de me rappeler à la vie ; ma chère femme, le Ciel est aussi contre nous ; il a compté mes jours, et voici le dernier où je te verrai, où je te pourrai dire, que si nos sentimens nous survivent, je ne cesserai jamais de t'adorer. Non, Bell, l'ame de Syndham ne sauroit exister, sans être remplie d'un amour qui ne peut offenser l'Etre suprême : il est si pur, si consacré par la vertu, par la religion, par l'infortune !... Approche mon enfant : que je le tienne encore contre mon cœur... Ah ! malheureux, quel sort je te laisse !

Syndham attachoit ses lèvres expirantes tantôt sur la bouche de son fils, tantôt sur celle de sa femme ; elle veut lui parler : elle ne peut que le serrer dans ses bras, avec un frissonnement qui exprime tout le désordre de son ame. C'en est assez, reprend Syndham ;

retire cet enfant de mon sein; sa présence me rend ma fin plus affreuse... que je m'occupe de Dieu; sa colère me suivroit-elle dans le tombeau ! ne cherchons pas ma fosse plus loin; je l'ai trouvée ici; adieu donc pour toujours : vis pour me pleurer; que la tendresse du fils te rappelle l'amour du père; Bell, embrasse-moi.... mon enfant.... je sens.... je me meurs.

Sa femme, emportée à la fois par deux mouvemens contraires, fait quelques pas pour aller chercher du secours, et revient avec son fils tomber aux pieds du malheureux Syndham, qui étoit expiré.

Bell ouvre les yeux, voit son enfant à ses côtés, et se trouve dans sa misérable retraite; un valet de la ferme, touché de compassion, essayoit de la consoler. — Où est mon mari, où est Syndham ? Comment ! lui répond le domestique en pleurant, vous ne vous ressouvenez point de ce qui vous est arrivé !

Le délire de la douleur avoit égaré la raison de cette malheureuse femme : — Que voulez-vous dire ? expliquez-vous ! Syndham... Eh ! ne savez-vous pas, poursuit le domestique, que vous l'avez perdu, qu'il vient de mourir? — Syndham n'est plus !... Oui, j'en suis trop assurée; je le vois expirant.... dans mes bras... il est mort ! pour jamais !

Elle retombe dans son accablement, sans connoissance; elle ne sort de cette espèce de léthargie, que pour vouloir courir à la fosse de son mari, et s'y précipiter : le charitable domestique l'arrête, lui parle de son enfant. Eh bien ! mon enfant, dit-elle, mon enfant... (en se relevant comme du sein même de

la mort.) — Songez-vous qu'il a besoin que vous lui restiez? qui lui donnera du secours ?

Bell écoute le domestique, fixe quelques momens ses regards sur une innocente créature qui lui tendoit les bras, et avec un long gémissement: — Je survivrai à Syndham. Ah! mon fils, mon cher fils, ajoute-t-elle, en le pressant avec un sombre transport contre son sein, et l'arrosant de ses larmes, quelle plus forte preuve de tendresse pouvoit te donner ta mère?

De nouveaux coups viennent la frapper : elle reçoit ordre de la part d'un maître toujours plus inhumain de quitter la ferme : elle s'élance de sa cabane, et court, emportant son enfant dans ses bras, se jeter aux pieds du féroce Richard : — Qu'ai-je entendu? ne suis-je pas assez accablée par l'infortune? Ne craignez point que je manque de forces pour vous servir : je vous réponds de remplir les fonctions les plus pénibles; je le disputerai à tous vos domestiques : quelques jours suffiront pour me ranimer. (Richard ne l'écoutoit pas.) Hélas! ne me donnez point de gages, si vous le voulez; accordez-moi une nourriture qu'on ne refuseroit pas aux derniers des animaux; je ne vous demande seulement que du pain.... Richard, c'est pour un fils, c'est pour mon fils.... Peut-être un jour connoîtrez-vous l'intérêt qu'un enfant inspire... Ah! ce n'est pas pour moi que je m'abaisserois... Richard, daignez m'entendre : (elle met son enfant aux genoux de ce barbare.) Cette malheureuse créature est à vos pieds avec la mère; elle joint ses supplications aux miennes; je l'éleverai pour vous consacrer son service, sa reconnoissance; il vous

dédommagera de mes foibles travaux. Le marché seroit admirable, réplique le cruel Richard d'un ton railleur! oh! je sais calculer! mon père se laissoit attraper, parce qu'il étoit trop bon : mais Dieu merci, j'ai appris à compter : cet enfant-là ne sera pas en état de douze ou quinze ans d'être de la moindre utilité, et je ne prétends point, comme une dupe, nourrir des gens qui me soient à charge; il me faut des travailleurs... tenez, tout ce que je puis pour vous, est de vous faire la charité d'une guinée : prenez, et qu'on ne vous revoie plus.

Bell pousse des cris, a recours à de nouvelles prières, embrasse encore les genoux du barbare, les arrose de ses larmes : il est inflexible; elle est renvoyée sans pitié. Ce domestique qui avoit paru sensible à son chagrin après la mort de Syndham, s'efforce de la consoler; il pousse même la générosité jusqu'à lui présenter quelques schellings, qui étoient tout ce qu'il possédoit. Cette infortunée refuse ses offres. Tous les hommes, s'écrie-t-elle, ne sont donc pas des tigres! non, mon ami, je n'accepterai point votre bienfait : il vous coûteroit trop. Mon enfant, et moi, nous péririons plutôt de faim; je ne vous demande que votre compassion; je suis si languissante! aidez-moi à me traîner hors de ces lieux; que j'aille expirer loin d'ici, loin du plus affreux des hommes.

Ce généreux domestique lui prête son bras; il veut se charger de l'enfant. Non, dit Bell, j'aurai jusqu'au dernier soupir, la force de le porter. Elle ajoute au milieu d'un torrent de pleurs, il mourra dans mon sein.

Enfin, après avoir quitté son conducteur pénétré de ses expressions reconnoissantes, Bell se réfugie à quelques milles de la ferme, dans une hôtellerie de peu d'apparence; c'est de cet endroit qu'elle adresse à son père une lettre où elle lui détailloit tous les malheurs qui l'accabloient.

Mylord Daramby depuis long-tems ressentoit l'ennui, cette mélancolie sèche, inséparable du rôle pénible de courtisan. Il avoit cru acquérir dans les grandeurs, un dédommagement de la tendresse paternelle : on n'en impose point à la nature; de jour en jour il regrettoit davantage sa fille. Quelquefois il s'écartoit subitement de la société, pour aller pleurer seul, et prononcer tout haut le nom de Bell; il s'accusoit d'inhumanité. A mesure que l'on avance en âge, on est plus empressé à chercher autour de soi, des êtres dans lesquels on puisse en quelque façon revivre, et revoir l'image de sa jeunesse; on croit tromper la mort, en expirant au sein de ceux qui ont reçu de nous la vie; une parente excite des sentimens bien foibles, à les comparer avec l'intérêt si touchant qu'un enfant produit. La sœur de Daramby lui devint odieuse; elle ne cessoit, au nom seul de Bell, de faire éclater son aversion. La lettre de cette déplorable victime étoit tombée entre ses mains; elle s'étoit bien gardée de la communiquer à son frère, qui, fatigué de ses hauteurs, et sur-tout de sa haine contre sa fille, ne tarda pas à marquer à son tour du refroidissement et de l'indignation; et ils se séparèrent très-mécontens l'un de l'autre.

Daramby, ne pouvant plus résister à la douleur

qu'il éprouvoit, tenta de puiser quelques motifs de consolation dans les entretiens d'un homme qui avoit été l'objet de ses duretés. Qu'on se ressouvienne que mylord avoit outragé le ministre Simpson : cet honnête viellard n'en étoit pas moins le consolateur et l'appui des malheureux; il s'étoit contenté de plaindre Daramby, sans se répandre en murmures, et il conservoit toujours cette vertu inaltérable qui procure seule le bonheur et la fermeté de l'ame. Mylord le fait prier de venir lui parler : Simpson étonné de l'invitation, n'hésite cependant pas sur ce qu'il doit faire : il court au château. A peine le lord l'a-t-il apperçu : — Approchez, homme respectable, approchez; c'est moi que votre présence devroit embarrasser. L'espoir de réparer mes torts, et votre générosité m'enhardissent au point de rechercher vos regards. Simpson... votre prédiction est accomplie : je ne suis plus qu'un père, et le plus affligé, le plus malheureux; ne pourriez-vous me donner des nouvelles de ma fille? quelle est sa situation? Ah ! qu'elle vienne ! qu'elle vienne ! tout leur est pardonné; son mari sera mon fils; qu'ils se hâtent d'accourir dans mes bras !

Des larmes coulent des yeux du ministre : — Mylord, avec quelle joie je retrouve votre cœur paternel ! je reconnois dans cet heureux changement un miracle de la Providence; elle m'a éprouvé par vous, mylord : mais elle me rend tout mon bonheur : la nature et la religion ont repris sur vous leurs droits. Je ne vous cacherai pas que j'ai adressé votre malheureuse fille et son époux à ma sœur, qui m'a depuis écrit qu'ils l'avoient quittée, et qu'elle ignoroit où ils s'étoient

retirés; je ferai des informations, et j'aurai soin de vous en rendre un fidèle compte. — Ah! Simpson, ils sont dans l'adversité ! Bell, tous les jours, me reproche ma barbarie; elle ne sauroit m'aimer; peut-être ai-je causé la mort de ma fille!

A cette parole, sa voix se perd dans les sanglots. Il reprend : donnez-moi, je vous en conjure, des éclaircissemens sur leur sort; je serai aussi reconnoissant à votre égard, que j'ai été injuste et inhumain. Simpson, vous me pardonnerez; j'attends cet effort de votre piété et de votre vertu; il embrasse le ministre qui ne répond que par ces pleurs qui partent de la plénitude d'une ame sensible et bienfaisante.

Le pasteur écrit à Mistriss Sara, fait des recherches: ses soins sont infructueux. Malgré son peu de succès, devenu l'ami le plus cher de Daramby, et comblé de ses bienfaits, il passoit des journées entières au château. Toutes leurs conversations n'avoient que Bell pour objet; le désir de la retrouver, et la douleur de l'avoir perdue, étoient les deux sentimens qui remplissoient l'ame de ce père infortuné.

Bell ne recevant point de réponse à cette lettre, interceptée par sa cruelle parente, ne douta plus que mylord Daramby ne lui eût fermé son cœur pour jamais; alors elle se livra au plus sombre désespoir. Elle s'étoit toujours flattée d'obtenir son pardon; elle étoit mère : elle ne pouvoit penser qu'on eût la force d'être inexorable envers ses enfans. Quand ses regards chargés de larmes venoient à tomber sur son fils, comment, se disoit-elle, une partie aussi chère

de

de nous-même pourroit-elle inspirer un autre sentiment que celui de l'amour ! Ah ! mon père, n'y aura-t-il point de terme à votre haine? Elle revoyoit sans cesse Syndham ; elle lui adressoit ses sanglots, comme s'il eût existé, comme s'il eût été dans ses bras. Sa misère augmentoit; enfin elle est obligée de recourir à la compassion publique. Peut-il y avoir une situation plus déchirante ? la fille du lord Daramby, d'un des premiers pairs de l'Angleterre, réduite à implorer un morceau de pain ! quel triomphe pour la nature, et qu'elle a d'empire sur la vanité même ! Le lecteur sentira aisément qu'il n'y a que l'amour maternel qui puisse plier l'orgueil humain, cette fierté d'ame si nécessaire à la dignité de notre être, jusqu'à supporter à un tel excès les affronts de l'adversité. Il n'y a point de doute que Bell n'eût mieux aimé perdre mille fois la vie, que d'exposer seulement le tableau de son infortune : mais si elle eût succombé à ses maux, que seroit devenue cette misérable créature, qui, sans cesse la couvroit de ses baisers, de ses larmes ! O mères qui jetterez les yeux sur cet écrit, c'est à votre cœur qu'il appartient de juger des souffrances dont Bell devoit être la proie; puissiez-vous n'éprouver jamais des infortunes aussi cruelles et aussi humiliantes !

Cette victime de l'acharnement du malheur traversoit un jour un vaste cimetière; la fatigue, peut-être le redoublement de sa mélancolie à l'aspect de semblables lieux, l'engagèrent à s'arrêter. L'esprit le plus dissipé ne sauroit se défendre de la réflexion, quand de pareils objets viennent frapper la vue ; d'un

coup d'œil, nous saisissons la chaîne de tous les âges, l'histoire de tous les hommes, et nous nous disons malgré nous : voilà le sort qui nous attend ! c'est-là le terme de nos projets, de nos espérances, de nos plaisirs, de nos peines ! nous serons comme cette cendre muette et insensible que nous foulons aux pieds !

Si l'on se remplissoit bien de cette image, je doute qu'il y eût tant de créatures abandonnées au vice. Le spectacle des tombeaux est, sans contredit, la première école morale, et c'est à celle-là que les pères devroient envoyer souvent leurs enfans.

Bell alla s'asseoir sur la voûte d'un monument antique, qu'on auroit dit être l'asile de la mort même. Tout y répandoit cette sombre horreur qui nous pousse à nous recueillir, et à nous enfoncer dans la grande idée de notre destruction. Du fond de cette espèce de souterrain, s'appercevoit une longue suite de tombes et de sépulcres qui alloient aboutir à une fosse profonde, où étoient entassés et confondus des monceaux d'ossemens, des débris de cercueils.

C'est-là que Bell, si l'on peut parler ainsi, se contemple dans toute l'étendue de sa douleur. Son enfant étoit assis à ses côtés ; elle reste quelque tems comme anéantie ; elle se relève, et court à cette fosse : toute son ame s'y porte, et s'y absorbe ; mille pensées, mille sentimens plus tristes, un désespoir toujours plus funèbre, plus morne, s'emparent de ses esprits égarés ; elle est entourée du spectacle d'une destinée que tous les êtres doivent subir ; elle envisage par-tout un repos éternel, des cendres qui ne se ranimeront qu'après un long écoulement de siècles accumulés ;

par-tout elle entend la mort qui l'appelle, qui lui parle, qui lui dit que c'est par son seul secours qu'on s'affranchit de la charge accablante imposée à l'humanité; elle semble mesurer des yeux ce gouffre immense, et elle s'écrie comme emportée par un mouvement surnaturel : ne vois-je pas l'abyme où viennent se perdre tous les humains ? quel est mon projet au sortir de ces lieux? de traîner le poids d'une existence misérable, honteuse ! de mendier, quel mot je prononce ! de mendier des secours humilians, qu'on ne m'accorde point ! Et pourquoi ne déposerai-je pas dans cette fosse le fardeau d'une vie si déplorable, si rejetée du Ciel? C'est lui, sans doute, qui m'y amène; il s'est laissé fléchir; ses décrets se manifestent; il veut que ma misère ait un terme, et ce terme il l'a posé, oui, il l'a fixé sur les bords mêmes de cette fosse... je n'irai pas plus loin. C'est dont ici que je mourrai, que tout finira pour moi, que ce songe affreux s'évanouira ! O mon Dieu ! mon réveil seroit-il aussi funeste? prends pitié de mes maux; t'offenserois-je en hâtant un moment que je sens s'approcher? Du moins je m'épargnerai de nouvelles souffrances, de nouveaux outrages; si j'ai mérité ta colère, mon Dieu, n'ai-je pas été assez punie? oui, la mort est le seul bienfait que je puisse obtenir de toi, et je l'accepte; je vais me précipiter... Et mon fils ! qui lui servira de mère ?

Elle s'arrête quelques instans; elle reprend avec un égarement plus sombre : et pourquoi ne l'entraînerois je pas avec moi ? pourquoi ne mourroit-il point ! qu'est-ce qu'une misérable vie consumée par

le malheur, souillée par les opprobres, par la bassesse, une existence qu'on tient d'une pitié outrageante ! Ah ! mon fils ! est-ce ainsi que nous devons vivre ? doit-ce être-là le partage du sang de mylord Daramby ? ne faut-il pas que nous ayons une fin, que tu meures comme ta malheureuse mère ? Hélas ! tu me reprocheras de t'avoir fait naître ; nous sommes deux infortunés que l'adversité lie encore plus que le sang ; eh bien ! périssons ensemble.

Elle court à son fils, l'apporte dans ses bras jusqu'à cette fosse : il jette un cri d'effroi, et serre avec transport sa mère ; elle tourne les yeux sur lui, et en laissant échapper un torrent de larmes : — Non, cher enfant, je ne t'ôterai point la vie ; eh ! quelle mère auroit assez de force, assez d'inhumanité... Je succombe à la seule penséee d'une action aussi atroce. Qui ! moi ! détruire ce qui me rappelle mon cher Syndham ! va, je t'abreuverai de mes pleurs, je te nourrirai... de mon cœur même ; tu vivras, tu vivras pour me plaindre et pour m'aimer. Grand Dieu, que ses infortunes soient, un jour, adoucies, et que je souffre jusqu'au dernier soupir !

Bell revient tomber au pied du monument qu'elle avoit quitté ; elle embrassoit son fils : des gémissemens frappent son oreille ; ces accens plaintifs sembloient être ceux d'une personne expirante. Bell effrayée veut fuir de ce séjour : de nouveaux gémissemens se font entendre. La compassion surmonte sa crainte ; elle s'avance vers un sépulcre d'où paroissoient sortir ces plaintes mal articulées : elle apperçoit un homme étendu sur une pierre, ses deux mains sur le visage,

et presqu'évanoui. Bell aussitôt entraînée par la pitié, va à quelques pas puiser de l'eau dans un ruisseau, et cherche à rappeller cet étranger à la vie; il reprend un peu les sens, il lève la tête : quel objet frappe les regards de Bell; le fils de Tom, ce féroce Richard, qui a fait mourir Syndham sous le poids des travaux, qui a chassé avec barbarie Bell et son enfant de la ferme. Quoi! c'est vous qui me secourez, dit Richard d'une voix défaillante! Tout annonçoit en lui la plus effrayante misère. Le Ciel, poursuit-il, me devoit ce châtiment, d'être obligé par la personne pour qui j'ai eu les procédés les plus cruels. Si vous aviez quelques alimens à me donner, je n'ai pas mangé depuis plus de deux jours; j'expire de faim.

Aussitôt Bell, dont la compassion égaloit la surprise, divise en deux parts le morceau de pain qu'elle préparoit à son fils : — C'est vous, Richard! dans quel état... j'oublie tous les maux que vous m'avez causés; tenez, partagez ce morceau de pain avec mon enfant; c'est l'unique secours que ma déplorable situation me permet de vous donner..... Voilà, Richard, où votre dureté nous a conduits! Mais par quel événement êtes-vous tombé dans cet excès de malheur? que je vous plains, et que je suis pénétrée de ne pouvoir vous être utile! je voudrois m'acquitter envers votre père. Mon père, répond Richard, après avoir dévoré le morceau de pain qu'il avoit reçu de Bell, m'avoit bien prédit que le Ciel me puniroit de mon peu d'humanité. Ce Ciel m'accable de toute sa justice; il venge Syndham, il vous venge; c'étoit l'avarice qui me rendoit dur et impitoyable; j'ai manqué

à la religion, à la nature; j'ai voulu m'enrichir par des voies illégitimes : on a reconnu ma mauvaise foi; on s'est emparé de ma ferme; on me poursuit pour me plonger dans un cachot. Ce n'étoit pas assez de ces coups : des voleurs m'ont dépouillé du peu que je possédois ; ils m'ont laissé ces lambeaux pour me couvrir; et je me trouve dénué de toute espèce de soulagement, appréhendant un châtiment de la part des hommes, portant au fond de mon cœur celui dont le Ciel me punit, déchiré de remords : ah ! voilà sans doute le plus cruel des supplices ! prêt à finir ma vie, sans espoir d'obtenir mon pardon de ce Ciel que j'ai trop offensé. Vous que j'ai traitée avec une cruauté inouie, vous qui devriez jouir du spectacle de mon triste sort, vous êtes la seule créature sur la terre qui daignez vous intéresser à m.i ! Femme généreuse ! si Dieu peut exaucer la prière des coupables, qu'il vous récompense de vos vertus ! ma punition me paroîtra moins accablante. Bell versoit des larmes, Richard continue : la seule grâce que je vous demande, c'est de me pardonner, c'est d'implorer pour moi la clémence de ce Dieu que mes crimes ont lassé; combien j'ai à le remercier de m'avoir procuré la douceur d'expirer à votre vue !

Bell veut témoigner toute sa sensibilité à Richard ; il lui prend une nouvelle foiblesse : soit qu'il succombât au chagrin, ou que ce qu'il venoit de manger, après une si longue abstinence, lui fût préjudiciable, il rendit les derniers soupirs, en nommant le Ciel, et sa bienfaitrice.

Bell épouvantée, se hâta de quitter ces lieux. La

Providence sembloit vouloir la consoler, en lui présentant un tableau effrayant de ses vengeances dans la triste fin de son persécuteur. Cependant cette sagesse incompréhensible qui frappe le crime, et qui sert d'appui à la vertu, ne permit pas que le sort de Bell changeât, ou du moins s'adoucît; elle but le calice du malheur jusqu'à la lie, et fut rassasiée d'humiliations; elle sentit tous les déchiremens d'ame attachés au personnage d'infortuné qui est dégradé au point de solliciter cette pitié paresseuse, dont les faveurs mêmes sont des outrages et des insultes. Bell se disoit à chaque instant : mon Dieu, ne me pardonnerez-vous pas? mourrai-je avec la malédiction de mon père? quelle existence, mon fils, je t'ai donnée ! Si mylord Daramby pouvoit du moins te voir, être touché de tes larmes, t'ouvrir ce sein qu'il m'a fermé! oui, s'il te voyoit, il s'attendriroit, il ne lui seroit pas possible de me refuser mon pardon; il daigneroit recevoir mon ame expirante.

C'étoit par un miracle de l'amour maternel que cette malheureuse créature avoit pu si long-tems supporter la vie; elle fuyoit les villes, et se traînoit de village en village.

Enfin rejetée de toutes parts, affaissée sous le fardeau de ses peines, elle alloit s'éteindre de besoin et de maladie : il n'y eut qu'une pauvre femme, qui elle-même réclamoit la charité publique, qui fut touchée de sa situation; elle l'accueillit dans une étable où tous les soirs elle se retiroit.

La fille du lord Daramby étoit mourante sur la paille; ses forces étoient épuisées; elle ne parloit plus;

ses yeux étoient deux sources de larmes; elle ne faisoit que regarder son fils, l'embrasser, et elle tomboit ensuite dans l'accablement. Cet enfant qui sembloit partager sa douleur, pleuroit et gémissoit avec elle. Quel tableau affligeant! se peut-il qu'il y ait sur la terre des êtres aussi infortunés, aussi délaissés! et tous les jours ils nous font entendre leurs cris; ils cherchent à porter leurs larmes dans nos cœurs, et au lieu de les secourir, à peine leur accordons-nous un regard.

Bell, par un dernier effort de tendresse pour son fils, conçut le projet d'écrire une nouvelle lettre à son père; elle craignoit de mourir, et dans quelles mains eût-elle laissé son enfant? de qui, dans ce moment, recevoit-elle des secours? Elle demande de l'encre et du papier à cette femme qui ignoroit sa condition: la bonté seule l'avoit engagée à la soulager; Bell prend le papier, en redoublant ses pleurs. Ma chère bienfaitrice, dit-elle, je n'ai pas toujours été dans l'état où vous me voyez.

Il est difficile que l'orgueil nous abandonne; c'est, en quelque sorte, le dernier des sentimens, qui meurt avec nous; quelquefois il nous devient nécessaire: il nous soutient dans l'adversité; nous lui devons cette illusion consolante qui nous agrandit à nos yeux en raison de l'abaissement où nous sommes tombés; il est le dédommagement de l'infortune. Les malheureux presque toujours plus sensibles que les heureux, sont aussi plus jaloux de se ménager l'opinion publique; ils ressemblent à ces malades qui veulent être trompés sur leur triste situation. La conviction du malheur

élève l'ame au plus haut degré, ou la jette dans l'humiliation et le découragement; rarement on a la force de se contempler dans l'excès de son adversité, et il est plus naturel de chercher à s'aveugler sur une image qui nous déprime aux regards d'autrui, que de se la présenter dans toute son horreur : voilà où nous a conduits la société et la façon de voir et de penser que nous tenons d'elle; étrangers à nous-mêmes, nous ne vivons que pour les autres, et peut-être cette vie factice nous est-elle plus précieuse encore que l'existence véritable.

Croiriez-vous, poursuit Bell, s'adressant à la femme qui l'a secourue, avoir obligé la fille d'un lord? — La fille d'un lord! hélas! mylady, je vous demande pardon, si je ne fais pas davantage pour vous; vous connoissez ma misère.... Je connois votre générosité, la noblesse de votre ame, interrompt Bell; quand tout, tout m'a abandonnée, il n'y a que vous dans l'univers qui ayez daigné jeter sur moi un œil de compassion. Oui, ma chère amie, ce nom vous est bien dû; oui, je suis la fille d'un lord, et je meurs soutenue par votre seule charité.

A ce dernier mot, la voix de Bell étouffoit dans les sanglots. Elle se relève de sa douleur profonde, prend la plume, et écrit une longue lettre, qu'elle arrosoit de ses pleurs. Elle peignoit à mylord Daramby, qu'elle n'osoit appeller son père, sa tendresse, sa soumission pour lui, ses égaremens, son repentir, les suites funestes de sa faute, la perte de son mari, l'affreuse indigence où elle étoit plongée; elle le conjuroit au nom de la nature et de l'humanité, de venir lui ôter le

fardeau de sa malédiction, et recueillir ses derniers soupirs ; elle lui parloit de cette lettre qu'elle lui avoit adressée, et dont elle n'avoit reçu aucune réponse, elle lui recommandoit son fils : c'étoit-là que toute son ame s'étoit répandue ; elle finissoit par le prier de rendre ses bontés au pasteur Simpson, qui les avoit perdues pour l'obliger, et dont elle n'avoit point oublié la générosité ; elle le supplioit encore d'accorder sa protection et ses bienfaits à cette femme charitable, la seule qui se fût intéressée à ses peines ; elle s'arrêtoit à cette circonstance. Elle ajoutoit par apostille : « Mylord, mon père, car je ne puis m'interdire davantage la consolation de prononcer un nom si » cher, mon père, hâtez-vous de venir fermer les » yeux, dirai-je, de votre malheureuse fille ? Hélas ! » j'ai peu de tems encore à l'être, mon ame vous » attend pour s'exhaler dans votre sein ; vous obsti- » neriez-vous à me refuser mon pardon ? Daignez » me l'accorder en faveur d'un enfant que je mets » à vos pieds ; il vous tend les mains ; il implore la » grâce de sa mère ; qu'elle meure, en vous embras- » sant ; si elle n'a point mérité de pleurer dans vos » bras, qu'il lui soit permis du moins de se prosterner » à vos genoux, et de les arroser de ses larmes : mon » père, ce seront mes derniers pleurs ! si je vous ai » offensé, vous serez témoin de la punition que j'ai » subie : j'ose croire que votre colère ne peut s'étendre » plus loin, et que ce spectacle vous touchera. Encore » une fois, mon père, rendez-vous à ma prière, au » cri de ma douleur, elle est sans exemple ; au nom de » l'humanité, de ce Dieu qui pardonne, venez, que

» mes derniers regards se partagent entre vous et mon » enfant » !

Cette femme compatissante, la seule créature sur la terre qui s'occupât du sort d'une infortunée, se chargea de faire tenir la lettre par un exprès; elle ne revenoit pas de son étonnement; je me suis doutée, disoit-elle à Bell, au respect que vous m'inspiriez, que vous étiez d'une naissance bien différente de la mienne. — Ah! ma digne amie, mon unique amie, ne parlons point de respect : ce sentiment n'est point fait pour moi; c'est vous qui méritez des respects : vous avez un cœur sensible; mes pleurs sont essuyés par vous; que pouvois-je attendre de plus dans mon état présent? J'ai excité votre commisération; est-il permis à l'infortune de concevoir d'autre vœux? je vous dois tout. Mon père acquittera ma reconnoissance; je me flatte que ma lettre le désarmera. Cher enfant, poursuivoit-elle en prenant son fils dans ses bras, je ne désespère point que tu ne sois plus heureux que ta mère; mylord ne t'abandonnera point; tu retrouveras un appui; il te fera oublier ma perte.

Le lord ne cessoit de s'entretenir de sa fille avec Simpson; le tems ne faisoit que fortifier son chagrin; il auroit préféré à toutes ses grandeurs, à tout l'éclat qui l'entouroit, l'état le plus abject, si à ce prix Bell lui eût été rendue; il n'y avoit qu'un foible rayon d'espérance qui le retînt encore à la vie, ce sentiment consolateur ne s'anéantit qu'avec nous. Le ministre tentoit tous les moyens de l'arracher à sa douleur; il vouloit arrêter les larmes de Daramby, et lui-même il pleuroit, en prononçant le nom de Bell.

L'exprès arrive, demande à parler au lord Daramby, lui remet la lettre : le malheureux père tombe évanoui; il ne sort de cet évanouissement que pour s'écrier : J'ai retrouvé ma fille !... Simpson... ma fille !... elle est au comble de l'infortune ! Allons, partons, que je la voie, que je l'embrasse, qu'elle reconnoisse le père le plus tendre... que je lui fasse oublier tous ses malheurs.... Je la perdrois !.... Simpson, elle se ressouvient de vos bienfaits. Ah ! Ciel ! Ciel ! rends-moi ma fille; son fils... il est mon fils... il est mon fils... je suis le plus malheureux, le plus coupable des hommes !

Daramby étoit dans une agitation inexprimable; il interrogeoit cent fois l'exprès sur l'état déplorable de Bell. Quand il vient à savoir l'asile où elle languissoit, il jette un cri, retombe sur la terre : — Quoi ! ma fille dans cette situation !

Il a bientôt fait ses apprêts; il brûle d'arracher Bell à cette affreuse extrémité de l'indigence; l'honnête pasteur l'accompagne ; à chaque instant, mylord lui disoit avec des sanglots, est-il possible que j'aie porté de semblables coups à ma fille? et c'est moi, Simpson, c'est un père qui l'a plongée dans ce gouffre de calamités ?

Cette lettre avoit achevé d'éclairer le lord sur la méchanceté de sa sœur; il comprit aisément que le premier écrit de Bell étoit parvenu à cette indigne parente, et qu'elle l'avoit soustrait à ses regards. Hélas! ajoutoit-il, si cette lettre n'avoit pas été interceptée, il eût été encore tems de réparer mes injustices, tous les maux que j'ai causés à ma chère fille. Eh ! si elle

m'alloit être enlevée ! si je l'allois trouver expirante ! si elle ne pouvoit recevoir mes embrassemens, mes pleurs ! Ah ! Simpson, qui m'arrachera la vie ? je mérite tous les supplices.

Mylord voloit vers la misérable retraite de Bell ; toute son ame s'élançoit dans les bras de sa fille ; son cœur s'ouvroit quelquefois au plaisir qu'il goûteroit à la revoir, à la baigner de ses larmes, à lui demander pardon ; il avoit perdu sa hauteur ; l'orgueil du lord avoit disparu : ce n'étoit plus qu'un père désolé ; et quelle tendresse approche des transports de l'amour paternel ?

Bell n'attendoit pas son père avec moins d'impatience. Non, disoit-elle, il ne sera point assez dur pour refuser de venir fermer mes yeux ; j'emporterai sa bénédiction au tombeau ; il prendra pitié de mon enfant.

A ces derniers mots, elle pressoit avec plus de tendresse son fils contre son sein. Elle éprouve plusieurs foiblesses. Enfin, quel coup accablant, que de morts réunies pour la frapper ! Bell craint que son père n'arrive pas assez tôt pour recevoir son ame prête à s'exhaler. Cependant ses larmes, ses cris sollicitent cette unique grâce du Ciel. O mon Dieu, se dit-elle plusieurs fois, mon Dieu, que je puisse vivre assez pour attacher mes regards sur ceux de mon père ! que j'aie seulement le tems de lui demander pardon, de lui dire, qu'il ne m'a jamais été plus cher, malgré ses rigueurs ! hélas ! je les ai méritées ! que je lui recommande mon fils ! du moins que mon cœur palpite encore sous la main paternelle, ô mon Dieu ! et prenez

ensuite ce souffle, ce reste d'une vie si malheureuse!

La femme qui étoit à ses côtés, cherchoit à dissiper ce trouble : il devenoit toujours plus affreux; Bell rejetoit des consolations vagues, et ne doute plus que sa fin n'approche; elle n'espère plus voir mylord Daramby; elle prie cette femme de la soutenir, et d'une main tremblante, elle trace cette nouvelle lettre destinée à son père.

« Je ne vous vois point, mon père, et la mort va » couvrir mes yeux pour jamais, pour jamais! Non, » il est inutile de m'en flatter, tout me dit que je ne » goûterai pas la satisfaction de recevoir vos embras- » semens; c'étoit l'unique faveur que j'implorois du » Ciel, et il me la refuse! Je le sens trop, je sortirai » de la vie, sans pleurer sur vos mains, sans vous » nommer mon père. Je vous ai offensé; l'amour, » l'amour est la source de mes fautes, et de tous mes » malheurs : quel exemple pour les jeunes personnes » de mon sexe! Mais vous, et le Ciel, n'êtes-vous pas » assez vengés? Mylord, votre fille, lady Daramby a » demandé l'aumône; elle expire dans une étable; » et qui est sensible à ses peines? qui daigne recueillir » ses larmes, son dernier souffle? la plus malheu- » reuse des créatures, qui, elle-même a besoin des » secours de la compassion publique. Voilà mon seul » soutien; c'est dans ce sein de douleur que ma tête » défaillante va tomber; c'est cette infortunée qui » vous présentera mon corps glacé, ce misérable » enfant... Mylord, ne le repoussez pas, il a mon » cœur, il vous sera soumis, il vous aimera; je meurs

» avec cette dernière espérance : il cherchera à répa-
» rer mes fautes ; mylord, les pleurs que vous verserez
» sur lui, je les ressentirai encore dans le tombeau ;
» accordez à mes tristes restes cette bénédiction que
» je n'ai pu obtenir, tandis que je vivois ; laissez
» couler sur eux vos larmes... Hélas ! les miennes
» seront taries ; je ne pourrai me prosterner à vos
» genoux ; votre fille ne sera plus. Quelle idée déses-
» pérante ! quelle mort ! daignez, je vous en conjure
» encore, vous ressouvenir de mon bienfaiteur Simp-
» son, et étendre vos bontés sur cette femme, le seul
» être dans le monde qui ait pris quelqu'intérêt à
» mon sort. Adieu, mon père ; c'est toute mon ame
» qui prononce ce nom ; plaignez-moi, et aimez-moi
» dans mon enfant. »

Bell demande qu'on mette cette lettre dans ses mains, et qu'on l'expose dans cette situation aux regards de son père, si elle vient à expirer avant qu'il soit arrivé. Il lui prend une nouvelle foiblesse ; Bell ferme enfin les yeux, en tenant son fils embrassé, qui sembloit connoître déjà le malheur d'être privé d'une mère.

Mylord entre suivi de Simpson, et de l'exprès : — Où est ma fille ? où est ma fille ?.... Ciel ! dans quels lieux !... ma fille !... elle n'est plus, son enfant... mon cher fils !

Ce sont les seules paroles qui échappent à Daramby ; il embrassoit sa fille, son enfant ; il poussoit mille cris ; on avoit exécuté fidèlement la volonté de Bell : il prend la lettre d'entre ses mains : nouveaux accès d'une

douleur furieuse; il ne pouvoit s'arracher de dessus ce corps qu'il serroit dans ses bras, avec des hurlemens de désespoir; il redisoit toujours: ma fille ! ma chere fille, je t'ai étendue sur ce lit de mort et d'opprobre ! Ouvre les yeux, Bell; un moment; que tu puisses voir ton père qui meurt de repentir..... qui expirera avec toi !

Il pressoit l'enfant dans son sein; il retourne à Bell, attache avec transport sa bouche sur ses lèvres décolorées, veut la rappeller au jour; il croit avoir apperçu un mouvement: — Elle n'est point morte!.. Simpson... ma fille... secourons-la... — Eh! mylord, quelle erreur va vous aveugler ! Hélas ! il n'est que trop vrai : elle n'est plus ! fuyons ce spectacle... —Je ne m'abuse point, Simpson... ma fille.... elle est vivante!... (Bell, en effet, paroît être revenue à la vie : elle jette un profond soupir). O Ciel ! rends... rends-moi ma fille, et fais-moi descendre au tombeau ! que j'aie seulement la consolation de lui montrer mon regret, tout mon amour.

Daramby la couvre de nouveaux baisers, l'inonde de ses larmes : — Ma fille ! ma chère fille ! entends-moi; regarde-moi; tu es dans le sein de ton père, du père le plus tendre, le plus infortuné. Bell soupire encore, se ranime par degrés; toute l'ame du lord est fixée sur cet objet; on voit sur son visage l'espérance, la joie se mêler à la douleur; il demeure la bouche entr'ouverte, et ne pouvant s'exprimer. Bell enfin renaît par une espèce de prodige : sa paupière appésantie se relève : — Mon père ! c'est tout ce que sa foiblesse lui permet de dire : et elle retombe dans le

sein

sein de Daramby. — Ma fille m'est rendue !... oui, c'est ton père que te ramènent ses remords, sa tendresse, qui brûle de tout réparer.

Bell fait un effort pour reprendre la parole : — C'est vous, mon père ! ah ! du moins vous pardonnerez à mon enfant ; le lord tenoit l'enfant dans ses bras : — Que parles-tu de pardon, ma chère Bell ? c'est moi qui implore le mien à tes genoux... — Arrêtez, mon père ; hélas ! ma situation m'empêche d'embrasser vos pieds ! Quoi ! vous voudrez bien me pardonner !... Voilà mon bienfaiteur ! digne Simpson, mes fautes ne sont-elles pas assez punies ? vous voyez comme je meurs !

Le ministre n'a point la force de répondre ; il ne peut former que des sons inarticulés, et étouffer ses larmes. Bell poursuit : — J'ai revu mon père, et l'homme après lui qui doit m'être le plus cher.... Généreux Simpson, consolez mylord... recommandez-lui mon enfant.... continuez-moi vos bontés ; j'expire contente.... — Tu vivras, ma chère fille, pour être adorée, pour oublier.... Simpson, qu'on la transporte hors d'ici, qu'on m'éloigne d'un lieu... Ah ! ma chère Bell, c'est ton père qui t'a réduite à cette extrémité !

Daramby la presse contre son cœur. — Il est inutile mon père, de vouloir m'arracher à cette malheureuse retraite ; je saurai y mourir : il faut que j'y finisse une vie dont le terme a quelque douceur pour une infortunée : je vous ai retrouvé ; j'expirerai dans vos bras ; mylord, après le bienfaisant Simpson, vous voyez la seule créature qui m'ait accordé de la pitié...

vous m'avez rendu votre tendresse... mon père... Dieu !... que mon fils...

Bell à ce mot perd la voix; Daramby n'a que le temps de la serrer avec transport contre sa poitrine; il s'écrie; l'infortunée Bell n'étoit plus; et sa main défaillante retenoit encore son enfant qu'elle sembloit présenter au lord.

Daramby étoit tombé sans mouvement sur le corps de sa fille; Simpson succombant lui-même à sa douleur, fait cependant enlever le lord et l'enfant de ce séjour de misère: il laisse auprés de Bell cette femme charitable qui partageoit leur affliction. Le lord retiré de son accablement, veut s'ôter la vie. Simpson s'oppose à sa fureur, lui offre l'appui de la religion, le seul qui ne trompe point notre malheureuse nature (1): foible sagesse humaine, ce ne sera point toi qui soutiendras l'homme dans de pareilles infortunes; tu ne nous présentes qu'une ombre qui échappe à nos embrassemens; tu ne nous apportes que des consolations sèches et impuissantes. Il faut s'armer d'une égide bien

---

(1) Socrate, le plus grand des philosophes, n'eût pas trouvé dans sa sagesse les ressources qu'il dut à la religion; l'idée d'une immortalité consolante, d'un Dieu juste et bienfaisant, voilà l'image dont il se remplit dans sa prison, et ce qui lui fit prendre d'une main assurée le vase de ciguë. Figurons-nous un peuple athée: ce seroit sans contredit la société d'hommes la plus malheureuse; où il n'y a point d'espérance, il ne sauroit y avoir de bonheur ni même de vertu. Si la religion, la plus évidente des vérités, n'étoit qu'une erreur ! malheur au barbare qui nous dessilleroit les yeux: et que pourroit-il nous montrer à sa place ?

plus forte contre ces grands malheurs, qui, au-dessus de notre courage, l'étonnent et l'épuisent, et il n'y a que l'idée d'un Dieu de justice et de bonté qui puisse nous relever de notre abattement, et rétablir dans notre ame ce calme si nécessaire à la conservation de notre existence et de notre raison; le ministre fait voir au lord la récompense dont Bell doit jouir, après avoir essuyé tant d'épreuves sur la terre. Daramby s'écrioit sans cesse: ma fille ! ma chère fille, c'est ton père qui te fait mourir ainsi! il reprenoit l'enfant dans ses bras, il redisoit continuellement : Simpson, il ressemble à ma fille ! et ensuite il rejetoit ses yeux couverts de pleurs sur cette lettre qu'il avoit trouvée dans les mains de Bell.

Il voulut, malgré le ministre, assister aux funérailles de l'infortunée Bell; ce fut alors que ce malheureux père céda à tout l'excès de son désespoir; il se précipite dans la fosse, se jette sur le cercueil, le couvre de baisers, de torrens de larmes. Simpson ne peut le détacher du cercueil qu'il embrassoit toujours davantage, qu'en lui parlant de cet arbitre suprême à qui nous devons nous soumettre.

Daramby resta long-tems plongé dans cet anéantissement qui suit les profondes douleurs: il n'en sortit que pour consacrer ses jours à une piété exemplaire, et pour prendre soin lui-même de l'éducation de son petit-fils; il lui laissa son nom, son rang, et tous ses biens, et chargea, en mourant, Simpson, de rester auprès de lui en qualité d'ami. Il n'est pas besoin d'ajouter que mylord Daramby avoit répandu ses bienfaits sur la femme qui avoit assisté sa fille.

Le jeune Daramby chérit toujours la mémoire de son ayeul ; il traita Simpson comme son propre père, ce vieillard mourut dans un âge avancé. Daramby épousa une jeune personne qui étoit la victime d'une longue adversité; il l'avoit préférée à une des plus riches héritières des trois royaumes : sa mère lui avoit rendu cher et respectable le titre d'infortuné. Il eut l'ame sans cesse remplie de cette mère si malheureuse : son portrait ne sortoit point de ses mains : il lui parloit, l'assuroit de sa tendresse, comme si elle eût été vivante; il lui consacroit ses actions de bienfaisance, dans l'idée que cette sorte d'hommage, si les morts sont encore touchés de ce qui nous intéresse, étoit ce qui la flatteroit davantage; il fonda un hôpital dans l'endroit où elle étoit expirée; et tous les ans, il alloit y passer un mois pour servir et soulager les pauvres. Mes amis, leur disoit-il, je suis comme vous l'enfant du malheur; vous êtes mes frères; c'est ainsi que ma mère a vécu; c'est ainsi qu'elle est morte; je la respecte, et je la chéris dans chacun de vous. Puissent les soins que je vous donne, et les pleurs que je verse sur sa mémoire, pénétrer jusqu'à son tombeau ! O ma mère ! c'est à vous que je dois cette sensibilité, dont mon ame s'honore ! ne pouvez-vous en recueillir les fruits?

Mylord avoit fait élever au milieu de cet hôpital une statue qui représentoit la malheureuse Bell; souvent il alloit embrasser ce marbre, et le mouiller de ses larmes. Il fut l'homme le plus vertueux et le plus bienfaisant de l'Angleterre, et il vit encore dans le cœur de ses concitoyens.

SELICOUR

SÉLICOURT,

NOUVELLE.

Le chevalier de Sélicourt sortoit d'une famille distinguée dans la province; son père qui le destinoit au service, l'avoit envoyé à Paris, comme à la source d'une éducation convenable à l'état qu'il devoit embrasser; son frère aîné étoit revêtu d'une des premières charges de la robe. Le chevalier avoit une physionomie avantageuse; cherchant la raison dans un âge où l'on se fait gloire de ne la point connoître, il réfléchissoit au milieu même de l'étourdissement des plaisirs, et il avoit déjà assez d'expérience pour

sentir que le véritable amour est bien différent de ces engagemens passagers qui sont presque toujours suivis de la langueur et du dégoût. Sélicourt étoit moins jaloux de plaire que d'aimer; une passion seule pouvoit remplir son cœur : c'étoit donc à un attachement vif et solide à la fois que se fixoient tous ses vœux; un heureux hasard servit ses désirs.

Deux femmes depuis quelque tems partageoient ce tribut d'éloges que reçoit la beauté : l'une se nommoit la *baronne Darmilli*, et l'autre la *marquise de Menneville.*

La première étoit restée veuve peu de mois après son mariage; elle réunissoit à une figure extrêmement régulière, une taille déliée et majestueuse, et un esprit facile qui s'approprioit tous les tons. En reconnoissant le pouvoir de ses agrémens, on étoit fâché cependant de leur céder, parce que tout en elle respiroit le désir de dominer; et la tyrannie, même dans ce sexe si bien fait pour nous subjuguer, déplait à notre orgueil, et l'offense. La baronne étoit entourée d'une foule d'adorateurs; une fortune considérable ajoutoit à ses attraits. Malgré cette fierté imposante, elle avoit de la sensibilité : mais son dessein étoit de faire un choix dont sa vanité eût lieu de s'applaudir, et il n'y avoit pas à craindre que l'amour fût sacrifié à la tendresse.

La marquise sembloit être le contraste de la baronne. Deux grands yeux noirs et pleins d'une langueur intéressante, épargnoient en quelque sorte à sa bouche le soin de s'exprimer. On eût dit qu'elle appréhendoit de paroître belle, et qu'elle vouloit se le dissimuler à elle-même; les grâces l'animoient jus-

ques dans ces riens qui sont si décisifs dans le détail, et qu'on ne peut guères définir; on lui trouvoit toujours de nouveaux charmes; sa conversation touchoit plus qu'elle ne brilloit : il ne lui échappoit pas une parole qui n'excitât le sentiment. Ses parens ne s'étoient point écartés de l'usage reçu : ils avoient moins consulté son cœur que l'intérêt; elle étoit la victime d'un mari vieux et jaloux, qui lui faisoit éprouver tout le désagrément attaché à des nœuds mal assortis : c'étoit une espéce de despote soupçonneux, qui, croyant plus à la précaution qu'à la vertu, ne voyoit sans cesse que le déshonneur qu'il redoutoit encore moins que le ridicule; la conduite irréprochable de sa femme ne le rassuroit point.

Malgré une différence si marquée dans les traits et dans le caractère, madame Darmilli et madame de Menneville étoient deux amies inséparables ; elles fréquentoient les mêmes sociétés, et n'avoient point de secret l'une pour l'autre; la circonstance d'un bal les fit connoître au chevalier de Sélicourt.

On traite de chimères ces passions nées au premier coup-d'œil, et qui influent quelquefois sur le reste de la vie; c'est pourtant de ce trait rapide que furent à la fois frappés Sélicourt et la marquise. Le chevalier devint éperdument amoureux, dès le moment qu'il eût vu madame de Menneville : ses regards ne se fixèrent plus que sur elle; toute son ame ressentit une impression qu'elle n'avoit point encore éprouvée; il soupira, il fut timide; il craignit de parler; son esprit avoit perdu sa vivacité ; il tomba dans la rêverie; enfin il se retira, étonné du désordre qui l'agitoit, et

convaincu que son cœur alloit pour jamais se livrer à toute la violence de l'amour.

La marquise ne fut pas moins éclairée sur l'émotion dont elle n'avoit pu se défendre à la vue du chevalier. Quoiqu'elle s'interrogeât peut-être avec moins de franchise, sa vertu lui faisoit des reproches secrets qu'elle auroit bien voulu ne pas mériter : mais elle ne pouvoit se cacher qu'elle avoit trouvé Sélicourt aimable; elle essayoit de bannir une idée qui, chaque instant, devenoit plus séduisante; elle se promettoit de n'en plus revoir l'objet. Tous ces sermens de ne pas conserver le moindre sentiment qui offensât son devoir, étoient prononcés bien foiblement : son cœur s'élevoit sans cesse contre ce système d'indifférence qu'elle avoit projeté; quel ennemi redoutable nous avons à combattre, lorsque la raison n'est pas d'accord avec notre penchant; et que la vertu la plus ferme et la plus éprouvée, près des passions, a de foiblesse et d'impuissance !

Sélicourt étoit bien éloigné de se juger avec la circonspection et la sévérité de la marquise; il s'abandonnoit à tout le charme du nouveau sentiment qui l'enflammoit; il faisoit mille vœux d'adorer jusqu'au dernier soupir madame de Menneville. Voilà, se disoit-il, celle qui doit régner à jamais sur mon ame ! je ne veux plus me remplir que du soin de lui prouver une tendresse qui ne finira qu'avec ma vie. Un seul de ses regards me rendra le plus heureux des hommes.... Quand elle ne m'aimeroit point... quand elle en aimeroit un autre..... qu'ai-je dit? je n'aspire qu'à l'aimer; s'il m'est défendu de lui parler de mon

amour, du moins je goûterai la douceur de m'en occuper; il sera mon unique pensée; ce plaisir suffira à mon bonheur.

La baronne Darmilli étoit impatiente de revoir madame de Menneville; à peine se trouvèrent-elles ensemble, que la première fit bientôt tomber la conversation sur Sélicourt. La marquise crut saisir dans les expressions de son amie, un intérêt plus fort qu'un éloge dicté par la froide politesse; elle eut pourtant la force de résister à son trouble; empressée de quitter madame Darmilli, dès qu'elle fut seule, elle voulut se rendre compte des différentes impressions qui bouleversoient son ame. La baronne, s'écrie-t-elle, aimeroit Sélicourt ! ah ! malheureuse ! puis-je en douter ? ne sais je pas comme l'on aime? oui, Sélicourt est cher à mon amie !... puis-je donner ce nom à qui me perce le cœur ?... mais quelles sont mes espérances ? où vais-je m'égarer? m'est-il permis d'entretenir des sentimens que ma vertu rejette? aurois-je oublié les nœuds, les nœuds sacrés qui me lient ?... N'y songeons plus, ne revoyons plus le chevalier... eh ! pourrai-je ne pas y penser ?... est-il possible que je sois déjà aussi foible, aussi criminelle ? non : je ne verrai plus Sélicourt; je ferai davantage, si la baronne l'aime... si elle l'aime !... j'en suis trop assurée... Eh bien ? je ne m'opposerai point à son penchant : je lui prêterai des armes contre moi-même; elle épousera Sélicourt..... qu'elle est heureuse ! son cœur lui appartient, et elle pourra le donner ainsi que sa fortune, à un objet... pourquoi monsieur de Menneville n'est-il pas aussi aimable ?

Malgré les orages d'une passion naissante, la marquise prit assez d'empire sur elle-même pour ne voir que rarement Sélicourt, tandis que la baronne saisissoit toutes les occasions qui l'approchoient de lui; elle affectoit même de n'en point parler. Madame Darmilli lui parut un jour rêveuse, et comme remplie de quelque projet important qu'elle méditoit : son amie demanda la cause de cet air de profonde réflexion : la baronne garda le silence quelques instans; ensuite s'adressant à madame de Menneville, et la regardant avec une sorte de curiosité : — Vous êtes mon amie ! — En douteriez-vous? — Il faut donc que je vous consulte sur une des actions les plus importantes de ma vie. A ce début la marquise ressent une espèce de frissonement. La baronne continue : vous avez vu le chevalier de Sélicourt : sans doute que vous le trouvez aimable? il n'est pas possible d'avoir d'autres yeux, et... j'imagine qu'il mérite l'estime autant que la tendresse... vous ne me répondez point !... La marquise étoit déconcertée; son embarras augmentoit avec sa rougeur; je rends au chevalier, dit-elle, la justice qui lui est due; je pense que son ame ne dément point son extérieur. Madame Darmilli poursuit : il me vient une idée que vous pourrez approuver; ma chère marquise, le cœur a besoin de passions, et il est bien doux de concilier ses passions et son honneur; la femme la plus vertueuse est souvent la plus sensible. Un mari qui plaît est préférable à un amant; on ne rougit pas de son bonheur avec le premier; on s'enorgueillit même de son amour; d'ailleurs un objet qu'on peut estimer, répand un nouvel

intérêt sur le sentiment qui nous lie; je serois donc tentée de contracter des nœuds qui ont été pour moi une chaîne pesante, et qui aujourd'hui deviendroient préférables à la liberté même. Déterminez mon choix; je pencherois à donner ma main à Sélicourt. Parlez, je me déciderai sur votre réponse. Quel coup pour madame de Menneville! à quels combats elle est en proie! elle avoit pu jusqu'alors flotter dans l'incertitude; un cœur ouvert à l'amour demande à s'égarer; il ne lui est plus permis de douter que Sélicourt ne soit aimé de madame Darmilli; et quelle est cette rivale? son amie; elle craint la plus légère apparence de dissimulation, et elle n'ose montrer son ame aux regards de la baronne; cependant que peut-elle espérer d'une passion qu'elle doit étouffer dans sa naissance? sa foi, son cœur ne lui appartiennent plus; elle est mariée; en un mot elle ne peut être à Sélicourt. Du moins s'il n'étoit à personne, si même elle n'étoit point aimée, et que toutes les femmes fussent indifférentes au chevalier! mais tout se réunit pour l'accabler; la marquise veut se rendre maîtresse de ces divers mouvemens qui la tyrannisent; elle succombe à leur violence. Qu'avez-vous, s'écrie madame Darmilli? vous pâlissez! madame de Menneville perd l'usage des sens; on la transporte chez elle, et elle ne r'ouvre les yeux que pour les fixer sur un billet dont le caractère lui étoit inconnu. Voici ce qu'il contenoit :

» Je commence, madame, par vous prier de lire » cette lettre jusqu'à la fin, et de ne pas la rejeter

» aux premières expressions qui pourroient vous » déplaire.

» Je vous aime, madame.... songez que je vous » supplie de m'entendre, oui, madame, l'amour que » vous m'avez inspiré est inexprimable; jamais passion » n'a égalé la mienne : c'est la tendresse la plus vive » et la plus circonspecte; je sais quel empire ont sur » vous le devoir et la vertu : jugez de la violence de » mes transports, puis qu'après cet aveu, j'ose les faire » éclater. Je n'ignore point que tout vous defend de » m'aimer : l'engagement, hélas! qui vous enchaîne, » un attachement inviolable à vos devoirs, et peut-être » plus que tous ces motifs, le peu d'intérêt que je suis » capable de faire naître : non, je ne me dissimule » pas, si ce triomphe étoit possible, qu'il seroit ré- » servé à tout autre qu'à moi de vaincre votre indif- » férence; malgré tous ces obstacles, laissez-moi » goûter le plaisir de vous écrire que rien ne pourra » vous arracher de mon cœur, que je vous adorerai » jusqu'au dernier moment de ma vie, sans retour, » sans espoir, et même sans la consolation de m'en- » tendre dire que vous me plaignez. Où trouverez- » vous un hommage plus désintéressé? est-ce vous » offenser que de sentir avec transport vos charmes » et vos vertus, de le dire en secret, de répéter cent » fois ce que je m'interdis pour toujours de révéler » tout haut, que vous êtes la plus adorable des » femmes, et que je suis l'amant le plus tendre?... » quel mot m'est échappé? je ne l'effacerai pas. Oui, » je suis l'amant le plus passionné, le plus malheureux » et le plus discret. Si ma présence vous étoit impor-

» tune, j'éviterois jusqu'aux lieux où je pourrois vous » rencontrer. Qu'ai-je dit ? m'envieriez-vous le bon- » heur de vous voir, d'implorer un regard de ces » yeux où mon ame s'attache sans cesse? n'est-ce pas » assez de me contraindre au silence ? vous faut-il un » plus grand sacrifice ? ne vous point parler de ma » tendresse, et mourir, c'est tout ce qui est en mon » pouvoir ».

Le chevalier de SÉLICOURT.

Ce que madame de Menneville éprouva à la lecture de ce billet ne peut se concevoir; elle apprenoit que son amie n'étoit point aimée, que c'étoit elle qui avoit rendu sensible un homme qu'elle adoroit déjà : car sa passion se fortifioit de la résistance qu'elle lui opposoit, et en même tems elle ne vouloit point que sa vertu et sa générosité cédassent à son amour; la baronne lui étoit chère ; Sélicourt avoit peu de bien ; époux de madame Darmilli, il jouiroit d'une brillante fortune. Quelle satisfaction de remplir ses devoirs, de s'immoler pour le bonheur de son amie, pour celui de son amant, et de s'élever au-dessus de l'humanité! Voilà une légère idée des contrariétés et des révolutions qui se succédoient rapidement dans l'ame de la marquise.

On remet au chevalier la lettre suivante quelques jours après celle qu'il avoit adressée à madame de Menneville.

» Vous serez sans doute surpris de ma démarche : » moi-même, monsieur, j'en suis étonnée. Je ne me » cache point que je manque à toutes les loix impo-

» sées à mon sexe; je suis la première à me trouver » coupable : mais je ne saurois résister au sentiment » qui me domine et qui m'emporte malgré moi. Vous » le connoissez ce sentiment, puisque vous savez si » bien l'inspirer. Seroit-ce l'amitié ? hélas ! je crois » l'amitié plus tranquille. Epargnez-moi un aveu que » j'attends de vous avec transport; mon bonheur » dépend de votre réponse, et vous me l'apporterez » vous-même. Il est inutile de vous dire qui je suis : » vous avez dû me distinguer parmi les femmes qui » cherchent à fixer votre choix. Je le répète : si ma » franchise est condamnable, je me flatte que ce ne » sera pas vous qui me jugerez avec sévérité ».

Vous faire un crime, s'écrie Sélicourt, de cet excès de bonté ! ah ! divine Menneville, je l'eusse payé de mes jours. Eh ! quoi ! Seriez-vous criminelle pour répondre à l'ardeur la plus vive et la plus respectueuse ? vous seriez la plus insensible, la plus barbare des femmes, si vous ne partagiez pas des sentimens si tendres. Je cours à vos genoux.

Le chevalier vole en effet chez la marquise. On l'annonce ; elle étoit seule; il va tomber à ses pieds : — Il est donc vrai, madame, que la pitié pour moi l'emporte sur l'indifférence ! mon bonheur est trop grand pour que je n'en doute point. Quoi ! vous paieriez tant d'ardeur de quelque retour ! Ah ! madame, laissez-moi expirer d'amour et de joie à vos genoux ; que je meure, en vous répétant, jusqu'au dernier soupir, que je vous aime, que je vous adore, que je ne vis que pour vous... Où courez-vous, madame ? vous voulez

me quitter? cet aveu vous offenseroit? vous repentiriez-vous de m'avoir rendu le plus heureux des hommes, du plus malheureux que j'étois avant que de recevoir mon arrêt? daignez donc lever sur moi ces yeux qui vous rendent si belle.

La marquise étoit suspendue entre l'amour, la bienséance, et l'étonnement; à chaque parole de Sélicourt, ces impressions augmentoient; elle n'imaginoit point ce qui pouvoit donner lieu au discours du chevalier, et peut-être que sa vertu n'avoit pu l'empêcher de goûter quelque plaisir, en voyant à ses pieds l'homme qui lui étoit le plus cher. Cependant elle fait des efforts pour revenir de son trouble, et forçant Sélicourt de se relever: — Je ne comprends rien, monsieur, à tout ce que j'entends; vous me parlez d'amour... je ne sais comment j'ai pu vous écouter jusqu'au bout. N'accusez que ma curiosité de vous avoir laissé poursuivre un entretien qui m'a offensée dès le premier mot. J'ignore ce que vous voulez dire par ce bonheur auquel je suis si éloignée de contribuer; de grâce expliquez-vous mieux: c'est une énigme au reste dont je serois charmée d'avoir le mot. C'est moi, madame, reprend avec vivacité le chevalier, qui ne vous connois pas; il faut que vous craigniez d'adoucir la situation d'un infortuné que l'excès de sa tendresse conduira au tombeau. Oui, madame, je vois trop que je ne suis point aimé et que vous avez voulu par cette lettre insulter à une passion que je ne puis dompter. Le voici, cet écrit fatal, je vous le rends, j'en expirerai de douleur; mais je ne vous importunerai plus de mes plaintes.

Sélicourt avoit remis le billet à madame de Menneville; elle y jetoit les yeux. — Que me conseillez vous, madame? est-il en mon pouvoir de ne vous oublier? Quoi! vous vous reprocheriez une marque de bonté pour laquelle je donnerois cent fois ma vie! ôtez-la moi donc cette vie odieuse, si vous me défendez de vous adresser mes vœux.

A quels combats étoit livrée madame de Menneville! elle sentoit trop que ce moment alloit décider, et qu'il falloit nécessairement se résoudre au plus grand des sacrifices, immoler l'amour ou l'amitié.

Asseyez-vous, monsieur, répond-t-elle, en s'armant d'une fermeté que son ame démentoit, et daignez m'écouter.

Je vous demandois, monsieur, le sens de l'énigme: je vois que c'est vous qui avez besoin d'être instruit; et ce qui va vous étonner, vous me devrez ces lumières. D'abord, qu'il me soit permis de vous interroger. Vous osez, monsieur, me parler d'amour, m'écrire une lettre pleine de ces protestations qu'accompagne trop souvent la perfidie, et vous dites que vous m'estimez, que vous me respectez! ignorez-vous ma situation? ne savez-vous pas que je dois bannir le moindre sentiment qui seroit contraire à mon devoir? Je suis mariée, monsieur: ce mot suffit pour vous répondre, et pour vous imposer un silence éternel. Non, madame, interrompt avec transport le chevalier, je n'ignore point qu'un autre a le bonheur de vous posséder; hélas! je sais trop que j'ai un rival, et que ce rival est un époux: mais je me suis donc mal expliqué dans une lettre qui n'a pu vous offenser; je vous ai dit madame,

et je le répète encore, que je me sens capable de vous aimer, de vous adorer sans retour, sans espérance. Oui, dussiez-vous me haïr, vous aurez tous mes vœux, toute mon ame; vous serez l'objet constant d'une ardeur qui ne finira qu'avec moi; je suis prêt à vous sacrifier tout; j'étoufferai mes soupirs. Ne craignez point que ma passion soit indiscrète : je mourrois plutôt que de laisser échapper un mot, un regard qui pût vous déplaire et vous compromettre. Du moins, madame, vous ne m'interdirez pas le plaisir d'habiter les lieux où vous êtes, de vivre de l'air que vous respirez, de me remplir de votre image; un tel amour blesse-t-il le respect? ah ! madame, quel cœur a ma tendresse?

Le discours du chevalier étoit animé de ce ton qui porte avec lui le charme de la persuasion : des larmes de sentiment l'accompagnoient, et lui prêtoient une force bien dangereuse pour le repos et pour la vertu de la marquise. Qu'elle avoit de peine à triompher ! et qu'elle appréhendoit que son embarras ne la trahît !

Sélicourt poursuit : et de qui donc, madame, est ce billet qui faisoit ma félicité suprême? Il n'est pas de moi, monsieur, réplique madame de Menneville en soupirant; je vous accorderai du moins un sentiment qui pourra vous flatter : la confiance a d'extrêmes douleurs pour les ames délicates. Cet écrit que je vous prie de reprendre est d'une femme... qui vous aime, qui peut disposer de son cœur, et contribuer à l'augmentation de votre fortune, en vous donnant sa main.... qu'elle sera heureuse, monsieur !... vous ne me demandez pas son nom? — Et, vous exceptée,

madame, quelle femme sur la terre peut m'intéresser? vous me parlez de richesses! qu'est-ce que la fortune près de l'amour? La marquise regarde avec attendrissement le chevalier: — Vous trouverez l'un et l'autre, monsieur, dans la personne qui vous a écrit; elle a des charmes qui doivent la rassurer contre la crainte d'un refus. D'ailleurs je ne commets pas une indiscrétion, si je la nomme..... je la sers peut-être en vous apprenant que c'est mon amie, la baronne Darmilli.... — La baronne Darmilli, madame, elle réunit sans doute tous les agrémens: mais, ajoute-t-il d'une voix touchante, elle n'est point madame de Menneville. Son bonheur, reprend la marquise, fera le mien; croyez-moi, monsieur, portez-lui vos vœux; je me flatte que vous me garderez le secret; adieu... un plus long entretien... permettez, monsieur, que je vous quitte.

Et aussitôt elle entre dans un autre appartement, laissant le chevalier surpris d'une séparation si précipitée.

A peine est-il sorti que madame de Menneville donne des ordres précis de tenir sa porte fermée à Sélicourt; elle s'enferme dans son cabinet; c'est là qu'elle s'abandonne à toute la violence de sa situation. — Eh bien! en ai-je fait assez pour contenter cette vertu qui nous tyrannise? j'ai tout immolé à mon devoir dans un moment où j'avois le plus besoin de fermeté; ne puis-je à présent m'arrêter sur le prix du sacrifice? Ah! qu'il m'en a coûté de voir à mes genoux l'homme qui m'est aujourd'hui le plus cher, de l'entendre m'assurer d'un amour... il n'y auroit que le

mien qui pût l'égaler : et je repousse sa tendresse ! je m'efforce d'étouffer celle qu'il ne m'a que trop inspirée ! je lui apprends qu'il est aimé ! je cherche à rendre ma rivale heureuse ! qu'exigera de plus cette amitié dont je suis la victime?.... La victime de l'amitié ! et j'oublie que c'est l'honneur qui doit m'imposer des loix ! ne suis-je pas liée par des nœuds qu'il faut que je respecte? où m'entraîne un trop coupable égarement? ne me sonviendrois-je plus que je suis la femme de monsieur de Menneville, que je lui suis soumise, que ma chaîne... elle est éternelle !

Elle demeure quelques momens enfoncée dans une profonde rêverie ; ensuite elle se relève de cette espèce d'accablement. —Allons, que le chevalier épouse madame Darmilli, et... que je ne le voie jamais.

La marquise assez vertueuse pour connoître et redouter sa foiblesse, engagea son mari à la mener à la campagne ; elle court chez la baronne, qui ne sait quelle raison peut occasionner ce départ si inattendu, et dans une saison peu propre à ces sortes de voyages.

Cependant Sélicourt avoit rendu visite à madame Darmilli ; il s'étoit servi de tous les agrémens de son esprit pour animer la conversation. La baronne curieuse de savoir quel effet avoit produit son billet, ramenoit sans cesse le chevalier à ce qui l'intéressoit davantage ; elle vantoit continuellement les douceurs d'un mariage assorti ; elle présentoit un tableau flatteur des plaisirs qui suivent la fortune. Sélicourt ne répondit qu'en faisant l'éloge de la beauté de madame Darmilli ; il est vrai qu'il avoit mis dans ses discours une réserve qui se ressentoit plutôt de la galanterie

que du sentiment. Tout ce jargon vague et ingénieux dont les cercles tirent leur amusement et leur mérite, fut employé par le chevalier; il avoit su pourtant ménager l'amour-propre de la baronne, au point qu'elle prit pour une déclaration dans les formes, ce qui n'étoit qu'un jeu d'esprit, qu'un de ces complimens dictés par la froide politesse, expressions mortes et sans idées, qu'on est convenu de faire circuler dans les sociétés, et qui ne sont que des mots vides de sens et d'ame pour les esprits solides, et pour les cœurs sensibles.

La baronne étoit donc presque assurée de sa victoire; elle ne doutoit point que Sélicourt ne s'expliquât avec plus de clarté, lorsqu'elle-même seroit moins circonspecte : car elle s'accusoit de ne s'être point fait assez entendre. C'est dans ces circonstances que la marquise venoit lui annoncer qu'elles alloient être séparées pour quelques mois.

Comment, dit madame Darmilli! ma chère amie, vous partez pour la campagne, précisément lorsqu'on l'abandonne! et d'où vient donc, s'il vous plaît, ce projet singulier? — J'ai mes raisons, ma chère baronne; le séjour de la ville me pèse.... il peut vous paroître moins désagréable. — Assurément, je ne ferois pas la folie de quitter Paris au moment où je touche peut-être à mon bonheur... Votre bonheur, interrompt avec vivacité madame de Menneville qui se troubloit à chaque mot! — Il est attaché à la tendresse d'un amant qui soit digne d'être mon époux; j'ai vu Sélicourt; il a toutes ces qualités à mes yeux. — Il vous aime! — Il n'a pas eu besoin de me le dire.

L'amour

L'amour se fait aisément deviner : mais je ne vous cacherai pas que je désirerois fort que l'amitié fût témoin de notre union prochaine... — Quoi ! vous allez l'épouser !

Le marquis de Menneville revenoit chercher sa femme : avez-vous fait vos adieux à madame la baronne, dit-il, en s'adressant à la marquise? Dans quel instant il s'offroit à sa vue ! son désordre étoit affreux. Non, monsieur, répondit-elle : nous n'irons pas à la campagne; j'ai réfléchi; la saison est trop avancée. — Mais hier, vous vouliez hâter votre départ ! — Hier, monsieur... sait-on ce qu'on souhaite? Je vous prie de me ramener chez moi.

Monsieur de Menneville et madame Darmilli se regardoient comme étonnés du discours de la marquise; la marquise demande à rester seule; elle feint un violent mal de tête, et demeure livrée à sa cruelle incertitude.

C'est alors qu'elle éprouve combien le mal qui la consume a fait de progrès; elle sent avec une espéce d'horreur d'elle-même, que l'amour s'est emparé de son ame. Non, s'écrie-t-elle, il ne m'est plus possible de reprendre ma tranquillité; je trahis mes devoirs dans le fond de mon cœur; j'aime... puis-je m'arrêter à cette idée? et qui me rend coupable? un homme qui vient de me prodiguer tous les sermens, et qui court me sacrifier à une autre, qui va l'épouser... Il ne l'épousera point; je découvrirai tout à la baronne; elle saura que Sélicourt est un perfide..... Eh ! quelle est mon injustice? n'est-ce pas moi qui ai pressé le chevalier de répondre aux sentimens de mon

amie ?... de mon amie !... elle ne l'est plus, c'est l'ennemie la plus barbare, la plus odieuse..... ah ! malheureuse ! qu'est-ce que l'amour ? je n'ai plus de raison ; j'abhorre tout ce qui m'environne ; je me hais moi-même.... je n'aime que Sélicourt.... O Ciel, punis-moi, prends ma vie ; eh ! quel autre moyen de m'arracher à une passion si funeste, si criminelle ? oui, la mort seule peut me rendre mon repos, mon innocence ; je les ai perdus pour jamais !

Madame de Menneville ne quittoit point son appartement ; le poison d'une sombre mélancolie s'étoit répandu sur ses jours ; son mari n'en pouvoit pénétrer la cause ; il la surprenoit souvent les yeux couverts de larmes ; elle avoit défendu qu'on laissât entrer Sélicourt, et à chaque moment, elle étoit tentée de donner des ordres opposés. Elle se reprochoit de n'être point partie pour la campagne ; et si elle y eût été, elle fût revenue le jour même à Paris.

Cette contrariété d'idées et de projets l'accabloit. Sélicourt, malgré tous les obstacles, trouvoit des moyens de lui écrire. Vingt fois elle relisoit ses lettres, accusoit le chevalier, le justifioit, se condamnoit à ses propres yeux ; enfin elle se détermina à lui renvoyer ces dangereux écrits, qui étoient autant d'alimens d'un penchant malheureux, que rien ne pouvoit guérir. Elle y joignit ce billet :

» Vous vous obstinez, monsieur, à me désobéir ; » vous savez que nous sommes convenus que vous » ne me verriez pas, que jamais vous ne m'écririez. » Quelle est votre espérance ? de déchirer un cœur

» qui ne peut ni ne doit être à vous. Contentez-vous
» d'être aimé de madame Darmilli; hâtez-vous de
» sceller une tendresse dont elle ne sauroit douter.
» Vous avez suivi mes conseils avec une docilité qui
» me fait croire que vous ne la démentirez point dans
» ce que j'ose vous prescrire. Adieu, monsieur, épar-
» gnez-vous la peine de chercher à tromper une
» femme qui auroit quelque droit de prétendre à
» votre estime. »

Sélicourt reçut ce billet avec une douleur égale à son étonnement. Il étoit bien loin de s'être attiré les reproches que lui faisoit la marquise; il crut entrevoir qu'il ne lui étoit pas aussi indifférent qu'il l'avoit craint; il s'imagina démêler quelques nuances de jalousie dans ses plaintes mesurées; il brûloit d'avoir une entrevue avec elle : sa présence lui étoit interdite.

Il apprend que monsieur de Menneville avoit entraîné sa femme à un bal que donnoit une de ses parentes. Le chevalier court à cette assemblée, et s'introduit adroitement dans un cabinet où la marquise s'étoit retirée; elle fuyoit le monde; elle avoit ôté son masque et laissoit voir une langueur séduisante qui lui prêtoit de nouveaux charmes, son mari étoit sorti, et ne devoit revenir qu'à la fin de la nuit; le hasard avoit voulu que Sélicourt seul fût instruit de cette circonstance : il en profita; il court prendre un déguisement semblable à celui de Menneville; il revient, et vole auprès de la marquise. Madame, lui dit-il avec tout l'emportement de l'amour, j'ai appréhendé de faire éclater des transports qui ne doivent

être connus que de vous. Le respect, vous le voyez, n'a pas moins de pouvoir sur moi que la tendresse; de grâce ne refusez point de m'entendre; je ne vous demande qu'un moment d'entretien, et après cet instant, s'il faut ne plus vous voir, s'il faut mourir, je vous obéirai.

Madame de Menneville qui avoit reconnu la voix du chevalier, s'étoit sentie comme arrêtée par mille impressions différentes; elle n'a pas la force de fuir, ni celle de lui ordonner de se retirer. Il poursuit : Se flatter, madame, d'obtenir un regard de vos yeux, ce sont, je l'avoue, de ces faveurs dont peu de mortels sont dignes, et que je mérite assurément moins que tout autre, quoique personne ne sache aimer comme moi : mais, madame, bornez-vous à m'accabler de votre indifférence, à me haïr peut-être, sans chercher à me trouver coupable de la bassesse la plus criminelle. J'ai vu madame Darmilli; je lui ai parlé avec les égards qui lui sont dus : mais je ne lui ai jamais dit que je l'aimois... Vous ne l'aimeriez pas, interrompt la marquise toujours plus troublée! Et quelle autre que vous, madame, puis-je adorer, reprend vivement Sélicourt? si vous le permettiez, il me seroit aisé de me justifier. — Je n'ai pas besoin, monsieur, de votre justification; en quoi m'avez-vous offensée? j'ai été la première à vous conseiller de vous attacher à la baronne; elle vous aime, monsieur... et je ne saurois...

La marquise se tait à ce mot. — Je vous entends, madame, vous ne sauriez m'accorder le moindre sentiment; votre vertu vous défend-t-elle de m'estimer et de me plaindre? non, il est inutile..... Mais je

m'apperçois, madame, qu'on nous examine; on pourroit soupçonner que je ne suis pas un mari trop heureux; votre honneur m'est mille fois plus cher que ma vie, que mon amour : qu'exigez-vous de plus? je vous quitte; daignez seulement souffrir que j'aille une seule fois chez vous tomber à vos pieds; vous lirez dans mon cœur, et vous disposerez de mon sort; j'attends mon arrêt.

La marquise ne put résister : elle consentit à revoir Sélicourt, en l'assurant cependant qu'après cette entrevue, il devoit pour jamais éviter jusqu'aux lieux où ils pouvoient se rencontrer. Le chevalier promit tout; il sentoit le prix de la permission qu'on lui accordoit, et il ne s'occupa plus que du plaisir qu'il goûteroit à parler encore de sa tendresse à madame de Menneville.

Que ce ménagement et ce respect avoient rendu Sélicourt dangereux pour la marquise! De retour chez elle, son cœur se livre à un tumulte de sentimens qu'elle avoit été contrainte de renfermer; elle ne voit d'abord que l'amant le plus tendre, le plus délicat, et le plus attentif à conserver sa réputation. Ah! s'écrie-t-elle, il n'y a que Sélicourt qui puisse avoir une ardeur aussi vive et aussi pure! avec quelle circonspection il m'a parlé de sa tendresse! comme il craignoit de me désobliger! comme je lui suis chère! qu'il m'a touchée! je n'ai point de rivale; c'est moi, moi seule qu'il aime.... Ne puis-je répondre à cet amour sans blesser mon devoir, sans manquer à l'honneur, à monsieur de Menneville? Eh bien! l'amitié nous unira; l'amitié ne sauroit-elle tenir lieu des autres

passions?... L'amitié ! comme je cherche à me tromper ! est-ce là le nom qu'il faut donner au malheureux penchant qui me dompte..... qui me fera mourir, eh ! mourons plutôt que d'y céder..... J'ai promis au chevalier de le revoir.... je ne le verrai point; non, ne montrons point ma foiblesse à ses yeux : contentons-nous.... d'être coupable en secret; je le suis sans doute, je ne m'aveugle pas : mais épargnons-nous la honte de le paroître; qu'il n'y ait que moi seule qui sache tout l'excès de mon égarement, tout ce que je souffre.

Elle appelle aussitôt une de ses femmes, et fait donner à sa porte de nouveaux ordres qui bannissoient le chevalier pour toujours.

Sélicourt vole au rendez-vous; on veut le renvoyer, il insiste, il presse; enfin il parvient à pénétrer jusqu'à l'appartement de madame de Menneville; elle fait quelques pas pour fuir; il ose s'opposer à son passage. — Non, madame, vous ne me fuirez point; vous m'écouterez, pour la dernière fois s'il le faut. Vous n'ignorez pas qu'hier j'ai su m'immoler à tout ce qu'exigoient ma délicatesse et votre réputation; aujourd'hui qu'il m'est permis de vous parler sans témoins, vous daignerez m'entendre. Je vous le répète, madame : après cet entretien, vous ordonnerez de mon sort : il dépend entièrement de vous. Hélas ! je ne vous ai pas encore dit à quel point je vous adorois. Cet amour, madame, ne doit point vous offenser; je serai l'amant le plus tendre, mais le plus respectueux; je ne vous demande aucun sacrifice; je me bornerai à m'enivrer du plaisir d'aimer la femme la plus esti-

mable, et la plus digne de mes hommages. Encore une fois, qui peut vous alarmer dans le commerce de sentiment que permettroit la vertu la plus sévère? songez, madame, que l'amitié... — L'amitié, monsieur, interrompt la marquise en jetant un profond soupir! elle regarde attentivement le chevalier. Pourquoi nous tromper? Non, je ne dois vous voir ni vous entendre; je trahis mon devoir, je manque à mon époux, chaque instant que je donne à une conversation dont l'objet ne peut que me rendre coupable. Ah! je ne me cache pas ma faute; c'en est une affreuse de soutenir seulement votre présence; retirez-vous, monsieur, retirez-vous; j'en ai trop entendu!

Alors madame de Menneville se lève; Sélicourt s'apperçoit qu'elle est en larmes. — Que vois-je? et c'est moi qui suis la cause de ces pleurs! Oui, c'est vous, Sélicourt, reprend la marquise en retombant sur son siége, et ne contraignant plus ses transports; c'est vous qui les faites répandre! — Ah! madame.... ah! charmante Menneville! vous prendriez quelque intérêt aux tourmens dont vous m'accablez! vous ne me haïriez pas! — Vous haïr!... je le devrois; vous m'avez ôté mon repos, ma tranquillité, ma vertu... dans ce moment où ma foiblesse éclate, Sélicourt, ayez plus de courage, plus de générosité qu'une malheureuse femme qui n'est plus à elle, qui a perdu la raison, et qui voit tout l'excès de son égarement.

Le chevalier étoit aux genoux de la marquise; il les arrosoit de ses larmes: — Vous n'êtes point coupable; vous n'aurez rien à vous reprocher; dites-moi seulement que vous m'aimeriez, si le don de votre

cœur étoit en votre disposition. — Vous voulez donc jouir de votre triomphe !... et ces pleurs ne vous le disent-ils pas assez?... Un instant après, elle s'écrie avec emportement : vous m'aimez ? — Si je vous aime! quelle expression peut rendre tout ce que vous m'avez inspiré?— Puisque vous m'aimez, je puis tout attendre de vous? — Tout sans doute. Le sacrifice de mes jours seroit encore peu, pour vous prouver ma tendresse. — Il ne faut point mourir; il faut peut-être faire plus... je sens, lorsque l'on aime, que ce que j'exige est cruel pour tous deux. Chevalier... soyez l'époux de madame Darmilli. — Que me proposez-vous ? — Le plus grand témoignage que vous puissiez donner de votre amour; elle est mon amie; elle m'a confié que vous lui étiez cher, et elle peut faire votre bonheur : faites le sien; Sélicourt, oubliez-moi, oubliez-moi... et ne me voyez plus. — Que j'aime la baronne ! que dans les bras d'une autre... non, madame je ne vous obéirai point; l'amitié a donc des droits bien puissants sur votre ame ! — Elle en a eu, et l'amour... que je suis changée à mes propres yeux ! mon dessein est pris; ou vous donnerez votre main à madame Darmilli, ou nous nous voyons pour la dernière fois. Croyez-vous, poursuit-elle, qu'il ne m'en coûte pas de vous imposer des loix semblables? Sélicourt, n'arrêtez point vos regards sur ma douleur; c'est à vous de montrer de la fermeté; souvenez-vous que nous ne pouvons être l'un à l'autre.... le mari de madame Darmilli.... sera mon ami....

A peine a-t-elle prononcé ces derniers mots, qu'elle quitte le chevalier, qui sort accablé de sa situation.

Obéira-t-il à madame de Menneville ? épousera-t-il la baronne ? de tout côté, il n'envisage que des chagrins réels : les peines du cœur sont les premières et les plus sensibles.

Il voyoit souvent la baronne : mais il ne pouvoit se résoudre à la flatter de la moindre espérance ; elle commençoit à craindre qu'elle ne fût pas autant aimée qu'elle avoit eu le malheur de le croire ; elle ne pouvoit résister à des mouvemens de jalousie ; la présence de madame de Menneville lui étoit importune, et quelquefois l'affligeoit ; elle avoit des soupçons dont elle appréhendoit de se rendre compte. Lorsque Sélicourt se rencontroit dans sa société avec la marquise, il lui échappoit, malgré son extrême réserve, des soupirs et des regards qui auroient éclairé madame Darmilli, si elle eût pu se défier de son amie.

Elles auroient voulu peut-être s'éviter, et il sembloit que la bizarrerie de leur destinée s'obstinât à les rapprocher. Elles se trouvent un jour seules ; elles gardent un silence qui déceloit leur embarras ; la baronne fut la première qui eut la force de parler, et bientôt la conversation a le chevalier pour objet. Croyez-vous qu'il m'aime, dit madame Darmilli, en regardant fixement madame de Menneville ? Je ne sais si mes soupçons ont quelque fondement : mais il me paroît froid, embarrassé ; lorsque je veux lui adresser la parole, il me quitte brusquement ; il évite jusqu'à mes regards : cependant je mettrois tout mon bonheur à recevoir sa main, à lui donner toute ma tendresse ; il seroit le maître absolu de ma fortune, de mon cœur. Chaque mot qu'elle prononçoit étoit autant de traits

mortels pour madame de Menneville. Elle continue : si j'avois une rivale !... quelle idée ma chère amie ! C'est alors que la marquise éprouve un désordre inconcevable. Je vous demande vos conseils, poursuit la baronne ; que faut-il que je fasse ? je ne le dissimulerai point : si je n'épouse pas Sélicourt, s'il en aime une autre, c'en est fait : je ne réponds pas de mon désespoir; je suis capable de tout... heureuse de perdre la vie ! Il vous est donc bien cher, interrompt madame de Menneville ? — Je vous l'avouerai : c'est lui qui m'a fait connoître l'amour; jusqu'à ce moment si funeste pour mon repos, j'avois été la maîtresse de ce cœur..... qui n'est plus à moi, qui est rempli de la douleur la plus vive. Hélas ! je me suis aperçue que j'ai cherché moi-même à me tromper. Le chevalier... il n'a pas ma tendresse ! et je sens que je mourrai de mille morts, s'il faut que je renonce à cet amour..... chère amie, ayez pitié de ma foiblesse; c'est dans vos bras que je me jette; ce n'est qu'à vous seule que j'ouvre mon ame; que je montre toutes mes agitations, tous mes tourmens.

La marquise avoit la tête penchée sur la main de la baronne, qui est surprise de la retirer baignée de larmes. — Qu'avez-vous ? pourquoi ces pleurs ? parlez... parlez.. ce trouble... Madame de Menneville éclate en sanglots : — Vous voyez la plus malheureuse des femmes, qui a trahi l'amitié, l'honneur, qui a conçu une passion... oui, vous avez une rivale; ne la cherchez pas plus loin... arrachez-lui la vie... elle est devant vos yeux; et aussitôt elle tombe sur un siége, mourante et noyée dans les pleurs. La baronne à son

tour ne peut que dire : vous aimez Sélicourt ! il vous aime ! et c'est mon amie qui me trahit ! Il est impossible d'exprimer la gradation des mouvemens rapides qui tout à coup déchirèrent son ame ; la voix expire sur ses levres ; elle perd entièrement connoissance. Madame de Menneville, à ce spectacle, reprend ses forces, et vole au secours de la baronne. Ses soins étoient autant de coups mortels pour une rivale ; il n'y a peut-être jamais eu d'exemple d'une situation plus touchante. Madame Darmilli que la marquise tenoit en pleurant dans son sein, r'ouvre les yeux, pousse un cri d'effroi, et retombe évanouie ; elle revient enfin de cette espèce de léthargie pour se livrer à tous les transports, elle se leve avec fureur : — Le voile est donc déchiré ! j'ai donc une rivale, et c'est vous ; vous à qui j'ouvrois mon cœur !.. vous le déchirez... je me vengerai. Eh bien ! s'écrie madame de Menneville en tombant aux pieds de la baronne, vengez-vous : mais que je sois la seule victime ; je ne prétends point affoiblir mes torts ; je ne veux paroître innocente ni à vos regards, ni aux miens même. Je pourrois chercher à m'excuser en vous disant que j'ai pressé le chevalier de vous aimer, de recevoir le don de votre main, de me fuir, de ne plus m'aimer... De ne plus vous aimer, cruelle, replique madame Darmilli livrée à tout son désespoir ! Il vous aime donc !... Ecoutez-moi, reprend madame de Menneville, écoutez-moi : je n'attendrai pas qu'un autre me punisse ; je saurai vous épargner ce soin. Je connois mes fautes ; je sais que j'ai manqué à mon devoir, à un engagement sacré, à l'amitié ; il faut les satisfaire tous trois... Oui,

que le chevalier ne me voie jamais; si je lui suis chère, j'exigerai absolument qu'il vous porte des vœux que je dois rejeter. Vous connoîtrez votre amie, ajoute-t-elle en redoublant ses larmes; c'est moi qui en mourrai : mais j'aurai rempli mes obligations; j'aurai fait votre bonheur, et un jour vous me plaindrez, et vous me rendrez justice. Que je suis malheureuse, continue la baronne ! faut-il que ce soit vous qui causiez mes peines ? redoutez ma fureur.... non, vous n'êtes plus mon amie.

Ces deux femmes, dignes en effet de compassion, vouloient se fuir, se rapprochoient, se repoussoient avec horreur, gémissoient, fondoient en larmes. Sélicourt entre, est frappé de ce tableau; madame Darmilli court à lui. — C'est vous, cruel, qui nous jetez dans ce désespoir horrible, qui nous plongez à toutes deux le poignard dans le sein; jouissez de votre triomphe; vous avez désuni les amies les plus tendres; vous avez fait pour toujours deux infortunées... nous méritions un autre sort. Le chevalier comprit aisément que madame Darmilli étoit informée de ce qu'il auroit voulu lui cacher; il est accablé sur-tout de la douleur de madame de Menneville. Oui, dit-il, en montrant la marquise, dès le premier moment que j'ai vu madame, je l'ai adorée, et cette passion augmente tous les jours; je n'ignore point que tout s'oppose à mon bonheur : le nœud fatal qui l'enchaîne, sa vertu, peut-être son indifférence.... Mon indifférence, s'écrie madame de Menneville ! Et qu'avez-vous à vous reprocher, poursuit le chevalier ? vous m'avez ordonné de ne plus vous voir; vous ne m'avez

parlé que de votre amie, des sentimens flatteurs dont elle m'honoroit; vous m'avez imposé la loi de répondre à ses bontés, de l'engager à me donner sa main. Je ne me dissimule pas mes fautes, interrompt la marquise: j'ai offensé mon époux, mon amie... je ne saurois plus vivre; adieu, ne nous voyons jamais. Et vous, continue-elle en regardant madame Darmilli, ne me refusez pas votre estime, votre pitié; vous savez ce que c'est qu'un cœur sensible: vous devez juger de l'excès de mes maux! ils sont affreux, et ce n'est pas à vous à y mettre le comble.

La marquise se retire avec précipitation; Sélicourt veut la suivre. — Demeurez, monsieur; songez que nous ne devons point nous revoir; j'attends cet effort de votre probité; non... ne nous revoyons plus.

Le chevalier reste avec madame Darmilli qui s'abandonnoit au plus affreux désespoir; elle poussoit des cris étouffés par les sanglots; elle arrosoit la terre de ses larmes. — Ces pleurs, lui dit Sélicourt, achevent de me rendre le plus malheureux des hommes; je ne vous ai point trompée; j'ai pris plaisir à faire l'éloge de vos charmes; j'ai éte un des premiers à vanter vos grâces, votre esprit; j'ai été pénétré de reconnoissance... De reconnoissance, s'écrie madame Darmilli! ah! ingrat, qu'est-ce que la reconnoissance pour tout ce que vous m'avez inspiré? Je ne pouvois, reprend Selicourt, vous accorder que ce sentiment pour les bontés dont vous aviez dessein de me combler; j'avois vu madame de Menneville, et mon cœur n'étoit plus à moi; cependant elle me pressoit de vous consacrer ce cœur, et de voler au-devant d'un enga-

gement qui dans toute autre occasion eût rempli tous mes désirs ; je lui opposois en vain ma tendresse : elle demandoit que je l'immolasse à la vôtre, que je fusse en un mot votre amant, votre époux..... C'en est assez, monsieur, dit avec vivacité madame Darmilli ! c'en est assez, laissez-moi ; votre présence m'est odieuse, je vous déteste, sortez.

Sélicourt obéit : la baronne, restée seule, essuie mille assauts différents; combattue successivement par la douleur, l'amitié, l'amour, le désespoir, tantôt elle comdamnoit la marquise, tantôt elle cherchoit à la justifier. Un moment après, elle s'accusoit elle-même; quelquefois elle formoit le projet de sacrifier sa tendresse : mais l'amour revenoit bientôt détruire ces résolutions, et reprenoit tout son pouvoir.

Elle court chez madame de Menneville, demeure quelque tems sans parler, ensuite d'une voix concentrée : — M'aimez-vous? puis-je réclamer cette amitié qui nous unissoit? Vous ne devez pas douter de mon attachement, répond la marquise frappée du ton et de l'air égaré de sa rivale. Eh bien ! reprend toujours plus agitée madame Darmilli, et en courant serrer dans ses bras madame de Menneville avec fureur, ma vie et ma mort sont dans vos mains; votre promesse ne m'a point rassurée ; je viens exiger une preuve décisive. Vous sentez-vous capable de l'effort le plus grand, le plus généreux? Il faut absolument immoler l'amie ou sacrifier l'amant... Songez que je suis dans un état.... où l'on n'a rien à ménager. Je puis vous perdre, ajoute-t-elle d'une voix effrayante; votre sort, votre honneur... C'est votre générosité,

votre humanité que j'implore; j'embrasse vos genoux.

Elle tombe en pleurs aux pieds de madame de Menneville qui s'empressoit de la relever. — Non, j'y demeurerai... j'y mourrai jusqu'au moment que vous m'aurez donné votre parole, de m'accorder la grâce... ma chère et unique amie, c'est la vie que vous me rendrez; c'est mon bonheur que je vous devrai. Eh bien! s'écrie la marquise éperdue: que voulez-vous que je fasse? parlez, attendez tout de moi... ne restez point, ne restez point dans cette situation.

La baronne se relève, se rejette dans les bras de madame de Menneville : — C'est le triomphe de l'amitié que je sollicite, je le sens trop : mais... vous dites que vous êtes mon amie; votre honneur vous défend.... vous ne pouvez sans une foiblesse impardonnable disposer de votre cœur..... Vous aimez Sélicourt... je le comblerai de biens.

La marquise laisse voir de l'impatience : — Expliquez-vous donc, madame. — O Ciel! je ne dois point compter sur votre pitié! ce ton m'annonce... — Que je ferai ce que vous me demanderez... pardonnez à mon trouble. — Il va augmenter; je ne me le cache point; ce que j'ai à vous prescrire.... est terrible : — Encore une fois, parlez, qu'exigez-vous? La baronne avec emportement : — Que vous me sacrifiiez... tout; que vous adressiez au chevalier une lettre que moi-même j'aurai dictée. — Vous voulez... — Décidez-vous; je vous l'ai dit : ou ma vie, ou ma mort... et ma vengeance peut-être... le tems presse. C'en est assez, répond la marquise, en s'efforçant de rappeller sa fermeté.

Elle sonne une de ses femmes : — apportez-moi de l'encre et du papier : retirez-vous... (et se tournant vers la baronne) Vous serez satisfaite.

La marquise prend le papier : — Allons... conduisez le poignard..... — Ce sera moi qui me percerai le cœur, dit la baronne, en faisant quelques pas comme pour sortir. Madame de Menneville court après elle : — Ne sauriez-vous avoir un peu d'indulgence?... la plume est dans mes mains; dictez.

La baronne, d'une voix incertaine, dicte ces mots entrecoupés de soupirs et de silence :

« Je me suis examinée, chevalier, plus rigoureuse-
» ment que je n'avois fait jusqu'ici : j'ai été effrayée
» de me trouver aussi coupable ! Vous ne devez pas
» chercher à me rendre criminelle, et le moindre
» retour où je me laisserois entraîner pour vous, se-
» roit un crime... Dès ce moment je rejette, j'étouffe
» jusqu'à la plus foible étincelle d'une passion que je
» n'envisage qu'avec horreur... Je bannis de mon
» cœur jusqu'à votre image...

— Ecrire à Sélicourt que je l'oublierai... que je l'ai oublié ! — Ma chère marquise, ma destinée est attachée à cette lettre... poursuivons.

» Oui, la vertu a repris sur moi tout son ascendant...
» je retourne à mes devoirs : je n'ai plus à rougir à
» l'aspect d'un mari..... mon ame est libre... (ici la
» marquise pousse un profond soupir) Je goûte le
» repos, la sécurité... Je n'ai plus de reproche à me
» faire.....

» faire..... que mon estime vous dédommage d'un
» amour que je ne ressens plus aujourd'hui...

— Que je ne ressens plus! le croira-t-il? Plût au Ciel... trahirai-je ainsi la vérité? — Continuons, de grâce.

» Si ces sentimens peuvent vous suffire, vous m'en
» donnerez une preuve dont je serai éternellement
» reconnoissante : vous épouserez madame Darmilli;
» elle vous aime, et sa tendresse est bien au-dessus de
» celle que j'aurois pu vous accorder...

— Vous ne l'aimerez jamais autant que je l'aime... il n'est pas possible... mon cœur.... cruelle amie! — Songez que vous me l'avez promis, que mon bonheur..... craignez : — Finissons donc cette lettre, s'écrie l'infortunée marquise. J'en mourrai, ajoute-t-elle d'une voix basse et éteinte.

» Hâtez cette union que je désire tant, et qui vous
» est si avantageuse. Il est décidé que je ne vous re-
» verrai que son époux. »

Madame de Menneville, en traçant ces derniers mots, tombe dans le sein de madame Darmilli.

Elle r'ouvre les yeux : — Je saurai me vaincre... je saurai me vaincre : êtes-vous satisfaite? que peut-on faire davantage? — C'est trop sans doute! eh bien!... n'envoyons point cette lettre.... — Elle est écrite, elle est écrite; que Sélicourt... Ne portez point vos regards sur les déchiremens d'un cœur..... Si la raison pouvoit me subjuger... Je vous ai obligation de montrer une vertu.... que je n'ai point? non, je ne l'ai point. Puissent ces sentimens affectés passer

dans mon ame ! Adieu.... j'ai besoin de repos.... J'ai tout fait pour vous..... vous ne vous plaindrez plus de l'amitié.

La baronne veut répliquer ; madame de Menneville étoit disparue.

Les premiers mouvemens de madame Darmilli sont de faire parvenir la lettre à Sélicourt, comme si elle étoit envoyée par la marquise elle même. Ensuite, elle réfléchit sur sa démarche extraordinaire, sur l'irrégularité des moyens qu'elle emploie; elle se juge coupable d'une violence inexcusable; elle frémit, en reconnoissant de la bassesse dans son procédé; elle s'envisage avec une espèce de honte. Mais elle aimoit éperdument, et bientôt tout s'efface, le crime même se justifie aux regards de l'amour; il ne voit que ce qui peut conduire à son bonheur, et il ferme les yeux sur les sacrifices que ce bonheur a coûtés.

Sélicourt désespéré, écrit plusieurs lettres à la marquise : elles lui sont toutes renvoyées, sans avoir été lues ; elle est inflexible, ferme sa porte à la baronne comme au chevalier, et elle presse son mari de l'emmener à la campagne.

Ce séjour flattoit sa tristesse. Quoi de plus propre à nourrir des chagrins dont la source est dans le cœur ! L'aspect de la campagne, l'air qu'on y respire porte avec soi une douceur intéressante, qui se répand sur les moindres sensations, et nous fait aimer jusqu'à nos peines, sur-tout celles de l'amour; son charme se fortifie dans ces lieux solitaires, et ses larmes y sont délicieuses.

Madame de Menneville cherchoit les endroits les

plus sombres, et là, elle se livroit à cette mélancolie, qui fait la volupté des ames sensibles et tendres.

Un jour, elle étoit assise dans un cabinet de verdure, dont la fraîcheur et la situation isolée paroissoient inviter à des réflexions de ce genre; elle s'écrie comme emportée par un mouvement qu'elle ne peut plus dominer : Cruel amour ! tu m'as rendue bien malheureuse ! quel est aujourd'hui mon sort ? me suis-je assez sacrifiée ? je ne puis oublier cet objet d'une passion qui me poursuit ! En vain je m'attache à combattre un souvenir.... il m'est impossible de le dompter : je revois sans cesse Sélicourt; je le vois, je l'entends me jurer une tendresse éternelle; je l'ai immolé à l'amitié.... et que dis-je? quel étoit mon espoir? où m'auroit conduit cet attachement insensé et coupable? A faire mon bonheur, sans blesser votre vertu, dit quelqu'un qui s'étoit précipité aux genoux de la marquise; elle reconnoît Sélicourt ! elle pousse un cri, et lui fait signe de se retirer. — Je ne vous quitterai pas, je viens expirer ici, et vous parler pour la dernière fois, d'un amour qui a pu vous affliger; hélas ! c'étoit l'ardeur la plus pure, la plus respectueuse; je vous adorois comme ma divinité suprême; oui, je vous respectois autant que je vous aimois.

En disant ces mots, le chevalier laissoit couler ses larmes sur une des mains de madame de Menneville, qu'il pressoit contre sa bouche. Et c'est vous qui avez décidé mon supplice, poursuit-il ! vous m'ordonniez d'épouser la baronne ! vous avez mis à cette condition le bonheur seulement de vous voir ! Etoit-il en ma puissance de vous obéir ?... dans les bras d'une autre,

lui jurer un amour... que je ne pourrai jamais sentir que pour vous ! du moins, quand je serai libre, tout entier à ce malheureux amour, il me sera permis de le nourrir de ma douleur, de mes larmes éternelles, de vous adresser mes soupirs.... Vous représentez-vous bien tous les tourmens que j'éprouve depuis l'instant cruel que vous m'avez interdit votre présence? vous m'avez sacrifié à une amie ! Ah ! madame; quel cœur pouvoit vous aimer plus que le mien? daignez donc me regarder, si vous refusez de me répondre... me pardonnez-vous de m'être introduit en ces lieux? Il y a plus d'un mois que je parcours l'asile que vous habitez; j'ai goûté quelque consolation à me trouver si près de vous; je vous ai vue plusieurs fois dans ces jardins; je me suis contenté de vous adorer en secret. Vingt fois j'ai été sur le point de me précipiter à vos genoux : la crainte de vous déplaire m'a retenu. Aujourd'hui l'excès de mon amour m'a emporté... Je suis venu vous dire, vous répéter que rien ne pourra diminuer cette tendresse qui m'enflammera encore dans le tombeau, que vous serez toujours la maîtresse absolue de mon ame. Mon dessein est d'aller m'ensevelir dans une profonde solitude, d'y vivre seul, occupé, rempli de votre souvenir. Je vous le répète: je vous consacrerai mes soupirs, mes larmes; mon cœur jusqu'au dernier moment ne respirera que pour vous, que pour vous seule. — Ah ! Sélicourt!

Cette exclamation est tout ce qui peut échapper au trouble dont madame de Menneville est saisie; elle garde ensuite le silence : mais que ce silence étoit expressif! c'étoit l'amour le plus tendre, réuni à la

tristesse la plus profonde. Elle reprend enfin la parole : — Chevalier, que voulez-vous? — Vous aimer, et mourir. — Mais ne sentez-vous pas ma situation? je dépends d'un mari; je dépends de l'honneur... cette lettre... ce n'est pas moi... j'ai promis à madame Darmilli de ne vous voir que lié par des nœuds.... hâtez-vous de les former ces nœuds cruels..... qu'ai-je dit? oui, c'est moi qui vous en conjure, Sélicourt, j'ai besoin de m'armer contre moi-même, de m'opposer tous les obstacles... je ne sais point me parer à vos yeux d'une vertu.... qu'assurément je n'ai pas; je n'ajouterai point le mensonge à la foiblesse : apprenez qu'un malheureux penchant avoit prévenu le vôtre, que je n'avois point aimé jusqu'au fatal moment qui vous a offert à ma vue; l'estime seule, ou plutôt la chaîne du devoir étoit tout ce qui m'attachoit à monsieur de Menneville. Hélas ! vous m'avez fait connoître combien des sentimens fondés sur la convenance et la raison tiennent peu contre les foiblesses du cœur. Je vous ai donc aimé, chevalier, et peut-être en cet instant..... vous aimé-je plus que jamais. Après un tel aveu, vous devez concevoir quel est le parti qui me reste à prendre, c'est de succomber à mon chagrin plutôt que de donner le moindre aliment à une passion qui me rend criminelle à mes propres yeux. Je vous l'ai dit, Sélicourt, si je vous étois chère, (et à cet endroit ses larmes redoublent) vous épouseriez la baronne. Encore une fois le nom de son mari mettroit entre nous deux des obstacles... je pourrois vous voir, vous parler; l'estime... — L'estime, madame... et toujours mettre

à ce prix la douceur de jouir de votre présence ! Que je vous promette d'épouser madame Darmilli ! tout mon cœur se révolte à l'idée seule... et quand je vous le promettrois, aurois-je le pouvoir de tenir ma promesse ? Donnez-moi donc, pour vous obéir, un cœur qui ne soit plus rempli de l'amour le plus pur, le plus passionné ; que je puisse seulement me traîner à l'autel... vous m'y verriez expirer...

Madame de Menneville se lève : — Il faut nous séparer pour jamais, Chevalier, c'est la dernière fois que nous nous sommes vus ; adieu. — Quoi ! vous me quitteriez ainsi ? madame... cruelle... — Vous le voulez.... adieu pour toujours.

Et aussitôt la marquise se retire en pleurant, et prend le chemin du château. — Vous suivez mes pas ! Sélicourt, ne me causez-vous point assez de chagrins ? m'exposeriez-vous ?... — C'est assez, madame. Eh bien, je me soumettrai à tout, j'épouserai..... je mourrai... Elle ne m'entend point ; je l'ai perdue de vue : allons... ne plus revoir madame de Menneville ! Je formerai ce fatal engagement ; je me chargerai de cette chaîne si odieuse ; ma mort suivra de près... il n'importe, j'aurai rempli les ordres... de la maîtresse de mon ame ; elle jugera par ma soumission, de l'excès de mon amour.

Revenu de son trouble, le chevalier ne se trouva plus la même docilité. Il envisagea le sacrifice dans toute son horreur, et préféra au plaisir de voir à cette condition la marquise, tous les tourmens que lui causeroit son absence ; — Je serai privé de sa vue ! ces yeux enchanteurs ne se lèveront plus sur les miens !... Je

ne serai pas obligé de me contraindre, de dévorer mes pleurs ; je pourrai m'abandonner librement à toute ma tristesse ; elle me sera chère, cette tristesse qui s'augmentera : j'en adorerai toujours l'objet ; les larmes qu'alors je verserai, auront pour moi quelque douceur, et que j'en aurois de cruelles à répandre, si je m'enchaînois... Madame de Menneville sera ma seule pensée, mon seul sentiment, tout ce qui m'animera....

Il court s'enfoncer dans une petite terre éloignée de Paris, et qui étoit une espèce de désert ; il suppose, pour ne point alarmer ses parens, qu'une affaire d'honneur exigeoit cette retraite. Là, livré à sa douleur, tout entier à son amour, il laissoit couler ses larmes sur un portrait de la marquise qu'il avoit sans cesse entre les mains. C'étoit le seul objet qui attachât ses regards ; il n'avoit point d'autre entretien, ni d'autre consolation.

La baronne étoit bien plus malheureuse encore que madame de Menneville ; elle se sentoit humiliée du ressort qu'elle avoit mis en œuvre, pour s'emparer du cœur de Sélicourt ; et cette démarche honteuse lui avoit été inutile. Quelle mortification pour un sexe dont l'amour-propre surpasse quelquefois la tendresse ! Avoir été obligée de recourir à la pitié d'une rivale ! chercher à fixer un amant par un artifice méprisable, et ne recueillir d'autre fruit que la conviction à la fois cruelle et outrageante qu'on n'est point aimée, et qu'une autre a la préférence ! voilà où se trouvoit réduite madame Darmilli !

Elle ne voyoit point le chevalier, et n'en recevoit

aucunes nouvelles. La marquise étoit toujours à sa terre. Sélicourt s'ensevelissoit encore davantage dans sa solitude. Le goût de la retraite accompagne presque toujours une passion véritable; un amour pur est une espèce de culte religieux; et il y a tant de douceur pour les cœurs sensibles à se détacher de tout ce qui les environne, à ne se pénétrer que du sentiment qui les domine, à se remplir de cette seule impression ! c'est une volupté si délicieuse, de se dire que l'objet que nous aimons est notre unique pensée, de lui offrir jusqu'à nos peines ! Voilà les plaisirs que goûtoit le chevalier; il formoit des vœux continuels de rester attaché à madame de Menneville, quoiqu'il fût privé de toute espérance. Des ames foibles, incapables de sentir la vivacité de l'amour, le charme de ses délicatesses, ce qu'on appelle les gens du monde, trouveront cette façon d'aimer romanesque : mais le petit nombre de ceux qui se plaisent à nourrir leur sensibilité, reconnoîtront les transports vrais et énergiques d'une passion que le tems fortifie, et qui, en quelque sorte, vit de ses privations.

Un événement imprévu produit une situation nouvelle. La fortune semble avoir voulu se réconcilier avec Sélicourt : monsieur de Menneville est emporté par une maladie dans l'espace de six semaines; il n'est pas dans le tombeau, que la baronne court précipitamment auprès de la marquise, qui jette un cri en la revoyant : — Eh ! dans quel moment, madame !... que venez-vous faire ici ? — Tomber à vos pieds, réclamer encore votre amitié, votre générosité, votre compassion, ou recevoir la mort de votre main !....

Je sais... que je suis au comble du malheur, dans l'humiliation la plus avilissante, que je manque à tout, à la délicatesse, à la bienséance, à moi-même : mais ma chère marquise, j'aime, j'aime plus que jamais, et avec fureur : vous voilà maîtresse de votre sort; le chevalier... Cette image me déchire de mille supplices... Jugez de mon état..... s'il alloit devenir votre époux ! Je n'en doute point... il accourt, il se précipite à vos pieds... Vous ferez son bonheur, et moi... — Mais, madame, est-ce là l'instant? Sélicourt seroit-il capable de m'offenser à ce point?.... — Je n'en suis que trop certaine : il va tomber à vos genoux... je connois l'amour... je dois appréhender... Le chevalier sera empressé de vous offrir ses vœux... S'il vous épouse; je vous l'ai dit : vous me percez le cœur; vous m'entraînez dans le tombeau; jamais on n'aura éprouvé de mort plus affreuse; tous les coups... ce sera de vous que je les recevrai. Du moins.... s'il refuse ma main, si je suis réduite à n'être point aimée, à me voir dédaignée, à brûler sans espérance, promettez-moi, mon unique amie, ma chère bienfaitrice, qu'il ne sera point votre mari; je vous en conjure au nom de l'amitié qui nous unissoit, au nom de l'humanité, donnez-moi votre parole que vous m'accorderez cette grâce. Ce que j'exige... je ne le dissimule point : mon égarement est affreux..... mais.... je mourrai moins malheureuse; il y aura eu dans la nature un cœur sensible à mes peines. J'ai été privé d'un amant; j'aurai trouvé une amie.

La baronne au desespoir embrassoit les genoux de madame de Menneville, inondoit la terre d'un tor-

rent de larmes. La marquise la presse de se relever, et ne lui dit que ces mots, en versant elle-même des pleurs : — Allez, je saurai tout immoler à l'amitié.

Elle engage ensuite madame Darmilli à reprendre la route de Paris. Cette femme infortunée lui fait encore de nouvelles prières, et quitte son amie, dont le cœur étoit peut-être plus déchiré que le sien. En effet, quel sort bizarre, quel tourment inconcevable que celui de madame de Menneville ! Après bien des obstacles, des traverses, des reproches secrets, pouvoir disposer de son cœur et aimer sans craindre de blesser son devoir et sa vertu, être maîtresse de contracter un engagement, de faire le bonheur d'un homme qu'on adore, qui nous idolâtre : et se refuser à tous ces plaisirs ! se sacrifier pour une amie, pour une rivale qui ne peut que nous détester ! quelles souffrances sont comparables à cette situation ?

Sélicourt n'a pas appris la mort de monsieur de Menneville, qu'il se relève en quelque sorte du tombeau; l'espérance est rentrée dans son ame avec toutes ses illusions les plus séduisantes; il se livre à l'ivresse de ses transports; il voit son amante déterminée en sa faveur, lui donnant sa main, devenue son épouse, il attend que les jours prescrits par la décence soient expirés; il écrit à la marquise une lettre, où il s'étoit abandonné à toute la vivacité de son amour : aucune réponse ne lui parvient : quelle incertitude accablante! il comptoit les jours, les heures, les minutes : — Ne m'aimeroit-elle plus? l'aurois-je offensée en lui parlant si tôt de ma tendresse ? que dois-je attendre de ce silence ? . . . . . .

Le chevalier ne peut résister à son impatience; il vole à Paris.

Madame de Menneville étoit de retour; Sélicourt se présente à sa porte: elle lui est défendue obstinément, ainsi qu'à madame Darmilli; tous deux écrivent à la marquise: leurs lettres leur sont renvoyées.

Le chevalier court chez la baronne: — Ma démarche, madame, vous paroîtra bien extraordinaire! moi-même je la trouve peu circonspecte, offensante peut-être... mais j'ai tant de confiance dans votre délicatesse, dans votre générosité; je sens si vivement le prix du sentiment que j'ai été assez heureux pour vous inspirer! L'amitié, madame, ne sauroit-elle flatter autant que l'amour! Elle lui seroit inférieure, vous lui prêteriez tous les charmes, toute la vivacité de la passion. Il y a si peu de différence entre le penchant qui m'attache à vous, et celui que j'ai voué à madame de Menneville!... Ah! ils ne sont pas les mêmes, ils ne sont pas les mêmes, s'écrie avec transport, madame Darmilli!.... Que demandez-vous, monsieur? quoi! après une si longue absence, ce sera pour vous entendre parler de la marquise, que j'aurai reçu votre visite? — Pour me voir mourir à vos genoux, madame, (et il se précipite à ses pieds) si vous ne daignez m'écouter. Personne sur la terre ne rend plus de justice que moi à vos agrémens, à votre mérite, à l'éclat de tant de charmes... — Des éloges, monsieur! eh! ce ne sont point-là les expressions de l'amour!... Que me voulez-vous dire? expliquez-vous. — Que le hasard, madame, la fatalité ont décidé de mon cœur en faveur de votre amie; que je n'ai point eté le maître

de combattre, de dompter un sentiment qui m'entraînera au tombeau; que j'attends de vous seule, l'arrêt de ma mort ou de ma vie. Oui, madame, il m'est impossible de vivre plus long-tems privé de la présence de madame de Menneville, et c'est son amitié pour vous qui fait tous mes malheurs, je n'en doute point. Quels torts aurois-je à ses yeux, hélas! que de la trop aimer? Elle craint de blesser cette amitié qui lui est si chère! elle lui immole l'amour!...

La baronne à cette dernière parole marque de l'agitation: — Et toujours me parler de cet amour, dont l'idée seule... Ingrat! ne vous revois-je que pour être assurée du triomphe de ma rivale?..... Sélicourt! ah! pensez-vous qu'elle vous aimera autant que je vous aime? j'aurois mis tous mes soins à vous plaire, à faire votre félicité; un mot, un regard de vous... Je vous contenterai; vous verrez madame de Menneville, vous serez heureux, et moi.....

Elle perd la voix, étouffée dans une abondance de larmes, et succombe sous l'excès de son trouble: — Que vois-je! O Ciel! — Ma mort, cruel, ma mort, qui bientôt terminera mes tourmens. Je vous laisserai jouir en paix de votre bonheur; il s'augmentera des peines que tous deux vous m'aurez causées; vous me refusez... jusqu'à votre compassion.... et qui est plus digne de pitié que moi? Tous les supplices, je les éprouve! — Il ne faut point, madame, que vous enduriez ces tourmens. Je connois un moyen infaillible de vous rendre à vous et à madame de Menneville le repos et la liberté, de me procurer la fin de tant de combats, de chagrins, d'orages continuels.

Sélicourt parcouroit à grands pas l'appartement; un sombre égarement étoit dans ses yeux; il ajoute avec une fureur ténébreuse : — Il est tems de m'affranchir d'une existence que j'abhorre; c'est à moi d'expirer.

Et aussitôt il tire son épée; elle étoit sur son sein; madame Darmilli s'écrie, vole à son secours, s'efforce de la détourner : — Il est inutile, il est inutile de m'arracher à ce dessein; j'ai trop vécu; vous serez vengée... vous me plaindrez.

La baronne a enfin écarté l'épée, et l'a rejetée loin du chevalier : ce spectacle lui a donné d'autres sentimens. Ce n'est plus qu'une amante éperdue, effrayée, qui tremble pour la vie de ce qu'elle aime, et qui, à quelque prix que ce soit, veut la conserver : — Eh malheureux? qu'alliez-vous faire? ne savez-vous pas que vos jours... ils sont les miens, ils sont les miens... Hélas! vous aimez; vous sentez à quelles extrémités nous emporte un amour sans espérance, un amour rebuté, outragé.... Vivez, Sélicourt, je ferai tout; je repousserai mes larmes; du moins, elles ne couleront pas en votre présence. Je donnerai des loix à mon cœur, je le briserai; c'est la dernière fois que vous aurez été témoin d'un désordre.... de ces révoltes honteuses; la raison, le tems, le manque d'espérance... Il faut s'y résoudre... Je reprendrai ma tranquillité; je ne vous importunerai pas de ma douleur... Sélicourt, je m'accoutumerai à mon horrible situation; vous m'allez connoître, vous jugerez..... si je sais aimer.

Et en disant ces mots elle fondoit en larmes; elle sonne, demande son carrosse : — Chevalier, donnez-

moi la main. — Quoi, madame!..... — Laissez-vous conduire.

La baronne arrête à la porte de madame de Menneville, entre malgré les domestiques, traverse les appartemens, et pénètre jusqu'à la chambre de la marquise.

Madame de Menneville avoit la tête appuyée sur un bras, et de ses grands yeux noirs qu'une mortelle langueur rendoit encore plus intéressans, tomboient ces larmes qui décèlent la profonde affliction, et qui ajoutent à la beauté. Quelle image pour le chevalier! Madame de Menneville laisse éclater sa surprise à l'aspect inattendu de Sélicourt et de madame Darmilli: elle ouvre la bouche pour leur parler; la baronne la prévient: — J'ai forcé tous les obstacles. Vous m'allez trouver bien changée : c'est moi qui vous amène le chevalier, qui viens vous presser de faire son bonheur, de lui donner votre main, quand la bienséance l'aura permis; vous êtes étonnée ! Je me suis consultée : j'ai vaincu... Je vaincrai une passion trop malheureuse; je n'en connois plus d'autre que celle de vous rappeller à la vie, et de vous voir heureux. Pardonnez à des irrésolutions.... qui ne renaîtront plus. Il est décidé que j'aspire à voir Sélicourt, votre époux. Qu'il soit mon ami, que vous partagiez ces sentimens : je me croirai dédommagée des peines... je n'en éprouverai plus, et je ne me remplirai que de votre félicité.

Madame Darmilli prononçoit ces paroles d'un ton entrecoupé; il étoit aisé de saisir le trouble de son ame sous le masque de cette générosité apparente; elle trompoit son amie, le chevalier; elle-même s'en

imposoit. Eh ! que nous sommes le jouet des passions ! qu'un cœur plein de leurs transports trouve de difficulté à fixer la nature de ses mouvemens ! Rarement l'amour est-il capable de sacrifier ses intérêts : il tient trop à l'orgueil pour assurer le bonheur d'autrui aux dépens du sien.

Sélicourt s'étoit précipité aux genoux de madame de Menneville; il couvroit une de ses mains de baisers et de larmes. Oh ! ma divine bienfaitrice, modèle des amies, disoit-il, en se tournant vers madame Darmilli, déterminez madame à recevoir mes hommages... il n'y aura que vous deux au monde qui partagerez mes sentimens les plus vifs, les plus tendres. C'en est assez, monsieur, interrompt la marquise; elle s'adresse à la baronne : — Je n'abuserai point, madame, de ce retour généreux, et je chercherai à vous imiter; croyez que mon ame ne le cédera point à la vôtre. Ne nous aveuglons point : notre foiblesse mutuelle m'est connue; je lis dans ce cœur que vous vous efforcez de me cacher; j'y surprends la vérité... Baronne, soyons sincères. Je ne désavouerai point que monsieur a su m'inspirer des sentimens qui ne s'éteindront qu'avec moi, que je l'aime; j'ignore la dissimulation, d'ailleurs, j'ai si peu de jours à vivre ! Osons donc parler avec franchise. L'une de nous ne peut être heureuse qu'en causant le malheur éternel de l'autre; je ne le cache pas : si vous épousiez Sélicourt, j'en mourrois sans doute; et si j'étois assez insensible à votre situation pour accepter sa main, je suis certaine que je vous plongerois dans le tombeau. Notre arrêt est donc prononcé...

Est-ce là, monsieur, ce que vous m'aviez promis? Le spectacle de deux cœurs que vous déchirez, auroit-il pour vous des charmes? J'aimois à vous croire de la sensibilité, de la noblesse dans votre façon de penser... Contentez-vous de nous avoir ravi un bien qui ne nous sera jamais rendu, d'avoir troublé notre tranquillité..... fuyez-nous, fuyez pour jamais; et..... laissez-moi expirer.

Sélicourt et madame Darmilli veulent répondre : — Que pouvez-vous me dire? Renonçons à nous voir, et puissions-nous tous trois oublier... Adieu, monsieur. (à la baronne) Eh bien! madame, ai-je rempli les devoirs de l'amitié?

Madame de Menneville auroit voulu cacher ses pleurs; elle refuse d'entendre davantage le chevalier et madame Darmilli, et les presse absolument de se retirer.

La baronne ramenoit Sélicourt qui étoit accablé de douleur. En ai-je assez fait, lui dit-elle? vous devez être content : je vous ai conduit aux pieds de la marquise; je me suis réunie à vous, pour l'engager à vous rendre heureux; j'ai hâté cette union... qui ne s'accomplira point... Barbare! madame de Menneville n'a pas votre inhumanité; elle a pris la peine de pénétrer dans mon cœur; elle a senti toute l'horreur de ma situation : ma rivale m'a plainte! et vous, cruel, vous ne balanciez pas... quand vous m'assassinez, quand vous me percez de tous les traits, vous êtes impatient de vous dérober à mes reproches, d'être éloigné de ma vue!... Allez, je vous délivrerai bientôt d'un spectacle... incapable de vous émouvoir.

Avez-vous

Avez-vous cru que je pusse travailler à votre mariage, le souhaiter, en concevoir seulement l'idée?... il faut que vous connoissiez bien peu l'amour! Oui, perfide, oui, je vous conduirois à l'autel, mais ce seroit pour vous y donner la mort à tous deux, pour jouir de vos derniers soupirs... pour tomber sous mille coups de poignard sur vos corps expirans.... Je ne sais où le désespoir m'emporte..... retirez-vous, monsieur, retirez-vous. Sélicourt lui adresse quelques mots. — Je ne vous entends point, je ne veux point vous entendre..... Abandonnez-moi à ma douleur.... je voudrois anéantir la nature entière; sortez, ou craignez un éclat... Je n'ai plus rien à ménager... rien ne m'arrête; ni honneur, ni vertu, ni respect du public, ni respect de moimême; que tout l'univers soit instruit de mes foiblesses, de tout ce que je souffre; qu'il me condamne, qu'il me plaigne..... vous me quittez, vous n'avez donc rien à me dire!... encore une fois, laissez-moi; ne me voyez plus; je vous abhorre : que j'oublie jusqu'à votre nom.

Sélicourt fait de vains efforts pour calmer le trouble furieux de la baronne : elle ne l'écoute point, on lui annonce un de ses parens, et le chevalier est contraint de se retirer.

Ces victimes de l'amour offroient l'image la plus touchante des effets terribles des passions. Sélicourt sembloit prendre plaisir à réfléchir sur la singularité des obstacles qui renaissoient pour le combattre. Les infortunés goûtent une espèce de satisfaction à s'envisager au comble des revers, ils y attachent, en quelque sorte, de la vanité : et peut-être, est-ce un

dédommagement des maux qui accablent notre nature, que tout serve d'aliment à l'orgueil humain.

Madame Darmilli invite par un billet Sélicourt à passer chez elle; du plus loin qu'elle l'apperçoit : — Vous me pardonnerez, chevalier, hélas! j'ai peine moi-même à m'excuser : que l'amour entraîne un affreux bouleversement d'idées et de conduite! que j'ai à rougir à votre vue, à mes propres regards! Je vous le répète : j'en suis confuse et humiliée, mais... vous vous applaudirez avec moi d'un changement... Je me suis décidée pour la vie : oui, depuis deux jours, je me suis bien interrogée : j'ai porté une clarté sévère dans mon ame : Sélicourt, je suis rendue à la raison, et je puis répondre de moi pour l'avenir. Non, je ne serai plus en proie à cette ardeur impérieuse, qui s'immoloit tout, qui nous exposoit tous trois à tant d'épreuves cruelles, tant de chagrins dévorants, qui m'avilissoit à mes yeux mêmes : l'amour a fait place à l'amitié : mes sentimens aujourd'hui sont purs, délicats, généreux. Ce n'est plus pour moi que je vous aime, c'est pour vous, pour vous seul; je ne considère, je ne ressens que votre bonheur. Allez, engagez la marquise à précipiter un mariage... Je soutiendrai... je verrai ce spectacle... je le verrai d'un œil satisfait.

La baronne troublée, s'arrête à ce mot, et ce trouble n'a point été saisi par Sélicourt. Il n'a les yeux fixés que sur cette union, l'unique but de ses désirs : il veut cependant exprimer sa reconnoissance à madame Darmilli. Courez, lui dit-elle d'une voix tombante, chez madame de Menneville, peignez-lui bien

une résolution invariable, rendez-lui un fidèle compte de notre entretien ; dites-lui bien que j'ai remporté une victoire absolue, que c'est moi qui la presse de vous donner sa main... Ne différez point... Adieu.

Sélicourt s'est retiré ; la baronne succombant à ses agitations, ordonne qu'on le rappelle : il n'étoit plus tems.

Qu'on me laisse, s'écrie madame Darmilli ! O Dieu ! et c'est moi qui envoie le chevalier à la marquise, qui l'excite à faire le serment de ne point m'aimer, d'en aimer une autre, de l'épouser ! J'ai pu m'abuser ainsi, quand mon cœur est déchiré, qu'il brûle plus que jamais !... Voilà donc le fruit de cette victoire dont je m'enorgueillissois !..... Ils ne s'épouseront point ; non, Sélicourt.... Je ferai.... J'irai.... Je mourrai. Malheureuse ! il n'y a que la mort seule qui puisse mettre fin à ces souffrances éternelles, et elle ne viendra point assez tôt !

Un torrent de pleurs la suffoque ; elle ne sait à quel parti se déterminer : elle veut voir madame de Menneville, lui montrer tout le désordre de son ame ; elle forme le projet de quitter Paris pour toujours : elle se promet de réunir tous ses efforts, pour dompter, pour détruire une passion, qui, jusqu'ici, ne lui a causé que les plus violents chagrins.

Qu'est-ce qu'un cœur tyrannisé par l'amour ? et qu'il lui est difficile de retourner à la raison et à la vertu !

La marquise avoit prévenu Sélicourt : elle le fait prier de se rendre chez elle ; il ne doute point que le sujet de cette visite ne soit le terme des irrésolutions

d'un cœur fatigué de disputer; il est plein de sa félicité prochaine; voilà toute son ame ouverte à l'espoir, à la joie ! Il vole; à peine a-t-il paru, il adressoit la parole à madame de Menneville : elle l'invite à s'asseoir, et lui demande la liberté de parler la première. — Comme, selon les apparences, ce sera le dernier entretien que nous aurons, il faut, monsieur, que j'entre avec vous dans une explication détaillée : mon repos et le vôtre en dépendent, ainsi que celui d'une malheureuse amie.

Je n'ignore point la situation de la baronne, les chagrins que vous cause une incertitude accablante; j'ai voulu décider le sort de l'un et de l'autre, et peut-être le mien, ajoute la marquise avec un soupir. C'est le motif qui m'a fait souhaiter de vous voir... pour ne plus m'exposer à vos regards.... Qu'entends-je, madame? — De grâce, chevalier, daignez ne point m'interrompre.

Vous êtes bien persuadé, chevalier, que je vous aime, que je ferois tout au monde pour vous donner le nom de mon époux, quand le tems prescrit par la bienséance me l'auroit permis; non, je ne rougis point de sentir l'amour le plus pur et le plus mérité; et je prends plaisir même à vous l'avouer..... La vertu n'avoit plus de reproches à m'opposer... Que j'aurois été heureuse de contribuer à votre bonheur, puisque vous l'attachiez au foible avantage de recevoir ma main ! Sélicourt, quelle ame est aussi sensible que la mienne?.... et c'est votre sensibilité qui détruit toutes nos espérances, qui parle contre vous, contre moi, qui pour jamais nous sépare, nous in-

terdit jusqu'à la douceur de nous voir..... — Quel coup de foudre, madame! seroit-il possible? — Ecoutez-moi, écoutez-moi..... J'aime à vous le redire, puisque c'est la dernière fois que je vous ouvrirai mon cœur : assurément je partage cette tendresse qui devroit nous unir; vous n'en doutez point : mais, chevalier, céderons-nous à ce malheureux penchant quand il coûtera la vie à une infortunée.... — Madame, souffrez.... — Sa mort.... — Un mot, un seul mot, madame, et je me tais. Au moment où vos ordres m'ont appellé auprès de vous, j'accourois à vos pieds, de la part même de la baronne, oui, de sa part. Je l'ai vue, madame; nous avons eu une longue conversation où son ame s'est développée, ce n'est plus la même femme : c'est une amie la plus généreuse, qui n'est occupée que de mon bonheur, qui est empressée d'en voir arriver l'instant : son impatience est presque égale à la mienne.. — Et vous pouvez imaginer?... — Vous la verrez, madame, vous l'entendrez... — Non, chevalier, il est inutile de s'abuser : Madame Darmilli n'est point guérie d'une passion trop funeste, dont elle seroit la déplorable victime, si vous deveniez mon époux : elle vous trompe, elle se trompe... Croyez-moi : il m'appartient de juger de l'amour : de pareils sacrifices ne sont pas l'ouvrage d'un instant; je suis descendue dans son cœur : j'y ai saisi tous les déchiremens qu'elle éprouve. Il seroit affreux d'entraîner une amie au tombeau, et notre mariage l'y conduiroit infailliblement : nous serions ses assassins. — Et qu'avez-vous donc résolu, cruelle? — De vous aimer toujours, (eh! cet amour ne peut

finir qu'avec ma vie,) de ne point former d'autre engagement puisque vous ne pouvez en être l'objet, d'aller m'ensevelir dans une retraite... de mourir... Sélicourt, ne voyez point ma douleur, mes combats, mes larmes : ayez plus de fermeté que moi... mais je n'irai point porter la mort dans le sein d'une amie. — Et vôtre amant, et l'amant le plus tendre, le plus malheureux... — Il aura ma générosité; la vertu nous commande cette épreuve si cruelle, et vous ne voudriez pas séparer notre amour de la vertu. Chevalier... nous nous aimerons : et qui peut nous empêcher de nourrir cette ardeur dans le silence, de lui consacrer toutes nos pensées, toute notre ame ?... pour moi, je sens que je suis capable d'aimer ainsi. — Quoi, je renoncerois à vous être lié par des nœuds qui ajouteroient encore à ceux de l'amour ! — N'y pensons plus, chevalier, n'y pensons plus. — Du moins, il me sera permis de vous voir, de tomber à vos pieds, de vous adorer. — Eh ! où ce foible dédommagement de nos peines nous conduiroit-il ? à les irriter, à gémir davantage sous le fardeau du joug que nous nous sommes imposé.... Non, chevalier.... non, Sélicourt, ne nous voyons point ; encore une fois notre cœur n'est-il pas à nous ? n'avons-nous pas la liberté de nous remplir de cette malheureuse tendresse ? — Mais votre présence. — J'y suis déterminée. — Quoi, pour jamais... — Chevalier, le tems.... peut-être la baronne.... depuis quand l'amour a-t-il banni l'espérance ? Je puis vous assurer que mon cœur ne changera point : vous y régnerez toujours.

Des pleurs lui coupent la parole. Sélicourt se pré-

cipite à ses genoux, verse un torrent de larmes. — C'en est assez, chevalier, séparons-nous : si j'ai la force de vivre encore... vous savez qui me retiendra à la vie.

Il est impossible d'exprimer toute la violence des divers mouvemens qui agitent madame de Menneville et le chevalier; enfin ils se sont quittés, accablés l'un et l'autre de la plus vive douleur, et prêts d'expirer.

Sélicourt ne put soutenir plus long-tems cette horrible situation : elle le déchire, et lui cause une maladie qui, en peu de jours, l'entraîne aux portes du tombeau. Le hasard en instruit madame Darmilli la première; elle vole chez le chevalier : -- C'est moi qui vous donne la mort : mais je réparerai tout; Sélicourt, vous revivrez.

Elle n'a que le tems de proférer ces paroles, et se hâte de se rendre auprès de la marquise : — Savez-vous... le chevalier se meurt. — O Ciel, que m'apprenez-vous ? — Venez vîte avec moi; ne différons point; il s'agit de le rappeller à la vie.

Chevalier, s'écrie la baronne à peine entrée dans l'appartement, voici madame de Menneville que je vous amène; revenez au jour.

Sélicourt ne peut que jeter un profond soupir suivi d'un regard qu'il attache sur la marquise, et que ce regard dit de choses à sa malheureuse amante ! il n'a que la force de balbutier ces mots d'une voix éteinte : vous voyez, madame, à quel point je vous ai obéi ! Je me refusois jusqu'à la consolation de vous apprendre mon état. Chevalier, interrompt madame Darmilli,

ne parlons plus de chagrins : ils sont finis; ne songez qu'à vous rétablir... vous serez son époux.

La marquise veut répliquer. La baronne continue : oui, madame... oui, mon amie, c'est trop abuser de votre générosité; j'ai causé les tourmens de tous deux; il faut s'efforcer d'atteindre à la noblesse de vos procédés, et je m'en sens capable. L'amitié triomphe; soyez enfin heureux; je vais moi-même hâter votre mariage, et fixer l'instant. Je préviens la cérémonie; (elle prend la main de madame de Menneville et la met dans celle du chevalier.) C'est moi qui vous engage l'un à l'autre, et qui vous conjure de serrer ces nœuds; qu'ils vous lient au plutôt. Seroit-il possible, s'écrient à la fois les deux amans ? Ne craignez plus de honteux retours, reprend madame Darmilli; ma passion désormais sera l'amitié la plus désintéressée.

Madame de Menneville ne revenoit point de sa surprise; elle doutoit encore des sentimens de son amie. Sélicourt fit bientôt espérer que la santé lui seroit rendue; ses premiers momens sont pour aller se jeter aux pieds de la marquise et de la baronne, pour renouveller à l'une ses sermens de l'amour le plus tendre, et pour assurer l'autre des transports les plus vifs de l'amitié et de la reconnoissance.

Madame Darmilli accourt chez madame de Menneville : — Tout est prêt, et par mes soins. Demain vous épouserez Sélicourt, demain..... Je m'y trouverai. Quoi, dit la marquise ! ma chère amie, vous êtes-vous bien examinée ? vous supporteriez ce spectacle ! — J'ai fait toutes les réflexions; je suis sûre de mon cœur..... oui, j'en suis sûre. Adieu, des

affaires m'appellent... demain nous nous reverrons.

Madame de Menneville a toujours des soupçons qu'elle ne peut dissiper, elle ne sauroit se persuader que son amie est parvenue à se vaincre jusqu'à ce point; des pressentimens affreux empoisonnent la douceur d'une journée si attendue : elle est arrivée; Sélicourt est impatient de posséder tout ce qu'il aimoit. On ne voit point venir la baronne, comme elle l'avoit promis : nouvelles alarmes de madame de Menneville; elle désiroit qu'on suspendît la cérémonie; le chevalier redouble ses instances; l'amour l'emporte; les deux amans sont unis; et Sélicourt ne voit et ne sent que l'ivresse d'une passion qui a surmonté tous les obstacles.

L'épouse du chevalier a des regrets encore à former; elle étoit véritablement attachée à la baronne, qui n'avoit point paru; son amie, toujours plus alarmée, envoyoit savoir quelle raison avoit pu les priver de sa présence, lorsqu'on leur remet de la part de madame Darmilli cette lettre accablante :

» J'ai tout vu. C'en est fait : Sélicourt a reçu votre » main; mon malheur est décidé; j'ai perdu toute » espérance. Frémissez l'un et l'autre en apprenant » les dangers qui vous ont menacés, et les affreux » excès auxquels j'ai été sur le point de m'abandon- » ner. On ne sauroit donc revenir de l'égarement des » passions! Vous ne l'ignorez pas : j'ai mis tout en » usage, tout tenté, pour me subjuguer, m'anéantir. » Il y a eu des momens où je me suis aveuglée sur ma » foiblesse; je vous ai fait croire, j'ai cru que j'en

» triomphois. J'ai tremblé pour les jours du chevalier; je me suis oubliée, et je n'ai envisagé que sa situation. Mes yeux ne se sont ouverts sur moi-même que lorsqu'il auroit fallu les fermer pour jamais. Avec quelle horreur ai-je contemplé l'abyme où je me suis précipitée. J'ai eu assez de force pour ne plus m'exposer à vos regards... Non, vous ne verrez plus votre victime. Triomphez, cruels, jouissez de ma douleur : elle est au comble. Vous voilà donc unis ! Ah ! perfide amie, que tu m'es odieuse! Sens-tu tous les tourmens qui me déchirent ? Toi qui avois lu dans mon cœur, qui sais ce que c'est que l'amour, qui as reçu dans ton sein mes larmes, mes fureurs, les transports d'une jalousie trop visible, mon ame, mon ame prête à s'exhaler, pouvois tu penser qu'il fût possible de subjuguer un amour aussi impérieux? est-il quelque remède pour de pareilles blessures ? Hélas ! tu devois être convaincue qu'elles ne se guérissent jamais. Sélicourt, tu m'es toujours plus cher; mon dernier soupir sera encore plein de toi. Avant de quitter Paris, j'ai voulu assister au spectacle de mon infortune : mêlée dans la foule, je me suis traînée à l'église. Tous mes regards se sont attachés sur vous deux ; mille orages différents ont bouleversé mon ame ; j'ai été frappée de tous les coups ; j'ai conçu tous les projets. Enfin, vous avez prononcé ce serment... qui me fait mourir de mille morts. Mon premier mouvement a été de m'élancer à l'autel, de vous percer à tous deux le sein, et de m'immoler sur vos corps expirants : il faut croire que le

» Ciel m'a secourue; je me suis trouvée chez moi,
» expirante sous l'excès du désespoir, et je vis en-
» core ! Adieu, c'est la dernière fois que je trouble-
» rai votre bonheur. Qu'ai-je dit ? vous êtes donc
» heureux ! et moi, je suis la plus foible, la plus cri-
» minelle, la plus malheureuse des femmes ! Ne cher-
» chez point à vous instruire de mon sort ; j'ai pris de
» sûres précautions pour élever entre nous une bar-
» rière insurmontable : ah ! puissé-je vous oublier!
» puissé-je vous oublier ! Qu'est-ce que le cœur hu-
» main ? Et que l'amour est une source de maux !...
» Mais à qui parlé-je de mes malheurs, de mes tour-
» mens ! Je cours m'ensévelir dans la retraite la plus
» obscure, que personne ne découvrira ; non, il n'est
» point de tombeau, de gouffre assez profond pour
» m'engloutir : eh ! je ne m'y cacherai point à moi-
» même ! Quand ce cœur cessera-t-il d'exister ? »

Eh bien ! s'écrie la marquise, m'étois-je trompée ? voilà ce que j'ai craint ! j'ai fait le malheur d'une amie. Ah ! Sélicourt, Sélicourt ! je vous ai tout sacrifié. Pouvois-je me dissimuler qu'il étoit impossible que la baronne eût vaincu ce sentiment dont je connois trop l'empire ? devois-je ajouter foi à ce changement qui a pu vous abuser ? étoit-ce à moi de croire qu'on imposoit des loix à son cœur ? Hélas ! ai-je été maîtresse de commander au mien ? Sélicourt, l'image de cette infortunée me poursuivra par-tout. Je ne suis donc pas faite pour jouir du bonheur ! Employons tous les moyens; tâchons de découvrir les lieux où cette malheureuse femme s'est retirée. Oui, ce coup

affreux empoisonnera ma félicité pour toujours !

Ils firent des perquisitions inutiles ; plusieurs années s'écoulèrent. La marquise adorée de son mari, traînoit une santé languissante ; son amour augmenté par la naissance de deux enfans, ne la consoloit point ; elle revoyoit toujours madame Darmilli, l'accablant de reproches, l'accusant de sa misérable destinée, mourante, dans le tombeau : cette funeste idée la suivoit jusques dans le sommeil ; elle s'entretenoit avec son époux du chagrin qui la consumoit. Sélicourt lui-même partageoit cette sombre mélancolie ; ils donnoient des larmes au souvenir de la baronne.

On leur annonce une dame de province dont le nom leur étoit inconnu. Elle entre : madame Darmilli, s'écrient à la fois Sélicourt et sa femme ! — Oui, votre amie, votre amie véritable, qui vient rougir devant vous de ses égaremens honteux, vous en demander pardon, vous montrer un repentir sincère. Il n'y a plus à se tromper sur la nature de mes sentimens ; ce sont ceux de l'amitié la plus pure : la cause de ma guérison est trop au-dessus de la foiblesse humaine pour douter de la réussite.

La marquise ne pouvoit se détacher des bras de la baronne : — C'est vous, ma chère amie, c'est vous ? Elle lui apprend en pleurant tout ce que son absence lui avoit fait souffrir. Sélicourt n'étoit pas moins empressé d'exprimer à madame Darmilli sa joie de la revoir. Mes amis, leur dit-elle, je vous dois le détail des divers événemens qui m'ont ramenée à cette tranquillité dont je jouis : vous admirerez par quels chemins j'y suis arrivée.

Epargnez-moi la peine de vous rappeller une lettre qui est un monument du délire de mon cœur et de ma raison. N'aspirant qu'à cesser de vivre, et n'ayant pas la force de me donner la mort, après avoir fait des arrangemens nécessaires, je me hâtai de quitter Paris; j'errai, sous un autre nom que le mien, de province en province; je changeois de lieu sans changer de cœur; je trouvois sans cesse mon trouble, mon malheureux amour, mon désespoir; je portois partout une image qui me persécutoit. Je m'arrêtai dans plusieurs couvents : mais l'instant heureux n'étoit pas encore venu, où je devois connoître la vraie source des consolations, et de la paix de l'ame. Je fais quelque séjour dans une petite ville distante à deux ou trois journées de Grenoble, et qui renferme peu de monde; je ne sais ce qui peut m'y retenir; j'y prends une maison écartée, qui est une espèce de solitude. Là, je vivois éloignée de toute société, ne conversant qu'avec une de mes femmes, qui m'est resté attachée; elle étoit la confidente de mes peines; elle recevoit mes larmes. Un vieux militaire renommé par sa probité et sa bienfaisance, recherche les occasions de me voir : je voulois le repousser par cette politesse froide et mesurée qui écarte les liaisons; il ne se rebuta point; il m'a avoué depuis, qu'il avoit entrevu que j'étois dévorée d'un profond chagrin, et qu'il avoit jugé que ses visites et ses conseils pourroient m'être de quelque utilité. Que vous dirai-je? Sinville, c'est le nom de mon bienfaiteur, entra par degrés dans ma confiance : je lui montrai l'étrange agitation de mon ame; je lui fis part de toutes mes foiblesses, de toutes mes inquié-

tudes, de ma désolation. Il daigna m'écouter avec bonté, mêla ses pleurs aux miens, gémit de mes souffrances. Après avoir épuisé, si je puis parler ainsi, mon attendrissement, cet homme respectable me présenta d'abord le secours de la raison; il donna de la vigeur à mon esprit; il éleva mes idées. Je commençai à essayer ma pensée; appuyée de ses réflexions, je jetai un coup d'œil sur tout ce qui m'environnoit: je vis que tout étoit ou trompeur ou trompé; que nous nous égarions bien loin hors de nous-mêmes, pour aller chercher un bonheur qui étoit en nous; que tout passoit, tout se dissipoit comme ces nuages colorés qui s'évaporent à l'instant qu'ils nous font illusion. Mes yeux enfin détournés de la terre se levèrent peu à peu vers le Ciel; c'étoit là que m'attendoit mon philosophe chrétien: il me parle avec autant de sentiment que de solidité, de l'Auteur suprême de notre être; il me conduit par le cœur aux vérités de la religion, m'en expose les conséquences utiles, les ressources innombrables, me la fait respecter, me la fait aimer. Oui, mes amis, j'ai connu que Dieu seul méritoit d'éternelles affections, qu'il devoit être l'unique objet auquel se rapportent nos plaisirs, nos peines; il est aussi notre unique consolateur: je ne l'ai que trop éprouvé.

Voilà donc votre rival, poursuit la baronne, en s'adressant à Sélicourt! il l'a emporté, et ne m'a laissé pour vous que des sentimens dont je n'ai plus à rougir. La marquise, continue madame Darmilli avec un sourire agréable, n'en sera point jalouse. Mais il faut que vous connoissiez mon guide; nous avons quitté

ensemble notre retraite, et nous y retournerons. J'ai voulu vous informer d'un changement si heureux, ayant toujours été persuadée que, malgré mes erreurs, vous preniez quelque intérêt au sort d'une infortunée, plus digne de compassion que de haine.

La marquise embrasse encore la baronne : — Ne parlons plus, ma chère amie, de nos malheurs, de nos fautes passées ; j'ai eu aussi des reproches à me faire : je devois, d'après moi-même sentir combien il est difficile de se vaincre, quand une puissance supérieure ne vient pas se joindre à nos foibles efforts... Ne parlons que du plaisir de nous être retrouvées, de resserrer les nœuds d'une amitié qui s'est toujours fait entendre au fond de mon cœur.

Elles se renouvellent leurs caresses. Sélicourt ne se lassoit point d'entendre madame Darmilli ; son esprit avoit acquis une force de raisonnement qui ne lui déroboit rien des grâces de la conversation.

Elle leur amène Sinville qui fut bientôt de leur société. La dévotion de cet honnête homme ne se montroit point sous cet air d'austérité et de rudesse, qui souvent effarouche plus qu'il n'inspire la confiance ; et un des premiers attributs de la vraie piété, est d'appeller l'humanité timide au-devant d'elle, de rendre la religion aimable, et si l'on peut dire, de lui faire abaisser sans effroi la majesté de ses regards sur le spectacle des foiblesses de la terre. Sinville savoit prêter à la vertu des charmes qu'elle n'emprunte point de la sagesse mondaine ; la sérénité de son ame respiroit comme un beau jour sur son visage, et en applanissoit les rides : toujours prêt à ouvrir son sein

aux plaintes de l'infortune, sa bienfaisance étoit sans faste, comme sa piété sans orgueil. Il n'imaginoit pas que personne pût lui être inférieur en aucun genre de mérite. Son penchant le conduisoit autant que son devoir; d'ailleurs il avoit cette gaieté intéressante que n'ont point les gens du monde, et qui est un des signes les moins équivoques d'une conscience irréprochable : quiconque le voyoit étoit forcé de l'estimer, et même de l'aimer.

Des qualités si essentielles le rendoient, chaque jour, plus cher à Sélicourt et à la marquise. Il en fit d'heureux prosélytes : ils se pénétrèrent des vrais principes de la félicité, et de la vertu : ils sentirent que la religion peut seule donner quelque consistance à cette ombre volage, que nous appellons la vie, et qui échappe toujours à notre poursuise, lorsqu'un secours surnaturel ne vient pas nous appuyer. Ils connurent que la vertu humaine n'est qu'un simulacre menteur qui nous en impose, qu'il est rare qu'elle ne tire point ses forces de l'orgueil ou de la vanité, qu'elle est incapable par elle-même d'atteindre à ce degré de perfection où la religion l'élève et l'affermit, qu'on ne sauroit séparer cet or de son alliage, si la sagesse mondaine ne le soumet à une épreuve supérieure aux recherches de la nature. Les deux époux durent aux entretiens touchants de Sinville, la connoissance de ce doux repos, de cet état paisible du cœur, volupté délicate, si peu sentie dans le tumulte des passions; devenus plus éclairés et plus vertueux, ils s'en aimèrent davantage.

Ils

à Paris, et à ne former qu'une seule maison. Madame Darmilli auroit bien souhaité ne pas se séparer de ses anciens amis : mais Sinville eut la fermeté de rejeter la proposition. Il prétendoit que le séjour de Paris corrompoit le sentiment et *dénaturoit* l'esprit : (c'est son expression) qu'on y respiroit, en quelque sorte, avec l'air, la frivolité, et une dépravation de mœurs qui entraîne presque toujours celle des idées. Il ajoutoit que pour être vertueux, il faut trouver le tems de s'entretenir avec soi-même, et qu'il n'y a que la solitude qui puisse agrandir l'ame, et étendre nos lumières. Il pensoit que la société fait éclore infiniment plus de maux qu'elle ne produit de biens et d'avantages. Combien d'hommes, observoit-il, sont confondus avec la multitude uniforme de la capitale, et ont à peine une existence, qui auroient conservé leurs traits particuliers, et joui de la dignité attachée à notre être, des priviléges de l'homme, s'ils avoient eu le courage de ne pas abandonner la province ! Rarement le caractère d'imitation ne détruit-il pas totalement le caractère propre; du moins il l'affoiblit, et le détériore beaucoup. Ce qu'il prête est bien au-dessous de ce qu'il ôte : c'est à cette sorte d'acquisition qu'on peut dire que le gain n'est pas comparable à la perte. Ce que nous appellons la politesse sociale, est bien différent de cette politesse pleine de candeur, et qui n'est autre chose qu'un instinct heureux de bienfaisance, et un épanchement d'humanité. Cet accord établi de faire circuler par un échange continuel, et d'accréditer le mensonge effronté, et la perfidie ténébreuse :

voilà tout ce qui a résulté de cette manie de s'attrouper, d'agir, de penser, pour ainsi dire ensemble. De là, plus de douceur, j'en conviens, plus d'affabilité dans les apparences, dans les manières : mais qui a donné le coup mortel à la vérité, et à la nature? qui oppose des barrières au génie, et lui fait prendre une physionomie monotone et triviale, et une démarche timide et languissante? qui rompt tous les nœuds de l'amitié? qui éteint les flammes du pur amour? qui détruit le charme que le mariage devroit avoir? qui de nos grands arbres enfin ne fait plus que de petits arbrisseaux rabougris? la société; c'est d'elle que nous viennent la plupart de nos vices, de nos chagrins, de nos malheurs. Je n'entends pas par l'éloignement de cette société, une retraite absolue, un détachement entier de tout ce qui nous environne : je veux du choix, de l'économie, de la sobriété dans nos liaisons, et que nous soyons la première personne avec laquelle nous vivions et nous conversions. Je me range du sentiment de cet Anglais judicieux, (1) qui compare nos Français, livrés au tourbillon du monde, à ces médailles altérées par un frottement continuel, et où l'on ne sauroit plus rien déchiffrer.

Tels étoient à peu près les entretiens de notre sage, qui brûloit de retourner dans sa solitude. Cependant il consentit à une sorte d'accommodement : il promit

(1) M. Sterne connu par plusieurs ouvrages où l'on distingue ce ton original, une des premières qualités de l'écrivain qui s'acquiert une réputation durable.

à Sélicourt et à sa femme de revenir, tous les ans, avec madame Darmilli, passer quelques mois auprès d'eux. Il leur tint parole, et cette union se fortifia toujours dans la pratique des vertus, et dans les douceurs d'un pur attachement.

SIDNEY.

SIDNEY

ET

VOLSAN,

ANECDOTE ANGLAISE.

J'ÉTOIS avant-hier, selon mon usage, au café de Guillaume. Après avoir épuisé la conversation sur diverses matières de politique, discuté gravement les prétentions de nos colons du nouveau monde, et cherché les moyens de concilier nos intérêts en donnant la paix à l'Europe, on vint à parler de philosophie et de philosophes; les uns se déclarèrent pour

Bacon, comme le premier qui parmi nous avoit ouvert la carrière des arts ; les autres pour Locke ; d'autres enfin pour Clarke, pour Newton, et ce dernier avoit le parti le plus considérable : on penchoit assez unanimement à le regarder comme le héros des sages de la Grande-Bretagne ; il étoit le créateur d'un système adopté de presque toutes les nations ; sa *Chronologie de l'histoire* même avoit de zélés partisans. Un gros homme qui nous écoutoit avec une espèce d'indifférence critique, et qui nous envoyoit au nez d'épais tourbillons de fumée, pose tranquillement sa pipe sur la table, et nous dit d'un ton imposant : Messieurs, vous n'avez pas la moindre idée de sagesse et de philosophie. Comment, nous écrions-nous tous à la fois ! Oui, poursuit-il, sans se déconcerter, mon philosophe à moi, est un homme qui sait faire du bien à ses semblables, et non de ces rêves-creux qui bornent leur petit orgueil à bâtir des romans scientifiques. A la bonne heure qu'Isaac Newton soit un grand homme, et que notre île s'applaudisse de lui avoir donné naissance, je souscris de tout mon cœur à un si juste éloge : mais je connois un plus grand homme que lui. Il n'a pas achevé ces mots, qu'il reprend sa pipe, et fume avec la même dignité.

Ces dernières paroles avoient excité une sorte de rumeur dans l'assemblée. Un plus grand homme que Newton ! quel est donc ce mortel si rare? on s'approche du fumeur, et une personne de la *coterie* le prie avec politesse de nous apprendre quelle étoit cette créature singulière qui l'emportoit sur ce philosophe, la gloire du peuple anglais. — Très-volontiers.

Je suis charmé qu'on rende des hommages publics à la vertu : elle n'a point d'autre salaire que la considération, et je ne doute pas que mon sage ne soit le vôtre... Holà, garçon, apporte-nous une bouteille de vin de *Porto*. Il est bon, messieurs, d'humecter le recit.

La franchise de cet homme extraordinaire nous sollicite à l'entendre; il annonçoit dans son extérieur et dans ses manières quelques traits de ressemblance avec ce digne chevalier Roger de Coverly, un des plus intéressans personnages de notre Spectateur; rangés tous autour de lui, nous le pressons de commencer son histoire. Oui, messieurs, reprend-il, après s'être abreuvé d'un grand verre de vin, je me flatte de vous faire connoître le vrai philosophe ; il y en a tant de faux ! c'est un or si dénaturé par son alliage ! je vous avouerai que, depuis quelque tems, je suis bien fatigué, bien excédé de tous ces pédans et de leurs sublimes productions; il n'y a point d'écoliers à Cambridge, point de femmelette qui en versant son thé, ne bégaient le jargon philosophique ; et *god-dam*, continue-t-il en agitant sa pipe avec violence, ce n'est pas à faire des livres qu'éclate la vertu : c'est à multiplier les bonnes actions, à se rendre utile aux hommes, à les soulager sous ce fardeau de malheurs qui semble être imposé à notre nature, à mériter en un mot le nom de leur bienfaiteur.

Ce début nous attache : — Tel que vous me voyez, j'ai lu comme d'autres beaucoup de sottises sérieuses;

(1) *God-dam*. Jurement anglais.

je me suis rempli la tête de mille fadaises magnifiques qu'il a plu au stupide orgueil humain d'appeller des connoissances; j'ai voyagé, j'ai vu une infinité de pygmées qui se croyoient des colosses, une multitude de nains qui s'élevoient ridiculement sur des hautes échasses, et dont la chûte seule peut amuser. J'ai connu aussi des insensés moins divertissans, qui crioient de toute leur force qu'ils étoient des sages. J'ai été frappé d'une foule d'erreurs grossières qu'on vouloit me donner pour des vérités incontestables, et j'ai éprouvé que les préjugés les plus absurdes étoient quelquefois pour notre bonheur, préférables à ces lumières métaphysiques qui nous brouillent la vue au lieu de nous éclairer. Ennuyé d'un spectacle aussi insipide que monotone, après avoir fait deux fois le tour du globe, je rencontre dans les Indes un de nos compatriotes nommé Sidney; il étoit dans le service de terre, et riche sans dureté et sans insolence; c'étoit l'homme le plus simple et le plus modeste; on eût dit qu'il avoit servi de modèle à ce rare personnage imaginé par notre célèbre Richardson, à ce chevalier Grandisson que bien des gens ont traité de création romanesque. Je m'empressai de me lier avec cet honnête Breton; chaque jour je découvrois en lui de nouvelles vertus; je me hâte d'arriver à mon histoire, et je supprime un nombre de traits dont un seul formeroit un brillant panégyrique. Voici donc la belle action de notre concitoyen, telle que je l'ai apprise de la bouche d'un de ses intimes amis, car il se garde bien de révéler ses bienfaits au grand jour. Vous ne serez pas étonnés que je vous la raconte avec tant

d'exactitude; je l'ai écrite de ma propre main : cela vaut mieux, à mon avis, que toutes les prétendues prouesses de vos Alexandres et de vos Césars, dont on se charge la mémoire avec si peu de fruit; je ne sais quand nos imbécilles barbouilleurs de papier se lasseront de consacrer la petitesse et le crime; l'oubli devroit être la punition des sots et des méchans.

Nous avions dans l'Inde une guerre à soutenir contre un nabab; Sidney occupoit un de nos premiers emplois militaires; dans une rencontre où nous obtînmes l'avantage, il apperçoit parmi les Marates, un Européen qui combattoit avec furie ; cet homme s'étoit élancé dans nos bataillons; il étoit pâle, égaré, tout couvert de sang; il avoit déjà tué plusieurs des nôtres; au moment qu'il frappe les regards de Sidney, il étoit acharné sur un soldat qui expiroit sous lui. Cette action atroce excita dans l'ame de l'Anglais un mouvement de surprise presque égal à son indignation; il ne peut croire qu'une telle barbarie n'ait pas une cause : il ordonne qu'on se saisisse de cet homme, et qu'on le lui amène vivant : on tombe sur ce furieux; on a de la peine à l'arracher de dessus sa proie, et on l'emporte privé de connoissance et perdant tout son sang dans la tente de Sidney.

Notre compatriote approche de ce forcené : il lui trouve une physionomie noble et intéressante, de ces traits qui annoncent une ame sensible; Sidney ne sauroit concilier ce que le visage de cet inconnu sembloit promettre, avec cet esprit de fureur qui l'avoit précipité dans le combat : il fait panser avec soin ses blessures. Malheureux jeune homme, s'écrie Sidney

en le regardant ! peut-on avoir une physionomie si touchante avec une ame aussi cruelle, aussi barbare ? d'où peu naître une contrariété si révoltante ?

On avoit bandé les plaies du prisonnier; il ouvre les yeux : — Voir encore le jour, des hommes, et ne pouvoir leur déchirer le cœur ! ne pouvoir détruire toute la race humaine ! ô Dieu ! Cet infortuné s'étoit élancé en proférant ce peu de paroles ; il retombe, referme les yeux, et veut s'arracher les linges appliqués sur ses blessures; on s'oppose à ses efforts, et il perd une seconde fois l'usage des sens. L'intérêt qu'il avoit fait naître augmente; Sidney recommande qu'on en ait un soin particulier, et il donne ordre qu'on l'avertisse aussitôt que le prisonnier viendra à sortir de l'espèce de léthargie où il étoit enseveli. Il faut, dit notre respectable concitoyen, que cet homme soit subjugué par quelque violente passion, ou que des malheurs éclatans lui aient rendu le genre humain en horreur. Il n'est point de cœur qui se livre de soi-même et sans être poussé par quelque grand mouvement à un tel excès de cruauté.

Il est ramené auprès de l'inconnu par le sentiment qui l'avoit déjà prévenu en sa faveur. A peine est-il arrivé, que le blessé rouvre une paupière mourante, et tente une seconde fois de déchirer l'appareil. Sidney cédant à sa générosité ordinaire, lui retient les mains : — Que faites-vous, monsieur, vous n'êtes pas parmi des sauvages; les Anglais sont des hommes.... Des hommes, s'écrie, avec un sombre désespoir, l'étranger ! des hommes !... et voilà les monstres que je voudrois étouffer ! S'il vous reste une étincelle de

pitié, que vous ne soyez pas tout-à-fait des lions, des tigres, laissez-moi courir à ma fin; c'est la seule consolation que j'attends, puisque je ne puis entraîner au tombeau tous ces perfides humains..... ô ! Ciel ! termine des jours affreux, délivre-moi d'une existence qui m'est insupportable... Vos efforts, continue-t-il, s'adressant au généreux Breton, sont inutiles; je saurai me procurer la mort, malgré vos secours odieux. A ces derniers mots, il se replonge la tête dans le lit, et il lui échappe une abondance de sanglots.

Ce spectacle attendrit Sidney de plus en plus; il redouble encore ses attentions pour ce malheureux, et en prend les mêmes soins qu'un père tendre eût pris de son propre fils.

Le malade par degrés, et comme malgré lui, revenoit à la vie, on l'entendoit pousser de profonds gémissemens; il versoit souvent de ces larmes que les ames sensibles, qui savent distinguer les diverses impressions de la douleur reconnoissent pour être les larmes du cœur, bien différentes de celles que fait couler la foiblesse, ou la tristesse pusillanime.

Le prisonnier enfin parut être forcé de céder aux soins généreux de notre concitoyen; il se montra même plus tranquille, et le regardant avec des yeux moins farouches : quoi ! monsieur, lui dit-il, vous êtes un homme et vous n'avez pas un cœur de fer ! ah ! croyez, soyez persuadé que je suis capable de reconnoissance.... mais, monsieur, quel est votre espoir? de me conserver la vie, la vie, qui est pour moi la source des maux les plus cruels, les plus

inouis ! oh ! puisqu'enfin j'ai trouvé un être compatissant, laissez-moi mourir ! par pitié, ne retenez point mon dernier soupir : ce n'est plus qu'un souffle que j'abandonne au créateur. Eh quoi, interrompt Sidney, en prenant avec bonté les deux mains de l'inconnu, vous ne voulez pas m'aimer ! Je suis Anglais, vous me paroissez Français : mais il n'y a point d'ennemis pour le cœur de Sidney ; il saura vous consoler... il est l'ami des infortunés. — Il seroit des amis !.... Ah ! monsieur, j'ai trop vécu; mon ame est accablée de douleur; vous m'avez vu égaré, furieux, m'acharner sur des hommes... ils m'ont rendu barbare ! A ce mot, un torrent de larmes amères s'échappe de son sein ; il reprend : non, monsieur, je ne suis point un cruel, un monstre ; j'ai un cœur, oui, j'ai un cœur, et c'est-là mon supplice !

Il répand de nouvelles larmes. Sidney l'embrasse. — Allons, jeune homme, du courage ; mon ame vous est ouverte ; je n'en doute point, la cruauté vous est étrangère, vous n'êtes point barbare ; à travers cet excès de fureur, j'ai démêlé votre caractère, il étoit empreint sur votre front, au milieu des traces de sang qui le souilloit. — Eh ! monsieur, je suis bien loin d'être inhumain ; jugez de mon désespoir : ils m'ont forcé à me dégrader, à me dénaturer... je me fais horreur à moi-même ! hommes si indignes de ce nom, vous savez, cruels, si j'étois fait pour vous aimer ! — Mais, cher étranger, où avez-vous donc vécu ? parmi les monstres des forêts ? — Plût au Ciel que je n'eusse pas eu d'autre société ! eh ! quelle bête féroce est plus à craindre que l'homme ! c'est parmi mes

semblables, chez le peuple le plus doux, le plus poli que j'ai vécu, en France, à Paris.

Sidney l'amène insensiblement à lui confier ses peines; il se relève sur un bras, cherche à rassurer sa voix languissante : — Vous me paroissez digne que je me justifie à vos yeux : apprenez donc mes malheurs, et jugez si ma haine pour la vie et pour les humains n'est pas fondée.

Paris m'a vu naître, je suis originaire d'une province où la noblesse est peu favorisée de la fortune; tous mes aïeux ont servi avec distinction; mon père avoit cru trouver dans la capitale, la récompense de leurs services, et ces distinctions qui seules peuvent payer la vertu; entraîné par un parent maternel qui s'étoit opposé à son goût pour les armes, il avoit cédé, il avoit embrassé un état où l'intrigue et l'art de s'enrichir doivent appuyer le mérite; il ne fut que trop puni de sa complaisance; loin d'acquérir du bien, il perdit même celui qu'il avoit reçu de sa famille; trompé par des espérances sur lesquelles vingt ans d'un malheur assidu n'avoient pu l'éclairer, il crut adoucir sa triste situation en épousant une demoiselle très-bien née, qui joignoit à une vertu inaltérable une beauté singulière. Ma mère partagea avec fermeté la malheureuse destinée de mon père; son courage augmenta avec ses disgraces; elle eut à combattre plus que l'infortune, les séductions de ces hommes puissans qui imaginent que rien ne leur doit résister, parce qu'ils ont pour eux le crédit et l'opulence. Deux de mes frères moururent les armes à la main; ma mère survécut peu à cette perte; de tous ses enfans il ne restoit

qu'une fille et moi; mon père avoit beaucoup de peine à nous élever; l'indigence même commençoit à nous presser.

Je passerai rapidement sur mes premières années; j'étois né sensible; c'est-là le principe de mes revers et de mes chagrins; mon ame se peignoit sur ma physionomie; elle n'exhaloit que l'humanité, la tendresse; funeste présent du ciel ! je m'affermissois dans l'idée que la vertu, la probité, la sensibilité peuvent rendre heureux; que les hommes étoient obligeans, empressés à consoler, à secourir leurs semblables; je n'étois pas sorti du berceau, que j'avois déjà des livres entre les mains : voilà les premiers séducteurs qui m'ont égaré ! qu'ils m'ont trompé cruellement ! C'est dans ces miroirs imposteurs que j'avois observé, étudié la race humaine; j'avois lu qu'il y avoit des héros, des sages, des cœurs bienfaisans, des amis zélés, des hommes en un mot, et mon ame aimoit à s'ouvrir à cette chère illusion, et à s'en remplir; je regardois la politesse comme l'expression fidelle de la sensibilité; je ne pouvois pas croire que la bouche ne fût point l'organe du cœur; tout ce qu'on me disoit avoit pour moi l'attrait de la vérité : c'est avec cette façon de penser ou plutôt de sentir, que j'entrai dans le monde. Ma naissance, quelque goût que j'avois pour ces chimères qu'on appelle les beaux-arts, et qui ne servent, dans la plupart des hommes, qu'à émousser le sentiment, au lieu qu'elles le nourrissoient et l'enflammoient en moi; mon extrême envie de plaire; ce besoin d'aimer que je répandois sur tout ce qui m'entouroit, ma candeur enfin : ce sont

les titres que j'apportois dans la société, et je leur attachois quelque valeur. Je ne tardai pas à croire à tous les mensonges grossiers de la vie ; j'embrassai avidement tous les fantômes, ceux même qui sont les plus faciles à s'évanouir : je crus aux grands, aux amis, aux bienfaiteurs, aux honnêtes gens, aux ames compatissantes, à ces ames sublimes qui aiment la vertu pour elle-même ; je crus à tout ce qui devoit être et qui n'est pas ; j'avois respiré avec la vie une hauteur d'ame qui répugnoit à ce que l'on appelle le talent de faire fortune. J'étois d'une délicatesse peut-être trop scrupuleuse sur les moyens ; ces souplesses parées du coloris de la bienséance, me paroissoient des bassesses honteuses et dégradantes, et je pensois que mes amis, car les amis étoient ma chimère favorite, me sauroient quelque gré de cette noblesse de caractère ; je cherchois à mériter l'estime qu'ils sembloient me prodiguer, et sur-tout j'étois jaloux de conserver ma propre estime, ce sentiment qui seul maintient la dignité de l'homme. Les plus brillantes sociétés m'ouvroient l'entrée de leurs maisons. Je ne vous parlerai point des femmes : j'ai beaucoup moins à m'en plaindre que des hommes ; elles savent répandre des grâces jusques sur leurs imperfections, et l'on pardonne leur légèreté, leurs inconséquences, leur foiblesse de caractère en faveur de leurs agrémens ; du moins ont-elles une teinte de douceur et d'humanité qui corrige le révoltant des mauvais procédés ; elles n'offrent pas, comme les hommes, le tableau en grand de l'insolence et de la dureté. Autre songe où j'aimois à m'enfoncer : j'imaginois que lorsqu'on étoit riche, on ne

devoit connoître et goûter de bonheur que celui d'être utile, et de verser des bienfaits : c'étoit le seul plaisir que j'enviois à l'opulence.

Au milieu de cette ivresse, je m'apperçus qu'il falloit m'occuper sérieusement de moi; je voyois l'adversité approcher à grands pas; on me disoit que j'avois des talens, et qu'il me seroit aisé de subjuguer ma funeste destinée. Que vous dirai-je, monsieur? me voici arrivé au moment où les hommes se présentent à mes regards dans leurs véritables attitudes; le flambeau de l'infortune éclaire bien plus que celui de la raison; mon père m'annonce que la perte d'un procès vient d'entraîner sa ruine totale; il n'avoit eu d'autre appui que son bon droit. Je n'eus pas besoin d'être excité par le devoir; le penchant seul me dictoit ce que je devois faire. Durant quelques années, je saisis tous les moyens honnêtes de procurer à mon digne père des adoucissemens dans son indigence; il étoit pauvre, et il en devint plus cher, plus intéressant à mon cœur; je prononçai le nom sacré de père avec plus de respect et de tendresse. Admis dans les cercles des grands, je me flattois qu'ils seroient attendris sur mes peines; sans rougir de ma situation, ni sans m'enfler de cet orgueil ridicule dont souvent s'étaie le malheur, je découvris la facheuse extrémité où j'étois réduit; je leur présentai sur-tout les larmes de mon père, une longue vie irréprochable, les derniers soupirs d'une honorable vieillesse : ils mirent une dignité familière dans leurs promesses, et me développèrent tout le faste et toute la morgue du protecteur, à moi qui aurois cru les avilir, si j'avois été assez

méprisable pour descendre au rôle de protégé; insensé! je les aimois, et l'on ne sauroit aimer, que l'on ne s'avoue dans l'ame une certaine égalité sans laquelle ne peuvent exister, ni amitié, ni plaisirs de société; ces esclaves de cour ont d'autres esclaves plus dénaturés cent fois que leurs indignes maîtres, et ces lâches valets me firent boire le malheur et l'humiliation jusqu'à la lie; cette première épreuve me pénétra d'indignation. Croiriez-vous qu'un de ces *petits grands* disoit un jour à plusieurs de ses pareils, à propos de quelques plaintes touchantes et énergiques qui m'étoient échappées : *Il seroit fâcheux que cet homme fît fortune, il est amusant avec ses plaintes ; cela lui donne un ressort d'imagination qui produit des saillies divertissantes.* Ne voulant donc pas servir de spectacle ni d'aliment à l'oisiveté cruelle de ces barbares élégans, je crus que je trouverois dans les gens de lettres ces sentimens que leurs prétendus Mécènes m'avoient refusés; je me disois : Ces précepteurs des hommes doivent posséder toutes les vertus; ils en font à chaque instant l'éloge; ils leur prêtent sur le théâtre tous les charmes de l'esprit, toute la force du génie; que sera-ce des philosophes, de ces sages qui ne sont enflammés que de l'amour de l'humanité, qui de ce mot sanctifient tous leurs discours, toutes leurs pages, qui ont évalué toutes les chimères dont les autres hommes sont la dupe, et qui ne respirent que leur instruction et leur bonheur? Je volai à ces espèces de souverains de la raison humaine, avec une noble confiance; je versai mes larmes dans leur sein : leur sein fut une terre aride où mes pleurs

se perdirent, sans aucune sorte de consolation; je vis avec douleur que l'esprit est un imposteur qui prend tous les masques; que ces superbes déclamateurs, ces panégyristes des vertus étoient de vils charlatans qui se rioient tout bas de l'enseigne qu'ils affichoient; qu'en un mot ils étoient durs par système; que hors d'eux, de leur petite réputation, de leurs intérêts, ils étoient étrangers à tous ces plans de législation et de sagesse qu'ils consignoient avec un faste dégoûtant dans leurs livres; je fus convaincu qu'ils étoient dévorés plus encore que tous les autres humains, d'envie, de vanité et d'ambition; que leur basse et inquiète jalousie ne connoissoit rien de sacré, et étoit toujours ardente à s'immoler de nouvelles victimes; qu'ils étoient d'autant plus coupables, qu'ils avoient plus d'expérience et de lumière.

Je ne vous offrirai point des détails plus cruels les uns que les autres; je reçus mille outrages; mon cœur fut percé de mille coups, et ces blessures si profondes, si vives, se multiplient à l'infini pour les ames sensibles. A l'égard des riches, ma rage se ranime à cette seule idée; ils sont prostitués à tous les vices, et toujours prêts à commettre tous les crimes; leur insolence peut seule égaler leur inhumanité; ils ne prennent pas même la peine de cacher l'airain de leur ame, au lieu que les grands s'efforcent de parer leur dureté d'un extérieur de politesse. Il semble que l'opulence soit un titre pour cesser d'être homme, et le spectacle, sans doute, le plus indifférent pour ces vils favoris de la fortune, ce sont les souffrances du malheureux; oui, monsieur, les forêts, les cavernes ne renferment

point d'êtres plus féroces ! Ah ! si un infortuné veut s'arracher à sa douleur, à la conscience de sa misérable situation, qu'il rejette, qu'il fuie la société des riches, qu'il espère plutôt des secours du dernier des indigens : il en obtiendra du moins la pitié, ce sentiment de compassion qui console et qui arrête les larmes du cœur.

Ce n'est pas à moi que quelqu'un aura le front de dire que je n'ai point vu dans leur véritable jour ces diverses espèces de monstres qu'endurcit l'opulence ; que je les hais ! et que dans mon cœur je les ai couverts de la boue du mépris le plus outrageant ! Le bourgeois hébêté pourroit penser, sentir, s'il avoit la force de se dégager de cet esprit servile d'imitation, qui le rend le singe mal-adroit des grands, et lui insinue cette funeste passion du luxe, la mort de tout sentiment d'honnêteté ; il se courbe tout entier sous le travail de sa fortune, parce qu'il attache sa considération, ses plaisirs même, toute son existence à la fortune : il calcule par ses revenus les degrés de son bonheur et de sa réputation, cette vie factice, le tourment de la vie réelle ; mes chagrins n'auroient fait que glisser sur cette classe d'hommes, à qui cependant il ne manque que de céder à son bon naturel pour être de la première espèce. Pour ce qu'on appelle le peuple, c'est de la fange à peine animée, qui ne se conduit que par un intérêt sordide, dont le grossier mécanisme est aisé à saisir : ils pleureront sur le sort d'un infortuné, et dans le même instant ils lui perceroient le cœur, si sa mort leur faisoit gagner un denier de plus que ce qu'ils retirent de leurs travaux.

J'avois enfin parcouru tous les états, et j'aspirois à découvrir un homme. Ce cœur sensible, me dis-je, sera parmi ces créatures arrachées aux prestiges du monde, qui professent une religion, l'ouvrage d'un Dieu de bienfaisance, qui, tous les jours, vont au pied des autels, se pénétrer du pur esprit du christianisme. Ces derniers coups, monsieur, m'étoient réservés : c'est-là que j'ai trouvé des sécheresses de sentiment, le tuf de la dureté même. La pieuse inhumanité est la plus barbare de toutes. J'en ai reçu des consolations plus mortifiantes, plus homicides que des outrages. Quelle compassion que celle d'un faux dévot ! Alors désespéré, plein d'une sombre fureur, je tombe aux genoux de mon père... ô mon père, m'écriai-je ! nous touchons à la plus affreuse extrémité ; je me flattois que ma jeunesse vous serviroit d'appui ; mes espérances s'évanouissent ; tous les cœurs sont fermés à mes larmes, et elles ne coulent que pour mon père. Ah ! qu'allez-vous devenir ? Tout ce qu'il plaira, mon cher enfant, au maître souverain, me répond le digne vieillard ; me seroit-il difficile de mourir ? je suis au bout de ma carrière ; c'est toi qui m'arraches des pleurs, ô mon fils ! ma vie, tout mon bonheur étoient en toi, et je vais expirer en te laissant pour héritage, mes larmes et mes malheurs... ô mon cher fils ! aurois-je cru que les hommes fussent si insensibles ?... Va, que mon sort ne t'inquiète point ; cherche seulement à conserver tes jours, ces jours qui sont réellement les miens, et laisse-moi sur le bord de ma fosse, où je tomberai sans peine, si l'Être suprême se désarme à ce prix, et rend sur la terre mon cher enfant plus heureux.

heureux. A ces mots, mon tendre père me presse dans ses bras, avec des sanglots, me serre contre sa poitrine..... ah ! monsieur, cette image est encore sous mes yeux !

Il est inutile de vous présenter toutes les démarches humiliantes et sans effet où je descendis : c'étoient autant de degrés de douleur par lesquels je passai, et qui m'enfonçoient de plus en plus dans le malheur. Je n'envisageois que mon père et son infortune : voilà le seul objet qui frappoit mes regards, le seul motif qui me déterminoit. Dans ma médiocrité, le dirai-je, monsieur ? dans mon indigence même, j'avois goûté la douceur de rendre quelques services ; souvent j'avois fait plus que de me priver du nécessaire, je m'étois exposé aux humiliations, aux menaces d'être traîné en prison, pour obliger des infortunés ; je leur avois, en quelque sorte, ouvert mon cœur pour les soulager ; après de telles actions, comment ne me serois-je pas flatté d'avoir des amis ? et tous ces amis se perdirent à mes yeux, comme de foibles vapeurs, ils ne me laissèrent voir que des ingrats, ou des ennemis implacables, acharnés à ma perte et à celle de mon père ; quel étoit mon crime ? je les avois vûs dans l'abaissement de la misère, et ils avoient eu besoin de mes secours.

Il nous restoit une ressource : ma sœur avoit épousé un gentilhomme qui, sans être opulent, se trouvoit dans une situation agréable ; il aimoit beaucoup sa femme, et elle avoit reçu de mon père les marques de bonté les plus tendres ; je ne doutai pas un moment qu'elle n'engageât son mari à nous être de quelque

utilité dans des circonstances si pressantes; je cache avec soin mon projet à mon père; je craignois d'alarmer sa délicatesse; je vole vers ma sœur qui m'oppose une froideur que mon amitié m'empêcha d'abord de remarquer; je lui fais part de nos peines; elle apprend enfin le sujet qui m'amenoit; à chaque parole, son visage s'altéroit et perdoit des traits d'attachement et de familiarité; son insensibilité la trahissoit et se déployoit par degrés sur son front; elle me répond, en balbutiant des mots entrecoupés, que son mari faisoit bâtir, qu'il avoit des enfans, que les devoirs d'une mère étoient de s'immoler à sa famille : mon père, ajouta-t-elle, a manqué de conduite; il a rendu service à des parens, à des amis, qui aujourd'hui sont plus riches que nous; qu'il leur découvre son état; j'en suis fâchée, je ne puis que le plaindre. Et vous, continue-t-elle en prenant le ton protecteur, avec vos talens, par quelle singularité n'obtenez-vous pas une place? il faut se dompter, se conformer à sa situation..... vous n'aurez jamais l'esprit de la fortune. —Je n'aurai jamais un cœur de fer, le cœur d'une sœur dénaturée, adieu barbare; votre père expire de misère, et c'est vous qui le laissez mourir, vous qu'il aimoit si tendrement! allez, malheureuse, puissent vos enfans ne vous pas punir de votre crime! vous ne me reverrez jamais.

Je m'arrache avec précipitation de cette détestable demeure. Je reviens auprès de mon père; je veux lui dérober ce nouveau sujet de chagrin : il pesoit trop sur mon cœur, il m'échappe : — Sachez ce qui m'a éloigné de vous pendant trois jours. J'ai cru que vous

aviez encore une fille, que j'avois encore une sœur : j'ai rencontré un monstre d'inhumanité; mon père, elle m'a refusé les moindres secours, des secours pour vous, et elle vous doit la vie, son état ! Mon enfant, repart le vieillard courageux, qui s'efforçoit de repousser ses pleurs, sans doute c'est un coup affreux d'essuyer des traits de dureté de ceux qui tiennent de nous leur être, que nous avons portés dans nos bras, pressés contre notre cœur.... c'est le comble de l'infortune : mais mon Dieu et mon fils, poursuit-il, en m'embrassant et en me couvrant de ses cheveux blancs et de ses larmes, me consolent; ils recevront mon dernier soupir. Il faut encore pardonner à ta sœur; elle est dépendante d'un mari, et ses enfans... —Eh ! mon père, c'est-là ce qui devoit lui faire sentir tous vos droits !

Vous pleurez, interrompt l'inconnu : hélas ! monsieur, je ne vous ai encore rien dit... on plonge mon père, mon malheureux père dans le fond d'une prison; je vais me jeter aux pieds d'un créancier impitoyable; je les embrasse avec des cris; il n'est point de prières, point d'humiliations auxquelles je ne m'abaisse : rien ne peut l'attendrir; il me repousse avec férocité; et j'ai été couvert de tant d'opprobres sans me venger ! je ne lui ai point arraché la vie ! l'infortune anéantit, et c'étoit celle de mon père qui remplissoit toute ma sensibilité; j'en étois pénétré; j'implorai tous les secours, les plus foibles, les plus sacrés; ils me furent tous refusés. Je me défis du peu d'effets que je possédois. Enfin, monsieur, je vais vous offrir le tableau le plus horrible, le plus déchi-

rant : mon père en prison, y mourant de misère, n'ayant d'autre soutien, d'autre consolateur que son fils malheureux, son fils abandonné de la terre entière, dénué lui-même de tout, entouré de monstres, de rochers... monsieur... je suis homme de condition... j'ai l'ame la plus haute, la plus éloignée de ramper... il s'agissoit d'un vieillard, d'un père dont je retenois le dernier soupir... la nature me parle; la voix du sang me crie; je m'immole; je me dompte; je me résous pour ce père infortuné à la situation la plus dégradante...

Ici, le prisonnier a la voix étouffée par une abondance de sanglots.

Généreux Anglais, le croiriez-vous? que vais-je vous révéler?..... je fus réduit par ces cruels à demander l'aumône pour l'auteur de mes jours; j'attendois la nuit, et d'une voix noyée dans les pleurs, de cette voix sombre, l'accent de la profonde douleur, je réclamois la pitié de ces monstres dont j'aurois voulu déchirer le sein.

A ces derniers mots, Sidney avec des larmes qui couloient le long de ses joues, presse l'étranger dans ses bras. — Excellente créature ! que votre ame est belle ! et que vous méritez des amis ! Je comptois, poursuit l'inconnu, ces aumônes, quel mot ; monsieur ! par autant de parties de mon cœur, qui sembloient se détacher de mon sein; avec de si honteuses et de si foibles ressources, j'avois du moins la consolation d'arrêter le souffle d'un père expirant. Mais je n'étois pas assez brisé sous le fléau de la fortune : on m'arrête comme un de ces misérables de profession

qui mendient, pour entretenir leur lâche et punissable oisiveté; je crie aux tigres qui m'entourent : c'est pour mon père, c'est pour mon père que je suis descendu à cette bassesse; il est en prison, et sa vie dépend de ma promptitude à lui porter des secours; au nom de l'humanité... si vous avez un père... on ne m'entend point; on m'enferme dans une espèce de cachot destiné aux malfaiteurs. Je demande à être traîné aux pieds du magistrat; j'y suis conduit; il s'arme d'abord d'un front sévère, et me fait les questions d'un juge qui va prononcer contre moi. Hélas ! monsieur, lui dis-je, oui je demandois l'aumône; assurément je ne suis pas fait pour m'abaisser à des moyens si ignominieux; je suis homme de naissance, et je saurois peut-être mourir mieux que tout autre : mais, monsieur, mon père est dans la plus affreuse misère; il est en prison, et c'est pour lui que je réclamois la charité publique, la charité pour l'auteur de mes jours! Le magistrat, touché, me renvoie et me promet son appui; il meurt, et je perds avec lui toutes mes espérances. L'âge enfin est le seul protecteur qui agisse en faveur de mon père; les loix lui ouvrent la porte des prisons; il en sort; j'obtiens sur un vaisseau marchand un poste des plus médiocres, et qui me procuroit à peine de quoi vivre. Vous concevez que mon premier sentiment fut pour mon père; je cours à lui; nous sommes impatiens de nous rendre au lieu fixé pour notre embarquement; je prends mon père dans mes bras, et je le porte au vaisseau. — Allons, cher et malheureux père, hâtons-nous de fuir cette terre de crimes, où la vertu, l'humanité sont écrasées sous les

pieds insolens du riche et du coupable ; abandonnons les sauvages d'Europe : les tigres d'Asie nous seront peut-être moins cruels; puisque j'ai de quoi entretenir mes déplorables jours, vous vivrez, ô mon père, vous vivrez... Hélas ! je n'ai d'ami que vous ! oublions jusqu'au nom de ma patrie ! eh ! mon père.... ce n'est pas aux malheureux qu'il convient d'aimer !

Je ne vous ai raconté jusqu'ici qu'une partie de mes disgraces : mon cœur en connoît d'autres, monsieur, et sans doute les plus amères, après celles que me faisoit éprouver la déplorable situation de l'auteur de mes jours. Les infortunés ont l'ame plus préparée que celle des heureux à recevoir les impressions de la tendresse ; le malheur entraîne avec soi une sombre mélancolie où se concentrent les grandes passions, et d'où elles s'échappent : j'osai donc aimer. Je vous dérobe des détails que je dois éloigner. L'objet de mon amour étoit une jeune personne, fille unique, et qui avoit des prétentions à une fortune trop considérable pour que je m'exposasse à demander sa main ; et quelle femme auroit voulu partager l'effroyable destinée qui me poursuivoit ? La raison, l'honnêteté m'imposoient donc la nécessité de me taire ; tout m'ordonnoit de subjuguer un penchant qu'il m'étoit défendu d'inspirer. Je n'écoutai point la raison, le devoir ; je fermai les yeux sur mon affreux état ; j'écoutai l'amour ; je ne vis que les charmes de Julie ; c'est le nom de l'adorable personne qui régnera dans mon cœur jusqu'au dernier soupir ; elle vola en quelque sorte au-devant de mon aveu, soit qu'elle m'aimât autant que je l'aimois, ou soit

qu'elle attachât de la délicatesse à prévenir la tendresse timide d'un infortuné, et qu'elle voulût par son amour me dédommager de mes peines, et me consoler. Nous nous dîmes enfin tous deux que nous brûlions l'un pour l'autre. Que ces épanchemens versoient de douceurs dans mon ame ! quelles délices je goûtois à me prosterner aux pieds de Julie, comme à ceux de ma divinité suprême !... non, monsieur, il n'y a que les malheureux qui sachent aimer, et c'est pour eux que cette passion a toute sa force et tout son enchantement ; quelle volupté m'enivroit, lorsque c'étoit la main de ma maîtresse qui essuyoit mes larmes ! quelle plénitude ravissante elle apportoit dans mon sein ! Julie m'aidoit à supporter le fardeau de la vie, et notre amour étoit d'autant plus enflammé, qu'il étoit exempt de remords, et que la vertu n'avoit rien à nous reprocher ; cette passion si dévorante étoit l'unique secret que j'avois pour mon père. Un parent de la demoiselle lit dans nos cœurs : de jeunes personnes connoissent peu l'art de la dissimulation ; il me demande un entretien particulier. Monsieur, me dit-il, je débuterai avec vous par une confiance qui ne vous offensera pas ; je crois que vous méritez l'estime de tous les honnêtes gens, et on vous l'accorde déjà malgré votre extrême jeunesse ; vous êtes d'une naissance et d'une figure qui semblent m'assurer que la probité vous conduira. Je me suis apperçu que ma nièce étoit peut-être trop pénétrée des sentimens qui vous sont dus ; je vous le redis avec plaisir, monsieur, vous me paroissez avoir l'ame délicate et éclairée sur les devoirs de l'honneur ; vous êtes sans bien,

et ma nièce aura quelque fortune... Je le sais, monsieur, interrompis-je avec vivacité, je sais que votre nièce est la plus adorable des femmes, et que je suis le plus malheureux des hommes; je n'ai point vu ses richesses, monsieur, j'ai vu ses charmes, ses vertus. Oui, il y auroit de la lâcheté à moi de vous le cacher: j'aime éperdument la divine Julie; je mourrois mille fois plutôt que de cesser de l'adorer; c'est un sentiment trop cher, trop nécessaire à mon cœur, et il ne s'éteindra qu'avec ma vie. Je pourrois, monsieur, vous offrir l'avantage de ma naissance, vous dire que j'ai droit de prétendre à tous les emplois: mais qu'est-ce que la naissance, la vertu, la pure tendresse, quand on est sans fortune? voilà mon crime, monsieur... eh bien! vous me connoîtrez, vous me connoîtrez...

Je quitte brusquement ce parent de Julie en versant un torrent de larmes; j'ai pourtant la force de me contraindre en présence de mon père: mais lorsque je me trouve seul, c'est en ce moment que je ressens toute l'horreur de ma situation. —Renoncer à voir Julie! renoncer à l'aimer! étois-je capable d'un tel effort? je pouvois mourir privé de sa vue: mais vaincre une passion qui étoit mon ame même!.... jamais le cœur humain n'éprouva des combats plus violens; non, jamais il ne fut plus bouleversé. Au milieu de ce désordre de ma raison et de tous mes sens, la vérité, l'honneur faisoient entendre leur voix; n'étois-je pas insensé, coupable même de séduction de céder à un penchant qui blessoit les intérêts de ce que j'aimois le plus au monde? un amour qui ne sait

pas se sacrifier connoît-il la délicatesse et toute l'étendue du sentiment? quelle est donc ma tendresse? je balance à m'immoler à tout ce que j'adore ! goûtons le plaisir d'aimer assez Julie pour m'oublier, pour m'anéantir entièrement ; n'envisageons qu'elle seule ; rendons à cette fille divine tous les droits que la pitié sans doute plus que l'amour, semble m'avoir donnés sur son cœur.... Qu'elle soit heureuse, et que j'expire de mille morts !... qu'elle soit heureuse... et le sera-t-elle, si un autre me ravit sa main? quel est le comble du bonheur sur la terre, si ce n'est l'amour véritable, un amour aussi vif, aussi pur, aussi vertueux que le mien? Personne, non, personne n'aimeroit Julie comme je l'aime ; et elle partage mes transports ; elle jouira de la félicité même ; elle trouvera tout dans un cœur qui ne sent et ne respire que par le sien ; ma naissance, appuyée de sa fortune, m'élevera à des places qui dédommageront sa famille de mon adversité... La dédommager du malheur où je l'entraînerai : car mon affreuse destinée est une contagion que je répands sur tout ce qui m'environne ! dérober Julie à l'éclat qui l'attend et qui lui est dû ! vouloir qu'elle verse avec moi des larmes, qu'elle se couvre de mon humiliation !... je n'aurai point cette barbarie ; content d'adorer Julie en secret, il me restera encore la satisfaction de répandre des larmes pour elle... je hâterai l'instant de ma mort ; je m'arracherai une vie odieuse... et mon père... qui prendra soin de ses jours?

Je n'achevois pas ces mots, que ce digne vieillard s'offre à mes yeux ; je cours à lui, comme emporté par

un mouvement involontaire ; je tombe à ses genoux ! ô le plus tendre des pères, lui dis-je au milieu des sanglots, vous me voyez dans une situation.... eh ! pourquoi m'est-il défendu de mourir ? mon père me relève promptement, m'embrasse avec cette effusion de l'ame qui caractérise la tendresse paternelle. — Qu'as-tu, mon cher enfant ? quel nouveau coup est venu nous frapper ? — C'est moi, mon père, c'est moi que tous les coups déchirent. J'ai du moins cette consolation, que vous ne partagez pas avec moi l'excès de l'infortune ; mon père, pardonnez si jusqu'ici je vous en ai fait un mystère ; je sens toute ma faute, j'en suis puni ; mon père... j'aime, je succombe sous une passion que je dois étouffer. — Quoi ! mon fils, tu connoîtrois l'amour ! — J'en ressens toutes les fureurs, tous les maux ; mon état n'étoit pas assez déplorable !

Enfin, monsieur, j'apprends à mon père l'origine et les progrès de cette malheureuse passion ; je ne lui cachai point le cruel entretien que je venois d'avoir avec ce parent de Julie, toutes les mortifications qu'avoit essuyées mon amour ou plutôt mon orgueil. Mon père m'écouta avec bonté ; ce n'étoit pas un censeur sévère, un vieillard endurci par les disgraces et par les années, qui combattoit mon penchant ; c'étoit un ami tendre et compatissant, qui me plaignoit et qui me consoloit, en m'ouvrant les yeux sur les dangers presque inséparables des passions. Mon fils, me disoit-il, ce dernier trait manquoit à tous ceux qui nous accablent. Nous ! oser être sensibles ! aimer ! sais-tu que c'est une espèce de grâce qu'on fait aux

infortunés que de les laisser exister? cher enfant ! les malheureux ne sauroient trop resserrer les besoins de leurs cœurs. Hélas ! tu vois où l'amour conduit. Ce respectable père s'arrête là en gémissant et me serrant contre sa poitrine. — Mon fils; si je n'avois pas aimé, aurois je la douleur de souffrir dans un autre moi-même? que dis-je, tes malheurs me sont mille fois plus sensibles que les miens; j'ai peu de jours à vivre et je te laisse peut-être une longue carrière de chagrins à parcourir; quel présent, mon fils, je t'ai fait, en te donnant la vie ! crois-moi; c'est ton ami qui te parle, qui t'embrasse; repouse un sentiment qui ne peut qu'ajouter à tes peines; on endure tout, jusqu'aux horreurs de la mort: mais on ne peut supporter l'humiliation, et la famille de Julie ne te pardonnera jamais notre adversité; accoutumons-nous à nous suffire à nous-mêmes; viens puiser dans mon sein des consolations que tout l'univers nous refuse; aie le courage de ne plus chercher la vue de Julie; tu l'aimes, dis-tu? — Si je l'aime, mon père ! jugez-en par le désespoir où vous me voyez; c'est vous, c'est vous, qui me retenez à la vie; mon foible appui vous est nécessaire... — Hélas ! mon fils, le fardeau de ma misérable existence ne t'embarrassera pas long-tems; ce sont tes seuls intérêts qui me touchent; puisque Julie t'est chère, ne va pas suivre mon exemple: j'ai rendu ta mère malheureuse: eh ! qu'il est cruel de faire couler les larmes de ce qu'on aime ! j'adorois ta mère; le même amour nous unissoit, et je l'ai vu souffrir, se dessécher de douleur sous mes yeux. Ah ! mon fils, quel spectacle ! épargne-toi, épargne-toi de pareils tourmens. N'ar-

rache pas Julie au bonheur que tout semble lui promettre; et sans doute je supporterois mon infortune avec plus de résignation, s'il n'y avoit sur la terre que moi seul de malheureux!

Je ne pouvois quitter les bras paternels; on diroit que la nature a mis l'adoucissement de nos maux dans le sein des auteurs de nos jours, et que la mort est plus affreuse lorsqu'on ne peut exhaler sa vie dans leurs embrassemens. Que mon père ne m'a-t-il fermé la paupière!

Je lui obéis; je ne retournai plus dans la maison de Julie: mais quel horrible supplice j'éprouvai! combien de fois je fus près de manquer à la parole qui m'engageoit! je revoyois incessamment sa demeure; mes yeux y étoient toujours rappellés; mon ame, si je puis le dire, ne la quittoit point. J'obtins enfin l'emploi dont je vous ai parlé. Je pressai notre départ; eh! pouvois-je assez-tôt abandonner un pays où tout paroissoit armé contre moi? Si je jetois quelques regards sur la France, c'étoit pour me dire en secret: C'est-là que je laisse tout ce que j'adore; chaque instant, chaque flot ajoutoit à l'intervalle qui me séparoit de Julie; c'en est fait, je ne la verrai plus! non, je ne la verrai plus! cependant je lui avois écrit cette lettre au moment que j'entrois dans le vaisseau qui m'emportoit loin de cette partie du monde où mon amour, où mon cœur est demeuré.

« Mes transports, divine Julie, peuvent enfin éclater! je ne doute point que vous ne soyez instruite » des raisons qui m'ont forcé à fuir votre présence;

» votre parent est venu m'éclairer sur mes devoirs;
» il auroit pu ménager davantage ma sensibilité : mais
» il faut être malheureux, comme je le suis, pour
» connoître ces délicatesses que le monde ignore ; et
» ne suis-je pas au comble de l'infortune ? Je vous
» adore, je ne saurois avoir d'autre sentiment, et je
» ne puis aspirer à votre main ! N'ayons point de
» vanité aux regards d'une femme qui mérite mon
» estime autant que mon amour. Hélas ! mon seul
» orgueil étoit de vous idolâtrer. Julie.... je suis le
» plus malheureux des hommes, et ce n'est que dans
» le Ciel que nos ames peuvent être unies; arrachez
» donc mon image de votre cœur, c'est moi qui vous
» en conjure : la vôtre va me suivre par-tout, en
» Asie, au bout du monde : je l'emporterai dans le
» tombeau, je lui adresse mes regrets, mes larmes.
» Pour vous, oubliez-moi, oubliez-moi, faites le
» bonheur de votre famille, de celui qui est destiné...
» Ah ! quelle idée insupportable ! ma souveraine maî-
» tresse.... un autre sera votre époux ! c'est avec ce
» trait dans le cœur que je vous quitte, que je pars,
» pour jamais... pour jamais ! eh ! croyez qu'il est
» impossible de résister à cet excès du malheur. Ce
» sont mes dernières larmes, mes derniers soupirs
» que je vous envoie ; lorsque vous recevrez cette
» lettre, mon sort sera terminé. »

Et j'ai vécu, monsieur, j'ai vécu pour un père... il n'est plus ! avec quelle tendresse durant tout le voyage il essayoit d'adoucir mes maux ! comme il ouvroit son sein à mes pleurs ! Nous arrivons en ce

pays; un scélérat guidé par le seul esprit de méchanceté me fait perdre mon poste; nous sommes précipités dans la plus affreuse indigence; je vois mon père défaillant de faim; je crie à l'humanité, je montre à tous les yeux ma désolation, l'horreur de ma misère, les rides respectables d'un vieillard expirant de besoin, dans le sein d'un malheureux fils, ses cheveux blancs trempés de mes pleurs, sa tombe prête à s'ouvrir; tous les yeux se détournent, tous les cœurs se ferment; je tombe à genoux; on me repousse, monsieur, on me rejette! ah! l'humanité n'est point sur la terre! les monstres des Indes n'ont pas moins de férocité que les monstres d'Europe: enfin, monsieur, nous nous traînons dans une caverne aux bords de la mer; c'est-là que mon père succombe dans mes bras; il veut me parler; il me fait signe que quelques alimens pourroient encore le rappeler à la vie: je cours chercher des herbes dont j'exprime le suc sur ses lèvres arides et mourantes; je le couvre de mes baisers; je le serre contre mon cœur; j'appelle la nature à mon secours... il pousse les derniers soupirs... la douleur, le desespoir, la rage s'emparent de tous mes sens; je m'élance de la caverne; la fureur précipite mes pas; je vois un parti Indien qui alloit se battre contre des Européens: ceux-ci sur-tout sont les objets de ma haine et de mon indignation, eux qui se prétendent éclairés sur les devoirs de la nature! eux qui se disent les premiers des hommes!... Vous avez été témoin de mon emportement: j'aurois voulu détruire, anéantir la nature entière... mon père est mort... il est mort de faim... ah! monsieur, pourquoi m'avez-

vous sauvé la vie? laissez-moi me délivrer d'un fardeau insupportable : vous connoissez tous mes malheurs; eh! le moyen de les réparer, et de ne pas mourir!.... vous me paroissez différent des hommes, de ces barbares... vous êtes susceptible de pitié! ne reculez donc pas la fin d'une existence surchargée de douleurs!

Vous ne mourrez point, s'écrie Sidney, en l'embrassant: digne jeune homme, vous avez trouvé un cœur, un ami; ne croyez pas que tous les hommes soient des monstres d'inhumanité; vous éprouverez qu'il est des ames sensibles : oui, je veux vous servir de père... Comment vous nommez-vous?—Mon nom est Volsan. — Eh bien! mon cher Volsan, vous serez mon fils.... — Ah! j'ai perdu mon père!

Sidney redoubloit de soin et de tendresse pour rappeler à la vie ce malheureux jeune homme. Il y avoit déjà deux jours que sa santé commençoit à se rétablir, quoiqu'il demeurât toujours enseveli dans un sombre désespoir. Sidney entre. — Allons, je veux vous reconcilier avec le genre humain: venez, mon ami; donnez-moi le bras. Il le conduit à une tente prochaine. Quel spectacle! mon père! je vous tiens dans mes bras, s'écrie Volsan? on ne sauroit exprimer ces situations; le Français étoit tombé sur le sein d'un vieillard qui ne pouvoit prononcer que ces paroles entrecoupées: Mon fils! mon cher fils! cher enfant! tantôt il embrassoit Volsan; tantôt il alloit couvrir de ses baisers les mains de notre digne compatriote : — Vous me rendez mon fils, généreux Anglais! vous rendez deux ames l'une à l'autre! goûtez bien ce spectacle; il est

digne de la divinité même ; c'est l'ouvrage délicieux de votre bienfaisance.

Volsan ouvre les yeux. — Quoi ! mon père, je vous revois encore ! vous vivez ! — Oui, mon fils, et voilà, ajoute-t-il, en montrant Sidney, l'auteur de notre bonheur. — C'est moi qui suis assez heureux, interrompt l'honnête Breton, pour avoir donné cette preuve de sensibilité ; croyez que ma félicité l'emporte sur la vôtre. Mon cher Volsan, j'ai couru moi-même à la caverne que vous m'aviez indiquée, j'y ai trouvé votre père entre les bras d'un Banian, qui cherchoit à ranimer ses forces défaillantes ; vous voyez qu'il y a encore des hommes ; je l'ai fait transporter ici. Vivez tous deux pour m'aimer... Pour vous adorer comme notre suprême bienfaiteur, reprend vivement le vieillard. Mon fils, poursuit-il, en s'adressant à Volsan, tu ne saurois témoigner assez de reconnoissance à cette ame généreuse. J'expirois : par un dernier effort je relève ma paupière pour te voir encore ; au lieu de toi, un inconnu s'offre à mes yeux ; il versoit dans ma bouche une liqueur dont le prompt effet me met en état d'user de quelques alimens que cet étranger charitable m'avoit apportés ; je revois enfin la lumière, mais je ne vois pas mon cher fils ; il m'est rendu, et j'ai la satisfaction, continue-t-il, de rendre grâce à un second soutien de ma vieillesse.

Il veut se prosterner aux pieds de Sidney. Mon père, que faites-vous, dit, en le relevant et en le pressant dans ses bras, notre digne concitoyen, je vous le répète, je suis mille fois plus heureux que vous : j'oblige deux cœurs sensibles ; regardez-moi désormais

désormais comme votre fidèle ami. Les Anglais, ajoute-t-il en souriant avec bonté, ne font pas toujours la guerre aux Français.

Volsan et son père, en s'avouant qu'il leur étoit impossible de s'acquitter envers Sidney, goûtoient le plaisir des ames sublimes, celui de faire céder la hauteur qui nous est si naturelle, aux douceurs de la reconnoissance. Et en effet, il y a plus de mérite peut-être à recevoir un bienfait qu'à le dispenser; la vanité et la noble estime de soi-même peuvent se mêler à la générosité, au lieu qu'un cœur reconnoissant vous cède tous ses droits de supériorité; le sacrifice de l'orgueil est l'effort des vertus humaines.

Si lebon Sidney étoit le modèle des bienfaiteurs, nos deux Français étoient les héros de la reconnoissance; lorsqu'ils s'approchoient de leur ami, qu'ils lui parloient, ils laissoient couler ces douces larmes qui ont tant de volupté pour les ames sensibles. Je n'ai encore rien fait, leur disoit sans cesse l'excellent Anglais; ce n'est pas assez de vous avoir conservé la vie, il faut que vous me deviez cette seconde existence sans laquelle la première n'est qu'un fardeau; que je serois satisfait de contribuer à votre bien être! mon ouvrage n'est qu'à moitié, et j'aspire à l'achever. Puis se tournant vers le jeune Volsan : ne m'avez-vous pas dit, bon jeune homme, que vous aimiez une personne digne de votre tendresse?— Ah! l'amour, mon cher binfaiteur, doit mourir dans mon sein; je ne veux avoir d'autre sentiment, d'autre passion que la reconnoissance; généreux Sidney, qu'elle remplisse tout mon cœur, c'est peu que ce cœur pour tout ce

que je vous dois. Mon cher fils, répond l'Anglais, en le serrant contre sa poitrine, je partage pour vous les sentimens de votre père; encore une fois, mon projet est de m'occuper de votre bonheur; tout le mien y est attaché; et seriez-vous heureux, si vous ne possédiez pas ce que vous aimez? Croyez, mon ami, que je connois l'amour, et ses charmes, et ses peines; j'ai trop de sensibilité pour ne pas me pénétrer de votre situation; je retourne incessamment en Europe; je ferai un voyage à Paris, et je vous y accompagnerai.

Sidney fit connoître aux deux Volsan le généreux Indien qui avoit, en quelque sorte, rendu la vie au père; le Banian étonné de la chaleur qu'ils mettoient dans leurs remercîmens, se contenta de leur dire avec cette noble simplicité qui rend la vertu si aimable : Eh ! qu'ai-je fait pour mériter ces transports de reconnoissance? est-ce que dans votre Europe, la première des actions n'est pas de secourir les malheureux? c'est moi qui dois vous remercier; vous m'avez offert l'occasion de soulager mon semblable; notre pitié s'étend sur tout ce qui respire. Mais votre religion est différente de la nôtre, interrompit le jeune Volsan! Pensez-vous, reprend le Banian, que Brama nous ordonne d'être inhumains? Assurément vous n'êtes pas assez chéris du Ciel pour croire à la purification du Gange, et aux cinq paradis; les clartés immortelles de Wistnou ne se sont point manifestées à vos yeux; vous n'êtes point au nombre des enfans prédestinés de Périmal : (1) mais quand ce vieillard (il mon-

(1) C'est une des premières divinités des Indiens : ils

troit le vieux Volsan) eût été le rebut de l'Inde, au nombre de ces vils *Halachores*, (1) ces justes objets de notre mépris, j'aurois volé au secours de cet infortuné ; je lui ai conservé ses jours : je suis payé de mon bienfait ; j'ai rempli mon devoir d'homme ; j'ai fait du bien ; je prie seulement Brama d'achever mon ouvrage ; c'est lui qui m'a conduit dans cette caverne ; puisse-t-il vous appeller tous deux à lui ! Au reste, votre erreur ne vous fera jamais rien perdre des droits que l'humanité vous donne sur mon cœur ; je vous rendrois service en vous plaignant ; c'est au Ciel à dessiller les yeux des aveugles, et à nous à leur tendre la main, et à veiller à leur conservation ; la justice et la grandeur appartiennent aux Dieux, et la bonté aux hommes.

Les deux Français écoutoient avec admiration cet Indien respectable ; ils se lièrent avec lui ainsi que Sidney ; enfin ils quittent ces riches contrées, et reprennent le chemin de l'Europe.

---

l'adorent sous la forme d'une perche ou d'un mât très-élevé ; on connoît toutes les absurdités de leur croyance ; ils regardent l'eau du Gange comme très-propre à tous les genres d'expiations, ainsi qu'aux ablutions les plus salubres. Ceux qui, en mourant, peuvent avoir la consolation de recevoir sur le visage de l'urine de vache, ne laissent aucun doute sur leur félicité future : *ô cœcas hominum mentes !* etc.

(1) C'est la caste la plus méprisée dans l'Inde ; ils sont chargés de balayer les maisons ; ils vivent du reste des alimens, sans choix ni distinction ; ils sont assez maudits de Brama pour manger de la chair de porc, et pour employer les ânes à porter les immondices ; l'âne est aux yeux des Indiens un animal souillé, etc.

Sidney surprit plusieurs fois le jeune Volsan qui regardoit la mer avec mélancolie, et en laissant couler des larmes. L'image de Julie revenoit toujours plus puissante dans son ame; loin de goûter une joie secrète à la vue des bords qui l'approchoient de sa patrie, il laissoit éclater une tristesse qui augmentoit chaque jour. Où vais-je, se disoit-il? en Europe, en France, pour être le témoin du bonheur d'un autre qui possède tous les charmes de Julie, et qui en est aimé? et ne devois-je pas plutôt m'éloigner pour toujours d'une patrie ingrate qui va m'être encore plus odieuse? ne devrois-je pas suivre en Angleterre mon cher bienfaiteur?... et je ne reverrois pas Julie?... je n'aurai pas la force de la fuir; non, je ne la fuirai point; j'irai... malheureux! n'es-tu point las d'avoir épuisé toutes les infortunes? quelle fureur te précipite au-devant du coup assassin qui t'attend!... et si Julie n'étoit pas mariée!... pourrois-je devenir son époux? est-ce à moi d'abuser des bontés de Sidney? n'est-ce pas être ingrat que de mettre sa bienfaisance à de nouvelles épreuves?

Il prononçoit à haute voix ces dernières paroles. Non, lui dit Sidney qu'il n'avoit point apperçu, et qui vole à lui pour l'embrasser, non, vous ne devez pas craindre de fatiguer l'amitié d'un homme que vous avez obligé, en lui présentant les moyens de faire éclater sa sensibilité; et quel plus doux plaisir, mon cher Volsan, que celui de faire du bien! puisse Julie n'avoir point encore formé d'engagement! vous serez en état de lui offrir votre main; c'est moi qui vous l'assure. Volsan ne peut que regarder ce modèle de géné-

rosité, et laisser couler des pleurs; vous êtes donc une créature céleste, lui dit-il un moment après! Je suis votre ami, répond Sidney.

Ils arrivent à Paris. Le jeune homme emporté par l'amour, court à la demeure de Julie; il apprend que le père est mort, et que la mère et la fille se sont retirées en province; il s'empresse de savoir si Julie est mariée : on ne peut lui donner d'éclaircissement sur cette nouvelle circonstance. Ses premières idées ne s'arrêtent que sur une fatale image : Julie l'a oublié! Julie en aime un autre! un autre est son époux! tous ses pressentimens lui confirment cet excès du malheur. Mais pourquoi ont-elles quitté Paris? avec la fortune dont elles jouissoient, ne devoient-elles pas rester dans la capitale? Julie aura cédé à l'amour; son mari l'aura emmenée avec sa mère dans le fond d'une province, où il fait tout son bonheur de ne vivre que pour son épouse, de l'adorer uniquement, et quel autre sentiment peut inspirer Julie? l'univers entier disparoît devant elle; lorsqu'on possède Julie, que peut-on voir? que peut-on désirer?

C'étoient là les réflexions accablantes où se plongeoit le malheureux Volsan : il ne veut cependant pas se refuser la moindre lumière sur sa funeste destinée; il y a des momens où il se représente Julie dans le tombeau; et alors il aimeroit mieux qu'elle fût vivante, dût-elle être dans les bras d'un rival heureux; un véritable amour ne connoît point de bornes dans ses sacrifices. Volsan avoit fait des perquisitions; rien ne peut l'éclairer sur le sort de Julie et de sa mère; il ne sauroit cacher sa douleur aux regards paternels et à

ceux du plus sensible des amis; les douceurs de l'amitié, les tendresses du sang ne suffisent donc point à la satisfaction du cœur humain ! et n'appartient-il qu'à l'amour de nous faire saisir cette ombre de bonheur que nous poursuivons sur la terre ?

Il désesperoit de réussir dans ses recherches; il erroit, un jour, abandonné à sa sombre mélancolie. Quoi ! monsieur, lui dit-on, vous êtes à Paris ! Il lève les yeux, et démêle dans les traits de la personne qui lui parloit, une vieille domestique qu'il avoit connue au service de Julie. — Angélique, qu'as-tu fait de ta maîtresse ? où est-elle ? elle vit ? sans doute un époux... Il n'a pas la force d'en dire davantage; toute son ame s'élançoit, si l'on peut s'exprimer ainsi, au-devant de la réponse. Ah ! monsieur ! ce sont les seules paroles que prononce cette fille, et elles sont suivies d'un torrent de pleurs. N'achève pas, s'écrie Volsan. Il est près de tomber de foiblesse. Voilà, poursuit-il, le coup que je craignois tant ! et en pouvois-je douter? dis-lui, Angélique, dis-lui... jamais je ne cesserai de l'aimer... et du moins, est-elle heureuse ?... son bonheur... son bonheur sera le mien. Que voulez-vous dire, monsieur, repart Angélique, en repoussant ses larmes? vous parlez de mariage ! vous ignorez donc l'état de mademoiselle ! elle est réduite à la plus affreuse pauvreté.., et à l'instant la voix de cette fille est étouffée par les sanglots. — Julie malheureuse !... Angélique, que je coure à ses pieds... je conserverai ses jours; elle m'en est mille fois plus respectable, plus chère... quels lieux habite-t-elle ?.... Sa mère.... — Elles s'étoient d'abord retirées en Normandie, dans la

petite ville de ** : elles ont perdu une pension que leur faisoit un de leurs parens, et elles sont revenues à Paris, cacher leur misère; j'ai eu le bonheur de les retrouver; je désirerois bien leur être d'une plus grande utilité, continue-t-elle en pleurant avec amertume; mais je leur donne tous mes soins, toute mon ame : hélas ! elles sont bien à plaindre ! vous ne saviez donc pas que monsieur étoit mort, et qu'il avoit laissé dans ses affaires un dérangement qui a entraîné la ruine totale de sa fortune ?

Cette domestique entre dans plusieurs autres détails; Volsan apprend que la mère et la fille sont obligées de vivre du travail de leurs mains, et que Julie, au milieu de tant d'infortunes, ne l'a point oublié, et même prononce toujours son nom avec des témoignages de regrets et de tendresse. Il eût succombé à des nouvelles si affligeantes, sans son impatience de voler aux genoux de Julie et de la secourir. Allons, dit-il à Angélique, montre-moi le chemin; elle s'oppose aux transports de Volsan, et lui demande de différer sa visite de quelques momens; elle ajoute qu'elle veut prévenir ses maîtresses, et qu'ensuite elle ira l'avertir. Tous ces retardemens ne font qu'enflammer le jeune Français; chaque minute qui lui dérobe la présence de Julie lui paroît un délai insupportable; enfin il convient avec cette fille qu'il l'accompagnera jusqu'à la porte de leur réduit, et qu'il n'entrera que lorsqu'elle sera venue de la part de Julie et de sa mère lui en accorder la permission.

Volsan la suit avec tout l'empressement que la généreuse envie d'obliger peut ajouter aux transports

de l'amour; ils s'arrêtent dans une rue détournée, montent au cinquième étage. Angélique heurte doucement à une porte qu'on lui ouvre aussitôt; Volsan prête une oreille attentive; tout son cœur est ouvert à mille agitations différentes. Dans quelle situation retrouve-t-il Julie? un tel séjour peut-il être sa demeure? Julie que tout sembloit appeler à l'éclat de l'opulence et du rang, être précipitée dans cet abyme d'infortune! mais il est aimé; il pourra adoucir ses chagrins. Il entend ces mots: — Ma chère Angélique, nous apportez-vous quelque nouvelle consolante? — Je ne me suis point acquittée de ma commission, mademoiselle. — Comment? — Je n'ai pas eu le tems de poursuivre ma route; j'ai rencontré.... vous ne vous y attendez ni l'une ni l'autre; seriez-vous fâchées de revoir Volsan? Volsan, s'écrie Julie! tu saurois.... Il vous aime toujours, interrompt Angélique. Il m'aimeroit, répond Julie, en jetant un cri! Ah! sans doute, il ignore notre adversité.

Volsan ne la laisse pas poursuivre: il pousse avec vivacité la porte, et vole aux pieds de Julie, qui étoit tombée évanouie dans le sein de sa mère, immobile elle-même d'étonnement et de joie. — Non, je n'ignore point vos malheurs, divine Julie; ce sont de nouveaux titres pour mériter mes respects, mes adorations, et ils vous rendroient encore plus chère à mon cœur, si je pouvois vous idolâtrer davantage. C'est vous, monsieur, dit la mère! vous nous revoyez dans un état bien différent de celui où vous nous avez laissées. — Je vous revois plus dignes que jamais, de mes hommages et de ma vénération; vous êtes aussi

des victimes du caprice et de l'ingratitude de la fortune !

Julie avoit repris ses sens. On n'exprime point les transports de deux cœurs réunis par l'amour le plus vif et le plus tendre, que lie encore davantage le nœud du malheur. Rien n'égale une passion cimentée par le tems et à l'épreuve de l'infortune ; il entre même dans ces attachemens, une fierté d'ame et une noblesse de sentiment, qui prêtent de nouvelles forces à la tendresse, et la mettent à l'abri du changement et de l'inconstance. — Quoi ! c'est vous, Volsan, c'est vous qui venez nous consoler ! votre présence ne nous fait point rougir ; jugez combien nous vous estimons ! Volsan, nous avons perdu tous nos amis ! et voilà le seul cœur dans l'univers qui se montre sensible à nos peines : Julie, en disant ces mots, tendoit son bras à Angélique, qui le couvroit de baisers et de larmes. Vous avez perdu tous vos amis, reprit Volsan, vous, si digne d'être aimée, d'être adorée ! les perfides !... ils n'aimoient que votre opulence.

Ces deux infortunées racontent à Volsan toutes leurs disgraces : méconnues de leurs parens, secourues par un seul qui venoit de mourir, livrées à l'indigence la plus dure, la plus humiliante, elles n'avoient point de sein qui s'ouvrît à leurs plaintes. Votre présence, ajoute Julie, en s'adressant à son amant, nous fait oublier notre cruelle situation ; vous le voyez : je suis obligée de travailler pour soutenir les jours de ma mère et les miens, qui lui sont nécessaires ; c'est Angélique qui va vendre mes travaux et qui nous en rapporte le prix. Volsan se prosterne devant elle :

— Laissez-moi baiser avec vénération ces mains si respectables ; que je les arrose de mes pleurs. Ah ! Julie, que dans cette situation vous êtes bien plus élevée à mes yeux, que lorsque vous étiez environnée des prestiges de la fortune ! Julie secourant sa mère, sera toujours l'objet de mes adorations, ma divinité. Il se lève avec transport : — Mes chères amies, pardonnez-moi cette expression, espérez... j'adoucirai votre sort... mon cœur est le vôtre ; j'ai un ami... je vous arracherai à cet état affreux.

Volsan court à son père qui étoit avec Sidney : — Mon père... mon père... et vous, mon sublime ami, j'ai trouvé... j'ai vu Julie. Il s'élance dans les bras de Sidney : — Mon cher bienfaiteur ! elle est malheureuse ; et à ces mots il fond en sanglots. Il reprend la voix, et expose tous les détails de leur triste situation. C'en est assez, interrompt Sidney ; mon ami, éloignez ces fâcheuses images ; vous avez toujours le dessein d'épouser Julie ? — Eh ! monsieur, mon cœur auroit-il pu changer ! épouser Julie ! je l'éleverois sur le trône du monde, si la fortune m'y plaçoit : mais comment unir nos destinées ? nous ne devons, ô Ciel ! connoître d'autres liens que la chaîne du malheur. Si du moins je pouvois les retirer de cette horrible indigence ! Et avez-vous douté que vous le puissiez, répond notre honnête compatriote ? oubliez-vous que Sidney est votre ami ?

Jamais Sidney n'avoit été plus tendre et plus caressant ; vingt fois il embrasse Volsan et son fils ; il les regardoit avec cet intérêt si puissant qu'inspire l'amitié. Souvenez-vous, leur dit-il en leur prenant à tous

deux la main, que c'est vous qui m'avez obligé ! J'ai pu être de quelque utilité à deux amis dignes de ce nom; c'est le comble du bonheur, et je vous le dois... daignez m'aimer, voilà ma récompense; en est-il une qui touche davantage? que Sidney soit toujours dans votre cœur; me le promettez-vous? Les deux Français ne répondent que par leurs larmes. Le mien continue-t-il, vous sera sans cesse ouvert; vous aurez en Angleterre, (s'adressant au vieillard), un fils tendre et respectueux; et vous, mon cher Volsan, le frère et l'ami le plus zélé. Avant que de les quitter, il les presse encore contre son sein, en leur disant : ô mes amis ! que vous m'avez rendu heureux !

Le lendemain matin nos deux Français se préparoient à voler chez le digne Sidney; le jeune Volsan reçoit cette lettre.

« Mes affaires me rappellent dans ma patrie : j'ai » voulu nous épargner à tous trois l'appareil d'une » douloureuse séparation; ma sensibilité cependant » me trahissoit, et elle n'a jamais été plus vive qu'au » moment où je vous quitte. Peut-être, mes amis, » ne nous reverrons-nous plus; ce qui me console, » c'est que je pars en vous laissant quelques foibles » témoignages d'une amitié que j'emporterai au tom- » beau. Si je meurs, que je revive dans votre sou- » venir ! mais ce n'est pas à moi de faire couler vos » pleurs; l'amitié est le plus doux spectacle pour le » Maître suprême; et en faveur de ce sentiment, il » permettra que je jouisse encore de votre présence, » et que je puisse vous donner de nouvelles preuves

» de mon attachement. Jeune Volsan, c'est à vous que
» je m'adresse : vous êtes sage, instruit par le mal-
» heur ; il vous sera donc plus aisé d'être raisonnable
» et de sentir le prix de cette honnête médiocrité, le
» partage des vrais plaisirs et des vertus ; épousez
» Julie ; avez-vous pu croire, mon ami, que je ne
» fusse pas empressé de hâter cet engagement, sans
» lequel il n'y auroit point de bonheur pour vous ! vivez
» avec votre père, qui est votre ami ; ne formez qu'une
» famille d'honnêtes gens qui servira d'exemple aux
» hommes. Je vous aurois prié de me présenter à
» Julie et à sa mère ; j'ai craint que ma vue ne leur
» fût pas aussi agréable, que la leur m'eût intéressé ;
» elles sont dans l'infortune, et l'adversité exige des
» égards et des circonspections qui sont connus de
» vous. Adieu, je vous aimerai en quelque pays que
» le sort me jette ; vous recevrez de mes nouvelles ;
» donnez-m'en souvent des vôtres ; parlez-moi de
» votre amitié, de votre tendresse, de votre situation,
» et ne parlez jamais de reconnoissance : c'est moi
» qui en suis pénétré ; je vous dois tout, si vous m'es-
» timez assez pour regarder de foibles bienfaits comme
» votre propre bien. Adieu, encore une fois. »

Votre ami, SIDNEY.

P. S. « Je vous recommande cette pauvre Angé-
» lique ; elle mérite d'avoir quelque part à nos senti-
» mens ». Volsan n'a pas achevé de lire la lettre, qu'un inconnu lui remet de la part de Sidney, cinq mille livres sterlings.

Le jeune homme et le vieillard restent sans pouvoir

proférer une parole, accablés de joie, d'étonnement et de reconnoissance. Le fils s'écrie le premier : ô cœur céleste, tu te dérobes à nos adorations ! c'est altérer tes bienfaits que de nous priver de la douceur de nous prosterner à tes pieds, de t'idolâtrer comme le modèle des bienfaiteurs ; va, nos cœurs te suivront par-tout. Quel homme, disoit le vieillard ! mon cher enfant, ce n'est point un être de notre espèce ! Sidney ! nous ne pouvons mourir de reconnoissance à vos genoux !

Il est inutile de nous arrêter sur tous les transports avec lesquels le jeune Volsan courut chez sa maîtresse ; il s'enivre du bonheur de faire celui de tout ce qu'il aime ; il contente l'amour, la nature ; il épouse Julie, achète un petit bien de campagne, où il va demeurer avec sa femme, son père et la mère de Julie ; Angélique fut au nombre des heureux qu'avoit faits Sidney. Le jeune Volsan, qui joignoit à un cœur sensible l'esprit d'un sage, s'étoit mis à la tête d'une manufacture dont le produit passa ses espérances. Chaque jour, chaque moment ajoutoit à leur fortune comme à leur félicité et à leur gratitude ; ils bénissent l'Etre Suprême, et Sidney dans tout ce qu'ils possèdent ; tout leur parle, tout les entretient, tout les enflamme pour leur bienfaiteur. Alors le jeune Volsan reconnoît que le malheur a son terme, que les vertus ont même leur récompense sur la terre, qu'il est enfin des hommes qui honorent l'humanité, et dans les traits desquels on reconnoît ce modèle divin, si défiguré dans la plupart de ses images.

Sidney remplissoit fidèlement sa promesse : il écri-

voit souvent à ses amis, dont les réponses étoient pleines du sentiment le plus vif, et le plus pur. Ils ne recevoient jamais assez tôt de ses nouvelles; ils accusoient la lenteur des courriers; quelle fut leur douleur, lorsqu'ils apprirent que Sidney faisoit un second voyage aux Indes! Il étoit impossible que leur commerce épistolaire subsistât avec la même exactitude; ces cœurs si sensibles, si reconnoissans, sont saisis d'alarmes; ils tremblent sans cesse pour leur ami; il est l'unique objet de leurs conversations, de leurs pensées; les papiers publics font leur seule lecture; la moindre circonstance d'un naufrage les frappe de terreur pour Sidney; leurs ames, si l'on peut le dire, traversent avec lui les mers; tous les Anglais étoient devenus leurs concitoyens, leur famille. Une lettre qu'ils reçurent de Sidney leur fit goûter une joie inexprimable; ils l'arrosèrent de leurs pleurs, la portèrent vingt fois à leurs bouches; le jeune Volsan la mettoit continuellement dans son sein. Il semble, disoit-il, que ce soit mon ami que je tiens contre mon cœur; cet écrit s'anime, il me parle, il est sensible à mes témoignages d'amitié! ô Sidney! quel long intervalle nous sépare! que nos cœurs de si loin ne peuvent-ils s'entendre, s'approcher! Sidney! quand pourrai-je te serrer dans mes bras? je ne t'ai point assez dit, non, tu ne sais point assez combien tu nous es cher, combien nous t'adorons! ah! Sidney, que l'expression est au-dessous du sentiment!

La bonne Angélique mêloit ses transports à ceux de ses maîtres; elle répétoit souvent, en joignant les mains et les levant au Ciel: Ce monsieur Sidney pour

un Anglais, est un homme bien excellent ! je prie Dieu de tout mon cœur qu'il le conserve ; il est bien digne de se convertir !

Volsan et sa famille étoient réservés à connoître encore le malheur. Des nouvelles de Sidney se font attendre ; nos Français sont en proie à tous les orages de l'incertitude ; leurs craintes, leur trouble augmentent : quel coup de foudre vient les accabler ! ils apprennent que Sidney n'est plus.

Il n'est pas possible de peindre toutes les horreurs de leur situation : le jeune Volsan tombe sur la terre, en poussant un cri ; la femme éplorée est expirante sur le corps de son mari qu'elle s'efforce, au milieu des sanglots, de rappeller à la vie ; leurs enfans les entourent en pleurant, tandis que le vieillard immobile de douleur, la tête appuyée sur les mains, versoit des torrens de larmes. Une désolation générale est répandue dans la maison ; le fils r'ouvre les yeux et les referme ; le nom de Sidney étoit la seule parole qui échappoit à son morne désespoir ; son épouse lui montroit sa famille qui n'avoit d'appui que lui ; il les repoussoit avec fureur et faisoit signe qu'il ne vouloit plus que mourir. Cependant on lui rappelloit sans cesse ses enfans ; Julie à ses genoux le pressoit de vivre pour leur conservation, lui parloit de sa tendresse ; il sort du sein de la mort pour traîner la mélancolie la plus affreuse ; il observoit un silence farouche, et cherchoit les lieux les plus sombres. Vouloit-il proférer quelques paroles, sa voix expiroit sur ses lèvres ; il serroit avec un lugubre gémissement sa femme et ses enfans dans ses bras ; ensuite il lançoit

un regard furieux au Ciel, comme pour lui reprocher la perte de son ami. Son père accablé de cette foudroyante nouvelle, étoit, depuis ce moment, malade dans son lit, et demandoit avec instance d'aller rejoindre au tombeau leur malheureux bienfaiteur; son fils goûtoit une sorte de consolation à mêler ses larmes aux siennes; ils se représentoient mutuellement tout ce que Sidney avoit fait pour eux. Julie partageoit les regrets et la profonde douleur de son mari.

Volsan, s'étant un jour enfoncé dans un bois voisin de la grande route, s'assit au pied d'un arbre, la tête baissée vers la terre; et affaissé sous le poids d'une tristesse mortelle, il s'écrioit : Sidney! Sidney! je ne te verrai plus! je ne pourrai plus te serrer contre ce cœur... il ne sent plus que ta perte : tes bienfaits me la rendent plus affreuse; ame angélique! m'entends-tu? vois-tu mes larmes, celle d'une famille entière dont tu étois le créateur, les délices? et tu n'es plus! ô mon cher Sidney!... Il est dans tes bras, dit quelqu'un qui se précipite au cou de Volsan; mon ami!... (et en effet, c'étoit Sidney lui-même) c'est tout ce que peut dire Volsan : — Oui, c'est ton ami, mon cher Volsan, qui revient du bout de la terre pour jouir du spectacle de l'amitié, pour t'embrasser et t'offrir de nouveaux services. Volsan revenu à lui, retombe dans les bras de son bienfaiteur : — C'est vous, mon cher Sidney! je ne vous ai point perdu! c'est vous! — J'ai été sur le point de succomber à une maladie considérable; le faux bruit de ma mort s'est même répandu pendant quelques jours; le Ciel sans doute m'a retiré du tombeau pour t'aimer encore plus tendrement;

tendrement; te suis-je toujours cher? Volsan ne peut que l'embrasser avec un nouveau transport; Sidney continue : Je te cherchois; un paysan m'a dit que tu étois dans ce bois, et je me suis fait un plaisir de te surprendre ; me le pardonnes-tu, mon ami? Volsan quitte les bras de Sidney en s'écriant : allons, il faut que vous voyiez votre ouvrage, que vous recueilliez le prix de vos bienfaits; mes enfans.... ils sont les vôtres.... (il appelle un de ses domestiques que le hasard conduisoit vers le bois) — Cours vîte chez moi.... mon bienfaiteur... qu'on vienne se jeter à ses pieds, mon père, ma femme, mes enfans, Angélique.... Non, interrompt Sidney, c'est moi qui vole au devant de ta chère famille, et aussitôt il précipite ses pas vers la maison de Volsan; ils entrent dans l'appartement du vieillard qui veut parler, et qui n'a que la force de tendre ses bras languisssans à Sidney. Une femme charmante et modeste qui n'avoit pas vingt-cinq ans, trois enfans dont le plus âgé à peine en avoit six, le jeune Volsan, Angélique même, tous courent au généreux Anglais, lui embrassent les genoux et les arrosent de larmes. On n'entend que ce mot, le seul que l'ivresse de la sensibilité permet d'articuler : Notre cher bienfaiteur ! Sidney les relève avec toute l'effusion de son ame bienfaisante, les presse dans ses bras, contre son sein ! Ma chère femme, mes chers enfans, s'écrie Volsan, vous voyez votre véritable époux, votre véritable père ! voilà l'auteur de vos jours, de ce bonheur si pur que vous goûtez! rendez-lui vos hommages; et prosternez-vous devant lui; c'est l'image de l'Etre-Suprême...

ô mon cher Sidney, goûtez-vous bien la joie de la bienfaisance? enivrez-vous à long traits de ses douceurs.

Sidney donna des éloges à la beauté simple et intéressante de Julie; c'étoit la vertu qui avoit pris les traits de l'amour; il élevoit dans ses bras ces innocentes créatures, ces enfans qui l'accabloient de leurs naïves caresses; ils lui sourioient avec ce charme ingénu, qui n'appartient qu'à cet âge heureux; l'aîné lui dit de ce ton enfantin si rempli de grâces : Monsieur, mon bon papa nous avoit bien recommandé de prier Dieu pour vous; nous lui demandions sans cesse qu'il vous fît vivre long-tems, et nous pleurions de ce qu'il n'avoit pas exaucé notre prière; que nous allons le remercier ! vous êtes notre père aussi ! Quel hommage, quelle volupté pour l'ame sensible de notre cher Breton ! il étoit aisé de s'apperçevoir que toute la famille de Volsan se faisoit une occupation sérieuse de la reconnoissance.

Sidney passa quelques semaines avec ses amis: le vieillard reprit sa santé, et, en quelque sorte, la vigueur de la jeunesse; son fils entra avec son bienfaiteur dans le détail de ses affaires.

Vous vous ressouviendrez qu'à notre exemple il avoit embrassé la profession de commerçant; il étoit Français et gentilhomme, et il avoit le courage de ne pas rougir de cet état qui est bien plus noble que le méprisable personnage d'être subalterne, le rebut des antichambres de la grandeur et de la fortune.

Chaque jour, Sidney goûtoit dans cette maison de nouveaux plaisirs. Volsan fit plus que lui présenter un fidèle tableau de son heureuse situation; il lui

exposa son ame entière, lui montra la tranquillité dont elle jouissoit. Ce n'étoit plus ce farouche misanthrope, l'ennemi de la race humaine; c'étoit un sage instruit et fortifié par la leçon du malheur, qui remercioit incessamment Dieu et Sidney, et qui envisageoit chaque objet dans son véritable point de vue; il ne haïssoit plus les hommes, il les plaignoit et leur pardonnoit en faveur du bienfaisant Anglais. Comment auroit-il pu s'irriter contre une espèce qui avoit produit Sidney? Son bonheur étoit au comble. La fortune de sa sœur s'étoit dérangée au point qu'elle fut contrainte de recourir à sa générosité, et il avoit goûté la plus douce des vengeances, il l'avoit obligée. Sa maison respiroit la noble simplicité de son ame; l'art n'y étouffoit point les beautés de nature; on y voyoit une bibliothèque peu nombreuse à la vérité, mais composée de livres choisis, tels que les Essais de Montaigne, les Caractères de la Bruyère, Télémaque, le Spectateur anglais, etc. Molière et la Fontaine (1) y tenoient

(1) On ne peut assez redire que Molière et la Fontaine, de tous nos écrivains, sont peut-être les plus philosophes, et conséquemment les plus nécessaires à notre instruction; c'est l'homme même qu'ils nous représentent; le Misanthrope seul est un chef-d'œuvre de morale; et il n'y a point dans tous les traités volumineux de nos précepteurs de sagesse, un tableau qui nous offre les avantages et les douceurs d'une vieillesse vertueuse avec autant d'énergie et de vérité que la fable de Philémon et de Baucis; je ne parle pas des autres fables de ce grand homme, que l'on peut appeler dans leur genre autant de petits drames parfaits, dont la fin est une leçon touchante dictée par Socrate lui-même.

le premier rang parmi les écrivains utiles; tout ce qui contribue à développer les devoirs de la morale, et à la faire aimer, se trouvoit dans cette bibliothèque que n'avoient point recueillie le désœuvrement et le faste. Volsan pensoit de même que les Chinois, qui rejettent toutes les autres connoissances pour la science de l'homme; c'est à cette étude qu'ils bornent leur application; et c'est la seule qui leur paroisse digne de fixer l'attention d'un être raisonnable. Le jardin de notre vrai philosophe répondoit assez à ses goûts littéraires; il ne renfermoit point de ces plantes d'ornement que l'on acquiert à grands frais, et qui n'ont d'autre mérite que d'être les productions d'un sol étranger; il n'offroit que les présens de notre agriculture, cultivés avec soin, et sur-tout ceux qui sont nécessaires à la nourriture et à la santé. Au bout d'un parc, étoit un bouquet de saules plantés sur les bords d'un petit ruisseau qui alloit se perdre dans une espèce de souterrain, et dont la chûte formoit un bruit sourd et mélancolique; c'étoit là ce que Volsan appelloit *sa Solitude*, *l'Ecole de l'Homme*; il y venoit tous les jours, pour nous servir de ses expressions, *réparer son ame*, *s'écouter*, et se remplir de la reconnoissance qui l'attachoit à son cher Sidney. Non, disoit-il souvent à sa famille, on n'est jamais plus sensible que lorsqu'on a l'avantage de vivre dans la retraite; les facultés d'une ame isolée s'étendent et se fortifient par l'épreuve de la réflexion. Les gens du monde ne savent point aimer; les passions sublimes et courageuses ne naissent et ne se nourrissent que dans le silence et dans la méditation profonde. Un

cœur qui peut goûter la jouissance de lui-même, est nécessairement porté à la pure amitié et à la vertu; il n'oublioit pas dans ce qu'il nommoit ses amusemens journaliers, le soin de visiter les malheureux, de distribuer des aumônes. Mais sa générosité ne s'arrêtoit point à ces actes de bienfaisance; il soulageoit peut-être davantage les infortunés, en les invitant à lui détailler leurs peines; il ouvroit son sein à toute l'effusion de leur sensibilité; il les consoloit et pleuroit avec eux, et leur faisoit regarder la religion comme la première source des remèdes contre le malheur. Qu'il parloit avec transport de la Divinité! qu'il se plaisoit à peindre sa grandeur, sa bonté, sa clémence! c'étoit un fils tendre qui répandoit l'amour dont il étoit pénétré pour son père. Alors Volsan s'élevoit au-dessus de l'homme; on eût dit qu'il étoit entré dans les secrets du souverain Créateur, tant il présentoit avec chaleur et avec noblesse la grande chaîne de ses bienfaits, et les divers rapports qui forment de cet univers un tout merveilleux! Il se faisoit sur-tout une loi invariable du moindre de ses devoirs; ses plus doux plaisirs enfin étoient d'honorer la vieillesse de son père, de lui rendre moins effrayantes les approches du tombeau, d'aimer sa femme, de s'occuper de l'éducation de ses enfans, sans les confier à des guides mercenaires; d'inspirer, en un mot, à ses domestiques comme à sa famille, toutes ses vertus, celles de son épouse, et leur tendresse unanime pour son généreux ami.

La veille du départ de Sidney, on apporta, à la fin du dîner, une cassette dont Volsan remit la clef à notre compatriote, en le priant avec instance de l'ouvrir,

Sidney ne put se refuser à des sollicitations si pressantes : il ouvre, et voit plusieurs sacs de louis ; il est frappé d'étonnement. Volsan se jette à son cou : — Mon cher Sidney, voilà les cinq mille livres sterlings que vous m'avez prêtées si généreusement ; cette somme m'a été profitable au point que je jouis, comme vous le voyez, d'un état qui remplit mes désirs ; oui, digne bienfaiteur, mes sentimens ne sauroient trop éclater, ma fortune, et bien plus, mon bonheur, sont votre ouvrage ; cette petite terre est à moi, et avec le produit de mon commerce, j'ai les moyens suffisans d'élever ma chère famille qui vous bénira jusqu'au dernier soupir, et je puis faire du bien. Excellentes créatures ! s'écrie Sidney ; que vous méritez ce bonheur qu'il est permis à si peu d'hommes de connoître ! serois-je assez heureux pour y avoir contribué ?... Mes amis ! c'est moi qui suis récompensé ! cet argent m'a trop rapporté, pour que je n'en paie pas les intérêts.

A peine a-t-il achevé ces mots, qu'il divise la somme en trois parts, et donne chacune aux trois enfans, en leur disant : Mes petits amis, reprenez votre bien ; c'est la seule fois que vous désobéirez à votre père ; ne me refusez pas, car vous me fâcheriez, et embrassez-moi.

Volsan, son père, sa femme veulent forcer Sidney de reprendre cet argent : il s'obstine dans ses refus, tire un diamant de son doigt, et le met avec vivacité à celui de Julie : Madame, ajoute-t-il, mon cher Volsan m'aime assez pour permettre que vous portiez ce foible gage de mon amitié. Ce présent étoit un diamant de mille guinées.

Le Français n'avoit pas la force de s'exprimer; son ame succomboit sous l'excès du sentiment. Quelle image ! quelle volupté pour notre modèle de bienfaisance ! il s'écrie : Eh bien ! mon digne ami, avouez donc que tous les cœurs ne sont pas également corrompus ! que j'aurois de joie de vous avoir réconcilié avec le genre humain ! Parce que la mer est exposée à des tempêtes, qu'il s'en élève souvent des orages, me nierez-vous que la navigation n'ait des jours calmes et agréables ? si des volcans, des inondations ravagent la terre, si sa surface est défigurée par des montagnes d'une hauteur immense et surchargées d'une neige éternelle, par des forêts impénétrables qui semblent recéler les profondeurs de la nuit; si son sein déchiré offre des précipices affreux, des cavernes lugubres, n'y voyez-vous pas de vastes campagnes couvertes de riches moissons, des collines parées de fleurs et de fruits, des bois délicieux qui tempèrent l'excessive chaleur, des fleuves nourriciers qui apportent avec eux l'abondance et la vie, des étendues surprenantes de pays où l'œil est égaré de merveilles en merveilles, où la nature s'est plue à répandre ses divers bienfaits, et nous sourit en quelque sorte sous des aspects toujours plus attirans et plus variés ? Dussiez-vous ne rencontrer dans le monde entier qu'une seule créature vertueuse et compatissante, elle suffiroit pour vous faire aimer toute la race humaine. Volsan, les hommes sont plus insensés que méchans : ils ne sont dignes que de compassion; la plupart des crimes viennent de leur foiblesse; et puis, quel sentiment pénible que la haine ! il est si

naturel, si doux d'aimer, d'obliger ! Ah ! mon ami, interrogeons-nous bien : il n'y a point de plaisir au-dessus de la bienfaisance ; c'est le seul dont la jouissance soit pure et durable ; les autres sont bientôt évanouis ; leur idée même est perdue pour la mémoire, et celui-là demeure et se nourrit éternellement dans notre ame. Vous avez eu à vous plaindre de vos parens, de vos sociétés qui se disoient vos amis, des grands, des gens de lettres, de ceux qui sont attachés aux autels ; en conclurez-vous qu'il est impossible de trouver un parent qui sente toute la force du sang, un ami véritable, un grand qui soit sensible et humain, un homme d'esprit dont la bonté égale la modestie, un vrai dévot qui mette en pratique tous les préceptes d'une religion émanée du Ciel ? Que d'exemples, Volsan, s'offrent pour vous combattre, parmi nos Anglais, dans votre propre nation ! Locke, Newton se sont montrés par leurs vertus supérieurs à leurs talens ; ils soulageoient la misère ; ils adoucissoient ces chagrins qui semblent se refuser à toute espèce de consolation ; ils étoient simples, parce qu'ils étoient grands et bienfaisans, et c'est le partage du génie. Il n'appartient qu'au bel esprit d'être insensible et orgueilleux : c'est une contrefaction, l'ouvrage de l'art, au lieu que le génie n'est autre chose qu'une ame saine et robuste qui jouit de toutes ses facultés ; ses besoins sont des vertus ; l'ordre ne sauroit produire le vice. Pouvez-vous oublier que vous avez eu un Fénélon dont le cœur fut le chef-d'œuvre de l'humanité ? La différence des cultes ne nous a point empêchés de lui payer les tributs d'estime et de tendresse

qui lui sont dus. (1) Combien chez les Français et les Anglais est-il de grands qui ne font éclater leur noblesse que par leur générosité ! que de riches qui répandent leur fortune sur les calamités publiques ! que de ministres des temples qui ne sont que les économes du bien des pauvres ! Ces bonnes actions ne sont pas connues, parce que la vertu se cache : il n'y a que le crime qui se montre et qui s'applaudisse. Vous-même, dans une contrée éloignée, livrée à toutes les extravagances de l'idolâtrie, n'avez-vous

(1) L'immortel auteur de Télémaque, a sans doute éprouvé combien la vertu réunie au talent a d'empire sur le cœur humain ; elle sait dompter les haines nationales qui sont les plus enracinées, et se concilier les ennemis les plus farouches.... Marlborough et le prince Eugène, dans nos malheureuses guerres sur la fin du dernier règne, tandis qu'ils portoient par-tout le ravage, ordonnèrent qu'on respectât les possessions et les terres dépendantes de l'illustre archevêque de Cambrai ; ce nom seul si cher à l'humanité, étoit une sauve-garde pour quiconque le prononçoit ; et ce qui est plus étonnant, les soldats mêmes n'avoient pas besoin de l'exemple et du commandement de leurs officiers, pour prendre, en faveur de Fénélon, ces sentimens de douceur et de vénération : spectacle bien délicieux pour une ame vraiment philosophe ! Lorsque les trois quarts de l'Europe étoient embrâsés du feu de la guerre, il y avoit un petit coin dans la France qui, sous les seuls auspices du génie et de la candeur, goûtoit les avantages d'une paix inaltérable. O récompense du mérite préférable à toutes ces frivoles marques d'honneur qui sont si peu réelles aux yeux de l'homme qui pense ! et que Fénélon devoit être touché d'un prix si flatteur, le seul, il est vrai, qui pût acquitter ce que la reconnoissance humaine lui devoit !

pas éprouvé que l'empire de l'humanité s'étend partout? ce Banian, qui a rappelé votre père à la vie, n'est-il pas un homme respectable à vos yeux? et moi, cher Volsan, oserois-je me nommer? doutez-vous que vous ne me soyiez cher? que j'aurois voulu vous donner des preuves encore plus fortes de mon amitié! chaque jour ajoute à mes sentimens, et j'aime à croire que la mort même aura peine à les détruire.

Volsan et tous les autres qui environnoient l'Anglais, l'écoutoient avec attendrissement. Le premier se rend assez maître de sa sensibilité, pour faire voir à Sidney que son ame étoit entièrement changée. — Je vous l'ai déjà dit: le calme et la douceur ont succédé à cette sombre mélancolie qui empoisonnoit l'air même que je respirois; je sens qu'il est des plaisirs pour notre existence. Cependant, continue-t-il, n'allez pas imaginer que le repentir ou l'inconstance dans la façon de penser, m'aient conduit: je n'ai point repris en faveur des hommes des sentimens qu'avoient éteints leurs procédés cruels; ils sont les mêmes à mes regards, toujours aussi peu dignes du nom qu'ils portent: mais je vois et j'aime mon cher Sidney dans chacun d'eux. Hélas! il n'y aura jamais que lui seul dans le monde entier qui méritera mon estime et ma tendresse!

Le hasard veut qu'en faisant quelques pas vers son ami pour l'embrasser, Sidney pousse une porte qui s'ouvre. Quel spectacle pour notre compatriote! il apperçoit son portrait entouré de génies caressans et couronné de fleurs, avec cette inscription: A NOTRE BIENFAITEUR. Il tombe aussitôt dans les bras de Volsan. — Qu'ai-je vu, digne homme? — L'objet,

après Dieu, de mon hommage le plus sincère et le plus éclatant; tous les jours, mon père et le reste de ma famille viennent lui présenter leurs purs respects, prononcer de la voix du cœur : Voilà l'auteur de notre véritable existence, de la félicité inaltérable dont nous jouissons; daigne le ciel nous acquitter envers lui ! Mon cher Sidney, vous voyez le temple de la reconnoissance, et mes enfans, tous les matins, l'embellissent de fleurs. Les Chinois honorent la mémoire de Confucius : pourquoi n'honorerions-nous pas l'image du plus vertueux et du plus bienfaisant des hommes? Je l'ai tracée d'après mon cœur; j'avois quelques élémens de peinture, et c'est le sentiment même qui a conduit ma main; à chaque instant ce portrait me rappelle mon ami, mon adorable Sidney... Oui, poursuivent le père et Julie, c'est l'objet du culte de l'amitié, et vous en êtes, généreux Anglais, la divinité.

Sidney ne peut s'arracher de leurs bras; il laisse couler dans leur sein une abondance de larmes, de ces larmes d'une joie pure et céleste. Ah ! s'écrie-t-il, anges sur la terre ! que votre ame est supérieure à la mienne ! vous êtes encore plus sensibles que moi ! mes amis, ne nous séparons plus; je n'ai point de femme, ni d'enfans : soyez ma famille, mes enfans, les enfans de mon cœur; soyez tout ce que j'aime. Je ne vous quitterai que pour un voyage aux Indes qui me reste à faire, et je revole auprès de vous.

Sidney leur a tenu parole; il est vrai qu'ils l'ont suivi en Angleterre; ils habitent avec lui une campagne délicieuse où l'on diroit que se sont conservés

les beaux jours et l'innocence de l'âge d'or : c'est en quelque sorte, une nouvelle Philadelphie. Sidney y est entouré d'une foule de malheureux dont il sèche les larmes, et qui l'appellent leur père ; il partage avec Volsan les soins qu'exige sa petite colonie, et il revient toujours se féliciter de son bonheur dans le sein de *sa chère famille* ; c'est le nom qu'il a donné à ses amis, dignes en effet de ces sentimens. Leur reconnoissance est égale à sa tendresse, et peut-être n'y avoit-il sur la terre que leur amitié qui pût récompenser les vertus de notre compatriote.

Cette histoire de Sidney et de Volsan fut terminée par un applaudissement général ; toute l'assemblée d'une même voix proclama l'Anglais le héros des cœurs bienfaisans, comme le Français remporta les éloges de l'ame la plus sensible et la plus reconnoissante : on étoit embarrassé seulement de savoir à qui l'on donneroit le prix ; on parla, on s'échauffa beaucoup, tous les lieux communs du pour et du contre furent épuisés, et il arriva ce qui résulte nécessairement de toutes les discussions, on se retira sans que les opinions eussent pu se concilier. Pour moi je m'accorde, dit en nous quittant, un de nos amis, à penser que de tels humains ne sauroient trop recevoir de louanges : mais Newton, messieurs, n'en sera pas moins un grand homme.

ADELSON

ADELSON

ET

SALVINI,

ANECDOTE ANGLAISE.

Rome paroît, en quelque sorte, avoir conservé ses droits sur l'admiration et sur les hommages des autres peuples; si elle a perdu l'empire du monde, elle règne encore par les arts; Adelson étoit du nombre des étrangers qui viennent grossir la foule de ses citoyens; la peinture le ramenoit sans cesse

aux chef-d'œu-vres des Raphaël et des Corrège, il prodiguoit aux artistes ces bienfaits si rares que n'accompagnent point l'avilissement et la stupide vanité.

Parmi les élèves de l'école romaine, on distinguoit un jeune homme nommé *Salvini*; peu favorisé de la fortune, il n'avoit qu'à se louer de la nature; elle sembloit avoir pris plaisir à remettre dans ses mains les pinceaux des plus grands maîtres; il joignoit à ce talent supérieur tous les avantages d'une éducation cultivée; il avoit fait d'excellentes études : les beautés des fameux poëtes de l'antiquité et de sa nation lui étoient aussi familières que celles des peintres célèbres; il lui échappoit même de très-jolis vers; on eût dit qu'il s'étoit proposé pour modèle *Salvator Rosá* (1) qui manioit avec un égal succès la plume et la palette. D'ailleurs un tempérament mélancolique et sombre annonçoit dans Salvini un naturel susceptible de l'effervescence des passions; il cherchoit les solitudes les plus écartées, et passoit les jours entiers, enfoncé dans les Catacombes (2), pour se livrer,

(1) *Salvator Rosa* ou *Salvatorici* partageoit son tems entre la musique, la peinture et la poésie : il a composé six Satyres où se trouvent des morceaux estimables, et les connoisseurs, malgré leurs incorrections, font le plus grand cas de quelques-uns de ses tableaux.

(2) Cimetières dans les lieux souterreins, près de Rome, où les premiers chrétiens enterroient leurs martyrs, et qui leur servirent quelquefois d'asile contre la persécution. C'est dans les catacombes que le célèbre abbé de Rancé, comme nous l'avons déjà observé, alloit recueillir et enflammer ce

disoit-il, à la méditation qui est le germe et l'aliment de toutes les connoissances humaines. En effet, ce n'est qu'à la retraite et au soin assidu de descendre en soi-même, et de s'approfondir, que nos plus grands hommes sont redevables du degré d'élévation où ils sont parvenus. La réputation est le rameau d'or qu'on ne sauroit cueillir sans l'arracher. De pareilles dispositions décèlent ordinairement le génie, mais font craindre aussi les suites d'un caractère farouche, et dominé par des mouvemens impérieux que la raison et l'amour de l'ordre ont quelquefois de la peine à réprimer; la société, en nous polissant, a, si l'on peut le dire, relâché nos fibres, et retranché de nos traits particuliers, pour nous donner le même visage et la même inertie dans la faculté de sentir et d'agir. Peut-être l'infortune aigrissoit-elle l'humeur triste et sauvage de Salvini : il étoit la victime de la mauvaise conduite de ses parens, et l'adversité apporte nécessairement de l'altération à cette douceur de mœurs, une des premières qualités de l'homme sociable. Le jeune peintre fuyoit le monde avec le même empressement que les autres le recherchent : cependant il

---

génie sombre et mélancolique qui se manifesta dans la suite par le rigoureux établissement de la Trappe. Jamais les grandes passions et les grandes vertus ne sont nées et ne sont nourries que dans le silence et la retraite. L'homme en société perd touss es traits distinctifs ; ce n'est plus qu'une froide copie de ce qui l'environne. Voilà pour quelle raison on nous accuse de manquer de caractère : nous ne vivons pas assez avec nous-mêmes, et nous empruntons trop des autres.

lui avoit été impossible de se refuser aux témoignages d'estime que lui donnoit Adelson. Ce lord qui prévenoit le mérite, n'avoit point été repoussé par la misantropie de l'Italien; il avoit même fait les avances, persuadé que le talent, après la vertu, est la vraie grandeur personnelle, et qui est au-dessus de toutes ces dignités arbitraires, chimères créées par la convention, et qui sont encore supérieures à ceux qui s'en croient honorés. Adelson mettoit tous ces brillans accessoires au nombre de ses moindres avantages; il possédoit des qualités plus essentielles: cette noblesse avouée par la nature et qu'on ne sauroit contester; une figure extrêmement agréable, un goût exquis pour les arts, et une ame aussi élevée que sensible; les belles actions étoient pour lui des besoins dominans qu'il brûloit de satisfaire. Salvini fut bientôt l'objet de sa générosité délicate, et, ce qui est plus flatteur pour l'orgueil de l'honnête homme, il inspira au lord le touchant et noble sentiment de l'amitié: il en étoit digne; les bontés de l'Anglais l'attachoient encore moins que cette amitié honorable qui l'agrandissoit à ses propres yeux. La confiance fait disparoître la puérile et odieuse distinction des rangs; elle rétablit les ames dans cette heureuse égalité qui seule les rapproche, et qui forme ces liaisons que ne corrompent point l'intérêt ou le besoin vague de société. Il y a bien peu de bienfaiteurs qui sachent être amis: ne cherchons point d'autres raisons de l'ingratitude. Le lord ne devoit pas appréhender que Salvini fut jamais infecté de ce vice, la plus horrible maladie du cœur humain; celui-ci étoit aussi reconnoissant

que l'autre se montroit généreux ; ils vivoient dans une union si étroite, qu'on les appelloit les deux frères.

Les talens de Salvini et ses qualités estimables n'avoient pas seuls contribué à cet attachement : la mélancolie où il aimoit à s'ensevelir, en étoit peut-être la première cause. Adelson nourrissoit une douleur secrète dont rien ne pouvoit le distraire ; et il sembloit goûter une sorte de plaisir à laisser son ame s'exhaler dans ses sombres vapeurs en présence de l'Italien ; souvent il gardoit, des jours entiers, le silence ; quelquefois il lui échappoit des gémissemens, et ses pleurs étoient prêts à couler ; il tournoit au ciel de longs regards qu'il tenoit ensuite long-tems baissés vers la terre. Le jeune homme pensoit que ces indices d'un noir chagrin étoient l'effet de la maladie dont plusieurs Anglais sont attaqués : il voyoit dans son ami tous les symptômes de la consomption, et il se contentoit de le plaindre, sans lui montrer la peine qu'il ressentoit : il auroit craint en lui parlant de son mal, de l'aigrir davantage ; et puis, les ames mélancoliques éprouvent de la douceur à jouir mutuellement du spectacle de leur tristesse ; les malheureux se cherchent, et sentent leurs maux s'adoucir, en envisageant leur situation réciproque.

Il y avoit près de deux ans que le lord s'arrêtoit à Rome ; son ami le surprend, un jour, une lettre à la main, et laissant tomber des larmes qu'il s'efforçoit de cacher. Mon cher Salvini, dit Adelson, après l'avoir regardé quelque tems, vous sentiriez-vous capable d'un effort d'amitié, qui mettroit le comble

à mes sentimens pour vous ? Parlez, mylord, répond d'un ton pénétré le jeune homme : de quoi s'agit-il ? Vous ne pouvez douter de mon cœur, et il n'est point d'épreuves auxquelles il ne se soumette pour remplir les devoirs de la reconnoissance. — Mon ami, ce n'est point la reconnoissance que je réclame en ce moment, c'est l'amitié. Je sens que vous êtes devenu nécessaire à mon bonheur ; mon ame demande à s'épancher dans la vôtre : malheur à quiconque ne connoît pas cette passion si douce, si délicieuse qui lie deux cœurs sans le secours des sens ! l'amitié m'est presque aussi chère que l'amour et..... il faut que nous nous séparions. — Des affaires, mylord vous rappellent à Londres ? La fortune... Ah, Salvini ! qu'est-ce que la fortune ? un motif bien au-dessus des richesses, au-dessus de tout, m'arrache de ce séjour, et me force de vous dire un éternel adieu. Oui, j'abandonne Rome... Salvini, pour jamais... je ne reverrois plus mon ami !... je vais vous proposer un sacrifice dont je ne me dissimule point l'importance. J'aime mon pays ; le vôtre, sans doute, doit vous inspirer la même affection : mais êtes-vous obligé de rester à Rome pour lui conserver l'attachement d'un fidèle patriote ? Salvini avec vivacité se jette en pleurant dans les bras du lord : — Par-tout, par-tout où ira mon bienfaiteur, j'y vole ; mylord, vous avez raison de penser que je suis attaché à l'Italie, quoique j'y traîne une destinée malheureuse : mon art même dont je suis idolâtre, a besoin d'avoir sous les yeux les richesses de Rome, pour s'enflammer et se perfectionner ; mais, je suis homme avant que d'être

artiste ; vous m'avez comblé de bienfaits, vous me permettez de vous donner le nom d'ami, et mon ami sera tout pour moi.

Le lord embrasse Salvini : — Je sens tout le prix de cette démarche; c'est moi qui vous devrai une gratitude éternelle. Allons, partons pour Londres Je réunirai l'amitié, et peut-être..... Salvini, vous saurez... vous saurez ce qui me rappelle en Angleterre... vous aurez toute ma confiance.

Adelson eut bientôt quitté l'Italie. Ils traversent la France. A peine sont-ils à Douvres, l'Anglais reçoit une nouvelle lettre ; il crie aux postillons : hâtez-vous, volez, je vous promets cent guinées ; et puis se tournant avec transport vers Salvini. — Mon ami... mon ami.... mes sens ne peuvent suffire à ma joie.... l'excès de mon bonheur.... Je n'arriverai point assez tôt.

Le jeune homme étoit immobile d'étonnement. Pour Adelson, il ressembloit à quelqu'un qui seroit tombé dans le délire ; un saisissement de plaisir lui avoit coupé la parole. Ils ont enfin gagné Londres. Le lord, agité de la plus vive impatience, conduit Salvini à son hôtel, et sans descendre de sa chaise de poste : mon cher, lui dit-il, voilà votre maison; mes domestiques sont les vôtres ; disposez de ma fortune comme de mon cœur. Adieu, nous nous reverrons. Et aussitôt il fait de nouvelles instances aux postillons pour qu'ils redoublent de vîtesse, et il disparoît.

La surprise du peintre ne peut se concevoir; il revoit le lendemain Adelson qui toujours plein de cette ivresse de joie, ne reste avec lui qu'un instant.

Salvini auroit bien voulu pénétrer le motif de ces fréquens voyages : mais l'amitié se soumet à des circonspections que ne connoît point l'amour ; il auroit cru blesser la délicatesse, s'il n'avoit respecté la discrétion de son bienfaiteur : c'étoient de légers inconvéniens pour un étranger qui d'ailleurs n'avoit point à regretter son pays ; il se livroit tout entier à son talent, et ne s'arrachoit à ses travaux que pour jouir du peu de momens que lui accordoit Adelson. Celui-ci le regardoit souvent, et ne pouvoit dissimuler l'embarras qui le trahissoit ; il paroissoit comme accablé d'un grand secret, et prêt à le révéler ; ensuite il reprenoit une autre physionomie, et se rejetoit sur un entretien bien éloigné de celui qu'il avoit eu dessein d'avoir. Ces agitations augmentèrent. Il entre un matin chez le peintre, et le trouve occupé à finir un tableau dont le sujet étoit Pygmalion animant sa statue : on la voyoit se développer, s'embellir sous le ciseau créateur. Je vous crois, lui dit le lord en souriant, après avoir examiné cette peinture, un talent d'imaginer égal à la beauté de votre pinceau : mais, Salvini, vous auriez beau vous figurer tous les agrémens des déesses réunis, ils n'atteindroient point un certain modèle, qui, assurément, surpasse toutes vos brillantes fictions ; et en prononçant ces mots, Adelson tenoit les yeux attachés sur le jeune homme. Il reprend en changeant de ton : Salvini, avez-vous jamais été amoureux ? Jamais, mylord ; les arts et l'amitié doivent suffire à mon cœur ; je veux fuir un sexe qui prend trop d'empire sur le nôtre : j'ai lu que l'amour étoit la passion la plus redoutable. Oui la plus redoutable,

interrompt l'Anglais, mais aussi la plus séduisante; et tout-à-coup il change de conversation.

Plusieurs jours s'écoulent ainsi, le lord faisant de continuelles absences, et Salvini appréhendant toujours de laisser échapper sa curiosité, quoiqu'elle s'irritât davantage, et qu'il eût de la peine à la combattre.

Nouvel entretien très-long de la part d'Adelson : il y mêle adroitement le récit d'une aventure intéressante, et il observe avec plaisir qu'elle attache Salvini : un lord et un baronet s'étoient liés par une inclination aussi forte que mutuelle; le premier découvre à son ami qu'il a une maîtresse dont il étoit éperdument amoureux, et la lui fait connoître; le baronet outrage l'amitié, conçoit une passion effrénée pour la femme qu'aimoit le lord, et cherche à la séduire et à l'enlever.

L'Italien ne laisse pas à l'Anglais le tems de poursuivre; toute son indignation éclate : —Ah, le perfide! abuser à ce point de la confiance et de l'honnêteté! et il n'a point perdu la vie? Adelson court dans les bras du peintre : — Salvini, ce noble transport me charme; vous condamnez donc un pareil procédé? — Le condamner, mylord! je regarde cette action comme le plus abominable des crimes, et l'homme qui s'en est souillé, est le plus noir et le plus vil des scélérats... mais il n'est pas possible... non, il n'est pas possible qu'il existe des ames aussi atroces.

A mesure que Salvini parloit, on voyoit une joie douce et animée monter et s'épanouir sur le front de l'Anglais; il reprend : mon ami, tous les jours vous

acquérez de nouveaux droits sur mon cœur, et vous me montrez de nouvelles vertus ; je croirois donc vous offenser, me manquer à moi-même, si j'employois plus long-tems avec vous la réserve ; incessamment vous n'aurez rien à désirer ; vous jugerez à quel point je vous aime.

Le trouble avoit accompagné ces dernières paroles d'Adelson ; il propose à Salvini une partie de campagne : ils vont à dix milles de Londres, et s'arrêtent dans un endroit délicieux. Le lord apprend au jeune homme qu'ils sont dans une de ses terres ; celui-ci demeure transporté à l'aspect de ces tapis de verdure qui jouissent d'une fraîcheur inconnue aux autres climats : c'est là que la vue s'étend et se repose sur l'abondance et le luxe nourricier de la liberté ; de riches boulingrins, des prairies artificielles, couvertes de nombreux troupeaux, offrent de tout côté l'opulence de la nature. Ce spectacle si attendrissant pour un homme sensible aux beautés vraies, et qui sait les apprécier, émeut de plus en plus Salvini ; il s'abandonne à cette douce rêverie qu'inspirent les objets champêtres. Convenez, dit Adelson, que ce n'est qu'à la campagne que le cœur se développe dans toute son étendue ; je n'en ai guère recherché la cause ; mais les passions prennent dans ces lieux une teinte de mélancolie qui leur prête un charme inexprimable. On n'aime point ainsi à la ville. J'éprouve ce prestige innocent, répond l'Italien ; votre amitié m'est encore plus chère ici qu'à Londres, et je quitterois tous les palais des souverains pour une semblable retraite. — Ah, mon ami ! qu'on doit leur porter peu d'envie !

c'est moi qui suis roi de l'Angleterre, de toute la nature; Salvini, je goûte dans ces champs le bonheur suprême.... Je suis aimé.... Salvini, je suis bien sûr que vous êtes mon ami, que vous le serez toujours... Vous pleurez! je sens que ma défiance vous blesse, qu'elle est injuste; non, non, je ne doute point de votre amitié, de votre reconnoissance, pardonnez-moi; et je vais vous donner une preuve... je l'ai trop différée; oui, j'ai des reproches à me faire... avez-vous apporté vos crayons? Mylord, repart le peintre en souriant, depuis quand un preux chevalier voyage-t-il sans son épée? assurément, j'ai mes crayons, et je suis impatient de dessiner des objets... Un moment, interrompt le lord : j'ai à vous proposer de nous tracer une image bien préférable à toutes ces perspectives... jusqu'à présent, vous n'avez représenté que des mortelles, et je veux que vous m'ayez obligation d'avoir une idée de la beauté, telle que la fable l'a imaginé sous les noms de Vénus, de Flore.... Oh! vous serez de mon sentiment; attendez; je reviens.

Adelson revole près de Salvini; il donnoit la main à une jeune personne de quinze ou seize ans : le peintre reste interdit, dans l'extase; cette charmante créature étoit embarrassée, et son embarras l'embellissoit encore. Ma chère Nelly, n'ayez nulle crainte, dit le lord; je vous présente, continue-t-il, en lui faisant remarquer l'Italien, ce que j'aime le plus après vous; et vous, mon ami, vous voyez la maîtresse de mon cœur; il vous appartient de juger des grâces : décidez si tant de charmes ne méritent pas mon hommage... ne rougissez point, Nelly; ne rougissez point; l'éloge

vous est dû. Lorsqu'on a l'ame si supérieure à la beauté, on peut s'entendre dire qu'on est belle.

Adelson les conduisit tous deux dans un cabinet de verdure; Nelly paroissoit y régner comme on nous dépeint la déesse des fleurs, faisant éclore d'un regard toutes les richesses de la nouvelle saison.

Salvini ne sortoit point de son enchantement; Nelly étoit en effet une créature céleste : sa vue excitoit les transports, le trouble, la langueur, cette espèce de ravissement qui naîtroit de la présence d'une divinité : le feu de l'esprit, la volupté pure et innocente de l'ame se faisoient sentir dans ses regards; le son de sa voix achevoit le prodige de ses yeux; la moindre de ses paroles alloit porter au fond du cœur une sensation délicieuse qu'on aimoit à conserver; sa taille souple et déliée n'empêchoit point que sa démarche ne fût majestueuse; formoit-elle un pas, un geste, on s'attachoit à ce pas, on suivoit avec vivacité le mouvement de ce geste; c'étoient toujours de nouvelles grâces qui se découvroient, et un nouvel intérêt qu'on éprouvoit. Il sembloit que les poëtes avoient imaginé exprès pour Nelly cette comparaison d'une belle fille à la rose naissante. De quel trait de flamme Salvini est pénétré! un ravage subit est dans tous ses sens; il ne voit plus qu'à peine; ses genoux se dérobent sous lui; il fait des efforts pour se soutenir. En vain cherche-t-il à se remettre de son trouble; il veut faire un compliment à Nelly : des sons inarticulés meurent sur ses lèvres. Comment, dit Adelson, mon ami! un joli visage te déconcerte à ce point! est-ce que les peintres ne doivent pas être familiarisés avec le spectacle de

la beauté? Allons, prends tes crayons : vîte, que l'amitié me dessine l'amour ;

Salvini s'efforçoit de rétablir sur son visage un calme dont son ame étoit bien éloignée de jouir; il veut se mettre à l'ouvrage ; il se trompe dans l'emploi des crayons; ils se brisent, ou s'échappent de sa main ; quand ses yeux venoient à rencontrer ceux de Nelly, son désordre augmentoit; c'étoit précisément la scène d'Apelle peignant Campaspe en présence d'Alexandre ; Adelson continuoit de railler le jeune homme sur son embarras. Enfin après avoir vingt fois recommencé et effacé, il est parvenu à saisir la ressemblance de l'aimable Anglaise, avec tant de chaleur et de vérité, que le lord s'écrie : Que je t'ai d'obligations! tu m'as créé une seconde Nelly; oui, la voilà bien ! voilà ce doux sourire qui me charme ! ces yeux qui sont pour moi les cieux ouverts ; tu as fait un miracle, Salvini... elle est pourtant encore mieux dans mon cœur.

L'Anglais et l'Italien se trouvent seuls. Adelson prend la parole.

Eh bien, Salvini, l'amitié auroit-elle à se plaindre ? je n'imagine pas qu'on puisse faire davantage en sa faveur. Je viens de te donner une preuve de confiance au-dessus de tous les bienfaits dont j'aurois voulu te combler. Mylord, interrompt vivement le peintre, cette marque d'amitié l'emporte, il est vrai, sur les dons de la fortune, et je suis digne d'en sentir le prix. J'aime à le croire, continue le lord ; je t'ai prouvé que tu m'étois presque aussi cher que Nelly, et tu me sauras quelque gré de ma confiance, lorsque tu appren-

dras que je suis le plus enflammé, le plus jaloux des hommes ; non, personne ne ressent comme moi la violence de l'amour ; je déchirerois un cœur qui laisseroit éclater un sentiment de tendresse pour cette adorable créature ; rien ne me seroit sacré... ne nous arrêtons point à une idée si cruelle : je compte sur ta probité. Malgré votre extrême jeunesse, Salvini, il ne vous seroit pas possible d'être ingrat.. je vous aime trop ; j'ai désiré goûter tous les plaisirs à la fois : j'ai réuni ma maîtresse et mon ami. Vous avez vu cette fille angélique ; avouez que c'est la beauté, l'enchantement même. Salvini répondoit par des mots entrecoupés, et en balbutiant ; il étoit aisé de voir que son ame éprouvoit un bouleversement affreux. Adelson poursuit : il faut que je vous fasse la confidence entière, et que j'épanche dans votre sein tout ce qui a pu contribuer à mon bonheur ; car je ne doute point, d'avoir surmonté les obstacles qui m'ont jusqu'ici combattu. Allons nous asseoir près de cette allée de pommiers, Salvini ; ils me sont précieux : c'est là que j'ai vu pour la première fois la souveraine de mon cœur.

Ils vont se rendre auprès de ces arbres dont l'ombrage agréable couronnoit un joli côteau d'où l'on découvroit plusieurs petits villages, situés à peu de distance les uns des autres ; le lord reprend ainsi la conversation.

Je suis né à Londres. A peine fus-je sorti de l'enfance, qu'une maladie de peu de jours m'enleva ma mère. Mon père qui occupoit alors un des principaux emplois du Gouvernement ; quoiqu'il m'aimât beaucoup, abandonna mon éducation à des maîtres dont

la complaisance mercénaire flatta mes passions plutôt que de les détruire ; elles m'emportèrent dans les égaremens qui rarement en sont séparés. Le dégoût ne tarda point à suivre de fausses jouissances. Je cherchai les plaisirs véritables ; je croyois les avoir trouvés dans la retraite, dans l'étude et la culture des arts ; mon cœur n'étoit pas pleinement satisfait ; il me demandoit un attachement plus décidé ; il saisit bientôt ce qui devoit être l'objet de tous ses vœux. Je me dérobois souvent au tumulte de la capitale, pour venir ici m'interroger en secret sur les moyens d'arriver à ce bonheur dont je ne démêlois guère la cause. Une profonde rêverie m'avoit entraîné vers ces pommiers. Des voix de femmes me retirent de cette espèce de méditation, je lève les yeux : Salvini, j'apperçois une jeune personne.. un ange de beauté ; il n'est pas possible d'exprimer les transports qui vinrent me saisir ; une dame d'un certain âge, et qui me parut être sa mère, s'entretenoit avec elle. Le sujet de l'entretien étoit les plaisirs innocens que l'on goûte à la campagne, la douceur de mœurs et d'affections qu'on y semble respirer avec l'air ; on convenoit que la simplicité de ce séjour étoit préférable au luxe des villes, et que la vraie félicité ne pouvoit se rencontrer que dans cette portion du peuple qui s'est vouée aux travaux de l'agriculture. J'abordai les deux étrangères, et je n'eus pas besoin de m'informer de leur condition pour leur temoigner un respect que la présence de la jeune personne m'avoit déjà inspiré. Il faudra nécessairement, mon cher Salvini, vous résoudre à me passer une infinité de détails qui vous paroîtront peutêtre minutieux ; mais vous

l'ignorez : tout prend la flamme de l'intérêt pour un amant qui parle de ce qu'il aime, et ce qui se rapporte à Nelly ne sauroit être de peu d'importance. Je fus promptement instruit de leurs noms, de leurs qualités ; la charmante miss se taisoit : mais que son silence étoit expressif ! elle me regardoit, rougissoit, et devenoit toujours plus séduisante. La dame, qui en effet étoit sa mère, voulut bien entrer avec moi dans des explications relatives à sa famille et à son état ; le mari, gentilhomme écossais, avoit ruiné sa fortune, en s'opposant avec une opiniâtreté invincible au parti de la cour ; il venoit de mourir ; sa veuve et Nelly ne vivoient que d'un bien très-médiocre, elles possédoient une petite métairie distante environ d'un mille ; la beauté de la promenade les avoit conduites insensiblement vers cette allée de pommiers. Ah ! mon cher Salvini, quel étoit mon trouble ou plutôt mon ravissement ! Je demandai à madame Rivers, c'est ainsi qu'on l'appelloit, la permission de les ramener chez elle ; nous arrivâmes à leur maison : mon ami, c'étoit le temple de la vertu et de l'innocence ; tout y respiroit cette pureté d'ame qui embellit et fait aimer les plus simples demeures. Que j'eus de peine à m'arracher de cet asile enchanté ! la mère et la fille ne me quittèrent qu'à la porte. J'entendis nommer la jeune personne, Nelly ; et aussitôt ce nom si cher retentit et se grava dans mon cœur : lorsque j'étois seul, ma bouche le répétoit sans cesse. J'avois obtenu la liberté de leur faire quelques visites ; il est inutile de vous dire que j'aurois voulu passer ma vie dans cette maison où mon ame restoit attachée. Mes yeux s'étoient

toient tout à coup ouverts ; je ressemblois à un homme qui, enveloppé de nuages, et entouré de rochers inaccessibles, se seroit vu, dans un clin d'œil, transporté sous un ciel serein, au milieu d'une vaste campagne, où tout porteroit le charme à ses sens. Je reconnus qu'un seul regard de Nelly pouvoit faire mon bonheur suprême, et je sentis combien l'amour est une passion satisfaisante, lorsqu'il est accompagné de la vertu et de l'honnêteté : car je ne désirois point séduire l'adorable Nelly ; ma tendresse étoit une sorte de culte religieux ; je respectois ce que j'aimois ; et il est si doux de regarder sa maîtresse comme l'objet d'un pur hommage ! Vous ne serez pas surpris que, malgré son peu d'opulence, j'eusse déjà conçu le projet de l'épouser : n'a-t-elle pas tout ? elle est belle, elle est vertueuse, et elle est sensible ; quelle volupté pour mon cœur de pouvoir déposer à ses pieds des richesses que je tiens du hasard ! c'est elle qui possède les vrais trésors. Ah ! Nelly, Nelly ! que n'ai-je l'empire du monde à vous offrir ; et que ce présent seroit encore bien au-dessous de ce que vous méritez !

J'étois le plus heureux des hommes : j'avois su vaincre toutes les raisons qui m'étoient opposées par madame Rivers ; elle prétendoit que nos fortunes, trop disproportionnées, mettroient un empêchement insurmontable à mon mariage avec sa fille. Je la rassurai, je la persuadai ; la vérité et le sentiment ont tant d'empire ! enfin du consentement de sa mère, Nelly daigna m'écouter ; il me fut permis de lui parler de mon amour. Oh, mon ami ! à quelle ivresse délicieuse je m'abandonnai quand elle m'avoua, en rou-

gissant, que ma tendresse ne lui étoit pas indifférente! je lus dans ses regards que l'aimable pudeur l'empêchoit de me dire tout ce qu'elle ressentoit; je tombai à ses pieds; je les arrosai de ces larmes si douces, si précieuses que le sentiment fait couler. Adorable Nelly, m'écriai-je, régnez à jamais sur mon ame; je prends le ciel à témoin que je n'aurai point d'autre femme que vous; et je vais presser l'instant qui formera ces nœuds où j'attache ma vie; non, je ne saurois plus vivre sans vous posséder, sans vous idolâtrer, sans vous le répéter mille fois..... ma chère Nelly, un si violent amour ne pourroit s'exprimer; oui, je fais serment à vos genoux de vous adorer toujours davantage.

Que vous dirai-je? Nelly troublée me laissa saisir sa main; j'y imprimai un baiser de feu; je pensai expirer du plaisir que me fit goûter cette simple faveur.

Ma famille, vaincue par mes sollicitations, et par celles de ses amis, avoit consenti à cette alliance si désirée; elle convenoit que les charmes et la vertu de Nelly, ainsi que son extraction, devoient faire oublier l'inégalité des biens; je touchois au moment d'être son époux. Mon père même m'avoit accordé la permission de lui présenter madame Rivers et sa fille. Plein des plus flatteuses images, je cours à leur asile; mon ame se précipitoit au-devant d'elles; je m'enivrois du bonheur d'annoncer à Nelly que j'allois à la face de l'univers la proclamer ma souveraine. Un domestique en pleurs frappe ma vue. — Eh! mon ami, Nelly..... elle seroit morte? Ah, mylord, repart ce garçon, en jetant des cris, je doute qu'elle vive

encore.... — Comment? — Deux hommes masqués, suivis d'une troupe de satellites, sont descendus ici: ils se sont rendus maîtres de la maison, malgré nôtre résistance, et ont emmené dans un carrosse madame Rivers et sa fille. Nous avons observé que miss pleuroit beaucoup. Les ravisseurs ont bientôt disparu, et nous ignorons quelle route ils ont prise.

Pendant ce peu de mots, mon ame étoit restée suspendue; je m'abandonne à tous les transports; je pousse avec impétuosité mon cheval sur le premier chemin qui s'offre à ma vue; je reviens avec la même vîtesse; j'ordonne à mes domestiques de se partager en différens endroits; je leur crie: je me meurs; du secours! on m'enlève Nelly: qu'on me la retrouve! qu'on me la ramène! Je succombe sous tant d'agitations; je perds la connoissance; je la reprends pour devenir furieux; je me laisse aller à la course de mon cheval. J'apperçois un carrosse; je ne doute point qu'il ne renferme Nelly; j'y vole; j'aurois voulu avoir les aîles de la foudre; j'atteignois la voiture; un jeune homme qui avoit mis la tête à la portière, fait signe au cocher d'arrêter; il s'élance l'épée à la main, commande au postillon de poursuivre sa route, et fond sur moi, en me disant: tu n'iras pas plus loin. Tu cherches Nelly; il faut que l'un de nous deux meure; c'est tout ce que je puis t'apprendre. Aussitôt je mets pied à terre; je me précipite avec rage sur l'inconnu; j'ai affaire à un rival, m'écriai-je, je n'en suis que trop assuré: il va éprouver si l'on m'offense impunément. Nous mesurons nos armes. Je porte un coup à mon adversaire; il tombe; j'accours le secourir. Eh bien!

lui dis-je, en lui tendant la main, cruel, je saurai pour quelle raison tu m'arraches tout ce que j'aime. Pour quelle raison, répond le perfide? tu ne sauras rien. Tu m'as donné la mort, mais je goûte en mourant le plaisir de causer tes malheurs. Sois certain que Nelly ne te sera point rendue, et tu ignoreras le nom de ta victime. A peine achevoit-il ces paroles, qu'il poussoit le dernier soupir.

J'étois immobile de désespoir; j'hésitois si je m'ôterois la vie de cette épée teinte du sang de mon ennemi, ou si je redoublerois mes efforts pour atteindre le carrosse; j'embrassai ce dernier parti; les vents ne sont pas plus prompts; mon cheval expira sous moi; toutes mes perquisitions furent sans effet, mes domestiques n'eurent pas plus de succès. Quelle situation horrible! perdre Nelly à l'instant où je recevois sa main! n'avoir pas la moindre lumière sur sa destinée! quelquefois douter de son cœur? Il y avoit des momens où cédant aux noires impressions de mon caractère jaloux, je me figurois Nelly coupable, voulant me fuir, aimant un autre... Je ne tardois pas à lui demander pardon de ces idées si outrageantes pour sa vertu, pour mon amour. Non, me disois-je, non, cette charmante fille n'est point capable de m'en avoir imposé; et j'en dois croire ses larmes; c'étoit moi qu'elle pleuroit! qu'est-elle devenue? Je ne découvrirai point la trace des monstres qui me l'ont ravie, les lieux où sans doute ils la retiennent... peut-être a-t-elle succombé à sa douleur? Barbare que j'ai immolé, tu as bien eu raison de t'applaudir de ma peine! c'est toi qui m'as percé le

cœur, qui me le déchires tous les jours ; c'est moi qui meurs mille fois, quand un seul coup t'a privé de l'existence.

J'éprouvois cependant que l'espérance est la dernière des illusions qui cessent de nous abuser, malgré moi je me livrois à des pressentimens favorables ; je revoyois Nelly rendue à mon amour et marchant à l'autel pour consacrer une foi qui ne s'étoit point démentie. La réalité ne favorisoit point une idée si flatteuse ; tout me refusoit des éclaircissemens sur une destinée à laquelle étoit liée la mienne ; mon ame flottoit dans une incertitude continuelle. De quels nouveaux coups je suis accablé ! On me remet une lettre dont le caractère m'étoit inconnu ; on m'apprennoit par cet écrit que madame Rivers et sa fille avoient cessé de vivre. Je tombe à la renverse ; je me trouve, après trois jours de léthargie, dans mon lit, entouré de médecins, et de mon père pleurant à mes côtés ; je n'ai que la force de dire : elle est morte, mon père ! il m'embrasse, il me presse d'accepter les remèdes qu'on me présentoit. — Non, non, il est inutile de me rappeller à la vie. Vous m'aimez ! désirez ma fin, mon anéantissement.... ma chère Nelly ! elle m'est enlevée... pour jamais... pour jamais !

Je demeurai près d'un an dans une situation plus cruelle, sans doute, que le trépas, qui est le terme de nos maux. On craignoit même que je ne perdisse la raison ; hélas ! je ne l'avois que trop conservée ! je n'envisageois que trop l'étendue de ma perte, et le sort affreux qui m'étoit préparé, si je soutenois plus longtems le fardeau de l'existence.

Les soins constans de mon père, mes sociétés, les arts qui sont nos premiers amis, nos consolateurs, s'il en peut être, me ranimèrent assez pour que mon dernier soupir s'arrêtat; mon père me redisoit sans cesse que sa vie dépendoit de la mienne; je vécus donc pour m'abreuver continuellement de mes larmes, pour adorer le souvenir de ma chère Nelly; je croyois l'entendre, la voir; je lui parlois; je lui jurois un amour éternel. Les disgraces se multiplient; la mort vint m'enlever mon père; ses dernières paroles furent de nouvelles sollicitations, des ordres, en quelque sorte, de ne me pas refuser aux soulagemens qui me seroient offerts. Rien ne m'attachoit plus à l'Angleterre; que dis-je, ma patrie m'étoit devenue odieuse; je n'y contemplois qu'un tombeau qui dévoroit les restes inanimés de l'auteur de mes jours, de Nelly. L'homme croit changer de cœur, en changeant de climat : l'insensé ! il s'imagine que ce fantôme fugitif, que le bonheur l'attend sous d'autres cieux, qu'il va le saisir, et il ne fait que déplacer ses ennuis et ses douleurs; j'aurois volé au bout du monde, que j'y eusse emporté une image qui me déchiroit l'ame, et dont les traits m'étoient toujours plus chers. Je parcours l'Europe; je viens à Rome : les merveilles de la peinture m'y retiennent. J'embrassois avidement tout ce qui avoit l'apparence d'apporter quelque adoucissement à ma peine. On ne trompe point de pareils chagrins. Je vous recherchai, soit que je fusse entraîné par une conformité d'humeur, soit que nous ayons besoin d'aimer, et que j'eusse reconnu en vous quelques-unes de ces qualités qui produi-

sent l'amitié ; malgré une prévention qui vous étoit favorable, et que votre conduite justifioit, je m'étois imposé la loi de ne vous parler jamais de Nelly; je vous cachois mes pleurs.

Un de mes compatriotes m'écrit de Naples qu'il se répandoit à Londres un bruit sourd que madame Rivers et sa fille étoient vivantes ; vous me surprenez, cette lettre à la main : je l'arrosois de mes larmes. J'ajoutois peu de croyance à cette nouvelle ; le sort m'avoit trop maltraité pour que je pusse me flatter qu'il y auroit un terme à mes souffrances. Cependant mon cœur, malgré moi, s'ouvrit à des rayons confus : je formai la résolution de retourner en Angleterre, et de tenter encore des recherches. On n'est jamais assuré de son malheur. On ne sauroit s'accoutumer à croire qu'un objet que l'on a vu, sous ses yeux, jouir de la faculté de penser, de sentir, d'agir, qu'un objet que l'on a adoré, soit privé de l'existence, et ne soit plus rien, qu'un souvenir vague dont chaque jour le tems emporte des traits. Je cédai aux foibles lueurs d'une espérance peu fondée : je vous proposai de me suivre dans ma patrie ; vous me fites le sacrifice de la vôtre, et cette marque d'amitié acheva de vous donner sur mon cœur des droits qui s'affermissent. Concevrez-vous, mon cher Salvini, le changement de ma situation, quand je reçois à Douvres une lettre de la main même de madame Rivers, qui instruite de mon retour en Angleterre, me prévenoit que sa fille vivoit, qu'elle m'aimoit toujours, et qu'elles avoient repris possession de leur ancienne demeure ; elle se réservoit, ajoutoit-elle, quand nous nous

verrions, de m'informer des particularités d'une aventure si extraordinaire : vous fûtes témoin de mes transports. Je ne sais comment j'ai pu résister à une nouvelle aussi peu attendue ; tous mes sens étoient remplis d'une ivresse délicieuse. Je vous conduis, comme vous vous le rappelez, dans ma maison, à Londres, et je vole chez madame Rivers. J'apperçois Nelly plus belle, plus adorable qu'elle n'avoit jamais été ; je veux parler : je ne puis que m'écrier, et je vais tomber à leurs pieds, sans connoissance ; je ne sors de mon évanouissement que pour goûter tout le charme de l'amour : Nelly avec sa mère s'empressoit de me secourir ; je voyois sur ce visage enchanteur, la crainte, le trouble, l'effroi de la tendresse : une de ses mains me soutenoit ; ses beaux yeux noirs s'ouvroient sur les miens avec cette douce langueur, cet intérêt si puissant qui porte et répand dans l'ame un torrent de délices : quel spectacle, mon ami ! quelle volupté ! faut il que l'expression soit si fort au-dessous du sentiment ? — Quoi ! ange du ciel ! je vous revois ! vous m'êtes rendue !... vous m'aimeriez toujours... Madame Rivers ! ma tendre mère, laissez-moi mourir, laissez-moi mourir de joie à vos genoux : est-il bien vrai ? vous respirez !.. Nelly ! ma chère Nelly ! j'ai retrouvé mon adorable amante, mon épouse ! ah ! je brûle de former ces nœuds... et qui m'osoit disputer votre cœur ? par quelle horrible catastrophe vous avois-je perdue ?

Madame Rivers me développa toutes les horreurs du complot tramé pour leur ruine et pour la mienne. Un parent de son mari, nommé sir Struley, prétendoit avoir été traversé par mon père dans la sollicitation

d'une place; de-là étoit née une haine implacable qui brûloit d'éclater; il avoit cru trouver l'occasion de la satisfaire, en m'empêchant d'épouser sa parente. Il étoit venu, plusieurs fois, chez madame Rivers pour l'engager à me fermer sa maison; et cette dame, dans la crainte de m'affliger ou d'exciter un éclat désagréable, m'avoit fait mystère des visites et de la demande de Struley; il ne s'étoit pas borné à exiger que madame Rivers me renvoyât: il lui avoit amené un riche Gallois qui bientôt étoit devenu éperdument amoureux de sa fille. Nelly avoit déclaré à sa mère que mon rival lui étoit odieux, et qu'elle n'en aimeroit jamais d'autre que moi; madame Rivers, loin de la contraindre, avoit été la première à l'appuyer dans ces sentimens, et dans sa ferme résolution de n'accepter que ma main: mais le titre de parent sembloit donner des droits à mon ennemi, et les obliger l'une et l'autre à supporter sa présence. Struley et le Gallois, convaincus du mauvais succès de leurs manœuvres, n'écoutant plus que la violence, s'étoient décidés à se servir de la force; masqués tous deux, et escortés d'une troupe de scélérats à leurs gages, ils étoient venus enlever la mère et la fille, les avoient entrainées dans un carrosse, malgré leur résistance et leurs cris. Le jeune homme étoit précisément celui qui avoit perdu la vie sous mes coups. Un des satellites de Struley, qui s'étoit arrêté pour voir l'issue du combat, avoit rendu un fidèle compte à son maître: le perfide, plus furieux alors à cette nouvelle, avoit redoublé d'activité dans sa vengeance. Madame Rivers et Nelly, au bout de trois jours de marche, s'étoient vues renfermer dans un

amas de vieilles tours qui ressembloient moins à un château qu'à une prison, situées au milieu de trois montagnes escarpées, et qu'on eût dit être séparées du reste de la terre. C'est là que ces deux infortunées avoient vécu dans les larmes et dans le désespoir; Nelly ne pouvoit m'oublier; la femme et la fille de ce barbare parent, aussi cruelles que lui, gardoient à vue leurs misérables prisonnières; enfin, par une espèce de miracle, à l'aide d'un honnête domestique attendri sur leur sort, elles s'étoient échappées et sauvées à Londres, et y vivoient cachées dans la foule obscure des habitans de la Cité. C'est de ce même domestique, leur libérateur, qu'elles apprirent que son maître m'avoit adressé une lettre anonyme, où il les faisoit passer pour mortes; leur premier soin avoit été de s'informer de moi; on savoit bien dans ma patrie que je voyageois; mais on ignoroit précisément où devoient se fixer mes voyages. La nouvelle que Struley étoit passé dans les pays étrangers, avoit rendu à madame Rivers et à sa fille la liberté de se montrer et de retourner à leur métairie. A peine y sont-elles rentrées, qu'un de mes oncles leur fait part de mon arrivée en Angleterre : aussitôt elles m'écrivent à mon passage à Douvres... Salvini, j'ai revu la maîtresse de mon cœur, nos chagrins sont dissipés; Nelly étoit mourante; on ne lui a pas plutôt annoncé mon retour, que sa beauté, ses charmes sont revenus, avec la vie, et l'espoir de nous réunir : madame Rivers est tombée malade; je l'ai engagée à prendre avec sa fille un appartement dans mon château; d'ailleurs cette précaution les met à couvert des perfidies de

ce misérable parent qui pourroit leur causer de nouvelles inquiétudes. Mon oncle, qui me tient lieu de père, se fait une fête de présider à notre mariage ; tout est prêt pour cette union trop différée.... — Tout est prêt, interrompt Salvini ? — Oui mon ami, je vais posséder la plus charmante, la plus vertueuse des femmes. Vous remplissez-vous bien de ma félicité ? L'Italien sans répondre, continue : Vous allez donc l'épouser ! — Dans peu de jours, je serai au comble de mes vœux ; pardon, mon ami, pardon, si j'ai tant balancé à vous révéler ce secret de mon cœur ; c'est l'unique réserve que j'aie eue avec vous. Je vous le répète : je suis aussi jaloux que passionné, et il faut que mon estime, ma confiance.... Mes sentimens pour vous sont sans bornés.... Que je vais être heureux ! l'amour, l'amitié, tous les plaisirs toutes les vertus répandront leurs charmes sur ma vie !

Un domestique entre ; il venoit de la part de madame Rivers inviter le lord à passer dans son appartement. Adelson embrasse le peintre, qui demeure enfin abandonné à lui-même.

Son premier mouvement est de jeter un long soupir, et de s'appuyer la tête et les deux mains sur une table ; il reste près d'un quart d'heure dans cet anéantissement ; il en sort pour se promener à grands pas, levant les yeux au ciel, gémissant, et se frappant la poitrine, comme s'il eût voulu frapper son cœur. Il se trouve avec Nelly ; il est encore plus rêveur, plus sombre en sa présence ; les propos agréables, les caresses d'Adelson ne pouvoient dissiper cette mélancolie qui, tous les jours, devenoit plus forte. En vain

lui en faisoit-il des reproches continuels : Auriez-vous des chagrins, lui disoit-il, que vous cachiez à votre ami? vous savez combien je vous aime! Ah! mylord, répondoit Salvini, d'une voix étouffée, je ne mérite point ces sentimens; non, je ne les mérite point... je ne suis digne que de votre compassion. — Dites, mon cher Salvini, de l'amitié la plus tendre. Aussitôt l'Anglais court dans les bras du jeune homme qui le repoussoit, qui gémissoit. — Vous gémissez! vous semblez vous refuser aux épanchemens de mon cœur! Salvini, encore une fois, expliquez-vous. Les richesses... — Ah! mylord, sont-ce les richesses qui rendent heureux? mylord, laissez-moi retourner à Rome, fuir l'univers entier; hélas! ne puis-je m'arracher à moi-même? la vie m'est en horreur; la lumière du jour m'importune; je voudrois être enfoncé dans les déserts les plus sombres. Il n'y a point d'abymes assez profonds...

Il ne peut achever; un torrent de larmes lui coupe la parole. Adelson frappé d'étonnement, ne sauroit concevoir d'où naît ce bouleversement subit dans l'ame et dans les expressions de l'Italien; plus il se répandoit en protestations d'amitié, plus les transports chagrins de Salvini s'irritoient.

Le lord va trouver Nelly. Vous n'ignorez point, lui dit-il, qu'après vous, Salvini est ce qui m'intéresse le plus; daignez joindre vos efforts aux miens pour l'arrêter ici; il est naturellement mélancolique; je ne sais ce qui a pu aigrir cette humeur farouche; loin d'avoir rien à me reprocher, j'ai redoublé mes attentions, mes égards; il m'est plus cher que jamais, et il

parle de retourner en Italie; je vous l'avouerai, son départ m'affligeroit beaucoup, et je désirerois que rien n'altérât le bonheur que bientôt je vous devrai. Nelly, il versoit des pleurs, et je ne puis pénétrer la cause de cette tristesse si profonde ! votre sexe a tant d'empire sur le nôtre ! d'ailleurs qui résisteroit à vos charmes? ma chère, voyez Salvini, je vous en conjure; il lui sera impossible de ne vous pas découvrir le sujet du mal qui le consume : c'est une maladie réelle qui l'entraînera au tombeau; faites lui valoir mon amitié, les avantages qu'il en pourra recueillir; en un mot pressez-le de rester avec nous. Vous réussirez. Nelly, un mot de votre bouche suffira pour l'éloigner à jamais de sa patrie. Oui, j'en suis sûr, vous parviendrez à le retenir.

La conversation du lord, ses assurances d'amitié avoient aigri le poison dévorant qui minoit les jours de l'Italien. L'instant approchoit où Nelly alloit être la femme d'Adelson. Salvini sembloit fuir la lumière; renfermé dans son appartement, il se livroit à ce morne désespoir dont il avoit craint jusqu'alors d'approfondir la cause. Il porte enfin ses regards dans les plus profonds replis de son ame. J'aime donc, s'écrie-t-il ! j'aime ! et quel est l'objet de mon amour, de la passion la plus violente, la plus impérieuse, la plus criminelle? Ah ! Salvini, peux-tu bien te l'avouer? Et ce crime, c'est moi qui le commets ! j'outrage la confiance, l'honnêteté, mon bienfaiteur, mon ami ! à ce nom je vois, je sens toute l'énormité de ma faute ! je m'épouvante moi-même... Mais ne puis-je mourir, reprenoit-il après un instant de silence? la mort seule

me rendra le repos, m'empêchera de me flétrir par un forfait... elle arrachera de mon cœur cette image qui s'y imprime, qui s'y grave en traits de flamme : oui, j'ai encore assez de vertu pour contempler l'abyme où je vais me précipiter : ayons donc la force de briser tant de liens; sauvons-nous de l'affreuse nécessité de trahir le plus respectable, le meilleur des hommes.

Salvini n'a pas achevé ces mots, qu'il s'apprête à sortir au moment même de la maison, sans prendre congé du lord. — Hâtons-nous de fuir un séjour où je m'expose à devenir le plus coupable des scélérats... Mais que pensera Adelson, de mon procédé? il m'accusera d'ingratitude, plaise au ciel qu'il n'ait pas à m'imputer un crime plus noir encore ! et ne serai-je pas justifié à mes yeux? je saurai que j'ai fait mon devoir : peut-être, dans la suite, instruirai je mon ami de la raison qui m'a fait renoncer à sa société; il m'en estimera davantage; du moins il me plaindra, fuyons; je n'ai pas encore manqué ouvertement à la vertu.

Salvini s'occupoit des préparatifs de son voyage. Quelquefois cependant sa vivacité se ralentissoit; je vais donc, se disoit il, me séparer pour jamais..... dois-je prononcer ce nom? Ah, malheureux ! ce n'est pas ton ami que tu regrettes !

Enfin tout est prêt : Salvini doit quitter à l'instant Adelson sans le voir; il lui a écrit une lettre où il l'assure d'une reconnoissance éternelle, où il se contente de lui dire que des raisons qu'il lui apprendra un jour, l'ont forcé de partir aussi brusquement; il finissoit par lui indiquer un endroit où le lord lui feroit remettre ses effets, et lui donneroit de ses nouvelles.

Cet infortuné jeune homme luttoit ainsi contre lui-même; il conservoit sa vertu, sa propre estime : il n'étoit point encore coupable; il veut sortir de sa chambre où il ne rentrera plus; il ne reverra plus un objet qu'il redoutoit de nommer. Il fait quelques pas; ses forces l'abandonnent, et il va tomber sur un siége, en s'écriant du fond du cœur : eh! je ne pourrai donc la quitter! est-il décidé que je me souillerai d'une perfidie... non, je ne serai point assez lâche, assez ennemi de tout principe d'honneur pour céder à ce fatal penchant, qui me rentraîne toujours! il veut se relever, il s'avance, et il retombe encore. Alors Salvini est suffoqué par une abondance de larmes. Nelly l'emporte, s'écrie-t-il! quel aveu m'est échappé! et comment ai-je pu concevoir une passion dont la pensée seule doit m'être interdite! Adelson a prévenu tous mes désirs, il m'a comblé de bienfaits; il m'aime; et pour prix d'une amitié si généreuse, je serai son rival; que sais-je où m'égarera un amour qu'il ne m'est plus possible de vaincre! Si je demeure ici plus long-tems, je ne réponds point de moi; non, je ne réponds point de moi; l'avenir me présente un tableau... qu'il faut prévenir.

Aussitôt il court à son épée : elle étoit sur son cœur. Nelly paroît. Le bras de Salvini reste suspendu. La jeune personne vole à lui, et lui arrachant cette épée : — Que prétendiez-vous faire, malheureux? — Percer mon sein de mille coups, m'ôter une vie qui m'est odieuse. Ah, miss! étoit-ce à vous à me secourir?

Nelly n'avoit jamais été plus séduisante; ses grâces ne tenoient rien de l'art : on jugeoit à la fraîcheur de

son teint, qu'elle sortoit des bras du sommeil, et ce moment est le triomphe de la beauté. Le peintre éprouvoit un trouble inconcevable. Nelly le prend avec bonté par la main; elle la sent trembler dans la sienne; elle le fait asseoir à ses côtés; le frémissement s'étoit répandu dans tous ses membres. Monsieur, lui dit-elle d'une voix enchanteresse, daignez vous calmer, et m'instruire d'où peut naître un désespoir qui n'a point d'exemple? Vous savez combien mylord vous aime : c'est lui qui m'a engagé à vous voir, et je bénis le ciel d'être venue en ce moment. Vous paroissez être attaché au plus sensible des hommes, et vous voulez le quitter!... qu'apperçois-je? tout m'annonce votre départ! vous nous fuyez! encore une fois, quels sont donc vos chagrins? en est-il que l'amitié ne puisse soulager?

Salvini, de tems en tems, levoit ses yeux baignés de pleurs sur Nelly; il cède à ses transports. — Je ne vous quitterai point, miss; je mourrai aux pieds d'Adelson, je vous verrai... et... vous l'épousez bientôt? — Nous n'attendons que mylord Bermond, son oncle, que des affaires ont retenu à Londres; il arrive incessamment. Salvini interrompt : Il n'y a plus d'obstacle à votre mariage? — Non, je n'appréhende plus de délais. Votre présence augmentera notre bonheur. — Ah! ce ne sera point le mien.

Le jeune homme craint d'en avoir trop dit; il reprend, en changeant de ton : le spectacle de la félicité irrite mes maux. Telle est la bizarrerie, ou plutôt l'ascendant infernal d'un caractère qu'il n'est pas en mon pouvoir de dompter et même d'adoucir; personne

personne ne m'aime sur la terre, non, personne... c'est Adelson qui goûtera le bonheur suprême. — Oubliez-vous qu'il est votre ami? Salvini, vos plaintes sont injustes; vous nous êtes cher à tous deux — Je vous serois cher, miss? quoi! vous vous intéresseriez au sort d'un infortuné... qui expire?.... — Vivez pour partager notre satisfaction.... — Miss, et vous serez donc contente? — En doutez-vous? Adelson fait tout pour moi; il a ma reconnoissance, mon estime, ma tendresse... ô Dieu! qu'avez-vous... la pâleur...

Nelly n'achève point. Salvini avoit perdu l'usage des sens; il revient à la vie, il se lève avec impétuosité: — Je troublerois une fête si attendue... Je ne dois me livrer qu'à la douleur, vous fuir pour toujours, fuir Adelson.... il a fait tous mes maux. — Salvini, expliquez-vous. — Oui, il m'a rendu le plus malheureux des hommes... miss, je ne sais... je m'égare... encore une fois, souffrez que j'abandonne ces lieux, l'Angleterre.... que j'aille m'ensevelir.... que je meure.... miss, ayez pitié de ma situation; elle est affreuse.

Des sanglots, des torrens de pleurs étouffent la voix de Salvini. Nelly, persuadée que ces diverses agitations ne sont que les accès d'une noire mélancolie, redouble ses instances, et elle est toujours plus belle; l'Italien croyoit entendre et voir une divinité; chaque parole de cette fille charmante versoit dans son ame un baume consolateur. Elle termine la conversation par le presser encore de rester avec eux. Salvini, ajoute-t-elle avec cette grâce si touchante, et dont l'empire est si absolu, c'est un ordre que je

vous donne. Miss, répond le peintre transporté, j'ai entendu le ciel même : vous serez obéie; mylord est sûr de la victoire, lorsqu'il commande par votre bouche.

Nelly va informer Adelson du succès de sa négociation. Ils ne doutent point que Salvini ne soit dominé par une humeur atrabilaire dont ils viendront à bout de le guérir. Hélas ! disoit Adelson, c'est une maladie qu'on ne sauroit trop ménager. Je l'ai éprouvé, Nelly: la tristesse est le plus cruel de tous les maux; il est vrai que notre ami n'a aucune raison de s'affliger : mais n'envisageons que son état; il suffit qu'il souffre pour s'attirer notre compassion et nos soins.

Salvini ne tarda pas à se demander pourquoi il avoit cédé si promptement aux sollicitations de Nelly. — Pourquoi ne puis-je que lui obéir?.... qu'est-il besoin de m'interroger? Nelly n'est-elle pas la maîtresse de mon cœur ? me voilà donc coupable ! Adelson ! Adelson ! comment supporterai-je ta présence ! Mais je ne t'offenserai point; je me contenterai de voir Nelly, de l'adorer en secret, de mourir en l'idolâtrant; je me renfermerai dans cet unique plaisir... et puis-je me promettre d'imposer des loix à ma passion, quand je me suis vu prêt de tout déclarer?

Adelson avoit parmi ses domestiques un Sicilien qu'on appelloit Géronio : ce garçon étoit chargé par le lord de tout ce qui concernoit le service de Salvini; il avoit de la pénétration et de la souplesse, et il s'étoit déjà apperçu du trouble que le peintre s'efforçoit en vain de dissimuler; souvent il l'entendoit soupirer ; il

l'avoit surpris plusieurs fois couvrant de ses baisers et de ses larmes un portrait en miniature; Salvini, un jour, oublia de cacher ce portrait: Géronio le trouve, il ne lui est pas difficile de reconnoître l'objet que cette peinture représentoit; alors le domestique est confirmé dans des soupçons qu'il avoit d'abord conçus assez légérement. Un soir que l'Italien étoit plus triste qu'à l'ordinaire, Géronio parut le plaindre. Pardonnez-moi, monsieur, lui dit-il, cette liberté, mais quoique domestique, je suis sensible, et votre situation me touche vivement. Salvini témoigna sa reconnoissance au Sicilien, qui sut adroitement et par degrés amener le peintre jusqu'à l'indiscret aveu de sa passion pour Nelly. C'est où l'attendoit Géronio, qui, s'emparant de l'esprit de Salvini, ne contribua pas peu à l'entraîner dans le précipice dont ce malheureux jeune homme vouloit se sauver, tant il est difficile de se garantir de la flatterie! Mon cher Géronio, redisoit souvent cet infortuné, je péris, je meurs d'amour, de douleur et de remords! puis-je me dissimuler que j'offense mon ami, quoique j'aie tenu jusqu'ici ce secret renfermé? il n'est su que du ciel et de toi. Mais, moi, ignoré-je que j'aime, que je me nourris de cette fatale tendresse, que je suis coupable? Il ne m'échappe point de soupir qui ne soit un crime, et je n'ai pas le pouvoir de m'arracher de ces lieux! ma volonté est si foible! un charme invincible me retient! quelle sera donc la fin de tant de tourmens!

Le perfide domestique employoit tout l'art de sa scélératesse pour écarter les retours heureux de

Salvini, et il le ramenoit bientôt à ses sentimens qui faisoient son supplice.

Adelson, quoiqu'il fut le plus jaloux des hommes, étoit bien éloigné de penser qu'il avoit un rival dans son ami; il n'imaginoit pas que les passions pussent à cet excès dénaturer le cœur humain; souvent il alloit arracher en quelque sorte Salvini de son appartement, il l'entraînoit auprès de madame Rivers et de sa fille; il ne cessoit de lui vanter les agrémens de sa maîtresse, il lui peignoit avec l'enthousiasme d'un amant, le bonheur qu'il étoit prêt de goûter; l'Italien craignoit de rencontrer ses regards ainsi que ceux de Nelly; son trouble éclatoit jusques dans son maintien. La vertu ne connoît point cet embarras : la joie et la sérénité ne sont faites que pour elle, et un cœur ouvert aux remords ne peut être tranquille ni heureux. Adelson auroit dû pourtant avoir moins de sécurité : une aventure singulière suffisoit pour l'éclairer.

Le lord tentoit tous les moyens d'amuser Nelly, jusqu'à l'arrivée de mylord Bermond, qui devoit être l'époque du mariage; il lui donnoit les divertissemens de la chasse, de la pêche; il crut qu'un plaisir plus recherché, et plus digne d'une ame sensible, l'attacheroit davantage : il fit construire un petit théâtre dans son château, et il invita plusieurs sociétés des environs à se réunir pour l'exécution de son projet. On proposa de représenter la célèbre tragédie de Roméo et Juliette. Nelly fut chargée du rôle de l'héroïne de la pièce; et par un caprice imprévu du hasard, Adelson voulut que le peintre, qui savoit très-bien l'anglais, remplît celui de Roméo. Jamais

on n'avoit vu l'amant mieux rendu; toute l'assemblée applaudissoit avec fureur; l'Italien ajouta à son personnage; ce n'étoit plus Roméo qui parloit : c'étoit Salvini lui-même avec tous ses transports; Nelly ne savoit que penser de ces additions : en vain lui rappelloit-elle son rôle, il n'écoutoit que son amour. Adelson et les spectateurs attribuoient au talent du jeune homme ce qui partoit de l'excès de sa passion; enfin il parut jouer avec tant de chaleur et de vérité, qu'il se blessa dangereusement dans la scène où Roméo se donne la mort; on l'emporta au bruit des acclamations, baigné dans son sang; son ami vole à son secours. Eh! s'écrie Salvini expirant, laissez-moi mourir, puisqu'elle m'est enlevée, puisque je ne puis la posséder. Adelson imaginant que le blessé étoit dans le délire, et qu'il avoit encore la tête pleine de son rôle, tâchoit de dissiper ce qu'il appelloit une illusion, et ce qui n'étoit qu'un sentiment trop véritable.

Les soins qu'on prit de Salvini, le forcèrent, pour ainsi dire, de revenir à la vie, mais plus dominé que jamais par un penchant également malheureux et criminel.

De quelle ivresse délicieuse étois-je pénétré, disoit-il à son domestique, lorsqu'il m'a été permis de lire dans les yeux de l'adorable Nelly, d'y fixer mon ame entière! avec quels transports, quelle flamme Roméo lui parloit de sa tendresse! qu'elle me ravissoit, lorsqu'elle m'assuroit d'une ardeur mutuelle! Ah! Géronio, je n'entendois point Juliette : c'étoit Nelly elle-même; je lui ai fait répéter vingt fois que j'étois aimé; j'ai pensé mourir à ses pieds de l'excès

du plaisir que j'y goûtois; malheureux! et c'étoit ainsi que je trompois ma passion! qu'elle est belle, lorsque sa bouche prononce le mot d'amour !... Adelson, tu seras le plus heureux des mortels !... Mon rôle ne m'avoit point égaré; je savois que mon bonheur alloit s'évanouir, et je voulois mettre à profit la situation de mon personnage pour me délivrer d'une existence qui m'est insupportable. Pourquoi m'a-t-on rendu au jour? je mourois à côté de Nelly, je la voyois, je l'adorois, en expirant dans l'erreur enchanteresse que peut-être Nelly, et non Juliette, s'étoit exprimée... Ah lord cruel ! sont-ce là tes bienfaits ?... où m'emporte un trop coupable égarement? Géronio, j'ai horreur de moi-même; je crains bien... je me sens capable de tous les excès.

Le domestique avoit quitté Salvini pour quelques instans; il revient avec précipitation : — Monsieur, mylord Bermond arrive dans trois jours; ses affaires sont terminées; dans trois jours Nelly devient l'épouse de mylord Adelson : le terme est bien court.

Le scélérat regarde attentivement le peintre; il continue : quel parti prendrez-vous? — Quel parti!... celui de me percer le cœur; je ne saurois assez tôt m'anéantir. Non, je ne serai pas témoin du bonheur d'Adelson; je ne le serai pas; je ne puis l'être.... Quoi, dans trois jours, tant de charmes !... Géronio, tu es mon ami, mon seul ami; c'est de toi seul que j'attends du secours... Eh bien ! répond le perfide Sicilien, en feignant d'être attendri, vous sentez-vous le courage de vivre pour être heureux? — Oui, je suis préparé à tout faire.... Dans trois jours,

dis-tu? parle : y a-t-il quelque moyen de reculer du moins ce mariage, sans cependant offenser l'amitié? —Qu'entendez-vous, je vous prie, par amitié? Adelson ne vous rend-t-il pas le plus infortuné des hommes? Il vous a fait connoître Nelly : ne devoit-il pas prévoir que vous en deviendriez amoureux, puisque lui-même, il n'a pu résister à ses charmes? mais il se plaît à vous déchirer le cœur; il jouit de votre trouble secret. Il n'est que trop vrai que l'image des peines d'autrui augmente notre bonheur; celui de mylord seroit moins vif, s'il ne vous voyoit pas souffrir; car ne doutez pas qu'il ne s'apperçoive de votre amour : mais il en rit avec sa maîtresse, et peut-être en ce moment...

Salvini l'interrompt en courant à lui : —Il en rit!... Que veux-tu, malheureux? verser dans mon ame des poisons... que je rejette. Non, je ne me plongerai point dans le crime, dans l'oubli de mes devoirs, dans l'ingratitude la plus abominable... qu'Adelson épouse Nelly, qu'il soit heureux, et que je meure... cruel! c'est la mort qu'il me faut; c'est la mort que je te demande, le fer, le poison, ce qui m'ôtera plutôt la vie; dépêche-toi; voilà le service que j'exige de ta fidélité. Et pensez-vous, reprend Géronio, que votre mort touchera beaucoup Adelson? C'en est assez, s'écrie Salvini, en laissant échapper un torrent de larmes; misérable! tu te joues de ma foiblesse; ne me tiens plus de semblables discours, ou je vais tout révéler à mon ami. Sors de ma présence.

Géronio se retiroit, Salvini le rappelle. —Tu es bien informé qu'incessamment mylord Bermond arrive?

— Adelson vous l'apprendra lui-même; il a reçu une lettre de son oncle; cette nouvelle a répandu la joie dans le château. — A répandu la joie... tout le monde est content, quand je suis dans un abyme de douleur! — Il ne tiendroit qu'à vous de vous en retirer; vous voulez absolument être la victime de l'infortune. Allez rapporter à mylord que je vous suis trop attaché; il est juste que j'en sois puni.

Et l'artificieux Géronio, en prononçant ces paroles, feignoit de verser des pleurs.

Salvini, la tête penchée sur les mains, étoit enfoncé dans une rêverie profonde; il sort de cette léthargie, et tout-à-coup: — Décide de mon sort; que faut-il que je fasse? — Que vous cédiez à mes conseils; ils ne tendent qu'à votre bonheur; vous avez jusqu'à minuit à réfléchir, si vous voulez finir vos jours dans le désespoir, ou posséder Nelly. — Posséder Nelly! que dis-tu? — Je me tais en ce moment. Je vous le répète: interrogez-vous bien sur l'état de votre cœur; déterminez-vous, et choisissez promptement, ou d'une mort que vous ne sauriez trop hâter, ou de Nelly qui pourra être dans vos bras.

Salvini veut faire des questions au domestique; il étoit déjà loin.

Est-il possible, s'écrie le peintre? n'est-ce point un songe qui m'abuse? Nelly seroit à moi! je m'abandonnerois à cet enchantement!

Adelson paroît sur ces entrefaites: — Salvini, partagez notre joie; je suis au comble de la félicité; mon oncle m'a écrit, il vient enfin, et j'épouse ma chère Nelly. Oh! vous serez de la fête. — Epargnez-

moi... mylord, de pareils spectacles, je l'ai dit à miss, redoublent la violence du mal qui me consume. — Est-ce que mon bonheur ne vous intéresseroit pas ? Plus que vous ne pensez, répond Salvini d'un ton qui décéloit son affreuse situation : mais... mylord, loin de me retenir... permettez encore une fois que je vous dise un éternel adieu; ma reconnoissance n'en sera pas moins vive. — Mon ami, je combattrai cette mauvaise humeur qui, en effet, causeroit votre perte; livrez-vous davantage à la société; vous êtes un des premiers que j'invite à ma noce. A votre noce, interrompt l'Italien, il faudra donc m'y traîner mourant. — Eh quoi ! vous vous obstinez à entretenir ce noir chagrin ! Salvini, je ne vous écouterai pas; mon ami prendra part à ma satisfaction, comme j'en prends à sa maladie : car j'ose vous le déclarer; vous ignorez le principe du mal dont vous êtes attaqué. — Non, mylord, je ne l'ignore point, et c'est parce que la source m'en est connue. — La source vous en est connue ! achevez; expliquez-vous ; de grâce.

Salvini quitte brusquement Adelson qui s'égaroit d'idées en idées, ne sachant trop à quelle cause attribuer ce qu'il appelloit la misanthropie farouche de l'étranger.

L'heure arrêtée est venue; Salvini revoit Géronio. Avez-vous fait vos réflexions, lui dit le perfide Sicilien ? — Géronio, de quoi me parlez-vous? je ne sais ce que je veux, à quel sentiment je dois me livrer, ce que je suis; mon ame est battue d'une tempête... que faire? haïrai-je Adelson ? irai-je me jeter à ses pieds, lui tout découvrir, mourir dans les larmes? Il ne faut

ni répandre des pleurs, ni perdre la vie, reprend Géronio; il faut vous armer d'une résolution constante, vous occuper de votre bonheur. Tout est dans un profond sommeil; venez, suivez moi.

Salvini égaré, hors de lui-même, tous les sens bouleversés, s'abandonne à la conduite de son domestique. Les ténèbres étoient épaisses; ils traversent les cours du château, et se rendent sous les murs du parc. L'infortuné jeune homme étoit traîné, en quelque sorte, par le scélérat Géronio, sans savoir le but de cette démarche, et prêt à succomber sous les divers assauts qui l'agitoient.

Un homme enveloppé d'un manteau, s'adresse à l'Italien : est-ce vous qui aimez Nelly? Salvini déconcerté par cette demande, hésite à répondre; il se remet de l'espèce de crainte qu'il a ressentie. — Je ne saurois le désavouer; oui, j'aime, j'adore Nelly... je n'ai plus de raison : je n'ai que le plus violent amour, et je ne me cache pas que je cours au crime; Adelson est mon bienfaiteur... mon ami. Votre ami, repart l'inconnu ! vous n'avez pas d'ennemi plus cruel. — Que dites-vous? — Ne convenez-vous point que Nelly vous est chère? — Plus que je ne saurois l'exprimer; voilà ce qui me rend en horreur à moi-même. — Eh bien ! Adelson est le seul obstacle qui s'oppose à votre bonheur; sans Adelson, Nelly vous aimeroit... — Nelly m'aimeroit! — Et peut-être l'épouseriez-vous. — O ciel !... ô ciel ! qui que vous soyez, laissez-moi... laissez-moi. — Et je pourrois, poursuit l'inconnu, disposer de son sort, je vous le redis, la mettre dans vos bras. Arrêtez, interrompt Salvini, vous portez à

mon cœur les coups les plus inattendus, les plus terribles. Nelly seroit à moi sans Adelson ! j'aurois sa tendresse, sa main !.. O Dieu ! un moment : que je respire; je ne soutiens pas cette image.... Cruels, retirez-vous, je suis encore vertueux.

L'Italien tombe à terre au pied d'un arbre; il est en proie aux orages de différentes passions. Son ame, sous tant de combats, est prête à le quitter. Le perfide Géronio est à ses côtés : — Monsieur, il faut vous décider; le tems presse; consentez à ce qu'on va exiger de vous, et vous êtes au comble de vos vœux. Eh bien... répond Salvini d'une voix embarrassée, je promets.... je ferai... non, il n'est pas en mon pouvoir de trahir l'amitié, l'honneur..... Adieu, monsieur, dit l'inconnu, sur le rapport de ce fidèle domestique, je m'intéressois à votre chagrin; vous refusez de m'entendre, Nelly a bientôt perdu ses charmes à vos yeux; elle étoit votre femme; elle sera dans deux jours celle d'Adelson. — Cette idée est affreuse... monsieur, qui êtes-vous? Nelly vous est donc soumise ! — Je n'ai pas besoin de me découvrir, puisque mes services vous sont inutiles; vous auriez su mon nom, si vous les eussiez acceptés. C'est trop demeurer ici : je me retire; n'espérez pas me rappeller.

L'inconnu est déjà à quelque distance du malheureux Salvini qui étoit comme terrassé sous la violence de sa situation. — Géronio... Géronio... courez à lui; qu'il revienne; que je lui parle... (Le Sicilien a ramené le séducteur.) Je suis déterminé, monsieur, à tout faire, tout... mais gardez-vous de me proposer...

songez... percez mon cœur, s'il faut qu'Adelson... — Ne craignez rien pour ses jours : ils sont en sûreté : on n'en veut point à sa vie ; on ne veut que l'empêcher d'être l'époux de Nelly, et vous favoriser dans votre amour. Voici de quoi il s'agit : écoutez-moi bien, et pesez tout ce que je vais vous dire ; votre destinée est dans vos mains ; vous avez deux jours pour remplir mon projet ; passé ce terme, votre malheur est irréparable.

Il faut que dans la soirée de demain ou d'après-demain, vous engagiez Adelson à venir se promener sous ces murs ; vous le retiendrez jusqu'au moment que je paroîtrai avec quelques amis ; nous nous saisirons de lui, sans lui faire aucun mal, et nous l'entraînerons à une barque que nous aurons préparée, et qui le transportera hors de notre isle. Il est inutile de vous faire part des moyens que j'emploierai ; qu'il vous suffise de savoir que nous lui rendrons la liberté, lorsque vous serez maître de Nelly, c'est-à-dire, lorsque vous l'aurez épousée. Je vous répète qu'elle sera forcée de m'obéir, et que vous apprendrez quels sont mes droits sur elle et sur sa mère, quand vous aurez satisfait à ma demande.

Le peintre veut répondre ; son cœur est soulevé, déchiré. Je vous ai tout dit, poursuit l'inconnu ; adieu : moins vous différerez, et plutôt vous serez heureux.

Salvini demeure immobile ; il a perdu la voix ; il ressemble à un homme qui verroit un rocher penchant sur sa tête et prêt à l'écraser ; il reste près d'une heure dans cet accablement, et se tournant

vers le traître Géronio, il s'écrie d'un ton douloureux: je le trahirois, Géronio! je trahirois mon ami! ah Dieu!

Géronio le traîne mourant à sa chambre: c'en est fait, le sommeil a fui pour jamais des paupières de cet infortuné. Le retour de la lumière ne sert qu'à aigrir son désespoir. Les heures s'écoulent; la nuit approche; il n'a encore rien décidé; il ne peut s'arrêter à l'affreuse résolution qui causera tant de chagrin à son bienfaiteur, et peut-être sa perte. Cependant mylord Bermond va arriver; Salvini ne peut se résoudre; à peine a-t-il la force de marcher.

Un bruit général répandu dans le château annonce la présence de l'oncle d'Adelson; le lord vient chercher lui-même l'Italien dans son appartement pour le présenter à son parent. Quels objets pour les yeux de Salvini! Mylord Bermond prodiguant à son neveu les caresses d'un père, madame Rivers ne pouvant contenir sa joie, et Nelly plus belle qu'elle n'avoit encore été; on lisoit dans les regards des deux amans, l'ivresse de leur bonheur prochain. Mylord Bermond donne ses ordres, afin que le lendemain même le mariage soit célébré. Quel coup de foudre pour le cœur d'un homme dévoré de la plus forte passion! il court à Géronio, en découvrant son estomac: —Tiens, voilà mon cœur, perce-le de mille coups; hâte-toi de m'arracher la vie, de m'épargner un crime. Je sens.... je sens que je ne puis résister à mon ascendant; il m'emporte... tu penses que ce soir on nous attend sous les murailles du parc? — J'ai reçu des nouvelles; quoique l'on soit irrité contre vous,

on veut bien avoir encore cette complaisance ; demain, monsieur, l'occasion est perdue pour toujours. — Quelle heure est-il? — Environ cinq heures et demie. — Dans deux heures, j'aurai perdu le fruit de vingt-six années ! je serai le plus cruel des hommes, un monstre d'ingratitude !... et il ne sera plus tems de revenir sur mes pas !

Salvini s'arrêtoit, tomboit sur une chaise, plongé dans le désespoir, se relevoit avec impétuosité, se redisoit sans cesse : non, je ne me souillerai point d'une pareille action. Un moment après : Nelly sera demain la femme de mylord ! il va posséder.... il ne la possédera point.... Quel est ton dessein, malheureux?

Le Sicilien ne profère que ce peu de mots : monsieur, le tems presse. Allons, répond le peintre après un long silence, et en poussant un profond gémissement : tout est décidé.

Il vole près du lord qu'il trouve avec son oncle, madame Rivers, et Miss Nelly, dont la satisfaction et la tendresse éclatoient ; cette image enflamme de fureur l'Italien, et le désir de se venger lui inspire l'adresse d'arracher Adelson à sa société, et de l'entraîner à la promenade. D'une voix tombante, il le sollicite de sortir de l'enceinte du parc. Ils ont gagné la campagne ; ils ont atteint l'endroit où l'on va attaquer Adelson, s'en saisir, à l'instant même qu'il ouvroit ses bras à un homme comblé de ses bienfaits. Salvini, lui dit - il avec bonté, assurément je me regarde comme le plus fortuné des mortels, c'est demain qu'un ange de beauté et d'innocence est dans mon sein ; mon oncle est pour moi le père le plus tendre ;

madame Rivers me témoigne tous les sentimens d'une mère ; cependant je ne jouispas d'une félicité parfaite!.... c'est vous, cruel ami, qui m'empêchez de la goûter. Le trouble du peintre augmente: — Comment, mylord! ma présence empoisonneroit vos plaisirs? — Elle ne pourroit que les augmenter; vous devez en être persuadé : mais ce dégoût du monde et de la vie, où vous aimez à vous plonger, me cause un violent chagrin. Enseignez-moi le remède qu'on y peut apporter. — Le remède, mylord..... est la fin la plus prompte d'une existence que j'abhorre, je vous l'ai dit. — Mon cher Salvini, au nom de l'amitié, abandonnez-vous à mes soins; confiez-moi vos peines... vous pleurez! vous paroissez hors de vous même! — Ah! mylord! — Embrassez votre ami, soulagez-vous dans son sein de ce fardeau qui vous pèse..... Vous vous refusez toujours à mes épanchemens! — Fuyez, mylord, fuyez... laissez... je suis un misérable, indigne de tant de bienfaits.

Salvini entend sonner les trois quartde huit heures, et c'étoit à neuf que devoit s'exécuter le fatal projet; il perd pour ainsi dire la raison; il ne prononce plus que des paroles entrecoupées et privées de sens; il finit par s'écrier : mylord, je ne sais... les forces me manquent... retournons... retournons vîte au château.

Adelson lui prête son bras pour s'appuyer. Salvini arrivé à son appartement, presse le lord de se retirer, en l'assurant que sa santé étoit meilleure, et que le repos acheveroit de le rétablir.

A peine il est seul, que ces mots s'échappent avec un cri du fond de son cœur : tu l'emportes, Adel-

son ! c'est à moi d'être en proie à tous les tourmens : il en coûte donc bien d'être criminel ! je ne le serais point; je ne le serai jamais ; sois heureux avec Nelly... Avec Nelly ! pensée affreuse ! que devenir ?

Géronio accourt: — On s'impatiente, monsieur, de vous attendre; on voudroit savoir pourquoi vous ne vous êtes pas rendu, avec Adelson, à l'heure marquée. — Pourquoi Géronio ?.... Allons, conduisez-moi..

Salvini balbutioit ces paroles d'un air égaré ; le Sicilien l'emmène, ou plutôt l'entraîne sur ses pas. Tout étoit livré au sommeil; la nuit paroissoit encore plus ténébreuse à l'Italien ; on ne l'a pas plutôt apperçu qu'on lui crie : qu'avez-vous fait de mylord ? où est-il ? il y a plus de trois heures que je suis ici. — Mylord, dites-vous ? mylord.... il est venu... — Expliquez-vous. — J'ai eu la force de l'amener en ces lieux... que vous dirai-je ? — Et vous n'avez pu le retenir jusqu'à mon arrivée ? — Je n'ai point été le maître... j'ai voulu... je n'ai pu trahir la confiance... c'est moi qui l'ai pressé de s'en retourner; c'est moi qu'il faut punir, qui suis le plus malheureux des hommes. — Ajoutez le plus lâche, reprend l'inconnu animé d'une vive fureur, et répondez-moi, l'épée à la main. — Je vais vous prouver que je sais mourir.

L'inconnu n'écoute rien ; il fond sur Salvini, qui lui enfonce son épée dans le cœur.

Salvini, poursuivi par cette agitation qui accompagne le meurtre, incertain si son adversaire a perdu la vie, se retire avec précipitation; il ne revoit point son domestique ; il passe la nuit dans l'état le plus horrible;

horrible; la mort d'un homme, le mariage d'Adelson et de Nelly qui se prépare sous ses yeux, que de traits qui l'assassinent!

Le jour paroît; une rumeur soudaine se fait entendre; des paysans ont trouvé un cadavre dans la campagne; ils le transportent au château; le peintre est frappé de terreur; il ne doute plus que ce ne soit sa victime; et quelle surprise pour Adelson, madame Rivers et sa fille, quand ils reconnoissent Struley! Il étoit revenu des pays étrangers dans le dessein de tramer de nouveaux complots contre le lord. On apprit, quelque tems après, de la bouche de ce misérable Sicilien tombé dans les mains de la justice, que c'étoit ce même Struley qui l'avoit adroitement su placer au service d'Adelson, et que leur projet, en mettant à profit la malheureuse passion du peintre, étoit d'attirer le lord dans le piége, et de le poignarder.

Tout étoit prêt pour la cérémonie qui devoit sceller le bonheur d'Adelson et de Nelly; mylord Bermond étoit le premier à demander qu'on hâtât cette union. La joie des deux amans, un appareil de fête répandu dans le château, quelle image pour Salvini! il mouroit de mille morts, il étoit plongé dans cet accablement qui est le degré extrême de la violence des passions. Le ministre s'est rendu à l'invitation; tout le monde est dans l'attente.

On apporte un paquet de lettres à mylord Bermond; à peine les a-t-il parcourues qu'il prie son neveu qu'on suspende la cérémonie jusqu'à son retour qui sera dans quelques jours; il ajoute qu'il part dans le moment pour la terre de mylord Duc*** qui

étoit à la distance de vingt milles de celle d'Adelson. Salvini commence à respirer, tandis que son ami et Nelly ne peuvent cacher le chagrin que leur cause ce retardement ; Adelson cependant embrasse son oncle qui monte dans sa chaise de poste, en lui promettant de revenir aussitôt qu'il aura vu mylord Duc. Ce seigneur étoit dans la plus grande faveur à la cour ; il remplissoit la place de premier ministre, et ses vertus personnelles faisoient aimer sa grandeur.

Adelson versoit ses larmes dans le sein de Salvini, il étoit inconsolable. Quoi ! disoit-il, il est donc décidé que le bonheur me fuira toujours ! j'y touchois, et il m'échappe peut-être pour jamais ! L'Italien combattoit ses craintes, quoiqu'au fond de son cœur, il appréhendât qu'elles ne fussent pas aussi légitimes qu'Adelson le prétendoit. La tristesse de Nelly n'étoit pas moins grande ; le lord lui redisoit continuellement : ma chère Nelly, la destinée peut s'armer contre nous, reculer notre mariage ou même y mettre obstacle : mais rien ne m'ôtera mon amour. Vous pleurez ! Nelly, ces larmes me donnent la mort ! Pourquoi nous livrer à la douleur ? mon oncle va revenir ; il est vrai que ma félicité sera différée de quelques jours : soumettons-nous à cette épreuve ; espérons, le sort se lassera de nous traverser ; et qu'aurions-nous à redouter encore ? n'avons-nous pas épuisé la mesure du malheur ? Croyez-moi : il est un terme à l'infortune ; jetons les yeux sur mylord Bermond qui nous ouvre les bras, qui nous conduit à l'autel ; voilà les seuls objets dont nous devons nous occuper.

Ah ! mylord, répondoit Nelly, la fortune se plaît

à me persécuter; jamais nous ne serons unis; oubliez-moi, vivez heureux; c'est à moi de souffrir, d'expirer loin de vous, loin du monde. Adelson se précipitoit à ses pieds, la conjuroit de modérer sa douleur, et laissoit couler ses larmes sur une de ses mains, qu'il serroit entre les siennes. Quel spectacle pour un cœur jaloux! ils s'aiment, se disoit Salvini! ils s'aiment! qu'ont-ils à craindre? ah! puissent leurs tourmens égaler les miens!.... et je ne vaincrai pas cette passion si criminelle! et je n'ai pas le courage de m'arracher de ce séjour! quel est donc mon espoir?

Mylord Bermond écrit à son neveu: il l'engage à venir le trouver chez mylord duc, aussitôt sa lettre reçue; il n'entroit dans aucune explication; il ne disoit pas un mot sur Nelly, ni sur le mariage projeté. Madame Rivers et sa fille étoient avec le lord lorsqu'on lui rendit ce billet. Il le lit haut; de quels coups la malheureuse Nelly est frappée! — Eh bien! Adelson, en croirez-vous mes pressentimens? — Je n'y vois rien ma chère, qui doive nous alarmer. Mon oncle est ami de mylord duc; ils auront eu quelque conversation au sujet de mon avancement.—Je crains tout, mylord; vous me quittez, vous partez, nous ne nous verrons plus, je vous perds! — Eh! je vous l'ai dit: comptez sur des sentimens que la mort même aura de la peine à détruire; douteriez-vous de mon amour, de ma constance, de ma probité? — Je n'ai aucun doute, Adelson: mais je passerai des momens, des heures, des jours sans vous voir! — Mon absence ne sera pas longue. — Mylord, vous n'aimez donc pas?

Nelly ne prononce ces derniers mots qu'avec des

larmes; le lord s'efforce de la rassurer. Il veut avoir un entretien secret avec le peintre. Fermez la porte, lui dit Adelson, et soyons seuls. Salvini, je puis enfin déposer mes peines dans votre sein: qu'il a fallu me contraindre aux yeux de ma chère Nelly ! je me suis prévalu d'une fermeté que je suis bien éloigné d'avoir. C'est donc aux regards de l'amitié que je montre mon ame entière ; laissez-moi pleurer en liberté devant vous. Je me sépare de tout ce que j'aime ; le silence de mon oncle à son égard est affreux, je le sens trop. Je ne sais, je parsle cœur accablé des plus noirs pressentimens. Que me veut mylord Bermond ? pourquoi ne me parle-t-il pas de Nelly, de notre mariage ? Salvini, je remets ce dépôt sacré dans vos mains ; c'est mon cœur même que je vous confie.... Vous pâlissez ! vous paroissez interdit ! — Mylord, je resterai donc en ces lieux... permettez... que je vous suive. — Non, il est nécessaire que vous demeuriez auprès de madame Rivers et de sa fille ; vous êtes mon ami... — Ah ! mylord, vous m'accablez... souffrez que je vous accompagne..... ou que je m'écarte... si vous saviez !...

Nelly entre. — Adelson, vous m'abandonnez ! et ses larmes recommencent à couler ; le lord cherche à la rassurer par de nouvelles protestations ; enfin les préparatifs du départ sont faits. Adelson revient plusieurs fois tomber aux pieds de Nelly et de madame Rivers, qui partageoit les alarmes de sa fille. Lorsque le lord est prêt à les quitter, Nelly pousse des cris ; Adelson, dit-elle au milieu des sanglots, Adelson, nous ne nous verrons plus ! c'est pour la der-

nière fois que je vous parle... que je vous vois ! Non, je ne puis repousser un secret effroi qui m'accable ; si vous m'étiez enlevé pour jamais !...

Elle n'a pas la force de poursuivre ; le lord étoit à ses genoux ; il ne pouvoit se résoudre à se séparer de Nelly : son valet-de-chambre l'arrache de cette situation. Il part en embrassant Salvini, et en lui recommandant madame Rivers et son adorable fille : Nelly, qui étoit sans connoissance dans le sein de sa mère, entend s'éloigner la chaise de poste ; elle s'élance des bras de madame Rivers : — Adelson !... je ne le verrai plus ! c'en est fait ! et aussitôt elle retombe dans le même état.

Salvini de retour dans sa chambre, se rend compte de tout ce qu'il a éprouvé ; il s'applaudissoit d'abord de sa vertu, en demandant au lord à le suivre, en voulant fuir Nelly. S'examinoit-il avec plus de sévérité, il s'accusoit de foiblesse, il ne se dissimuloit pas le peu de chaleur qu'il avoit mis dans ses efforts et dans ses sollicitations auprés de son ami ; il s'éclairoit enfin sur cette joie cachée qu'il ressentoit à la vue des inconvéniens qui retardoient le mariage de l'Anglais, et qui l'appelloïent auprés de mylord Bermond.

Malgré ces réflexions, Salvini sortoit par degrés de sa mélancolie ; il recherchoit la société de madame Rivers et de sa fille ; souvent il abordoit Nelly, lorsqu'elle étoit seule ; il lui échappoit des soupirs ; il s'abandonnoit au plaisir de la regarder et de l'entendre ; quelle douce volupté pour son cœur, quand il voyoit couler ses larmes ! la tristesse ajoute à l'empire de la beauté, et les pleurs lui prêtent un nouvel

éclat. Quelquefois il lui peignoit au nom du lord les charmes d'un amour heureux ; Salvini dans ces instans animoit de tous ses transports des entretiens qu'il auroit dû éviter : mais il n'étoit plus tems qu'il luttât contre sa destinée, elle l'emportoit ; les premiers pas étoient tracés ; il alloit d'imprudence en imprudence, d'erreur en erreur, courir à sa perte ; il ne trembloit plus à l'approche du précipice. C'est dans leur naissance qu'on détruit les passions : ont-elles fait quelques progrès, la vertu, la raison deviennent inutiles. Salvini passoit des journées entières avec Nelly ; il se familiarisoit avec cet amour qui le tyrannisoit ; l'absence d'Adelson, l'affoiblissement des remords, un feu violent qui s'irritoit, voilà les ennemis que ce malheureux jeune-homme avoit à combattre, et qui le subjuguoient.

Madame Rivers ne pouvoit taire à sa fille ses inquiétudes : elles ne recevoient aucunes nouvelles du lord, quoiqu'elles lui eussent écrit plusieurs fois ; Adelson enfin leur fait tenir cette lettre adressée à la mère de Nelly.

« Ma chère et honorée mère, /

» Ce nom, madame, vous est bien dû, et je brûle « de le consacrer par les sentimens du fils le plus « tendre. Je vous eusse répondu plutôt, si je n'avois » voulu vous donner, à vous et à ma chère Nelly, » des nouvelles satisfaisantes ; et je n'en avois que de » cruelles à vous communiquer, il y a quelques jours » Ne vous alarmez pas de ce début : l'orage est dissi-

» pé; il ne m'en reste que la frayeur : et, grâces à » Dieu, je n'envisage que le plus heureux avenir. » Vous n'ignorez point que mylord-duc aime beau- » coup mon oncle ; il lui avoit proposé pour moi une » de ses nièces en mariage ; il l'a même pressé vive- » ment. Mylord Bermond auroit peut-être eu la foi- » blesse de céder ; son ami s'est joint à lui pour me « tenter par la perspective d'un état brillant. Vous « vous attendez bien à ma résistance, et je ne prétends » pas m'en faire un mérite. Quels sacrifices seroient » dignes de votre charmante fille ! »

Il l'épousera, s'écrie Nelly ! ma mère, c'en est fait il faut renoncer à mylord, à la vie !

Cette infortunée perd connoissance ; Salvini vole à son secours. Tandis que madame Rivers appelle les domestiques, Nelly reprend un peu l'usage de ses sens, elle s'apperçoit que Salvini l'a serrée dans ses bras, contre son cœur, qu'il a même approché une joue brûlante de la sienne ; elle croit s'être trompée : cependant elle repousse doucement le peintre, en le remerciant de son zèle ; la mère rentre, elle cherche à calmer la douleur de sa fille, et achève la lecture de la lettre. Adelson y prodiguoit de nouvelles assurances d'un amour éternel pour Nelly ; il prenoit le ciel à témoin qu'il n'auroit pas d'autre épouse ; il ajoutoit qu'incessamment il les reverroit, et qu'elles devoient être persuadées de son empressement à conclure un mariage qu'il regardoit comme l'époque de sa félicité ; il les prioit de conserver leur bienveillance à son ami, et il répétoit que dans peu de jours, il iroit les retrouver.

Nelly étoit en proie à une tristesse que tous les discours de sa mère ne pouvoient guérir; elle ne voyoit qu'un enchaînement de malheurs prêts à l'accabler; la nuit, elle étoit agitée par des rêves affreux.

Pour Salvini, il avoit conçu une passion, qui bientôt ne devoit plus avoir de bornes. Que le mortel, se disoit-il, qui sera possesseur de tant de charmes, goûtera une délicieuse ivresse! qu'elle étoit belle dans cette situation où sa sensibilité éclatoit! quels parfums enchanteurs j'ai respirés dans son haleine!.... n'auroit-elle pas surpris un sentiment auquel je ne puis plus résister? non, mon amour, mon idolâtrie ne lui est pas échappée; et je contribuerai à augmenter les plaisirs d'un rival! Nelly, Nelly brûle pour un autre.... lui, mon ami! il est mon bourreau; c'est lui qui m'a ravi repos, raison, vertu. Ah! que ne m'arrachoit-il la vie, au lieu de m'entraîner dans cette fatale contrée!.... Femme divine, pourquoi t'ai-je vue? Règne donc sur mon ame en tyran, qui m'est trop cher; détermine tous mes transports, toutes mes fureurs; plus d'amitié, plus de reconnoissance; oublions tout, immolons tout, et ne voyons que mon amour! je veux mourir aux pieds de Nelly; que mes derniers regards s'attachent sur les siens.... Quel est mon projet? Adelson! Adelson, pourquoi m'avez-vous laissé en ces lieux, à moi-même, à ce vautour qui me déchire? Je ne me connois plus: je ne sais que résoudre, que faire.... tout m'abandonne.... il ne m'est plus possible de soutenir les combats d'un trop funeste penchant.

Le lord cependant écrivoit tous les jours à madame

Rivers et à Nelly; sans une maladie survenue à mylord-duc, et qui forçoit mylord Bermond de rester avec lui, il auroit déjà repris le chemin de sa terre. Il étoit à la veille de surmonter tous les obstacles, et de former cette union si desirée; il exhortoit sur-tout ses amies à n'avoir aucune crainte; il les assuroit d'une tendresse à l'épreuve des événemens.

Nelly s'obtinoit à rejeter une flatteuse espérance; elle s'écartoit quelquefois de sa mère, pour aller pleurer en liberté dans son appartement, ou dans l'endroit le plus solitaire du parc; c'étoit-là qu'elle se livroit à sa douleur comme à son amour; elle goûtoit une sorte de satisfaction à se remplir de son chagrin. Les peines auroient-elles quelque douceur pour les ames sensibles? et y auroit-il du plaisir à s'enivrer de ses larmes? C'est dans cette situation que Salvini surprend la jeune personne. Jamais elle ne s'étoit montrée plus aimable, plus séduisante: on diroit que la campagne est le séjour propre à la beauté; elle y paroît se rapprocher davantage de la nature; tout ce qui l'environne tient plus à ses charmes. Les beaux yeux de Nelly, couverts de pleurs, étoient un spectacle bien dangereux pour Salvini. Il l'aborde en tremblant; il n'ose lever la vue; sa voix ne sauroit s'ouvrir un passage; ces mots enfin lui échappent: Miss, vous me semblez connoître la mélancolie? ce poison du cœur n'est pas fait pour vous. — Ah! Salvini, la sensibilité entraîne toujours la tristesse, et cet état ne doit point vous être étranger. — C'est à moi de ressentir toute la violence du chagrin; c'est à moi de haïr, de détester la vie. — Mais vous presserai-je toujours

en vain de m'ouvrir votre ame? Quels sont vos malheurs ? comparez vos peines aux miennes ; vous n'aimez point.... — Je n'aime point !.... miss, si vous saviez lire dans le cœur, vous verriez.... je suis le plus à plaindre des hommes ! — L'amitié.... — L'amitié, miss, n'est point l'amour ! — Vous aimeriez¿ ... — Oui, j'aime, j'aime avec fureur, j'aime à l'idolâtrie, je brûle.... je meurs ; tout mon sang n'est plus qu'une flamme qui me dévore.... — Et quel est l'objet de cette passion insurmontable?

Salvini attache sur Nelly un regard où peut-être elle crut appercevoir ce qu'il ne pouvoit plus cacher. Elle veut se lever; il se jette à ses pieds, la force de se rasseoir ; — Vous m'entendrez, vous m'entendrez : c'est ici que j'expirerai. Il y a trop long-tems que je combats.. il faut céder, il faut céder, il faut éclater. Oui, je meurs d'amour pour la femme la plus adorable, la plus charmante, et qui est destinée... — Qu'entends-je, Salvini, est-il vrai?.... — Je sais que je manque à tout, à l'amitié, à l'honneur ; je sais qu'Adelson est mon bienfaiteur, mon ami, qu'il va vous épouser, qu'il vous aime, que vous l'aimez : mais il m'est impossible de renfermer une passion qui maîtrise tous mes sens ; il m'est impossible de ne pas redire ici, à vos genoux, que je vous adore, que vous n'êtes pas sortie de mon cœur depuis l'instant qui vous a présentée à mes regards, que vous êtes ma divinité suprême, que cet amour furieux ne s'éteindra qu'avec moi. Non, il n'y a que le tombeau qui pourra triompher de ce malheureux penchant. — Salvini.... vous me voyez interdite. Est-ce vous qui parlez ? vous, comblé des bien-

faits d'un homme qui a fait plus encore en votre faveur! Il vous a prodigué son estime, sa confiance, sa tendresse, et c'est lui que vous offensez si indignement! Quel est donc votre espoir? — Quoi, miss, vous vous plaisez à enfoncer le poignard dans mon sein, à déchirer ma blessure! Eh! pensez-vous que je ne voie pas, que je ne sente pas tout l'excès de mon crime? Il n'y a plus de retour, de repentir pour moi; je suis tout à ma passion; mylord n'est plus mon ami; tout m'est étranger, tout m'est odieux. Quelle est mon espérance, demandez-vous? de m'abhorrer moi-même en vous idolâtrant. Oui, je connois tous mes torts, mon forfait, ma monstrueuse ingratitude; je sais.... que vous en aimez un autre.... qu'il sera heureux.... qu'il le doit être.... mais je vous aurai parlé de mon amour; je le nourrirai dans le secret de mon cœur; je me répéterai incessamment que je vous aime, que je vous adorerai jusqu'au dernier soupir.... Et ma cruelle situation a-t-elle pu vous échapper? quand, ces jours passés vous avez perdu l'usage des sens, comment votre cœur n'a-t-il pas ressenti l'agitation du mien? Je vous ai pressée dans mes bras; quels étoient mes transports! Cette noire mélancolie qui me consume, ce dégoût affreux de mon existence, le soin que je prenois de fuir la société, Adelson, vous-même, tout ne devoit-il pas vous instruire des tourmens que vous me causez?

Nelly se lève avec précipitation. — C'en est assez, Salvini; je vois que vous êtes ingrat envers mylord; s'il en étoit informé... mais je veux bien lui épargner une pareille confidence. Je me flatte que vous oublierez

cette conversation ; vous intéressez la pitié : promettez-moi seulement un silence éternel. Croyez-moi, changez de sentiment : songez que vous avez outragé votre ami, et une femme qui l'adore, et qui doit être son épouse.

Nelly, en achevant ces paroles, tournoit ses pas vers le château; le peintre ne la quittoit point : — Ce n'est pas votre pitié que j'implore : c'est la mort la plus prompte; quel bonheur pour moi, si j'expirois de votre main!.. Eh bien, miss, ce sera la première et la dernière fois que cet amour criminel aura éclaté : non, mes yeux ne chercheront plus les vôtres; je me défendrai jusqu'au moindre soupir; je me contenterai d'aimer, de souffrir en secret. Qu'ai-je dit? je voulois me taire, je n'ai pu me contraindre; révélez à mylord tous mes crimes; peignez-moi comme le plus lâche, le plus coupable, le plus malheureux des hommes... Si vous dites un mot, je m'immole, en présence d'Adelson, à vos pieds.... C'est malgré moi, miss, c'est malgré moi que j'ai parlé. Oui, j'ai offensé, j'ai trahi l'amitié. Ah ! Dieu ! Dieu ! quel supplice !

Nelly étoit rentrée auprès de madame Rivers, et l'Italien avait couru se renfermer dans sa chambre.

La jeune personne ne sortoit point de son étonnement; elle étoit incertaine si elle feroit part de cette aventure au lord, ou si elle se borneroit à la confier seulement à sa mère : elle prit la résolution de n'en rien découvrir à l'un ni à l'autre; elle espéroit que Salvini rendu à la réflexion, se jugeroit lui-même sur l'énormité de sa faute, et qu'il viendroit à bout de détruire des sentimens que son mariage avec Adelson

feroit bientôt évanouir ; d'ailleurs elle craignoit d'irriter un caractère violent, et de causer la mort à un furieux que la prudence devoit ménager.

Ne pourrions-nous ajouter que, quelque attachée que soit une femme à ses devoirs, elle a de la peine, dans certaines occasions, à se défendre d'un peu d'indulgence ? La plus sage ne sauroit, avec une colère bien décidée, s'entendre dire qu'on l'aime, et qu'elle a le don de plaire ; la coquetterie, sentiment peut-être inné dans ce sexe enchanteur, va souvent encore plus loin que sa tendresse et sa vertu.

Deux jours entiers s'écoulent sans que Nelly ait vu le peintre : elle ne doute pas qu'il n'ait quitté le château. Elle passoit près de son appartement ; elle est tentée d'y entrer. Elle trouve dans l'anti-chambre une lettre posée sur une table ; un mouvement de curiosité la presse d'y porter la main : elle voit avec surprise qu'elle lui est adressée ; elle l'ouvre, et lit ces mots : « J'ai donc révélé ce que je devois me cacher à moi-» même, un amour aussi coupable qu'infructueux, » une horrible trahison qu'il ne m'étoit pas possible » d'expier ; je me suis souillé de tous les forfaits, de » toutes les bassesses, j'ai été ingrat. La vie étoit pour » moi un supplice continuel : tourmenté par une » passion invincible, par des remords inutiles ; sentant » tout le prix de la vertu, et ne pouvant plus la recou-» vrer ; me complaisant dans mon crime, quoique » j'en visse toute l'horreur ; chérissant Adelson, et » l'outrageant, quelquefois même le détestant, lui » qui m'a comblé de tant de biens, qui m'honoroit » du nom de son ami, qui versoit son ame dans la

» mienne ; brûlant enfin, vous adorant, vous en » ayant fait l'aveu, quand je devois m'interdire jusqu'à » la pensée de vous aimer, et prêt à tout sacrifier à » cet amour effréné ; oui, prêt à m'abandonner aux » plus affreux excès : telle étoit ma situation. Il n'y « avoit qu'un seul moyen de me dérober à l'ascendant » qui me dominoit : je l'ai embrassé avec joie. La » terre n'a point d'abymes où je puisse m'ensevelir » assez profondément : non, je ne saurois assez tôt » m'anéantir ; et dans ce moment où je médite ma » destruction, vous régnez encore avec plus de tyran- » nie sur tous mes sens. Je ne vous demande qu'une » grâce, que j'attends de votre compassion. Votre » amour, qu'ai-je dit ? votre amour pour Adelson » vous empêcheroit-il de m'accorder le sentiment » de la pitié ? il est bien foible au prix des miens. Que » la cause de ma fin soit un secret éternel entre vous » et moi ; que sur-tout mylord ignore à jamais jusqu'à » quel point j'étois indigne de ses bontés. Ah ! quelle » idée j'emporte dans le tombeau ! que ma mémoire » du moins se sauve de la flétrissure de ma vie ! Me » refuseriez-vous ce bienfait ? Lorsquevous lirez ces » mots, je ne mériterai plus votre colère ; je n'exis- » terai plus : le poison » . . .

O Dieu, s'écrie Nelly ! elle laisse tomber de ses mains la lettre : elle entend du bruit dans l'appartement voisin, elle y court ; quel objet la frappe ! le malheureux Salvini jetant les derniers soupirs et se débattant contre la mort. Nelly pousse des cris, elle vole aux domestiques : — Au secours, au secours ! Salvini se meurt ; il s'est empoisonné. Madame Rivers,

sa fille, toute la maison environnent l'infortuné jeune homme; un puissant antidote lui est administré par un chirurgien que le hasard avoit amené au château : il donne quelque signe qu'il respire encore; il reprend la connoissance; ses yeux se rouvrent : la première personne qu'il apperçoit est Nelly; il lui dit d'une voix basse : Quoi ! Miss, c'est vous qui me rappelez au jour !

Salvini revient en effet à la vie, pour être sans doute plus criminel et plus malheureux.

Madame Rivers fut curieuse, dans la suite, de savoir comment sa fille avoit découvert que le peintre s'étoit empoisonné. Nelly ne lui fit que la moitié de la confidence : elle avoua qu'elle avoit trouvé un billet où Salvini rendoit compte du genre de mort qui terminoit ses jours, se plaignant d'une mélancolie à laquelle il ne pouvoit résister; elle ajouta qu'elle avoit déchiré cet écrit, et elle se garda bien de révéler le motif véritable qui entraînoit cet infortuné au tombeau : elle épia l'occasion de parler à l'Italien, lorsqu'ils se trouveroient seuls; elle saisit l'instant.

Salvini, lui dit Nelly, vous voyez que je sais me taire. Ce n'est pas là ce que vous m'aviez promis. J'ai fait tout ce que l'humanité, je dirai même la compassion m'ordonnoit. Voilà votre santé rétablie. Reprenez cette lettre qui pourroit éclairer un mystère qu'on ne sauroit tenir trop caché : je vous la rends, mais à une condition à laquelle il faut absolument vous soumettre. Partez, allez trouver mylord; obtenez de lui qu'il vous laisse retourner en Italie : ne nous revoyons jamais, et puissiez-vous oublier vos fautes

comme je veux les oublier. Je vous donne ma parole qu'Adelson ni personne ne seront instruits des raisons qui m'ont fait exiger votre départ : mais, je vous le répète, hâtez-vous de quitter l'Angleterre. J'épargne un chagrin violent à mylord, et à vous la honte de soutenir la présence d'un bienfaiteur que vous outragez. — Je le sais, miss; je sais que je suis le plus criminel des hommes, un monstre à vos yeux, à mes propres regards; que la terre, le ciel, tout me condamne... Eh ! pourquoi m'avez-vous rappelé à la vie ? — Pour connoître le repentir, Salvini; pour rougir d'avoir abusé de la confiance de mylord. Vivez pour pleurer éternellement votre faute. Je vous l'ai promis, j'observerai le secret. J'abandonne aux remords le soin de votre punition... — Cruelle ! et c'est ainsi que vous m'arrachez du sein de la mort ! Je ne sentois plus mes tourmens; votre image avoit fui de mon cœur... Ah ! pardonnez à mon trouble; je fais serment à vos pieds de ne plus vous entretenir d'une malheureuse passion... que je subjuguerai. Souffrez du moins que je jouisse de votre vue; ne m'enviez pas la douceur de vivre aux lieux que vous habitez, de respirer l'air que vous respirez... — Non, Salvini, non, vous ne resterez point dans ce séjour. Les sentimens qui m'attachent à mylord, le titre de son épouse que bientôt je vais porter, la raison, la bienséance, ce que je dois à mon mari futur, à moi-même, tout vous impose la nécessité de partir promptement. Si vous vous obstinez à demeurer, craignez..... — Achevez, miss, je vous entends.... ce ne sera pas vous qui découvrirez à mylord, un crime dont je ne

suis

suis que trop puni : femme barbare, ce sera moi, et j'y cours. Je ne lui cacherai rien; il saura à quel point je vous adore, que je meurs de cet amour si malheureux; il lira dans mon cœur, je l'offrirai à ses coups ; je me précipiterai au-devant de son épée : qu'il le déchire ce cœur misérable, ce cœur qui ne peut.... Ah! miss, vous m'ordonnez de vous fuir ! eh ! la mort me paroît cent fois moins cruelle que d'être privé de votre présence... Je vous idolâtrerai en secret; vous serez la divinité inconnue à qui j'adresserai tous mes vœux; je garderai le silence, oui, je le garderai... — Et ce silence même est offensant pour Adelson et pour moi. Vous me promettez de contraindre un penchant dont nous sommes tous trois blessés, et vous osez m'en parler encore ! Il est inutile de nous abuser l'un et l'autre : vous m'obéirez; vous obéirez à la raison, à l'honneur : nous nous séparerons.

Nelly se levoit pour retourner vers madame Rivers, qui se promenoit dans le parc. — Je ne vous quitterai pas; c'est à vos pieds que je veux perdre la vie : c'en est fait, mon sort est d'être le plus criminel des hommes, et je me jette dans le précipice. La raison, la vertu, l'amitié, la reconnoissance, l'honneur... je ne les connois plus. Vous me réduisez aux plus affreuses extrémités; vous voulez que je meure loin de vos yeux; eh bien ! tremblez : rien ne me sera sacré ; je cours à ma destinée ; je veux être un monstre d'ingratitude, de perfidie ; je veux détester Adelson... je lui percerois le sein.... — Malheureux, qu'avez-vous dit ? sortez, sortez ; vous me faites horreur ! — Eh ! je n'implore que votre pitié ; voyez-moi dans les larmes,

dans l'égarement du désespoir. — Vous pourriez attenter aux jours de mylord, de votre ami? — Qui ! moi ! être son assassin ! j'aurois proféré un pareil blasphême ! Jamais, miss, jamais je n'en ai eu la pensée. Ah ! qu'Adelson soit récompensé par vous de ses vertus ! qu'il soit votre époux... et que l'enfer soit dans mon cœur !

Salvini, à ces mots, se retire avec précipitation. Il trouve le moyen de faire parvenir à Nelly une lettre où il employoit les expressions les plus fortes, pour l'assurer qu'il dompteroit cette passion si impérieuse, et qu'il ne lui en parleroit jamais : il ajoutoit qu'avec le tems et la réflexion, il répareroit ses fautes, et qu'il ne se rempliroit que de la reconnoissance due à mylord. Nelly, quoique sans expérience, avoit compris que l'Italien n'étoit pas en état de s'acquitter de sa promesse; elle le regardoit comme un malade dans le délire, incapable de former la moindre volonté, et de suivre le moindre raisonnement ; elle étoit déterminée à tout révéler au lord, lorsqu'ils se reverroient ; elle évitoit même de se rencontrer avec Salvini, quoiqu'il vint tous les jours leur rendre visite.

Seroit-il des mouvemens que notre cœur ne sauroit maîtriser? Quiconque lira cette histoire, doit se dire qu'une fois emporté par le débordement des passions, le plus vertueux des hommes commettroit une indiscrétion peu excusable, d'oser répondre de ses forces. Eh ! qu'est-ce que cette malheureuse sagesse humaine sur laquelle nous nous appuyons, et que sommes-nous, quand une puissance supérieure nous abandonne à notre propre foiblesse ?

On me pardonnera aisément cette courte digression, quand on se remplira de la situation de l'infortuné Salvini. Voyons-le se débattre sous le penchant qui l'accabloit, comme une foible proie qui se débattroit sous les serres du vautour. Il concevoit mille projets qui se détruisoient tous; il sortoit du château pour jamais, et il y rentroit à l'instant : son ame s'épuisoit sous tant d'assauts multipliés; elle étoit battue d'agitations en agitations, d'orages en orages. Il s'écrioit au milieu des nuits; il voyoit des fantômes menaçans, des spectres qui l'entraînoient au fond des abymes; tous les crimes dans leur difformité s'élevoient contre lui. Tantôt il se prosternoit aux genoux d'Adelson, et avec des torrens de larmes, il lui révéloit ses égaremens, et lui demandoit pardon de son ingratitude; tantôt c'étoit aux pieds de Nelly qu'il couroit jurer un éternel amour. Il éprouvoit un frémissement continuel; le moindre bruit l'épouvantoit; il ne goûtoit plus de repos. Quelle étoit la source des coupables transports et des malheurs de Salvini? On ne sauroit trop le répéter; sa complaisance pour les premières impressions qu'il avoit ressenties à la vue de la jeune Anglaise. S'il eût su combattre ces mouvemens dans leur naissance, il auroit triomphé; il eût été peut-être le plus estimable des hommes : mais il ne lui étoit plus possible de retourner en arrière, et il se précipitoit tête baissée contre l'écueil qui l'attendoit.

Adelson mande à ses deux amies qu'incessamment elles recevront des nouvelles agréables. Le peintre avoit assisté à la lecture de la lettre : il lui prend un

saisissement dont Nelly pénétra facilement la cause. N'en doutons pas, s'écrie-t-il, lorsqu'il est seul, voilà mon arrêt prononcé ! ils vont s'épouser ! s'épouser ! Nelly !...

Depuis ce moment, son désordre augmente; il ne se connoît plus, il n'a plus d'espérance; il a les yeux attachés sur l'autel où se formera cette union que jusqu'alors il n'avoit contemplée que de loin; son imagination enflammée suit Nelly dans le cours de la cérémonie, au festin, jusque dans les bras d'un époux; c'est-là l'image qui redouble et attache sa fureur, qui lui enfonce mille poignards dans le sein; il n'y a plus de frein qui le retienne.

On eût dit que le bouleversement de son ame se répandoit sur toute la nature. Un tonnerre affreux se fait entendre; la foudre tombe en un long tourbillon de feu, près du château. Ce spectacle ne contribua pas peu à échauffer encore davantage l'effervescence des noirs transports qui agitoient l'Italien. On ne sauroit révoquer en doute l'empire du physique sur le moral. Combien de scélérats ont commis de sang-froid des crimes atroces, dans l'horreur des nuits, qui le jour auroient hésité, et peut-être cédé au remords !

Deux carrosses et des domestiques à cheval entrent dans la cour du château; plusieurs femmes descendent des voitures avec des corbeilles à la main; un des domestiques les précède, monte précipitamment, et remet ce billet à Nelly.

« Enfin, ma divine Nelly, nous avons vaincu tous

» les obstacles, et nous n'en avons plus à craindre.
» Je vous écris, transporté de joie : mylord-duc et
» mon oncle vous attendent; le premier veut absolu-
» ment que notre mariage se célèbre chez lui; nous
» passerons même trois jours à sa terre. Je vous
» envoie des parures que vous embellirez. Hâtez-vous
» de venir faire le bonheur d'un homme dont l'ame
» vole au-devant de vous; le moindre délai me fait
» mourir. Mille tendresses à notre adorable mère,
» qui voudra bien vous accompagner. Songez que
» je compte les minutes.

» *P. S.* Vous amenerez notre ami; il faut que la
» fête soit complète ».

Aussitôt ces femmes entourent Nelly, et la revêtent des plus riches habillemens. Le château retentissoit de cette heureuse nouvelle; Nelly étoit adorée; jamais on n'avoit vu plus de grâces réunies à plus de modestie et de douceur : les serviteurs de mylord l'appelloient déjà leur chère maîtresse. Madame Rivers remercioit le ciel d'une protection si visible; elle disoit qu'elle alloit mourir contente, puisqu'elle voyoit enfin marier sa fille. L'une et l'autre se tenoient embrassées en versant ces douces larmes qui sont l'expression du plaisir pur. Les carrosses étoient avancés dans la cour, prêts à recevoir madame Rivers et Nelly; la première étoit descendue avec les femmes qui devoient suivre sa fille.

Salvini n'avoit point paru : il s'élance, furieux, dans la chambre de Nelly, qui étoit seule. Vous voilà, lui dit elle! mylord me charge de vous amener;

mais, je crois, ajouta-t-elle, en le regardant avec une sorte de fermeté, que vous feriez mieux de rester ici. — Et vous allez donc l'épouser? — Ce jour même. Adieu; puissiez-vous...

Salvini ne la laisse pas achever; il attache sur elle un œil étincelant de rage, tire son épée, et la plonge dans le sein de la malheureuse Anglaise, qui tombe, en ne proférant que ces mots: Adelson! ô mon Dieu! Des domestiques accourent au bruit de la chûte; Salvini, comme possédé des furies, leur dit: Oui, je viens d'immoler ce que j'avois de plus cher; et il veut ramasser son épée et s'en frapper. On se jette sur lui, et on le traîne sans connoissance dans un autre appartement.

Madame Rivers qui ne voyoit point arriver sa fille, s'impatiente, remonte, et court à sa chambre; elle la voit sans vie, et nageant dans des flots de sang. — Ma fille! c'est la seule parole que puisse prononcer cette misérable mère. Elle court l'embrasser, lui prodigue tous les secours, ne peut plus douter qu'ils sont inutiles; elle l'inonde d'un torrent de larmes, se meurtrit la poitrine, pousse des cris affreux. Sa voix s'ouvre un passage à travers l'abondance des sanglots, pour demander de quelle main part cet assassinat! On lui nomme Salvini! — Salvini! grand Dieu! On lui apprend qu'il n'est plus au château, qu'on a voulu lui épargner la présence du meurtrier, et qu'il est transporté à Londres sous une garde sûre; que d'ailleurs il est dans un accablement qui ne lui a pas permis de dire un seul mot, et qu'on ignore pourquoi il s'est souillé d'un meurtre aussi abominable. Cette malheu-

reuse femme, égarée de désespoir, tenoit toujours le cadavre de Nelly serré contre son sein, l'appelloit sans cesse sa fille. Elle n'a que la force d'ordonner que personne ne sorte du château, se chargeant, ajoute-t-elle, du soin de faire part à mylord d'une nouvelle si terrible.

Adelson attendoit Nelly avec tous les transports de l'amour : il tiroit à chaque instant sa montre : — Oh ! si elle m'aimoit comme je l'adore, elle auroit volé ici. Qui peut la retenir ? il retournoit vingt fois sur le chemin où elle devoit passer ; il demandoit à tous ceux qu'il rencontroit, s'ils n'avoient point vu deux carrosses escortés de domestiques ? on ne lui rendoit aucune réponse satisfaisante : ensuite il revenoit au château de mylord-duc, présidoit encore à de nouveaux arrangemens pour la fête. Il s'étoit réservé le plaisir d'offrir un bouquet de diamans à sa chère épouse ; c'est le nom qu'il lui donnoit déjà.

La nuit approche, elle arrive. Adelson ne pouvant plus résister à son impatience, s'échappe en secret, sans avertir les deux lords, monte à cheval, suivi d'un seul postillon, et se rend à toute bride jusqu'aux murs de son château. Il donne ordre au postillon de l'attendre : il avoit la clef d'une des portes de son parc ; il va sans bruit à l'appartement de Nelly, et ouvre avec la même précaution, dans le dessein de se procurer, ainsi qu'à Nelly, une surprise agréable.

Quel spectacle, quel spectacle pour l'infortuné lord ! plusieurs personnes dans différentes attitudes de douleur, un flambeau qui éclairoit à peine, une femme échevelée, mourante dans le désespoir, étendue sur

un cadavre dont le sang ruisseloit à gros bouillons par une large blessure ! il recule de terreur; il reconnoît... Nelly, s'écrie-t-il ! et il va se précipiter sur ce corps ensanglanté.

Ce sont-là de ces situations déchirantes auxquelles l'effort du pinceau ne sauroit atteindre.

On accourt auprès de mylord ; madame Rivers elle-même sort de son accablement, et haussant un peu la tête, à la vue d'Adelson qu'elle n'avoit point apperçu, elle redouble ses cris. Le lord a la bouche collée sur la blessure de sa malheureuse maîtresse ; il veut retenir son sang; il pense la rappeller au jour : Nelly ! ma chère Nelly ! repete-t-il ! puis il retombe dans la stupeur de la douleur profonde ; ensuite plein de la fureur du désespoir, et au milieu des sanglots : Quel est le monstre, demande-t-il, qui me la ravit ? Au nom du peintre, la foudre a renversé Adelson sur la terre : — Salvini ! mon ami ! Salvini !

Il se lève enflammé de rage : — Où est-il ? où est-il ? où est cet homme infernal ? que je lui déchire...., que je lui dévore le cœur ! Madame Rivers court en pleurant au-devant du lord : — Le misérable est sur le chemin de Londres ; c'est à la justice à l'accabler de ses tourmens. Adelson se rejetant sur le corps, le presse dans ses bras. — Que lui avoit fait cette adorable, cette innocente créature ? On lui répond qu'on ne sait point quel motif a pu le porter à cette atrocité. — Salvini..... quoi ! Nelly ! Nelly ! tu m'es enlevée ! et par quels coups !

Adelson est replongé auprès de madame Rivers, dans un sommeil de douleur, tous les deux passent

la nuit dans cette horrible situation : de tems en tems le lord poussoit des rugissemens.

Mylord-duc et mylord Bermond ont été instruits de cette effrayante catastrophe; ils accourent; on veut éloigner cet infortuné de ces objets affreux; c'est alors qu'éclate toute la violence de ses transports. — Vous ne m'arracherez point à ces restes inanimés ! je les embrasserai, je les baignerai de mes larmes; j'y attacherai mon ame jusqu'au dernier soupir : qu'on m'ensevelisse avec elle; que le tombeau nous réunisse : je l'ai perdue... quand elle étoit dans mes bras !

Son oncle verse des pleurs avec lui, et tente de le consoler; il le repousse, il n'entend rien : — Qu'on ne me parle point de consolation; je n'en veux point; je n'en voudrai jamais; plus de parens, plus d'amis... ah ! c'est un ami !...

Il s'arrête à ce mot, et veut se percer de son épée. On trouve moyen de s'en saisir; on emploie la force pour lui dérober l'appareil funéraire. Il combat tous les efforts : il s'élance au cercueil qui renfermoit la malheureuse Nelly, la presse encore contre son sein, jette des cris douloureux, et veux se précipiter dans la fosse. Mylord Bermond et madame Rivers, le ramènent malgré lui dans son appartement, où il est gardé avec soin : le délire s'en empare, et l'on craint même que sa raison ne soit altérée.

Salvini étoit à Londres, dans le fond d'un noir cachot, couché sur une pierre, écrasé sous le fardeau des chaînes, tourmenté par les images de Nelly et d'Adelson, ne respirant que sa fin, et ne pouvant se la

procurer, s'efforçant de tromper les précautions qu'on avoit prises, et de se briser la tête. Il ne parloit point, et se tenoit toujours penché vers la terre.

Appelé devant les juges, l'Italien n'affoiblit point l'horreur de son crime; il ne déguise aucune circonstance, et se reconnoît le plus coupable des hommes; la seule grâce qu'il intercède de la pitié humaine, est la prompte exécution de sa sentence, avouant que toutes les tortures que la justice étoit en droit de lui faire souffrir, ne seroient point comparables aux supplices qui lui déchiroient le cœur.

Le tems ne diminuoit rien de l'extrême douleur d'Adelson. Son oncle l'instruit enfin du motif qui avoit armé la rage du peintre contre les jours de Nelly : à cette découverte, la fureur du lord se porte à de nouvelles violences; il ressemble à un homme qui ayant eu un bandeau sur les yeux, se le verroit tout-à-coup enlever, et seroit frappé d'un jour affreux. Il accuse son horrible aveuglement : il se rappelle, en détestant la confiance et l'amitié, une infinité de circonstances qui auroient dû l'éclairer; il parle de courir à Londres, pour aller épuiser sa vengeance sur l'assassin, et le percer de mille coups : mylord Bermond continue de le retenir.

Adelson adresse une lettre détaillée aux juges qui devoient prononcer contre Salvini. Il y traçoit une vive peinture de tous les bienfaits dont il avoit comblé ce malheureux : « J'ai fait plus encore, ajoutoit-il dans » cet écrit; je l'ai aimé. Je m'applaudissois d'avoir » trouvé un ami ! le perfide ! et il a osé insulter à mon » aveugle sécurité, me trahir quand je lui ouvrois

» mon sein ! concevoir des désirs, avoir une passion » effrénée pour une femme !... Elle n'est plus ! et » c'est lui qui me l'enlève, qui lui donne la mort ! Il a » pu sans pitié enfoncer l'épée dans ce cœur... Qu'il » périsse, qu'il périsse ! il faut imaginer des peines... » l'Angleterre, l'univers entier n'en ont point d'assez » cruelles. Oh s'il pouvoit renaître pour mourir cent » fois ! c'est sur son cœur, c'est sur son traître cœur » qu'il faut attacher la violence des tortures. Que le » fer, la flamme !... il ne souffrira point assez.

» Sur-tout prenez bien garde qu'il n'expire trop tôt. » Ah ! le barbare ! fut-il déchiré par mille supplices, » sentira-t-il mes tourmens ! »

C'est ainsi que l'infortuné lord entretenoit une douleur furieuse. C'étoit une flamme dévorante qui demandoit à se répandre. Il profite d'un moment de négligence de ses surveillans, prend le chemin de Londres, et vole à la prison de Salvini.

Il entre, précédé d'un geolier : — L'assassin de Nelly ! et aussitôt il se précipite, son épée nue, sur le peintre. Salvini lève la tête et s'écrie, en secouant ses chaînes et reculant de terreur contre la muraille : Adelson ! Adelson ! je ne puis me cacher dans les entrailles de la terre !... Ah ! dit-il au geolier qui arrête le bras prêt à frapper, laissez-le m'arracher la vie... ce sera le comble de ses bienfaits.

Et il rabaisse son front ténébreux, et se replonge dans son accablement.

Quoi ! répond le lord écumant de rage, on m'empêchera de déchirer son cœur !... Monstre... misérable, scélérat qu'a vomi l'enfer ! tu as pu être mon

rival, percer un sein... Que je me baigne dans son sang!... que je m'en abreuve! toute mon ame en a soif!

Le geolier fait de nouveaux efforts pour retenir l'Anglais qui se débattoit entre ses mains, toujours impatient de fondre sur Salvini. — Ah! mylord, mylord, où vous emporte la vivacité? cette action ne seroit pas digne de vous; abandonnez à la justice la punition de ce criminel.

Adelson garde quelques momens le silence; sa fureur se réveille : — Il ne me sera point permis de me venger, quand il a pu trancher des jours.... O l'ame la plus détestable!.... que ne m'immolois-tu? j'aurois pu en mourant te pardonner... mais tuer Nelly! tuer Nelly!...

Il tombe sur un banc de pierre, accablé de son désespoir; son épée lui échappe; deux ruisseaux de pleurs coulent le long de ses joues : — Dis-moi donc, misérable, dis, parle; quel démon t'a enflammé? qui te portoit à un meurtre aussi exécrable, aussi inouï? réponds. — L'amour; voilà la source de mes égaremens, de mes horribles égaremens. — L'amour, barbare! et depuis quand l'amour fait-il commettre des assassinats?... Sais-tu de quel crime tu t'es souillé? — De tous. Je suis un monstre de perfidie, d'inhumanité, d'ingratitude, le plus abominable des scélérats, au-dessous des bêtes les plus féroces. Ne venez point me montrer mes forfaits; mon cœur vous a prévenu; il a prévenu mes bourreaux... Adelson.... vous êtes bien malheureux! vous n'avez pas une idée de mes tourmens. — Tu as donné la mort à tout ce que

j'adorois!... peux-tu souffrir assez? — Non, je le sais; quelque violens même que soient mes remords, ils seront toujours au-dessous de mon crime.... il est affreux.... Ah! laissez-moi, fuyez; votre présence ajoute encore au supplice qui me déchire.

Le lord est suffoqué par les larmes. — Es-tu bien pénétré de toute l'horreur de mes maux?... J'en vois l'auteur! — Oui, je sens ce que c'est que d'avoir perdu Nelly... je vous ai rendu le plus infortuné des hommes, et j'en suis le plus criminel. Je pourrois chercher à vous paroître moins coupable en vous peignant tous les combats que j'ai éprouvés, les révoltes d'une ame... qui n'étoit pas née pour le crime; non, elle n'étoit pas née pour le crime: mais loin de l'adoucir, je veux irriter votre indignation: votre pitié me puniroit trop; je ne la mérite point; je ne mérite que votre haine, votre vengeance, les tortures les plus cruelles.. j'ai manqué à la terre, au Ciel, à tout: je suis le bourreau de mon bienfaiteur, de mon ami.... de Nelly!

Et à ce mot, la voix de l'Italien se perd dans une abondance de sanglots. Il reprend:

Qui vous amène en ces lieux? vous voulez m'ôter la vie! Ah! cette mort eût été trop douce pour moi... Mylord, c'est un trépas infâme, c'est l'échafaud qui m'attend, et j'irai m'y couvrir aux yeux de Londres, de toute l'ignominie qui doit me punir.

Il ajoute, en pleurant avec plus d'amertume: Mais Adelson.... sachez que vous m'avez toujours été cher. — Je t'ai toujours été cher! et c'est par tes coups que je perds ce que j'aimois mille fois plus que moi-même!

Cruel, rends-moi, rends-moi Nelly ; tu me l'as ravie, et c'est pour jamais ! et pourquoi l'immoler à ta rage ! — J'aimois ; je n'étois point aimé, et vous l'étiez ; vous alliez posséder tous ces charmes... le premier moment où j'ai vu Nelly, m'a enlevé mon repos, ma raison, ma vertu... j'ai tout oublié ; mon amour a été plus fort que ma reconnoissance ; j'ai combattu vainement ; je n'ai pu vaincre l'ascendant qui me subjuguoit. Apprenez que j'ai tenté deux fois de finir des jours qui m'étoient en horreur ; j'ai voulu employer le fer, le poison ; et Nelly, services cruels ! m'a deux fois sauvé la vie. Souvenez-vous de l'aventure de la promenade sous les murs du parc ; à quelque degré d'aveuglement et de fureur que fût ma passion, l'amitié cependant l'emporta ; je ne pus me résoudre à recueillir le fruit de mes perfidies : je n'eus pas la force de vous trahir ; jugez quel empire vous conserviez sur mon cœur, tandis que j'aurois bouleversé la nature entière, si j'en eusse été le maître, pour obtenir un seul regard de Nelly ! Rappelez-vous que, lorsque mylord Bermond vous fit venir chez mylord-duc, je vous pressai de m'emmener avec vous... Il m'a été impossible de me dérober à mon horrible destinée ; il la faut subir. Je servirai d'exemple éternel de la foiblesse, ou plutôt de la perversité humaine. Oui, vous m'avez comblé de bienfaits ; oui, vous m'avez aimé, vous avez épanché votre ame dans mon sein : pour vous récompenser, j'ai été un ingrat, j'ai poignardé la plus adorable des femmes.... tout ce que vous aimiez... tout ce que j'aimois ! Concevez la violence, l'excès monstrueux d'une passion qui m'enflamme

encore, qui ne s'éteindra qu'avec moi, et frémissez d'horreur : au milieu des douleurs, des remords, des tiraillemens de cœur où je suis en proie, je doute, oui, je doute que j'agisse autrement, si je me retrouvois dans la même situation. Qu'on me prépare les plus effroyables supplices, que j'expire de mille morts : mais qu'on se hâte de me délivrer de l'existence; c'est tout ce que j'ose solliciter de votre commisération, de votre générosité... Notre ame est immortelle : il faudra donc qu'éternellement la mienne soit déchirée du regret inutile d'avoir manqué au meilleur des hommes !

Adelson court au prisonnier, le presse dans ses bras, en frémissant de tous ses membres : — Ah, malheureux ! tu fus mon ami ! et avec la même précipitation, il le quitte, et sort de ce séjour de crime.

Le lendemain, Salvini entend au milieu de la nuit ouvrir la porte de son cachot; il ne doute pas que ce ne soit l'arrêt de sa condamnation qu'on vient lui annoncer : il reconnoît, à la faveur d'une foible clarté, un de ses geoliers, qui lui remet une lettre avec une bourse pleine d'or. Le premier mouvement du peintre le porte à ouvrir la lettre; il lit :

« Ta sentence est prononcée; dans deux jours on » te traîne à Tyburn, pour y subir la fin de tes pareils. » Je n'ai point cherché à fléchir la rigueur des loix; » elles ont dû s'armer contre toi de toute leur sévé- » rité : tes mains sont teintes encore du sang de Nelly;... » quelle image ! Horrible meurtrier ! c'est sans doute » t'être souillé de tous les crimes ! C'est moi, c'est ton

» bienfaiteur que tu as assassiné, dont tu as déchiré
» le sein. Profite d'un sentiment de compassion qu'il
» éprouve. L'homme qui te rendra cette lettre avec
» de l'argent, est chargé de briser tes chaînes. Va,
» fuis; hâte-toi d'abandonner cette contrée dont tu
» ne devois jamais approcher : va trahir d'autres amis;
» va immoler ce qu'ils auront de plus cher; ose vivre,
» si tu le peux. Pour moi, je vais expirer dans ces
» tourmens du cœur qui devroient faire ton sup-
» plice ».

Ma liberté dépend donc de vous, dit Salvini au geolier, après avoir lu attentivement le billet, et en poussant un profond soupir? — A l'instant même, je vous ôte vos fers; vous sortez de la prison, et nous passons en France; on ne s'appercevra de notre fuite, que lorsque nous n'aurons plus rien à craindre. Il faut répondre à mylord, interrompt le peintre, je n'implore de vous qu'une grâce : débarrassez mes mains de ces chaînes. . . que j'ai trop mérité de porter; vous me procurerez ensuite de l'encre et du papier.

La commission est exécutée : le geolier demeure interdit; il ne comprend pas d'où peut naître l'indifférence avec laquelle son prisonnier a paru recevoir une nouvelle si inespérée. Il auroit dû se livrer aux plus vifs transports, et il ne lui étoit pas échappé le moindre signe de joie. Il écrit, à la sombre lueur d'une lampe, une très-longue lettre, et la remet au geolier avec la bourse. — Comment! que faites-vous? — Mylord saura mes intentions; qu'il ait promptement, je vous supplie, l'une et l'autre. — Vous ne

voulez

voulez donc pas?... — Hâtez-vous, je vous en conjure; courez chez lui... N'est-ce pas dans deux jours que je subirai mon supplice, que finiront tous mes tourmens? — Oui, votre arrêt est prononcé. —Il suffit. J'attends une réponse de mylord. — Et vous garderez vos chaînes? — Allez; accordez-moi seulement ce que je vous demande.

Adelson est étonné de revoir le geolier, qu'il croyoit déjà loin de Londres avec le malheureux Italien. Sa surprise augmente quand il jette les yeux sur l'argent; il s'empresse de lire la lettre qui l'accompagnoit.

« N'ajoutez pas à mes crimes en ajoutant à vos » bienfaits, si cependant c'étoit une nouvelle preuve » de votre générosité de vouloir me sauver la vie : il » faut que je la perde, cette vie si odieuse, si crimi- » nelle, que je venge la nature, l'amitié, l'amour, le » ciel, qui, pour me punir sans doute, m'a aban- » donné à l'ivresse d'une passion dont la violence ne » pourra jamais se concevoir. J'ai tout offensé et j'ai » tout à réparer; et ce ne peut être qu'en subissant » la mort la plus ignominieuse : l'ignominie est le » premier des supplices pour une ame qui, au milieu » des excès dont elle vient de se souiller, a conservé » encore quelque sentiment d'honneur. Hélas! my- » lord, vous m'avez connu vertueux, sensible, re- » connoissant, et je me trouve devenu le plus atroce » et le plus vil des scélérats; quel changement! quelle » chute! Vous devez être persuadé que j'ai appris à » mourir; mais le sacrifice de mes jours ne seroit pas » une expiation suffisante : si j'imaginois une fin

» plus affreuse que celle qui m'est réservée, je l'im-
» plorerois de votre bienfaisance; voilà le service que
» je voudrois encore vous devoir. Ne pensez pas que
» je vous prie de faire passer dans mes mains ce qui
» pourroit me délivrer d'une existence que j'abhorre,
» et qui me pèse bien plus que mes chaînes : je vous
» le répète, la réparation seroit trop au-dessous du
» forfait; d'ailleurs je manquerois à cette religion
» dont j'entrevois enfin les terribles vérités. Mylord,
» c'est à Tyburn qu'il faut que l'on me voie finir,
» couvert de la fange de l'infamie, et laissant une
» mémoire à jamais proscrite et déshonorée....
» Malheureuse famille ! étoit-ce là l'éclat que vous
» promettoient mes premières années? une éternité
» de tourmens ne me rendroit pas mon innocence,
» je l'ai perdue; je dois sentir toutes les horreurs de la
» mort. Je ne vous écris donc point pour me sous-
» traire à cette mort, qui est mon unique espérance :
» je réclame de votre cœur généreux, un effort bien
» plus sublime, bien plus éclatant; et il n'y a qu'un
» Anglais, qu'un homme, il n'y a qu'Adelson qui soit
» capable de ce prodige de grandeur d'ame. Je suis
» un monstre souillé de tous les crimes; j'ai commis
» le plus horrible des meurtres; j'ai plongé le poignard
» dans le sein d'une femme... c'est vous-même que
» j'ai assassiné. Hélas ! c'est plus que vous encore; je
» n'ai pas de peine à le concevoir. Eh bien ! malgré
» l'énormité, la multitude de tous mes attentats, sa-
» chez ce que j'ose attendre de votre bonté, de votre
» vertu : j'attends que vous daignerez m'accompagner
» à l'échafaud, que mes derniers regards se fixeront

» sur mon bienfaiteur; vous l'aurez toujours été en » m'accordant cette dernière grâce. Encore une fois, » je sens combien je demande, mais c'est au mortel » le plus sensible, c'est à Adelson que je fais cette » prière, et il ne peut me la refuser ».

P. S. « On vous remettra l'argent qu'autrefois je » me serois fait gloire d'accepter ; ces dons ne me » sont plus nécessaires : c'est votre présence qu'in- » tercède mon dernier soupir, Adelson, au nom de » l'humanité ».

Comment, s'écrie le lord, le barbare ! exiger de moi que je soutienne encore l'horreur de sa vue !... et pourquoi ne se dérobe-t-il point au supplice ? Ah ! qu'il vive, qu'il vive... sa mort ne me rendra pas Nelly.

A ce mot, il fond en larmes, et il reste quelque tems sans parler. Mylord, que voulez-vous que je lui dise, demande le geolier? — Qu'il saisisse un mouvement de commisération... qu'il mérite peu; qu'il fuie avec toi... et qu'il me laisse mourir. C'est lui qui me ravit tout ce qui pouvoit m'attacher au monde; il est tout couvert de son sang, et il ose... va, sors, que je n'entende plus parler de ce misérable : reprends cette bourse, qu'il en dispose à son gré... c'en est assez.

Le geolier se retire; mylord court à lui : — Qu'il se sauve; à l'instant... je suis bien à plaindre! il ne me manquoit plus que de sentir de la pitié pour mon bourreau !

Eh bien ! s'écrie Salvini en revoyant le geolier,

quelle réponse ? — Que je brise vos fers, et que nous quittions promptement l'Angleterre ; mylord m'a rendu la bourse. Ah ! reprend l'Italien en pleurant sur ses chaînes, j'aurois cru Adelson plus généreux... Non, je ne fuirai point ; il faut que je meure, et du supplice des scélérats : que ne puis-je expier mon crime par mille morts encore plus affreuses ! Mylord me renvoie cet argent ? je vous le donne ; je voudrois pouvoir faire davantage : je n'exige de vous qu'un service, qu'il vous sera facile de me rendre... Mon ami, je n'ai pas toujours été criminel... c'est l'amour qui m'a plongé dans ce cachot ! Je ne verrai donc plus Adelson... je vous en conjure, au nom de cette compassion qu'on accorderoit au dernier des êtres souffrans, lorsque je ne serai plus, allez trouver mylord, dites-lui que mon ame a toujours été remplie de ses bienfaits, que je l'ai toujours tendrement aimé, que dans l'égarement d'une funeste passion dont je n'ai point été le maître, il n'est jamais sorti de mon cœur ; qu'il daigne pardonner à ma mémoire... il ne me pardonnera point !...

Que veux-tu, barbare ? c'est tout ce que peut dire Adelson, entrant avec impétuosité dans le cachot, et agité des plus violens transports. Salvini jette un cri : — Mylord ! je vous revois ! Pars, répond le lord, dont le trouble augmente ; les momens sont précieux... fuis avec cet homme. Il s'adresse au geolier : Otez-lui ses chaînes, et que je ne le voie jamais. — Non : qu'on me laisse ces fers ; ils ne sont point encore assez pesans. Mylord, je vous l'ai écrit... je veux... la fin la plus prompte ; et ce qui est plus cruel cent fois que la

mort, je veux que le déshonneur et l'opprobre soient imprimés éternellement sur mon nom. Je serai un exemple mémorable de la reconnoissance, de l'amitié la plus vive, de l'ingratitude la plus noire, de la passion la plus effrenée, et du repentir le plus déchirant... Ah ! Adelson, j'ai offensé le plus cher des bienfaiteurs, l'ami le plus tendre, et j'ai assassiné...

Il n'achève pas, il fond en pleurs. Adelson, plus agité encore, prend la parole : — Eh ! après tous ces coups, que prétends-tu sur mon cœur ? Votre pitié, repart Salvini en lui tendant ses deux mains chargées de chaînes, votre compassion; qu'elle succède à cette amitié... — C'est toi qui parles de l'amitié !... Va, encore une fois, sois libre, le remords, si tu peux le ressentir, n'a-t-il pas des traits assez perçans !... Va, je n'en exige pas davantage. — Cette punition ne suffit point. — Tu veux donc mourir ! — Et mourir dans l'opprobre, à Tyburn, repaître les regards avides d'un peuple entier. Le lord reprend d'un ton concentré, et en fixant sur le prisonnier un œil sombre et farouche : Je suis Anglais; je sais comment on peut terminer ses jours; il me seroit facile de trouver le moyen de te dérober à l'infamie d'un trépas... que tu as mérité... La religion m'arrête. — Mylord, je vous avois prévenu; je n'ai que trop irrité le ciel : mais quand ces loix divines n'enchaîneroient point mon bras, c'est aux yeux de l'Angleterre, sur un échafaud, que pour expier, s'il se peut, mon crime, tout m'ordonne de périr, et j'y périrai. Que me demandes-tu donc, dit le lord avec une sorte de fureur ? — Pouvez-vous l'ignorer ? vous avez lu ma

lettre ; que vous ne m'abandonniez point quand je marcherai au supplice... — Tu voudrois ?... — Je conçois que j'exige un miracle de générosité, une vertu qui surpasse les forces de la nature humaine : je m'adresse à Adelson. — Ne l'espère point, cruel... ne l'espère point : qui ! moi ! je pourrois.... va mourir, puisque tu refuses de te sauver : mais n'attends pas... — J'attends tout de vous. — Et ce n'est pas assez d'avoir supporté ta présence une seconde fois.... d'être revenu.... Toutes mes blessures se rouvrent ; je vois Nelly... — Nelly elle-même, si elle pouvoit renaître, implorerait cette grâce pour moi ; elle seroit assez généreuse. — Laisse-moi.... tu ne m'attendriras point... je suis plus malheureux que toi!

Le lord se retire brusquement, comme s'il eût craint de céder à une sensibilité que l'amant de Nelly devoit repousser.

Mylord, lui crie Salvini, mylord, vous me quittez ! vous m'abandonnez !... Il ne m'entend point ! Allons, continue-t-il, en baissant la tête dans son sein, puisqu'il n'y a plus rien à espérer de la part des hommes, ayons recours au suprême consolateur : rejeteroit-il aussi mes larmes ?

Le geolier, touché de son état, lui amène un ministre qui réunissoit toutes les vertus de la vraie piété. Sensible, indulgent, plein de cette onction qui prête tant de charmes aux plus simples discours, père tendre, toujours empressé d'ouvrir ses bras à ses enfans malheureux, de recevoir l'épanchement de leurs peines, il pleure et gémit avec l'Italien, qui lui redisoit sans cesse : ce n'est pas, monsieur, ma mort prochaine

qui me cause le désespoir où vous me voyez, c'est le regret déchirant de m'être souillé d'un meurtre abominable, d'avoir été ingrat envers un homme qui est l'honneur de l'humanité.... et moi ! que suis-je aux yeux de cette humanité, à mes propres yeux ?

Il reprenoit : Adelson ne saura donc pas jusqu'à quel point mon cœur est brisé de douleur ! il refuse de recueillir mon dernier soupir, lui, la bonté même ! Dieu ! Dieu ! voilà un coup plus sensible encore que la fin ignominieuse qui m'est préparée !

Il retombe sur ses chaînes en pleurant amèrement : le charitable ministre lui déployoit toute l'étendue des secours consolans d'une religion, la religion des infortunés, qui, tandis que la terre les abandonne et les rejette, leur montre le ciel s'ouvrant pour recevoir leurs larmes et leur repentir.

L'heure du supplice est arrivée ; le prisonnier étoit sur le chemin de Tyburn : il regardoit toujours s'il n'appercevroit point le lord. Un mouvement soudain agite la foule ; elle fait place à un homme impatient, qui accourt vers le criminel, qui crie à haute voix : Assassin de tout ce que j'aimois... la compassion l'emporte !... Sens-tu, cruel Salvini, combien tu m'as été cher ! Salvini ne peut que dire : Adelson ! je revois encore mon bienfaiteur !

Le lord éprouvoit une agitation convulsive ; il s'approchoit de l'Italien, lui adressoit quelques mots, s'en écartoit avec horreur, levoit les mains au ciel, prononçoit les noms de Salvini, de Nelly, tomboit dans l'accablement, en sortoit pour se livrer au plus violent désespoir.

L'exécuteur s'emparoit du coupable ; il va se précipiter aux pieds de l'Anglais, y attache sa bouche : — Ce sont mes dernières supplications, mes dernières larmes !... Pardonnez-moi... pardonnez-moi, ô le plus bienfaisant des hommes ! Adelson subjugué par le sentiment le plus honorable que la nature ait imprimé au cœur humain, vaincu par la pitié, relève le peintre avec une espèce de fureur, pousse un cri affreux, et le serrant contre sa poitrine : — Va.... Dieu pardonne... je vais mourir aussi... et tout-à-coup il perd l'usage des sens, et on l'emporte.

L'admiration pour le lord, l'attendrissement pour Salvini, une douleur universelle, voilà le tableau qui frappoit tous les regards ; on n'entendoit que des soupirs et des plaintes. L'Italien profite de la liberté que les Anglais accordent à leurs criminels : il implore un moment de silence : on demeure attentif ; les pleurs s'arrêtent ; il raconte en peu de mots sa déplorable aventure, et fait voir à quel excès les passions peuvent nous égarer.

Quand il rappelle ses premières années où il goûtoit la conscience d'une ame pure, quand il vient à ce qui concerne sa famille, aux espérances qu'il lui avoit données, au préjugé aussi absurde que barbare de son pays, qui va faire rejaillir sur cette famille innocente, la honte dont lui seul doit être flétri ; c'est alors que sa voix s'éteint dans les sanglots : il reprend un peu de calme, parle tout bas au ministre qui ne l'avoit point quitté : on présume qu'il le chargea du soin d'informer ses parens de son triste sort. Il adresse ensuite avec une ferveur touchante une courte prière

à

à Dieu, et se livre entre les mains de l'exécuteur.

Le lord, transporté dans une maison voisine, ouvre les yeux, apperçoit Salvini qui n'étoit plus; il laisse échapper un sourd gémissement: — Il a donc cessé de vivre! Ah! Salvini! Ah! Nelly! Nelly!

Ces paroles sont suivies d'un nouvel anéantissement; il y reste plongé quelques heures, et sort de cette sombre léthargie pour se rendre précipitamment à sa terre.

Arrivé au château, Adelson court s'ensevelir dans la chambre où Nelly avoit été assassinée; il ordonne qu'on en ferme avec soin les fenêtres, que les murs soient couverts d'une tenture noire, et que personne n'approche de sa solitude. C'est là qu'il s'enfonce dans la profondeur de son chagrin, qu'il s'en pénètre, qu'il s'en nourrit. Un flambeau lugubre éclairoit cette retraite, où ne perçoit jamais le jour; un seul domestique avoit la permission d'y entrer. Adelson avoit fait déployer devant lui les différens habits que portoit sa malheureuse amante; ses regards se repaissoient de ce spectacle; il alloit souvent y imprimer des baisers mêlés de larmes: mais il attachoit sa douleur, son ame entière sur l'endroit de l'appartement qui étoit teint encore du sang de Nelly; sans cesse il y revenoit coller ses lèvres, l'arroser de ses pleurs.

Mylord Bermond veut arracher son neveu à cette affreuse situation; il ne sauroit pénétrer jusqu'à lui: Adelson, insensible à ses sollicitations, à ses prières, refusoit obstinément de le voir: il se rend enfin; mylord parvenu à cette espèce de tombeau, va se jeter dans les bras de son infortuné parent, tente tous les

moyens divers de consolation, rappelle les charmes, les vertus de Nelly, pleure sur sa mémoire, s'arme des droits d'une religion sublime et bienfaisante, qui, accourant toujours au secours de la nature, lui défend de se nuire, et lui fait même un devoir sacré de sa propre conservation : tous les efforts sont inutiles. Pendant trois mois que vécut le lord, il ne proféra que ces paroles : « Laissez, laissez-moi : je veux mou- » rir de ma douleur ».

Il y succomba en effet, nommant son héritière madame Rivers, et demandant que son corps fût déposé dans le cercueil de Nelly. Mylord Bermond remplit exactement ses volontés : il le pleura le reste de ses jours, et madame Rivers ne tarda point à suivre sa fille et Adelson dans le tombeau.

SARGINES.

SARGINES,

NOUVELLE.

PHILIPPE-AUGUSTE imprimoit le sceau de sa grandeur sur l'Empire français. Depuis Charlemagne, on n'avoit point vu de règne plus éclatant : il a mérité de faire époque dans nos annales. On eût dit que l'ame du monarque s'étoit répandue sur la nation ; tout ce qui l'environnoit aspiroit à l'imiter, et se croyoit suffisamment récompensé, s'il obtenoit un de ses regards. On a déja observé que les grands rois pouvoient, en quelque sorte, d'un coup-d'œil, créer de grands hommes : cette espèce de miracle semble être

réservée sur-tout à nos souverains; l'amour du Français pour ses maîtres lui inspire le même enthousiasme qui enflammoit autrefois un Spartiate en faveur de sa patrie; et qui étoit plus digne de ce transport sublime que Philippe? La nature paroissoit l'avoir formé pour occuper le trône des Capets; il avoit annoncé dès le berceau le vainqueur couronné à Bovines, et le protecteur des vertus et des arts. Les du-Metz, le cardinal de Champagne étoient venus par de sages leçons échauffer les dispositions heureuses du jeune prince; il n'aimoit que ceux qui s'efforçoient de lui ressembler. Parmi ses courtisans, on distinguoit les des-Barres, les de-Roye, les Mauvoisin, les Rouvrai, les Garlande, les Sargines. Ce dernier respiroit cette vertu mâle et franche, cet instinct de *loyauté* que la chevalerie affermissoit dans le cœur de nos ancêtres, caractère propre aux Français, et qui s'est pour ainsi dire, éteint avec cette noble institution (1).

---

(1) Ce n'est point ici de ces regrets chimériques qu'arrache l'image du vieux tems : mais on ne sauroit se rappeler sans quelque peine l'existence de la chevalerie. On sait très-bien que des frondeurs métaphysiciens qui ne demandent pas mieux que de soumettre tout à leur examen critique, se sont appuyés avec complaisance sur les inconvéniens de cette institution : sans contredit, des abus l'altéroient. Ne doit-on pas aussi avoir la bonne-foi de convenir qu'elle a été pour nos ancêtres un foyer créateur de vertus sublimes, et d'exploits qui tiennent du prodige? Il y auroit une histoire utile et intéressante à présenter aux regards de la nation : ce seroit le tableau précis des belles actions que la chevalerie

Sargines avoit rempli plus de la moitié de sa carrière, lorsqu'il épousa Agnès de Ville-Hardoüin, qui mourut cinq ans après son mariage, ne laissant d'autre postérité qu'un fils unique. Cet enfant attacha la tendresse et tous les soins du père; à peine eut-il ouvert les yeux, qu'il fut environné des meilleurs maîtres dans tous les genres. On ne l'entretenoit que de ses devoirs, que de l'amour d'un Français pour son Dieu, son roi, sa patrie et l'honneur; on mettoit des armes pesantes dans ses foibles mains; on cherchoit à l'animer, en lui peignant les exploits qui avoient signalé les premières croisades, les diverses aventures où s'étoient fait connoître un nombre de chevaliers dont l'histoire a conservé les noms. Le jeune Sargines, comme il est arrivé depuis à notre célèbre du-Guesclin, ne marquoit aucun de ces goûts qui promettent un développement heureux : il demeuroit insensible à ces tableaux intéressans qui auroient dû l'exciter, et allumer son courage; ni les punitions, ni l'espoir des récompenses ne lui arrachoient le moindre présage qu'il seroit seulement capable de grossir la foule de ces êtres vulgaires qui bornent leur orgueil à ramper dans les cours, et

---

seule a produites parmi nous nous lui devrions cette justice. Nous sommes bien à plaindre ! nous nous applaudissons de la sagesse d'une raison qui tous les jours nous refroidit davantage. Ce n'est pas cependant la raison qui allume la flamme du génie et celle de l'héroïsme, c'est l'enthousiasme; et tout ce qui nous environne à présent ne contribue qu'à l'éteindre, et est mort pour nos yeux et pour notre ame. Voilà où nous ont conduits la marche compassée du bel esprit, et la fureur de tout analyser !

à y mourir oubliés. Il traînoit une léthargie continuelle, et les années au lieu de le réveiller, ne faisoient que le rendre plus rebelle et plus inhabile, malgré toutes les leçons qu'on lui prodiguoit. Il n'avoit même nulle teinture des exercices auxquels on façonnoit de son tems les enfans de notre noblesse, ne sachant ni monter à cheval, ni manier une lance, une épée, encore moins lire et écrire, et repoussant avec humeur ce qui auroit pu l'arracher à cette paresse avilissante.

Le malheureux père étoit accablé de douleur; il avoit tendrement aimé son épouse, et la perte lui en étoit encore nouvelle; et quel motif de consolation lui restoit? quel avenir pour un chevalier qui brûloit de revivre dans sa race, et de lui transmettre ses vertus et son nom ! Son fils cependant touchoit à cet âge décisif où l'on entre en effet dans la vie, et qui semble annoncer d'une façon distincte ce que nous devons être. Désespéré de le voir dans un engourdissement stupide qui approchoit de l'abrutissement, Sargines prend la résolution d'avoir avec lui une conversation détaillée : il le mène dans une des salles du château où étoient suspendues de vieilles armes, ferme la porte sur lui, et ordonne au jeune homme de s'asseoir à ses côtés.

Le vieillard prend la parole : — Avant de commencer un entretien que je désire être suivi de quelques succès, répondez-moi : savez-vous qui vous êtes, à qui vous appartenez ? — Je sais, mon père, que je suis gentilhomme, que vous êtes chevalier, que mes aïeux l'ont tous été. — Non, vous ne con-

noissez pas votre extraction ; vous ignorez l'histoire de votre famille, ce qui même a pu mériter à votre père quelque rayon de gloire : il faut que je mette ce tableau sous vos yeux.

A votre âge, j'étois écuyer ; je me trouvai à la malheureuse bataille de Brenneville ; j'y tuai de ma main deux Anglais qui s'étoient saisis de moi, et qui déjà m'emmenoient prisonnier. J'accompagnai le roi Louis à cette croisade où il montra qu'il étoit digne de nous commander ; j'y servis avec ardeur l'état et la religion. Enguerrand de Coucy, le comte de Ponthieu, Archambaud de Bourbon, Hugues de Lusignan, Courtenai, le comte de Montargis, Geoffroi de Rançon, Everard de Breteuil, Mathieu de Montmorency, et une infinité d'autres *barons* dont les noms ne me sont point présens, ce sont les respectables modèles que je m'étois proposés ; j'ai eu l'honneur d'avoir pour *frères d'armes* la plupart de ces illustres chevaliers. On a daigné plusieurs fois me confier l'oriflamme ; encore aujourd'hui notre auguste souverain me comble de ses bontés : mais ce foible éclat n'est rien auprès de celui dont brillent vos ancêtres. Jetez vos regards, près de ces deux cottes de mailles, sur cette cuirasse ensanglantée : c'est l'armure d'un de vos braves aïeux, qui suivit Robert à la conquête du duché de Bourgogne, et qui s'élançant dans les bataillons ennemis pour sauver son maître, fut percé du coup destiné au monarque : mort glorieuse que tout gentilhomme français doit envier ! Cette épée dont la rouille atteste l'antiquité, est celle d'un Raoul de Sargines, qui, sous Lothaire, combattit avec

Geoffroi, comte d'Anjou, dans cette fameuse journée où l'empereur Othon perdit le fruit de ses conquêtes; votre intrépide ancêtre s'ouvrit un passage jusqu'à l'aigle impérial, et le fit tomber de nos remparts pour y substituer sa bannière. Appercevez-vous plus loin ce heaume presque fracassé? il servoit à votre bisaïeul, qui, après avoir marché sous les drapeaux de cinq rois, et s'être trouvé à trente-sept batailles, succomba dans les troubles qu'excita le comte de Champagne à l'avènement de Henri I au trône. Eudes de Sargines, de cette lance, ôta la vie à un Sarrasin d'une stature gigantesque, qu'on disoit le plus vaillant des Infidèles, et la terreur des Chrétiens.

Voilà ce qu'a fait votre maison, pour affermir l'ancienneté d'une noblesse assise sur un monceau de trophées, et dont la splendeur se perd dans la nuit des tems.... et vous, quel monument devez-vous laisser ici qui parle seulement de votre existence?... Vous ne dites mot? Lorsque vous vintes au monde, avec quel transport je vous reçus sur le bouclier de votre aïeul, en adressant du fond de mon cœur cette prière au ciel! » O mon Dieu! qu'il soit l'hon» neur de sa race, et qu'un jour il soit mis au rang » de nos plus vaillans *prud-hommes*! S'il en étoit » indigne, que la mort me l'enlève! » Méritez-vous de vivre? — Mon père.... — Je suis l'auteur de vos jours! moi! non, non...je n'ai point de fils.

Et à ce mot, il échappe un profond gémissement au chevalier; il poursuit:

Mon fils se seroit déjà distingué; il seroit écuyer d'un de nos princes; il auroit l'ame d'un gentilhomme; il

porteroit le nom de Sargines : et vous..... vous mon fils unique !... oui, tu l'es, malheureux enfant ! je le sens trop à ma tendresse paternelle, à ma douleur ! Tu le traîneras dans l'oisiveté, tu l'éteindras dans l'oubli, dans l'avilissement, ce nom si respectable !.... le dernier de nos serfs rougiroit de t'avouer pour son fils !... Tu pleures ! ah ! puissent ces larmes être le fruit d'un remords salutaire ! me promettent-elles que tu sentiras mes reproches, que je t'inspirerai la noble ardeur de ne plus les mériter ?... Si j'ai retrouvé mon fils, il va se livrer à l'amour de la gloire ; il va s'essayer à monter *au temple d'honneur.* (1) Que j'aie la consolation de t'y voir élevé ! que mes derniers regards se fixent sur cette image si touchante pour un père !

Sargines serre dans ses bras son fils qui versoit toujours des larmes, sans avoir pu proférer une parole ; il interprète favorablement ce silence, le remet entre les mains d'un écuyer vieilli dans la maison, et connu par sa sagesse autant que par sa bravoure : — Raymond, voilà mon fils ; qu'il devienne le vôtre ; je me flatte qu'il répondra à vos soins ; le repentir, si j'en dois croire ses pleurs, s'est élevé dans son ame : il faut espérer qu'il sera docile à vos leçons et à vos exemples.

Les larmes du jeune homme furent bientôt séchées ; au bout de quelques jours il étoit retombé dans ce sommeil d'indolence où la nature sembloit l'avoir condamné à végéter éternellement, ou plutôt, son caractère s'étoit remontré dans toute son inertie ; les

(1) C'est ainsi qu'on appeloit le dernier grade de la chevalerie.

reproches et les caresses de son père n'avoient fait naître qu'une impression passagère. Envain Raymond cherchoit à aiguillonner cette ame lente et paresseuse : elle se refusoit à tous les moyens que l'on imaginoit pour la remuer et lui donner la vie ; l'émulation, la gloire, l'amour des plaisirs, ce ressort si puissant sur la jeunesse, rien n'étoit capable de l'émouvoir.

Rebuté d'avoir si peu réussi, le bon écuyer ne dissimula point à son maître qu'il désespéroit de vaincre un naturel si ingrat. On alla jusqu'à consulter les *physiciens*, c'est le nom que nous donnions alors aux médecins; ils examinèrent attentivement le jeune Sargines, et prononcèrent d'une voix unanime, que cette espèce d'anéantissement et d'inhabileté aux moins importantes occupations, étoit un vice sans remède, et qu'il n'y avoit que la longueur du temps qui peut être le corrigeroit : quel arrêt accablant pour un père qui n'avoit que ce fils, son unique espérance ! Il le regardoit sans cesse, et laissoit couler des larmes; il ordonna qu'on exposât à sa vûe des chevaux superbement enharnachés, des armes élégamment travaillées et enrichies d'or et de pierres précieuses, et ensuite qu'on lui en fit présent ; le jeune homme recevoit ces dons avec une froide indifférence, et n'y attachoit pas le moindre regard. C'en est fait, s'écrie Sargines, puisqu'un spectacle si propre à parler au cœur d'un gentilhomme, à enflammer le courage, ne produit aucun effet sur son ame ! il faut y renoncer.... il faut y renoncer... Raymond, je n'ai point de fils ! je suis le dernier de ma race ! ni ma valeur, ni ma noblesse ne me survivront... Raymond, je mourrai

tout entier ! j'ensevelirai avec moi dans ma tombe, le prix de tant d'exploits, la splendeur que répandoit l'illustration de tant de siècles accumulés ! les Sarrasins n'auront plus de Sargines à redouter ! Ah ! mon ami, quelle destinée pour un Français qui aime son pays, son maître, sa religion ! je conçois un projet.... un second mariage... Mais s'il sortoit de cet assoupissement, s'il prenoit des sentimens convenables à sa naissance, aux distinctions qui l'attendent, quels regrets pour moi d'avoir contracté un engagement qui lui seroit si préjudiciable ! Raymond, essayons encore de l'animer, de lui faire goûter ses devoirs... ne désespérons point... je sens que je suis père : j'aurai de la peine à prendre un parti qui blesse les intérêts de mon fils.

Dernières tentatives de la part du chevalier et de Raymond, et aussi inutiles que les précédentes. Il est décidé que le jeune Sargines abandonné entièrement à la conduite du sage écuyer, ira cacher une vie obscure dans une des terres de ses ancêtres, distante de plus de quatre-vingt lieues de la capitale. Peut-être sera-t-il retiré un jour de cette léthargie ; l'amour paternel a de la peine à bannir tout espoir.

C'est à cette séparation que l'ame du chevalier se déploie dans toute sa sensibilité. Il vouloit faire éclater son ressentiment, l'excès de son indignation ; après avoir accablé son fils des plus violens reproches, il le laissoit partir sans l'embrasser, sans lui adresser la moindre parole de tendresse : la nature l'emporte ; il le suit des yeux, court après lui, et tombe dans ses bras, en fondant en larmes : — Je n'ai donc plus de

fils ! mes pleurs... ils ne t'ont point touché ! quoi ! tu es de mon sang, et tu as si peu d'ardeur ! être aussi insensible ! Dis-moi, ingrat, parle : quels moyens employer pour exciter ces transports que je croyois t'avoir donnés avec la vie ? Ouvre ton cœur à ton père ; il t'aime, oui, il t'aime ; veux-tu faire le déshonneur de mes cheveux blancs... que mon tombeau soit surchargé de ton ignominie ?... Approche, viens dans mon sein, viens y puiser cette flamme dont doit brûler tout digne chevalier... ne me contrains pas à un éloignement si douloureux... mon fils... Sargines, efforce-toi, efforce-toi de conserver la noblesse de ce nom... cruel enfant ! tu me causes la mort !

La foiblesse du père combat quelque temps ; le départ du jeune homme est différé. Mais ces nouveaux témoignages de complaisance et de tendresse n'ont pas des suites plus heureuses que les premiers. Enfin Sargines a pris une ferme résolution : l'orgueil fait taire la nature, et son fils est éloigné de ses regards, accompagné du vieux écuyer.

Le malheureux père qu'importunoit sa douleur, tâche de repousser le trait qui le déchiroit : il cherche à mettre une distance encore plus grande entre son fils et lui ; il brigue l'honneur de suivre Philippe-Auguste dans son expédition de la Terre-Sainte ; il s'embarque avec le prince. Ils arrivent au pied des remparts de Ptolémaïs ; le roi est reçu comme l'ange même de la victoire qui venoit délivrer la Palestine du joug des Infidèles, et Sargines mérite d'être nommé parmi les chevaliers sur lesquels le monarque se reposoit des soins du commandement.

Raymond ne cessoit de faire des réprésentations à son élève ; il lui parloit avec chaleur, l'instruisoit exactement des divers *faits d'armes* qui donnèrent tant de célébrité au siége de Ptolémaïs, lui montroit son père à la tête des croisés, et attachant les regards du roi : le jeune homme ne prêtoit à ces récits que l'attention d'une curiosité stupide qui demande à s'amuser. Nulle impression ne s'arrêtoit dans son ame; toujours appesanti dans son inaction, il étoit si gauche aux exercices de la noblesse, qu'incapable de se tenir à cheval, on avoit été obligé de le transporter dans un chariot (1) jusqu'au nouveau séjour qu'il habitoit.

Sargines s'efforçoit de se consoler dans le sein de la gloire : mais on n'en impose point à la nature. Comblé des applaudissemens de l'armée, au plus haut degré de la faveur, chéri de Philippe, il n'en étoit pas moins accablé par l'image cruelle qui le poursuivoit; il se réprésentoit sans cesse un fils indigne de son extraction, et languissant oublié au fond d'un château, tandis que l'ardente jeunesse française avoit volé en Asie, et s'y distinguoit par des miracles de valeur; il recevoit des lettres de Raymond, qui lui ôtoient toute espérance.

Le chagrin de ce père infortuné augmente ; il est déterminé à finir ses jours sur la brèche de la ville assiégée ; les comtes de Sancerre et du Perche, Guy

(1) C'étoit une espèce de dégradation pour un chevalier ; dans Lancelot du Lac, un chevalier est regardé comme un *vilain* diffamé, parce qu'on l'a vu arriver dans une charrette à la cour du roi Artus.

de Châtillon, St. Valery, Châtelleraut, Raoul de Fougères sont eux-mêmes étonnés de son audace intrépide; il enflammoit par son exemple tous ces héros; il apperçoit Enguerrand de Fiennes qu'enveloppoit un gros de Sarrasins : il y court, le dégage, laissant loin derrière lui ses *hommes d'armes*, et au moment qu'il revenoit victorieux, il est atteint d'une fléche, et tombe expirant.

On le transporte dans la tente du roi qui ordonne à ses chirurgiens de visiter sa blessure : ils la jugent mortelle. On raconte au monarque avec quel peu de ménagement le chevalier s'étoit précipité dans les bataillons ennemis : Sargines, lui dit Philippe, d'un ton attendri, avez-vous pu confondre la témérité et le courage? vous me faites appréhender tout à la fois la perte d'un fidèle sujet, et celle d'un ami. Ah! sire, répond le blessé que le sentiment ranime, et en tâchant de se soulever pour baiser une des mains de son maître, sire, que ces marques de bonté me pénètrent! eh! qui ne les acheteroit pas de sa vie! que je suis heureux à mon dernier soupir! Vous accusez ma valeur? sire, je rougirois de vous tromper : un *franc* et *loyal* chevalier qui est sur les bords de la tombe, doit y descendre, sans manquer à la vérité; il faut vous l'avouer : ce n'est pas, ô mon roi, le seul amour de la gloire, et le désir de justifier votre choix qui m'emportoient au-devant du péril : une autre cause que je vais vous révéler, se joignoit à de si puissans motifs. J'ose demander une dernière grâce à votre majesté : qu'elle commande à sa cour de s'écarter pour un moment.

Philippe fait un signe de la main, et il est resté avec Sargines, qui reprend ainsi :

Non, sire, mon devoir, ni l'ardeur, j'ose le dire, d'un chevalier avide de combattre sous les yeux de son souverain, ne m'ont pas seuls guidé : un chagrin violent que je peux confier à votre majesté, m'a fait désirer de terminer ma carrière. Sire, vous connoissez l'honneur : vous êtes Français et roi. Eh bien ! apprenez quelle douleur me dévore. J'ai un fils, un fils unique que je n'ai pu encore, sire, vous présenter : jugez de ma situation, puisqu'il a passé l'âge où l'on est élevé au grade d'écuyer. Et cet enfant si peu semblable à ses ancêtres, me seroit-il permis d'ajouter, à son père, traîne une incapacité absolue, ne ressent nuls transports, n'est éveillé par aucun aiguillon ! La gloire, l'avantage d'être attaché à votre service, et de marcher sous vos drapeaux, votre nom, sire, dont je frappois incessamment son oreille, tous ces traits si sensibles pour le cœur d'un gentilhomme, se sont émoussés et perdus sur cette ame impuissante. Il est enseveli dans le coin d'un de mes châteaux éloigné de Paris, et où il existe à peine. Sire, voilà mon héritier, le descendant de Sargines, le serviteur que j'ai à vous laisser !

A ces mots, un ruisseau de larmes coule des yeux du chevalier; Philippe l'embrasse avec bonté : — Mon cher Sargines, vous irritez votre mal ; calmez-vous; songez que votre vie ne vous appartient pas, qu'elle est à votre patrie, et au roi de France; et c'est un de ses biens qu'il est le plus jaloux de conserver. Je verrai au reste ce fils qui vous ressemble si peu; mes

conseils peut-être.... — Quoi, sire! vous daigneriez.... vous aimeriez assez un malheureux père.... — Sargines, je ferai tout pour le ramener à votre exemple. — Sire, vous me le rendrez; vous me rendrez mon fils.... Il n'est pas possible, non, il n'est pas possible qu'il voie et qu'il entende votre majesté sans sortir de cette affreuse léthargie..... sire, il ne seroit pas Français et votre sujet; je vous dois la vie; je sens... j'espère tout... je renaîtrai pour vous aimer encore davantage, et vous servir avec plus de zèle.

En effet ce qu'avoit dit Philippe produisit une espèce de miracle. Sargines se releva du lit de la mort; il ne pouvoit contenir sa joie; il écrit à Raymond qu'il ne faut point se décourager à l'égard de son élève, qu'il a un moyen sûr de l'animer de cette flamme que la nature sembloit lui avoir refusée: il ajoute par apostille: « N'en doutez point, mon cher Raymond: vous » aurez à présider à l'éducation d'un héros: mon fils » le sera, je vous le prédis; on ne résiste point à » l'épreuve que j'emploierai.... le roi.... nous » serons tous contens ».

Philippe-Auguste eut donc la satisfaction de voir revivre Sargines: mais il lui étoit réservé de perdre un de ses plus chers favoris: le maréchal du-Metz fut une des illustres victimes qui payèrent de leur vie la prise de Ptolémaïs; les courtisans mêmes le regrettèrent; qu'ajouter de plus à son éloge? Sargines lui succéda dans la familiarité auprès du monarque. Il sembla, pour quelques momens, oublier son fils: un revers inattendu vint, en quelque sorte, le ravir à lui-même; sa blessure se r'ouvrit, et le ramena aux

portes du tombeau; il aimoit tendrement Raoul, sire de Coucy, dont la mémoire est consacrée par un amour malheureux : ce jeune banneret, frappé d'un coup mortel, demande qu'on lui fasse venir Sargines, disant qu'il vouloit mourir dans le sein de son ami; il n'eut que le tems de se disposer à sa fin qu'il envisagea sans effroi, et il expira dans les bras du chevalier, en le conjurant de visiter la dame de Fayel à son retour en France.

Sargines revenu de l'accablement de sa douleur, et sa blessure étant refermée, ne tarda point à se rappeller la promesse du roi. Une maladie de langueur (1) dont on craignoit les suites, obligeoit ce prince de quitter le champ de ses triomphes, et de l'abandonner à la valeur fougueuse d'un rival jaloux, d'ailleurs un des plus grands hommes (2) parmi les

---

(1) Philippe-Auguste fut attaqué d'une maladie dont on attribua les effets au poison, et qui pouvoit avoir été simplement occasionnée par la vivacité dévorante d'un climat si différent du nôtre : il en perdit les cheveux, la barbe, les ongles; sa peau même fut enlevée; les médecins le pressèrent de retourner en France, etc.

(2) Il faut entendre le naïf Joinville nous faire l'éloge de Richard, roi d'Angleterre; ce ton ingénu, si vrai, si touchant par sa simplicité, peint mieux que tout le faste du bel esprit de notre siècle.

« Et tant étoit rempli de prouesse iceluy roy Richart, qu'il » fut plus craint et redouté des Sarazins que ne fut oncques » prince chrestien; ensorte que quant les petits enfans des » mescréans se prenoient à plorer, les mères pour les faire » taire, leur disoient : taisez-vous, voicy le roy Richart » qui vient pour vous querir : et incontinent les petits enfans

croisés : Richard demeura dans la Palestine, tandis que notre souverain prenoit la route de Lyon pour se rendre à sa capitale.

Sargines l'accompagnoit : le prince fut le premier à lui parler de son fils. Informé que la terre où étoit le jeune-homme se trouvoit à peu de distance de son chemin, mon ami, dit le roi, il me vient une idée singulière qui peut-être vous flattera : j'ai envie que nous nous dérobions à ma suite, et que nous allions surprendre votre fils dans sa retraite. Le chevalier transporté, se précipite aux genoux du monarque, les embrasse : — Sire.... sire, votre majesté.... comment lui peindre tout l'excès de ma reconnoissance? En me servant, et en m'aimant comme vous faites, répond Philippe, avec ce ton de douceur et d'affabilité qui lui prêtoit tant de grâces ; Sargines, on ne sçauroit trop récompenser des sujets tels que vous — Mais, sire, cette démarche.... elle n'aura rien qui puisse vous satisfaire. — Eh ! pensez-vous Sargines ; que les rois n'aient pas un cœur? le mien le disputeroit à tous ceux de mon royaume pour la sensibilité. Je serois charmé de contribuer au changement heureux de votre fils.... Si nous allions en faire un nouvel *Achille français !* (1)

» oyans nommer ledict roy Richart, se taisoient sans plus » plorer. Et semblablement les Turcs et Sarazins, si leurs » chevaux avoient paour de quelque ombre, en les piquant, » leur disoient : Hé ! cuides-tu que ce soit le roy Richart ? »

(1) Guillaume des-Barres, un des plus braves chevaliers de ce tems, et d'une force extraordinaire, fut surnommé l'*Achille français* ; il étoit très-aimé du roi, etc.

Le

Le bon chevalier versoit des larmes, balbutioit des remercîmens. Le prince lui passant avec bonté une de ses mains autour du col : — Mon ami, je donnerois une victoire pour le plaisir que tu viens de me faire goûter. Oui, je verrai ton fils, je lui parlerai, mais à une condition : ressouviens-toi bien de ne pas me nommer... Je ne veux me découvrir qu'aprés l'avoir interrogé ; ce sera ton ami qui lui donnera des conseils, ensuite le roi paroîtra : — Oh, sire, je vous jure.... — Point de sermens. Songe seulement à observer la loi que je t'impose, et promets-moi sur-tout de ne laisser éclater aucun emportement contre ton fils. — Sire, vous me l'ordonnez, je ne lui ferai pas le moindre reproche. — C'est à moi qu'il faut abandonner le soin de ces représentations. Sois bien persuadé que j'y mettrai de la chaleur. Sargines, je suis père aussi.

Ils poursuivent leur route ; Sargines étoit dans l'ivresse de la joie. A peine a-t-il découvert les tourelles de son château, il pique avec impétuosité son cheval vers le pont levis, et dans le premier mouvement, oubliant sa promesse, s'écrie de toutes ses forces : le roi... le roi... où est mon fils ? où est Sargines ? qu'il accoure... qu'il vienne se prosterner devant son maître. Philippe, pour l'engager à se taire, faisoit des signes au chevalier qui n'écoutoit, ne voyoit que l'honneur dont il étoit comblé. Il apperçoit Raymond : — Raymond, voilà notre adorable monarque... mon fils n'est pas avec toi ? qu'on l'avertisse, qu'il se hâte.

Il le voit qui s'avançoit lentement : malgré la présence du roi, il lui échappe une de ces expressions

de vivacité, qui étoient si familières à nos aïeux, et il ajoute : il est toujours le même ! à sa place, j'aurois eu des aîles !

Philippe ne fait que regarder Sargines qui entend ce regard, s'arrête à ces mots, court à son fils, l'entraîne au-devant du monarque que ce jeune homme ne connoissoit point, et de son bras le pressant de s'incliner : — Tombe aux pieds du roi qui veut bien nous faire la grace de nous visiter... Oui, c'est le roi, malheureux ! Tu ne sentirois point tout le prix de cette faveur insigne !

Philippe s'empresse de relever le jeune-homme, et regardant encore le chevalier : — Sargines, sa physionomie est intéressante ; elle me répond d'avance qu'il marchera un jour sur vos traces. — Qu'il cherche à vous atteindre, sire, au chemin de l'honneur ; je me charge, moi, de lui apprendre à mourir pour le service de votre majesté : mais à cette mort glorieuse, il préférera une vie obscure et inutile à son maître et à sa patrie... N'as-tu point à rougir de paroître ainsi en présence de notre monarque ? N'être pas seulement page (1) ! — Laissez-moi avec le jeune-homme, interrompt Philippe. Je vous avertis que je reste ici jusqu'à demain matin ; ayez soin de faire sçavoir où je suis : je serois faché de causer de l'inquiétude.

Sargines enchanté de posséder le roi, parcourt son

(1) C'étoit le premier grade pour arriver à la chevalerie ; dès l'âge de sept ans, on retiroit l'enfant d'un noble des mains des femmes, et l'on confioit son éducation aux hommes : usage qui s'est conservé dans la maison de nos rois.

château, vole à ses domestiques : — Allons, du zèle, mes amis ! Ne craignez point de dépenser ; j'acheterois de tous mes biens la satisfaction que je goûte aujourd'hui : on ne donne pas tous les jours à souper au roi de France.

Puis il va trouver l'écuyer Raymond, et avec un soupir : — Eh bien ! mon cher Raymond, toujours la même incapacité ? — Toujours, monseigneur. Je vous l'ai écrit : ni sauter (1), ni lutter, ni jeter la barre, ni lancer le dard, la pierre, avoir peur, je crois, de l'ombre d'un cheval. — Avoir peur ? — Oui, monseigneur ; être, en un mot, décidé à fuir tous les exercices : voilà quel est votre fils... Je vous prierai de m'accorder la permission de retourner auprès de vous. Il ne m'est pas possible de soutenir un pareil spectacle !

Le chevalier à ce récit frémissoit de colère, levoit les yeux au ciel : il apperçoit de loin son fils avec qui Philippe s'entretenoit ; il fait tous ses efforts pour se contenir : il ne peut s'empêcher de s'écrier : Ah ! sire, je suis un père bien à plaindre ! Sargines, répond le monarque, j'ai tout lieu d'espérer. — Cela se pourroit, sire !... Oh ! je n'en doutois point : ce prodige étoit réservé à votre majesté.... mais.... je ne le conçois pas, sire, il n'est point transporté, ravi, hors de lui-même ! un de vos regards me feroit défier une armée entière.

L'heure du souper est arrivée ; on doit s'attendre

(1) Tous exercices du candidat chevalier. Voyez à ce sujet l'ouvrage intéressant de M. de Sainte Palaye.

que le paon (1) tenoit la première place dans l'appareil du festin. Jamais Philippe n'avoit mieux connu le prix de cet amour que tout Français ressent pour son maître. A cette noble fierté qui annonçoit la grandeur suprême, il mêle une gaieté familière et attirante. Allons, dit-il à son hôte, d'un ton plein de sentiment : ne nous souvenons plus du roi; c'est votre ami Philippe qui soupe avec vous.... Est-ce que le *jeune fils* (2) ne se mettra point à table ? — Je me garderai, sire, de laisser échapper l'occasion; elle est trop favorable, et il aura l'honneur de servir votre majesté, si elle veut bien le permettre; ce sera un glorieux début dans ses fonctions de page.

Le jeune-homme servit donc le roi, mais d'une façon si mal-adroite, avec si peu de grâce, qu'à

(1) C'étoit avec le faisan, ce qu'on pouvoit servir de plus délicat et de plus splendide dans les banquets de nos ancêtres. La chair de paon étoit la nourriture *des preux et des amoureux*. Le chevalier qui savoit bien découper ces mets, recevoit force éloges de la part des convives. Le roi Artus, pour avoir tranché le *paon* à la table ronde au gré de cent-cinquante chevaliers auxquels il en a fait une égale et sage distribution, est comblé de remercîmens et de louanges. D'ailleurs le dernier de ces oiseaux étoit emblématique : c'étoit, en quelque sorte, le sceau d'un engagement solemnel qu'on appelloit le *vœu du paon*. Lisez les mémoires sur la chevalerie.

(2) Expression employée par nos anciens écrivains, comme Joinville, Froissart, Monstrelet, etc. Il est inutile d'avertir que la plupart des mots qu'on trouvera dans cette bagatelle, imprimés en italique, sont des façons de parler empruntées du vieux langage.

chaque instant le chevalier marquoit de la mauvaise humeur ; puis au moindre coup-d'œil du souverain, il se radoucissoit.

La chevalerie et ses principaux devoirs furent le sujet de l'entretien ; Philippe en parloit comme un roi des Français ; c'est-à-dire avec ce noble transport qui l'enflamma, lorsqu'avant la bataille de Bovines, il offrit la couronne (1) à qui seroit plus digne que lui de les commander. Sur-tout, dit le monarque, chevalier, qu'on lui inspire le plus sublime et le premier des sentimens, *l'amour de Dieu* (2). Qu'il ait sans cesse la religion devant les yeux, et qu'il soit toujours prêt à combattre et à mourir pour elle. Quel destin (3)

---

(1) On prétend que Philippe-Auguste, quelques heures avant la célèbre bataille de Bovines, posa lui-même sa couronne sur l'autel où l'on célébroit la messe, et la montrant aux soldats : « Voici, leur dit-il, le premier diadême du » monde ; s'il est quelqu'un parmi vous qui se juge plus » capable que moi de le porter, je le mets sur sa tête, et je » lui obéis : mais si vous ne m'en croyez pas indigne, songez » que vous avez à défendre aujourd'hui votre roi, vos biens, » vos familles, l'honneur français, et je vais vous donner » l'exemple. » Toute l'armée retentit d'acclamations, de cris redoublés : « vive Philippe ! nous mourrons pour lui ! » et l'on court se précipiter aux pieds du roi, et lui *demander sa bénédiction*.

(2) La base de la chevalerie.

(3) On a cherché à s'écarter des principes du jour qui rapprochent tout de la façon actuelle de penser et de juger : on a voulu conserver le caractère de Philippe-Auguste qui assurément doit être bien éloigné de déclamer contre les croisades.

comparable à celui de nos *preux* qui ont pu rougir de leur sang les eaux du Jourdain ! Quand il aura atteint l'âge convenable, n'êtes-vous pas d'avis que nous lui fassions entreprendre le *voyage d'outre-mer* (1)? C'est-là l'école de la gloire et du vrai courage, et (ajoute le monarqueavec ce sourire charmant qui lui gagnoit tous les cœurs,) en qualité de roi de France, j'ai aussi à lui recommander *l'amour des dames et la courtoisie*; nous lui en choisirons une des plus aimables et des plus vertueuses, pour être *l'objet de ses pensées et de ses affections*, et il lui sera soumis, fidèle, et se rendra capable de *porter ses couleurs*... me le promettez-vous jeune homme?

Philippe, d'un air affable, lui tendoit sa main. Le vieux chevalier s'y précipite, et la couvre de baisers mouillés de larmes, —Je lui ravirai cette faveur ! c'est à moi d'imprimer toute mon ame sur la main du plus *loyal chevalier qui fut oncques*. Allez, sire, vous ne seriez pas roi, vous seriez le premier des hommes. — Et, mon ami, c'est aussi la qualité que j'envie; elle doit aller avant celle de monarque. Oui, vous avez raison de penser que j'ai le cœur d'un *franc et loyal* gentilhomme; vous me le faites bien éprouver en ce moment !

On parla encore de combats, d'un prompt retour à la Palestine, du désir ardent qu'avoit le prince d'arracher la Terre-Sainte à ses ravisseurs, de son projet bienfaisant de répandre tous les genres de félicité sur son royaume, et de ne former qu'une famille d'heu-

(1) C'est ainsi qu'on appeloit le voyage de la Palestine.

reux : bien entendu, poursuit Philippe, que j'en serai le père; et le père adoré, s'écrie Sargines pleurant toujours d'attendrissement et de joie : oh ! quel roi ! quel roi ! Il s'adresse à son fils : vois, misérable, quel maître tu as à regretter !.... dépêche-toi donc de mériter de lui être attaché.

Le jeune Sargines donna *à laver* (1) au roi; il eut l'honneur de lui présenter *le vin du coucher*, (2) et il revint essuyer une longue conversation où le père se dédommagea amplement de sa contrainte, et donna l'essor à tous ces mouvemens que la présence du monarque avoit retenus.

Sargines court chez son fils à la pointe du jour. Il l'amène à la porte de l'appartement où le prince reposoit, pour attendre son réveil. Philippe ne les a pas plutôt apperçus : — Chevalier, je n'ai jamais dormi avec autant de satisfaction : voilà ce que produit le plaisir de causer avec gaieté et franchise.... mon ami, j'ai rêvé que votre fils étoit la *fleur de notre chevalerie.* — Sire, les rêves des rois, diffèrent-ils de ceux des autres hommes? Puisse au reste le songe de votre majesté se réaliser ! j'y gagnerois un fils, et vous, sire, un fidèle sujet de plus : le nombre des bons serviteurs n'est jamais trop grand.

Philippe s'apprêtoit à monter à cheval; il détache

---

(1) Les écuyers donnoient à laver après le repas.

(2) C'étoit une composition de vin et de miel, une espèce d'hippocras que les hôtes présentoient aux étrangers, avant qu'ils se missent au lit. Cet usage remonte aux tems les plus reculés, sur-tout parmi les nations du Nord.

son épée, s'approche du jeune Sargines, et de cet air rempli de bienfaisance qui lui étoit si naturel, la lui met au côté en disant : « Après Dieu, le roi de France te fait écuyer (1) ». Sargines, mon ami, (s'adressant au père) je ne perdrai point au change : vous me prêterez la vôtre.

On ne sauroit se figurer les transports, le ravissement, l'enthousiasme du chevalier. Ils partent enfin. Sargines a fait encore de vives exhortations à son fils, et lui a promis de le rappeller à Paris au moindre changement heureux qu'on remarqueroit dans sa conduite.

Le chevalier vole vers la capitale, enivré d'espérances et d'illusions séduisantes. Il a l'épée du roi, se disoit-il incessamment ! il a l'épée du roi ! oh ! il ne faut pas douter qu'il ne devienne le modèle de nos *preux!* c'est pour le coup que ces vils *mescréans* auront à trembler.

Le malheureux père est bientôt retiré d'une attente si flatteuse et si légitime : des nouvelles de Raymond lui portent des coups sans contredit plus accablans

---

(1) Ordinairement le gentilhomme sorti à quatorze ans *hors de page*, étoit, dit M. de Sainte Palaye, présenté à l'autel par son père et sa mère, ou à leur défaut, par deux autres de ses parens qui, chacun un cierge en main, alloient à l'offrande. Le prêtre célébrant prenoit de dessus l'autel une épée, et une ceinture sur laquelle il faisoit des bénédictions, et l'attachoit au côté du jeune homme qui commençoit à la porter. Quand il recevoit les honneurs de la chevalerie, on lui disoit : « Au nom de Dieu, de S. Michel et de S. George, » je te fais chevalier, etc. »

que les premiers : le jeune homme étoit retourné à son assoupissement. Sargines n'a plus d'espoir ; il confie sa triste situation au roi qui le presse de se remarier : il cède aux conseils du monarque; Raymond vient auprès de lui reprendre sa place, et le fils à qui l'on n'a laissé qu'un revenu borné et suffisant pour son entretien, est livré, si l'on peut le dire, à la pitié d'une espèce de domestique qui avoit quelques notions grossières du service de la chevalerie. L'infortuné Sargines défend expressément qu'on lui parle de son enfant, et le regarde comme au rang des morts. Il ne s'occupe plus que de sa nouvelle épouse, de ses devoirs de courtisan, de l'amitié qu'il a vouée à son maître, et tous les jours, il demande au ciel d'autres successeurs qui le dédommagent de celui dont il semble même avoir oublié la perte.

A quelques lieues de la terre où étoit confiné le jeune Sargines, demeuroit une dame âgée, veuve d'un seigneur d'Apremont (1), chevalier d'*ancien lignage*, et un de nos premiers croisés, qui avoit consumé son bien aux guerres sous Louis le jeune, et à d'excessives libéralités envers ses vassaux. Cette dame venoit de quitter la *cour* des sires de Joinville (2)

(1) Ecoutons le bon Joinville : « Et ne se trouva point » avec le roi.... le comte de Sallebrusche, et messire Gaubert » d'Apremont et ses frères avec lesquels (pour ce que j'étois » leur parent) je passai la mer ».

(2) Les *hauts barons*, quand Hugues Capet monta sur le trône, se croyoient peu inférieurs aux rois ; l'état de leur maison étoit à peu près le même : ils avoient leur cour et leurs officiers. Nous retrouvons en Allemagne et en Pologne

dont son mari étoit parent ; retirée dans un vieux château que son peu de fortune laissoit tomber en ruines, oubliée du monde, et ne cherchant elle-même qu'à l'oublier, elle ne vivoit plus, en quelque sorte, que pour achever l'éducation d'une nièce qui lui tenoit lieu des enfans que la mort lui avoit enlevés.

Sophie, c'est le nom de cette nièce chérie, étoit digne de toute la tendresse de sa tante. Jamais la nature n'avoit rassemblé plus de vertus, de talens et de grâces ; rien de plus séduisant, de plus enchanteur ! sa physionomie respiroit à la fois la noblesse et l'agrément ; sa taille réunissoit la souplesse de la nymphe et la majesté de la déesse. On auroit eu peine à déterminer quelle impression plus marquée elle excitoit du respect ou de l'amour ; c'étoit, si l'on ose le dire, une espèce de culte religieux qui attachoit à cette charmante personne : la vénération ne pouvoit se séparer de la tendresse qu'elle inspiroit. A sa vivacité piquante, se mêloit le charme si touchant de cette mélancolie délicieuse qui produit l'intérêt, et rend l'émotion durable ; lorsqu'elle parloit, sa beauté prenoit un nouvel empire : la raison et la sagesse ne lui déroboient rien de l'essor brillant de l'imagination. Tant d'avantages étoient encore au-dessous des qualités estimables

---

des traces de cette ancienne splendeur dont s'enorgueillissoient nos seigneurs, et même les gentilshommes subalternes. Ce faste et cette pompe, consacrés à la majesté royale, faisoient-ils la félicité des serfs et des vassaux? Un célèbre écrivain a observé que vers le onzième siècle de simples avocats avoient des chapelains.

qu'elle possédoit. Une sensibilité exquise que dirigeoit un dévouement sans réserve à la vertu ; une passion décidée pour tout ce qui ennoblissoit et élevoit l'ame ; une délicatesse et une fierté de sentimens, que dans ce siècle *matériel* et livré à la corruption, on auroit accusé de tenir un peu du romanesque ; toutes les connoissances qu'on étoit alors capable d'acquérir, celles sur-tout de la chevalerie que Sophie regardoit comme la source des perfections humaines ; une modestie sans exemple, et qui ajoutoit encore à l'enchantement ; l'ame enfin de Minerve, si l'on me passe ces expressions, sous les traits de Vénus : voilà quelle étoit la nièce de madame d'Apremont.

On ne sera pas étonné qu'avec de tels principes, une institution dont l'objet étoit de former les hommes au-dessus du vulgaire, eut arrêté les regards, et flatté le goût de Sophie ; d'ailleurs nourrie dans la maison (1) des sires de Joinville, elle s'y étoit pénétrée de cette sorte de vertu chevaleresque dont nous retrouvons encore l'aimable candeur et le noble enthousiasme dans l'historien de S. Louis.

Sophie entroit dans cet âge si dangereux pour le repos du cœur : elle atteignoit sa dix-septième année, et nous avons observé qu'elle étoit sensible ; mais

(1) Qu'on se ressouvienne que c'étoient les dames qu'on chargeoit d'enseigner aux enfans de la noblesse leur catéchisme et l'art d'aimer. Non-seulement on s'attachoit dans les cours et les châteaux à former des pages et des écuyers, mais les jeunes demoiselles y recevoient aussi des instructions de *courtoisie*, et y apprenoient tout ce qui peut avoir rapport à la chevalerie. Lisez M. de Sainte Palaye, tom. 1, part. 1.

malgré cette sensibilité qui presque toujours fait le tourment de l'ame, elle avoit déjà eu la force de s'imposer comme une loi absolue, l'obligation de ne jamais se marier : c'étoit une espèce de serment qu'elle se renouvelloit tous les jours à elle même. Elle n'ignoroit pas que la richesse préside aux alliances, que le défaut de fortune en éloigne, et elle étoit trop attachée aux convenances qu'exigeoit son extraction, pour s'abaisser seulement à l'idée d'un engagement qui eût pu en obscurcir l'éclat.

Pierre (on nommoit ainsi le domestique auquel on avoit confié le jeune Sargines) aimoit tendrement son maître ; il voyoit avec douleur son oisiveté, et s'efforçoit, autant qu'il lui étoit possible, de l'en retirer. Il le détermine à faire une promenade ; il eût été difficile de saisir une occasion plus favorable : c'étoit dans ce mois où la nature semble nous sourire, et nous montrer avec une sorte d'orgueil la féconde variété de ses richesses naissantes : ils se mettent en chemin : le pupille avoit de la peine à marcher ; la moindre fatigue le rebutoit. Cependant entraîné par les pressantes sollicitations de son guide, forcé peut-être de céder à la beauté de la saison et du lieu, il continue sa route.

Ils apperçoivent une maison écartée dont l'apparence et les avenues annonçoient un ancien château : le jeune homme qui se plaignoit déjà de lassitude, demanda à s'y arrêter. Pierre combat ce désir, et est contraint de se rendre ; ils sont introduits dans cet asyle. Le premier objet qui frappe et attache les regards, l'ame entière de Sargines, c'est Sophie bro-

dant un manteau de chevalier (1). La foudre n'est pas plus prompte que le trait dont fut atteint le jeune homme; il a reçu une existence nouvelle : c'est de ce moment qu'il a commencé de vivre, de sentir, de penser. Madame d'Apremont n'épargna point ces égards, ces politesses prévenantes dus à la société en général, et sur-tout à la haute naissance. Sophie naturellement indulgente et généreuse, le fut encore davantage en faveur de Sargines; il sembloit qu'elle cherchât à le consoler de l'espèce d'humiliation où le retenoit un juste mécontentement; il étoit resté immobile, et tel qu'on nous représente ces créatures demeurées enchantées sous la baguette d'un magicien. Mademoiselle d'Apremont profère quelques mots : ils vont se lancer dans un cœur ouvert avidement aux premiers effets de l'amour. Sargines désireroit faire l'éloge de tant de charmes, et n'a que la force de balbutier des paroles entrecoupées ; on l'enhardit cependant par des louanges semées à propos : on l'entretient des distinctions personnelles qui ont illustré sa famille, des services éclatans qu'elle a rendus à l'Etat, de la confiance méritée que lui avoient accordée nos souverains. Ces complimens redoubloient son embarras; un mouvement de dépit sembloit déjà s'élever dans son ame, et lui reprocher d'être au-dessous du nom qu'il portoit. Toujours plus

(1) C'étoit une sorte de récompense de la part des dames ; les chevaliers s'applaudissoient de ces dons, et ils s'en paroient, surtout lorsqu'ils se trouvoient à un tournoi, ou dans un jour de bataille.

déconcerté, plus accablé sous le tumulte des sensations différentes qui l'agitent, Sargines hors d'état de s'exprimer, ne sachant comment se remettre de son trouble, s'attache à considérer l'ouvrage de Sophie. C'est, lui dit-elle, un présent que ma tante destine à notre parent le sire de Joinville. Avec quelle ardeur je m'applique à ce travail ! une des occupations les plus flatteuses de notre sexe est de contribuer à l'ornement de la noblesse et de la valeur. Quelle satisfaction pour moi d'apprendre que, dans les tournois ou dans les combats, le sire de Joinville se sera paré de cet habillement !

Chaque parole de mademoiselle d'Apremont étoit autant d'étincelles qui se communiquoient à l'ame de Sargines, et y excitoient une flamme qui ne devoit point s'éteindre. On se sépara; madame d'Apremont engagea le jeune gentilhomme à revenir, et Sophie en faisant, selon l'usage, les honneurs (1), le conduisit aux portes du château.

Sargines ne fut pas sorti de ce séjour, qu'il détourna la tête pour le regarder, et ses regards ne s'en détachèrent qu'au moment qu'il l'eut entièrement perdu de vue. Il jette un soupir, et tombe dans une profonde rêverie. Le bon domestique s'en apperçoit : — Monseigneur, me seroit-il permis de vous demander la

(1) Les jeunes demoiselles prévenoient de civilité les chevaliers qui arrivoient dans les châteaux ; quelquefois même elles les désarmoient au retour des tournois ou des expéditions militaires, leur donnoient de nouveaux habits, et les servoient à table. Voyez M. de Sainte Palaye.

raison de cet accablement subit ! Vous n'ignorez pas que le penchant m'attache à votre service bien plus que l'intérêt. — Oui, mon ami, je le sçais et j'en suis très-reconnoissant. — Peut-être la fatigue... — Oh ! non, Pierre, je ne suis point fatigué. (Un moment après,) avec quelle politesse, quelle bonté madame d'Apremont nous a reçus ! — Monseigneur, elle a une nièce bien aimable ! je n'ai point encore vu de demoiselle plus *courtoise*, plus *attrayante*. — Ah ! Pierre, si tu avois été à ma place, que tes yeux eussent pu se fixer sur elle, que tu l'eusses entendue ! combien elle a de charmes ! comme tout ce qu'elle dit se retient ! Pierre, je n'en ai pas oublié un mot.

Le jeune homme s'arrête, et retombe dans le silence et la réflexion. Ils arrivent : il semble hâter l'instant où il se trouvera seul. Est-il débarassé de son domestique : alors il cherche à se rendre compte des diverses impressions qui le surchargent; tout ce qu'il peut démêler dans ce cahos de sensations, d'idées, c'est qu'il revoit, qu'il entend toujours Sophie; les éloges donnés à sa famille l'inquiètent, le tourmentent; il s'endort avec une image qui est restée au fond de son cœur, et il en est troublé jusques dans ses songes.

La nièce de madame d'Apremont avoit auprès d'elle une gouvernante digne également de son estime et de sa reconnoissance. Geneviève joignoit à beaucoup de vertu, des sentimens de zèle et d'amitié pour son élève; elle l'avoit reçue dans ses bras lorsqu'elle vint au monde, et Sophie l'intéressoit autant que si elle eût été sa propre fille. Ma chère amie, lui dit la jeune personne, d'un ton embarrassé, mais... il n'est pas

tel qu'on nous l'avoit dépeint; sa physionomie noble et modeste annonce sa naissance. Sa timidité lui prête même un certain intérêt... surement, il n'est pas aussi insensible qu'on nous l'a dit. — Et de qui donc parlez-vous mademoiselle? — Du jeune Sargines.... Ne pensez-vous pas comme moi, que son père a montré trop de sévérité? — Ne blâmons point, mademoiselle, la conduite sage des parens; il faut croire que le chevalier a raison; son discernement ainsi que sa probité sont connus.

Le jour ne faisoit que paroître; Sargines se promenoit dans son parc, l'esprit, ou plutôt le cœur rempli d'un objet dont l'empire se manifestoit déjà. — Il court à Pierre, qui s'écrie: de si grand matin, monseigneur! — Pierre, n'irons-nous pas aujourd'hui chez madame d'Apremont? — Vous n'êtes donc point las, mon cher maître? — Las! mon dessein est de suivre tes conseils, et de m'accoutumer à la fatigue. — Que je suis ravi de vous voir cette ardeur! allons, je ne désespère point que monseigneur votre père.... il vous rendra sa tendresse.

Ils sont retournés chez madame d'Apremont: on pouvoit remarquer dans l'habillement de Sargines un soin que jusqu'alors il n'avoit guères connu. Un hazard, peut-être prémédité, voulut aussi que Sophie, ce jour-là, eût relevé encore par les recherches de la parure, ses grâces naturelles; sa beauté ne s'étoit jamais montrée dans un appareil plus avantageux. Le trouble du jeune homme s'accrut avec le pouvoir de Sophie. La conversation retomboit incessamment sur les brillans exploits de nos chevaliers, sur les prérogatives

prérogatives que la valeur donne à la noblesse. Sophie s'animoit, quand elle rappelloit quelques actions mémorables de nos *paladins*, et elle en devenoit plus belle et plus séduisante aux yeux de son amant : car Sargines l'étoit déjà sans le savoir, et l'amant le plus passionné. Quel trait d'humiliation lui perce l'ame, lorsque mademoiselle d'Apremont lui demande si l'exercice du cheval est de son goût ! le jeune gentilhomme ne laisse échapper que des mots vagues ; il est confondu, et s'empresse d'abréger sa visite.

Le voilà avec son fidèle Pierre, se hâtant de regagner sa retraite, et bien plus accablé que la veille ; il ne peut même cacher des larmes. — Vous pleurez, monseigneur ! — Pierre, je suis bien malheureux ! mon père n'a que trop de raison de ne point m'aimer, de m'oublier... toutes les mortifications...

Il n'achève pas, et verse encore des pleurs. Le serviteur touché, veut engager Sargines à lui confier le sujet de sa peine ; il se tait quelque tems, et tout à coup, avec transport, comme quelqu'un qui s'arracheroit à un long sommeil : Pierre, que j'aie un cheval demain, aujourd'hui ; quoique nous soyons peu riches, donne tout ce qu'on demandera. Le domestique surpris et charmé de ce mouvement de chaleur qu'il n'avoit point encore vu à son maître, s'empresse de faire cette acquisition. Sargines n'a pas plutôt apperçu le cheval, qu'il s'élance et s'efforce de le monter. Enfin, grâce à son opiniâtreté et aux soins de Pierre, il est parvenu à ce qu'il désiroit : il est à cheval, aidé du peu de leçons qu'il pouvoit recevoir de l'honnête serviteur qui s'écrioit à chaque instant :

quel changement prodigieux ! que je voudrois que monseigneur fût témoin d'un pareil spectacle ! qui vous a donc suggéré une si bonne idée ? Sargines ne répondoit point, ou ne parloit que de son cheval ; sans cesse il faisoit à ce sujet des interrogations à Pierre, qui, comme nous l'avons dit, n'avoit que des lumières très-bornées dans l'art de l'équitation.

Plusieurs jours se passent ; le jeune homme brûloit de revoir Sophie : enfin il s'enhardit jusqu'à vouloir la rendre le témoin de son nouveau talent : — Allons, Pierre, prenons la route du château de madame d'Apremont ; je suis le chevalier, et toi mon digne écuyer.

Sargines enflammé d'une noble émulation, essaie de faire doubler le trot à son cheval, tandis que Pierre lui recommande d'être plus circonspect, et s'étudie à se tenir exactement à ses côtés.

Sophie apperçoit de loin l'apprentif cavalier ; elle a de la peine à le reconnoître : tant son inhabileté dans un des premiers exercices de la noblesse le travestissoit à des yeux qui cependant étoient intéressés à lui trouver moins de mauvaise grâce ! Ce n'est pas qu'il ne fît aux approches du château tous ses efforts pour cacher son incapacité, et pour se remettre de plusieurs chûtes dont il avoit marqué sa carrière. Arrivé auprès de sa nouvelle société, il essuya quelques innocentes railleries de la part de mademoiselle d'Apremont. Il n'est point de légères blessures pour la vanité, et qu'elles sont sensibles quand nous les recevons sur-tout d'une main qui nous est chère ! Sargines rougissoit, palissoit, s'indignoit contre lui.

Il ne descendoit plus de cheval, et retournoit incessamment au château qui renfermoit son enchanteresse : car Sophie avoit opéré un véritable enchantement ; il revenoit toujours plus impatient d'expier ses premières années. Son trouble augmente ; son ame demande à s'épancher : un cœur qui s'ouvre à l'amour a besoin d'un confident. Pierre, lui dit Sargines d'une voix touchante, je dois te paroître bien changé ! je m'étonne moi-même des transports que j'éprouve ! Ah ! mon ami, que je sens vivement tous les torts que j'ai aux regards d'un père, à mes propres regards ! quelle honte m'accable, quand je suis devant l'aimable Sophie ! je ne puis soutenir sa présence, et je la cherche avec empressement; cette vue m'est aussi nécessaire que l'air que je respire. Pierre, elle aime la vertu, la gloire, les combats. Mon ami, si elle alloit être informée.... donne-moi une lance, un écu, un heaume, une cotte de mailles ; voilà désormais ma seule parure; je n'en veux plus d'autre, je n'en veux plus d'autre ; j'aurai continuellement l'épée du roi à mon côté... Pierre, je me rendrai digne de la porter. Le domestique en pleurant de joie : — Ah ! monseigneur, monseigneur... mais c'est un miracle ! laissez-moi embrasser vos genoux; que cette métamorphose me charme ! quelle obligation nous aurons tous à cette demoiselle si estimable ! — Pierre, cela est bien singulier ! tout ce que m'ont dit Raymond, mon père, le roi, oui, le roi lui-même, n'a pas produit sur mon cœur l'effet d'une parole, d'un seul regard de mademoiselle d'Apremont ; elle a excité en moi une révolution que je ne puis exprimer; il me semble que je

sois un autre homme, qu'on m'ait transporté dans une autre sphère; mille désirs inconnus m'agitent, me pressent; je suis impatient de me distinguer. Pierre, de grâce, raconte-moi tous les faits d'armes que tu sauras : j'en ferai autant, mon ami; oui, je brûle de posséder toutes les qualités qui forment le parfait chevalier, et.... je les posséderai ou je cesserai de vivre.

Sargines aimoit déjà assez pour avoir fait attention à la couleur que mademoiselle d'Apremont préféroit : c'étoit celle qui annonce la sérénité du ciel, dont se pare le beau jour, la couleur bleu-céleste : elle entra dans les diverses parties de l'habillement du jeune gentilhomme ; cette galanterie qui ne pouvoit partir que d'une recherche de sentiment, n'avoit point été perdue pour l'objet qui l'avoit inspirée. La vertu à proportion de la sévérité qu'elle s'impose, éprouve peut-être plus de sensibilité. Que ne dit pas mademoiselle d'Apremont à Sargines, lorsqu'elle apprit que son épée étoit un présent du roi ! C'est alors qu'éclate la noblesse de cette ame éprise de la chevalerie. Sophie demande à voir cette épée, y applique avec respect un baiser de ses lèvres de rose, et la remettant au jeune homme : — Seigneur, avec de pareilles armes on feroit la conquête de la Palestine entière; il n'est point de miracle de vaillance que vous ne deviez vous promettre ; comment n'êtes-vous pas déjà le premier de nos croisés ? Je le serai, mademoiselle, répond Sargines emporté par un essor qui l'élève au-dessus de lui-même, si vous daignez applaudir... Mademoiselle d'Apremont lui jette un coup-d'œil imposant,

qui l'avertit de ne pas s'expliquer. Il reprend : jusqu'ici, mademoiselle, je n'avois point vécu ; c'est de vous que je reçois la vie, la passion de la gloire, le désir extrême de mériter... vos vertus, vos entretiens pleins de feu ont porté dans tous mes sens.... ma famille, mademoiselle, n'aura plus à rougir de moi.

Sargines seul avec Pierre : — Mon ami, je suis toujours sur le point de me perdre, en révélant à mademoiselle d'Apremont mes sentimens ; je n'imagine pas qu'il en puisse être de plus tendres, de plus enflammés et en même tems de plus respectueux... Pierre, n'est-ce pas là ce qu'on appelle de l'amour ? — Eh ! oui, monseigneur, c'est de l'amour : je m'en suis trop apperçu. Mais vous convient-il d'aimer sans l'aveu de monseigneur votre père ? Les enfans bien nés tels que vous, ne doivent-ils pas être soumis en tout à leurs parens ? — Pierre, je renfermerai cet amour dans mon cœur ; je me contenterai d'aimer en secret mademoiselle d'Apremont ; après Dieu, je lui adresserai tous mes vœux, tous mes hommages... et crois-tu que je ne puisse un jour prétendre à sa main ! quel prix plus flatteur de la gloire ! — Encore un coup, monseigneur, c'est à monseigneur votre père à choisir la femme que vous épouserez ; qu'il me soit permis de vous faire observer que la fortune de mademoiselle d'Apremont est beaucoup au dessous de sa naissance... — Tu parles de fortune ! et n'est-ce rien que les avantages dont jouit l'adorable Sophie, une haute extraction, l'honneur d'être la parente des sires de Joinville, toutes les vertus, toutes les grâces, la beauté la plus rare, l'ame la plus sublime ?....

Ah ! si mon père la voyoit, n'en doute pas, Pierre, n'en doute pas, mon père auroit mes yeux, il auroit mon cœur.

La gaieté de mademoiselle d'Apremont avoit perdu de sa vivacité ; quand elle se trouvoit seule avec Geneviève, elle se livroit sans contrainte à la rêverie ; ou rompoit-elle le silence, c'étoit pour faire tomber à chaque instant la conversation sur le jeune homme. Mademoiselle, lui dit l'adroite gouvernante, avez-vous pris garde que vous me parlez souvent de Sargines ! — Je t'en parle souvent, parce que..... son état intéresse ; abandonné, pour ainsi dire, de son père, de tout le monde, il mérite qu'on le plaigne. — Eh ! mademoiselle, prenez-vous ces sentimens pour de la pitié ! Mademoiselle d'Apremont vole dans les bras de Geneviève : — Ce n'est pas avec toi, ma bonne amie, que j'userai de dissimulation ; la franchise de mon caractère en seroit blessée ; oui, le jeune Sargines a excité en moi des impressions qui dans la suite pourroient.... je ne me trompe point, mais je saurois leur imposer des loix, et un silence éternel, s'il m'étoit absolument impossible de parvenir à les vaincre. Geneviève, continue Sophie, en prenant un ton plus animé, tu me connois ; tu n'ignores pas à quel point l'honneur m'est cher : je suis incapable de démentir les exemples que m'offre ma famille, les leçons que j'ai reçues de toi. Il m'est défendu d'aimer ; je suis sans fortune, et je ne pourrois être l'épouse que d'un banneret. Sargines est d'une maison illustre ; il aura des richesses ; je dois donc m'interdire jusq'uà la pensée de son alliance.

Geneviève, je mourrois plutôt que de manquer en la moindre chose à ce que je me dois : c'est t'en avoir dit assez, pour n'en plus reparler jamais ; non, l'amour n'entrera point dans mon cœur : mais j'ai conçu des sentimens dont la vertu, je crois, ne sera pas offensée, et auxquels ma vanité même s'applaudit de céder. J'aime à imaginer que je ne suis pas indifférente à Sargines ; je t'avouerai aussi que j'ai vu avec quelque sensibilité qu'il portoit mes couleurs. J'ai donc formé le dessein, Geneviève, de tourner au profit de l'honneur et de la vaillance le penchant que je me flatte de lui avoir inspiré. Quelle satisfaction, ma chère amie, je goûterois, si la France m'alloit être redevable d'un de ses plus braves chevaliers ! — Comment, mademoiselle ! Sargines rejeté de son père, oublié dans le coin d'un séjour obscur, peu instruit sur les connoissances qu'il devroit avoir acquises, deviendra peut-être, grâce à l'amour, un des premiers défenseurs de l'Etat ? Oui, Geneviève, je mettrois tout mon orgueil à faire ce prodige ; et peut-il être en effet un plaisir comparable à celui d'allumer la passion de la vertu, de la gloire ? je te le répète : n'appréhende rien pour la mienne ; encore une fois, Geneviève, qui préféreroit la mort à la seule idée d'une foiblesse, n'a point à craindre d'entretenir des mouvemens qui ne partent que d'une générosité pure et désintéressée... S'ils prenoient un autre caractère, ce qui ne sauroit arriver, sois certaine que je me vengerois de mon vainqueur par le silence et la fierté.

Le père de Sargines n'avoit point d'enfans de son nouveau mariage. La hauteur et les caprices de sa

femme augmentoient le sombre chagrin dont il étoit consumé ; son cœur lui rappeloit une image qu'il s'efforçoit d'écarter ; il revoyoit toujours ce malheureux fils qu'il étoit obligé de repousser loin des bras paternels. Rencontroit-il un père qui lui parlât de sa famille, ou qui l'eût à ses côtés, cet objet irritoit la douleur de l'infortuné vieillard. C'étoit dans le sein de son maître qu'il alloit épancher ses larmes : Philippe le recevoit avec bonté, le consoloit. Quel délicieux spectacle pour le sentiment, qu'un sujet dont son roi essuie les pleurs ! Cette satisfaction si douce, si honorable, retenoit le chevalier à la vie, et l'aidoit à supporter le fardeau du rôle insipide de vieux courtisan.

Un des premiers effets du réveil du jeune Sargines fut d'engager son zélé domestique à ne point informer son père du miracle que l'amour venoit d'opérer. Je veux, disoit-il, que l'auteur de mes jours n'en apprenne la nouvelle que par des actions où il sera forcé de reconnoître son fils; oui, Pierre, il le reconnoîtra. Mes ancêtres.... Pierre, ils n'ont pas aimé comme moi, je les surpasserai.

Le jeune homme brûloit effectivement d'une ardeur dont jusqu'alors on n'avoit point vu d'exemple; il prenoit sur les heures consacrées à la nourriture et au repos, pour se livrer sans relâche à ses exercices; c'étoit l'enchanteresse Sophie, c'étoit l'amour même qui étoit son maître. Le bon Pierre se donnoit aussi bien de la peine pour lui enseigner tout ce qu'il savoit, ou plutôt tout ce qu'il ne savoit pas : c'est dire qu'il ajoutoit peu à l'ouvrage du cœur. Un travail

infatigable, le désir ardent de plaire à Sophie, ces moyens réunis sembloient dédommager Sargines des leçons qu'il n'étoit point à portée de recevoir. Quelquefois mademoiselle d'Apremont avoit la complaisance d'assister à son espèce d'académie; alors ses progrès frappoient les yeux. Courage, monseigneur, s'écrioit Pierre, qui se faisoit modestement les honneurs de cette éducation, il vous faudra peu de chose pour ne rien ignorer de la chevalerie; et Sargines attachoit un œil enflammé sur Sophie, qui feignoit de ne pas s'en appercevoir. Sa sagesse pourtant n'appréhendoit point de se compromettre, en témoignant quelque intérêt pour l'instruction du jeune gentilhomme; elle l'aidoit même de ses conseils, lui apprenoit à se tenir à cheval avec grâce, ainsi qu'à joûter et à se servir adroitement de la lance et de l'épée; elle apprêtoit le but de ses propres mains, et ne manquoit pas de lui donner la figure de paon (1); elle l'aidoit même (2) à se revêtir avec goût des divers habillemens propres à la chevalerie. Enfin toutes les connoissances que Sophie avoit puisées dans la maison de son parent, elle étoit empressée d'en faire part à

(1) Les jeunes gentilshommes formoient une figure de *paon* qui leur servoit de but, et ils faisoient un heaume de leur *chaperon*.

(2) Un chevalier, dans un de nos vieux romans, est armé par une jeune demoiselle « qui de ses blanches mains, » commença à nouer et lacer éguillettes et courroies. Or, » devinez comment patiemment il prenoit en gré cette » faveur : certes il n'eut pas voulu avoir desia eu la victoire » pour perdre tant de privauté de celle en laquelle il vivoit » du tout, etc. »

Sargines, qui donnoit aux expressions de sa reconnoissance, toute la force de celles de l'amour, sans en prononcer le mot.

Eh bien ! disoit Sophie à sa gouvernante, je pense que Pierre et moi nous réussirons : car il faut rendre justice à ce bon serviteur, il se tourmente pour exciter les talens de son élève. — Mademoiselle, n'attribuons point à Pierre un changement si merveilleux : vous devez trop savoir à qui il est dû... vous rougissez, mademoiselle ? — Geneviève, eh ! me suis-je cachée à tes regards ? ne lis-tu pas dans mon cœur ? oui, je veux bien croire que Sargines a conçu pour moi des sentimens... — Tous ceux de l'amour, mademoiselle; il est impossible de s'y méprendre, et... où ce penchant le conduira-t-il ? — A la gloire, Geneviève. Je te l'ai dit : je n'ai d'autre objet que d'enflammer une ame qui a déjà pris son essor, d'échauffer cette noble ardeur qui sans doute portera Sargines aux plus grandes actions. Encore une fois, ne crains rien pour Sophie : songe aux leçons que j'ai reçues chez le sire de Joinville, aux exemples d'héroïsme qui ont entouré mon berceau, héritage préférable à tous les dons de la fortune, et le seul bien que m'ait laissé mon père ; ce n'est pas dans ma mémoire que ces images sont gravées : voilà où elles sont empreintes ; Geneviève, c'est dans mon cœur, et il n'est que la mort qui puisse les effacer.

Ces sentimens sublimes, qu'on ne manquera point aujourd'hui d'accuser d'être exaltés (1), étoient dans

(1) Ce sont en effet des mensonges grossiers pour des ames

ces tems la base de l'éducation d'un sexe enchanteur. Combien de chevaliers lui ont dû ces *prouesses* qui tiennent du merveilleux ! Il n'est que l'enthousiasme qui soit capable de nous élever au-dessus de nous-mêmes. Et quelle cause produit plus cette sorte de feu sacré, si ce n'est l'amour, quand l'ardeur de la gloire et des *hauts faits* lui est associée?

Je désirerois fort qu'on eût transmis jusqu'à nous les conversations intéressantes de mademoiselle d'Apremont. Comme elles étoient pleines de son ame noble et vertueuse ! quel charme elle prêtoit au tableau de la chevalerie ! qu'elle répétoit de fois au jeune gentilhomme : *Office de chevalier* (1) *est de*

---

abatardies qui ne font que traîner leur impuissance et leurs goûts factices. Qu'on oppose à cette sorte de lecteurs les histoires grecque ou romaine, ils traiteront de chimères absurdes toutes ces belles actions, qui ont consacré la mémoire de ces femmes, l'exemple même des héros de l'antiquité. Mais pourront-ils révoquer en doute une Jeanne d'Arc, une Agnès de Sorel dont le courage et les conseils relevèrent Charles VII sur le trône de ses pères ? Il y a des écrivains de ces tems qui ont prétendu que l'union de cette dernière avec ce monarque, étoit fondée sur un *pur amour de la gloire*. S'ils se sont trompés, cette erreur fait l'éloge de la candeur de ce siècle, et prouve que de telles vertus ont pu exister.

(1) Ce sont les expressions mêmes, et qui renferment en peu de mots les devoirs de la chevalerie. A la suite, on trouve ceci : « lorsqu'il voit son poil grisonner, il doit » aussi faire un retour sur lui-même et à Dieu, prendre la » croix, faire le voyage d'outre mer, combattre les ennemis » de la religion, et ainsi acquérir le titre de *prud-homme* ».

maintenir femmes, veuves et orphelins, et hommes mésaisés et non puissans ! La magnanimité est la première des qualités du vrai héros ; *le chevalier est ravisseur des biens d'autrui, qui les vaillances d'autrui tait ; et celui est réprouvé vanteur qui révele les siennes. Largesse* et *courtoisie* sont les *ailes* (1) sur lesquelles *l'ardeur du chevalier doit être portée.* Avoir une horreur décidée pour l'apparence même du mensonge ; sacrifier jusqu'à son orgueil pour son roi, pour sa patrie, pour son Dieu ; s'abaisser sans rougir (2), quand il s'agit de leurs intérêts : voilà le fonde-

---

La passion pour les croisades étoit devenue si épidémique parmi nos Français, que le clergé même brûloit de courir à la Palestine : « Il y avoit (c'est Joinville qui parle) en » notre ost un moult vaillant homme, qui avoit nom messire » Jacques du Chastel, évesque de Soissons, lequel voyant » que nous estions en chemin pour nous en aller à Damiette, » et que chascun avoit desir de retourner en France, il » ayma mieus demourer avec Dieu que s'en retourner au » lieu dont il estoit né, et de faict lui seul s'alla jeter parmi » les Turcs comme s'il les eust voulu tous mettre à mort : » mais tantost il fut occis par les Sarazins, etc. »

(1) Tout ce qui constitue la chevalerie est renfermé dans un vieux roman, le *roman des ailes* ; c'est-là que l'on trouve que la chevalerie vient de Dieu, etc.

(2) On ne peut trouver parmi nos chevaliers un exemple plus éclatant de dévouement à la patrie et à la religion que le trait suivant consigné dans nos histoires des croisades. Six députés *prud-hommes* des plus reconnus, et nommés par les comtes de Champagne, de Flandres et de Blois, sont chargés de traiter avec les Vénitiens, et de leur demander des vaisseaux et des munitions pour le service des croisés. Geoffroi, maréchal de Champagne, parle pour ses cinq

ment de la grandeur où vous devez prétendre. Plutôt la mort (1) que la moindre foiblesse, et toujours prêt à offrir sa vie pour conserver celle de ses concitoyens et des malheureux : ce sont les principes qui doivent vous animer jusqu'au dernier soupir. N'oubliez

collègues ; il représente au sénat assemblé la nécessité de porter la guerre en Asie, d'y embrasser la cause du ciel, et de venger la majesté de la religion outragée ; il implore avec chaleur l'assistance des Vénitiens. « Et pour cela, » messeigneurs (ajoute-t-il en s'adressant à la noblesse, et » au fameux doge Henri Dandolo) comme d'une part, » nous sommes résolus d'entreprendre cette conquête, et » que de l'autre nous sommes persuadés que sans vous il » nous est impossible d'y réussir, on nous a donné ordre » de laisser là tous les discours, et de nous prosterner à vos » pieds, en protestant, comme nous faisons, de ne nous » relever jamais que vous ne nous ayez accordé ce que nous » vous demandons, à toutes les conditions que vous trou- » verez bon de nous prescrire ».

Et ils se jetèrent tous à genoux, en tendant leurs mains jointes vers l'assemblée, et ne s'exprimant plus que par des larmes et des sanglots. Quel abaissement plein de grandeur ! Six guerriers respectables, blanchis sous le harnois, qui auroient préféré la mort à la moindre marque de pusillanimité, et qui n'hésitent pas à se coucher dans la poussière pour l'intérêt de l'état et de la religion. Qu'on dise encore que l'esprit de la chevalerie n'a pas enfanté des miracles au-dessus même de tous les prodiges d'héroïsme des Grecs et des Romains !

(1) Alain Chartier parle de quatre dames dont les amans éprouvèrent un sort différent : le premier fut tué ; l'autre prisonnier ; le troisième se trouva perdu ; le quatrième vivoit. Le poëte fait dire à la dame de celui-ci : « Selon la » loi d'amour, je l'aurois mieux aimé mort que vif, etc. »

pas sur-tout que l'amour n'a de droits qu'après ceux de la religion, de l'amitié, de la fidélité et du zèle qu'on doit au souverain. Tâchez d'être nommé parmi les *bons chevaliers* du roi (1).

C'étoit la sagesse même qui s'exprimoit par la voix de Sophie. Que de passions différentes elle avoit allumées dans l'ame de Sargines ! cette ame impatiente s'élançoit déjà dans la carrière que mademoiselle d'Apremont lui présentoit ; ses regards venoient-ils à se porter sur une carte de la Palestine, il dévoroit des yeux ce théâtre de la gloire des chrétiens.

Il faut, lui dit un jour Sophie, que je vous fasse part d'une histoire amusante, dont la simplicité attache : c'est une bagatelle qui renferme de grandes vérités; et aussitôt mademoiselle d'Apremont court à une espèce de cassette, et en tire un manuscrit. Quel moment terrible pour le jeune-homme ! On se ressouviendra qu'il n'avoit aucun élément d'écriture ni de lecture. Il veut imaginer quelque prétexte pour quitter Sophie; elle ne se rend point à ses raisons, et l'oblige absolument de rester. Sa confusion, le désordre de ses sens augmentent, quand elle lui remet le manuscrit dans les mains. Il est bon, reprend-elle,

(1) « Devez savoir (nous dit Joinville) que le roi avoit en » sa compagnie huict bons et vaillans chevaliers qui plu- » sieurs fois avoient eu et gaigné le prix d'armes tant outre- » mer que par deçà, et les appeloit-on communément les » *bons chevaliers du roi*, entre lesquels étoient messire » Geoffroi de Sargines, messire Mahon de Marby, messire « Philippe de Nanteuil, et messire Gaubert de Beaujeu, » connétable de France, etc. »

que vous le lisiez à haute voix : nous pourrons accompagner la lecture d'observations instructives. Sargines déconcerté rougit, pâlit, est accablé de sa situation : — Mademoiselle... mademoiselle, que vais-je vous révéler? de quelle humiliation je me couvre à vos regards! faut-il vous avouer de nouveaux sujets de honte?.... mademoiselle... (le jeune homme tout-à-coup verse un torrent de larmes) je ne sais pas même lire et écrire (1). Sophie n'est point la maîtresse de cacher son étonnement : — Le fils du seigneur de Sargines être dénué à ce point des premiers principes de l'éducation ! — Mademoiselle, n'en rejetez point la faute sur mon père; c'est moi, c'est moi seul que vous devez accuser; c'est moi qui ai si mal profité des bontés paternelles, et qui souhaiterois en ce moment être enseveli dans les entrailles de la terre. Je ne pourrai jamais... il s'arrête, et détourne la tête pour pleurer avec plus d'amertume. Mademoiselle d'Apremont en est attendrie : — Sargines, ne me dérobez point ces larmes : elles partent d'un cœur sensible, et..... vous réparerez le tems que vous avez perdu; j'en suis presque assurée. Eh bien ! ce sera moi qui vous apprendrai à lire et à écrire. Il faut croire, ajoute-t-elle en souriant, que le maître s'efforcera

(1) Sous Hugues-Capet, l'ignorance dans cette partie avoit été portée si loin, qu'il suffisoit à un gentilhomme de tremper son gant dans l'encre et de l'appliquer sur le papier; cela équivaloit à la signature de son nom. Les seuls titres de possession qu'on pût faire valoir, étoient l'usage; et la tradition tenoit lieu des actes de mariage, et autres engagemens.

de hâter vos progrès. En attendant, écoutez : l'histoire n'est pas longue, et j'imagine qu'elle vous intéressera. Elle est intitulée : FORCE D'AMOUR.

« C'ESTOIT au tems où le saige empereur Charlemaigne de tant glorieuse mémoire reignoit en » France : vivoit en la cité de Tholose ung certain sire » Jehan Hildebert, chevalier moult renommé pour » sa chevance et son riche avoir, au demourant » chiche comme villain, et d'humeur rebrousse et » mal advenante. Il n'avoit point d'hers masles, si lui » estoit-il restée de légitime mariaige une fille simplette qu'il aimoit prou, et lui fesoit justice : car » icelle avoit le parler emmiellé et gracieux, la prunelle attrayante, et qui dardoit flammèches d'amour » vif. Ses mains estoient doulcelettes comme ermine, » et plus blanches que lis ; c'estoient deus rouges » coraux ou, se mieus aymez, vrayes et appétissantes cerises qui formoient sa bouche semi-close ; » y entreluisoit des perles resplendissantes ; elle avoit » en oultre le corsaige gent, et délié, à mettre en les » deux palmes. On la nommoit Rose d'amour, et estoit » bien nommée, et avoit-on ainsy faict pour ce » qu'elle estoit née dans le mois des roses, et que sa » soéve haleine avoit le balme exquis des fleurs susdictes, et que ses deux joues plaisantes à voir » estoient comme deux roses vermeilles et de frèsche » venue, si et tant au naturel qu'ung chascun ardoit » d'y appliquer ung savoureux baiser. Il n'y eut » oncques pucelle plus émerveillable ; aussy n'y » avoit-il manant, bourgeois, ou sire chevalier qui

ne

» ne dict mentalement : que voudrois bien que cette
» rose d'amour fut mienne ! ô comme l'aymerois !
» Messer Jehan couvoit des yeux sa mignonette ; il
» l'aymoit moult grandement, comme l'avons sus-
» dict : mais n'avoit nul voloir ne soucy de la fiancer,
» pour ce qu'il creignoit que frais de nopces ne le
» menassent à trop despendre.

» Rose d'amour s'en estoit allée à la maison des
» champs de monseigneur son père ; elle se pourme-
» noit dans un sien pré merveilleusement flori ; c'estoit
» un jour du mois de may, où la saison (1) printanière
» revient nous visiter, que les vergiers reprennent
» leur robe verte, que les boutons enclos s'ouvrent
» et s'épanouissent plaisamment, que les petits oyse-
» lets recommençent de gazouiller leurs doulces
» cansonettes, et qu'avec le biau ciel nous rit toute
» la nature. Or Rose d'amour s'esbattoit dans cettuy
» pré, et s'amusoit à y faire recerche de frèsches
» violettes pour s'atourner ung gentil chapel, ou
» bouquet de feste. Véla ung jouvencel de biau
» visaige, et de manières courtoises et accortes qui
» avise la mignarde et qui s'approchant pas à pas et
» tout doulx, tout doulx d'icelle, lui dict d'un ton
» enamouré, et avec blandice : bon jour, belle rose
» d'amour, et qu'allez-vous querrant dans ce pré ?

---

(1) Un de nos fabliaux rend avec une grâce bien naïve ces images :

» Ce fu el tems qu'arbres florissent,
» Foillent boscages, prés verdissent ;
» Que cist oisel en lor latin,
» Dolcement chantent al matin.

» (la bachelette recognoist sire Eustace Carloman,
» jeune banneret d'ancien lignaige, et ayant desia
» renom pour ses faicts d'armes, jaçoit que le duvet
» primevère cotonât à peine son menton.) — Sire
» chevalier, je querre violettes novelles. Violettes
» novelles, repart iceluy, tout tremblottant, et ainsy
» q'ung qui seroit hors de soy; *poulide flour* (1),
» c'est recerche vaine : ne treuverez céans plus belle
» fleur que vous. Puis le rusé tournant souventes-fois
» la tête arrière lui, et n'avisant nulle ame en guize
» d'escoutant, se prend à dire : madame, y a jà long-
» tems qu'ay desir de vous déclarer un secret qui
» moult me travaille, l'ay là sur mon cueur comme
» lourde charge... Et quel est ce secret, demande
» toute esmue la jeunette? Ce secret, faict sire Eus-
» tace, en se jetant aux pieds d'icelle, c'est que....
» c'est que vous ayme d'amour à mourir, et ce, de-
» puis l'heure que vous ay vûe et remirée au moustier,
» à la grand'messe, feste de messieurs S. Jaques et
» Phelype; je vis dutout en vous, et sui pour jamais
» vostre servant, servant d'amour. La pucelle se met
» incontinent à rougir pis qu'écarlate. — Est-ce que
» vous aurois causé, ô ma dame, navrement et an-
» goissé? vous me paroissez en esmoy! — Oh non
» deà, sire chevalier; ne faut pas mentir : ne serois
» nullement marie d'estre votre dame : vous avez le
» sembiant si honneste, si loyal! ne vous cuide aucu-
» nement capable de faintise et meschants tours;
» mais.... sire Eustace devisez avec mon père; ne

(1) Expression languedocienne qui signifie *jolie fleur.*

» puis bailler mon cueur sans son congé, et s'il me » l'accorde, vous engaige ma parole que n'aurai » d'autre sire que vous.

» Adonc le gentil chevalier plore de joye, et veut » baiser la main de Rose d'amour; nenny, sire Eus- » tace, fit-elle, en retirant sa main, ne baiserez rien » que monseigneur mon père ne l'ait permis. Hon- » nesteté défend que songiez seulement à m'amignar- » der; (1) tout ce que je puis vous bailler est ce » bouquet de violettes que garderez en mémoire de » moi. Sire Eustace print le bouquet aussi ardamment » que se on luy eût mis ès mains le plus biau sceptre » de la terre; puis le posant contre son cueur : cecy, » faict-il, m'est plus chier que tous les trésors du » monde. Fin finale, ils se quittent, en se promettant » foy de mariaige, et Rose d'amour dit en outre » qu'elle iroit plustot se clore en nonerie que de » faillir à sa promesse.

» Sire Eustace, revêt soudainement cotte, et mantel » de couleur d'esmeraude (2), fouré de menu vair, » prend sa ceinture de vermeil, et aultres riches » acoutremens, et s'en va monté sur un blanc des- » trier (3), en compagnie d'un sien escuyer son fidèle,

---

(1) Caresser.

(2) « Anciennement, dit M. de Ste. Palaye, les chevaliers » alloient vêtus de verd chercher leurs aventures; cette » couleur dans leurs habits annonçoit la verdure de leur » printems, comme la vigueur de leur courage. »

(3) On nommoit ainsi un cheval de main de même qu'un cheval de bataille; les chevaliers bannerets et même bacheliers, se servoient ordinairement de ces chevaux que l'on

» chez messire Jehan Hildebert. Iceluy ne manque « d'abord de s'enquerir de ce qui amène le gentil » damoisel (1)? — L'amour, messer Jehan; vous » cognoissez mon lignaige; veuillez me bailler en » mariaige vostre Rose : car l'ayme d'amour chier, et » se ne l'ay, en trespasseray. — Si ne feray de par » S. George, sire chevalier : elle n'est pas encore assez » grandelette, et puis n'en ay mie le voloir. Or vélà » le povre Eustace qui commence à se condouloir et » à se lamenter (2) que c'estoit pitié. Eh bien, se met

---

couvroit d'une grande housse de taffetas tombant jusqu'à leurs pieds, et chargée des armoiries de ceux qui les montoient.

(1) Ce nom abandonné dans la suite aux écuyers, avoit été d'abord un titre d'honneur pour la plus haute noblesse. On appela damoisel l'héritier présomptif de la couronne, le fils de Philippe I. « *Si assembla une fois le roy son consel* » *pour savouer qu'il avoit à fère, auquil consel le* damoisel » Loys le Gros *parla*, etc.

(2) Ce qu'il y a d'intéressant dans les mœurs de nos aïeux, c'est qu'ils ne cherchoient point comme nous, à mentir à la nature. Voyez un de nos braves chevaliers, Joinville montrant son cœur à découvert avec cette candeur sublime qui honore l'homme, et qui ne dégrade point le héros; il convient de ses douleurs, de ses craintes avec la même simplicité qu'il nous dit : « Si nous nous retirons, nous serons tenus » pour chevaliers recreus, et vivrons à grand'honte le » demourant de nostre vie : Pourquoy me semble qu'il vaut » mieus mourir vertueusement que vivre déshonnorable- » ment ». Avec cette même franchise, il avoue qu'il s'est bien gardé de suivre les conseils d'un *sien clerc* qui les exhortoit à ne pas se rendre aux Sarazins; « ce que ne vou- » lumes croire, car la paour de la mort nous pressoit trop. »

» à repartir le meschant vieil, vous bailleray ma Rose,
» se faites ce que vous commanderay. — Commandez,

Plus bas : « et tantôt je commençay à trembler des dents,
» tant de la grand'paour que j'avois, qu'aussy pour raison de
» ma maladie ». Comme on aime à voir un vieux guerrier nous faire ce récit naif ! » Je demandai alors à M. Baudouin
» de Belun qui entendoit bien sarazinois, que c'estoit que
» ces gens disoient ; et il me répondit qu'ils disoient qu'ils
» nous venoient couper les testes, et tantôt je vi une grosse
» troupe de nos gens qui là estoient qui se confessoient, mais
» quant à moy je n'avois que faire de confesseur : car je
» vous promets qu'il ne me souvenoit d'aucun mal que j'eusse
» faict ; ensorte que je ne pensois qu'à recevoir le coup de la
» mort ; si m'agenouillai auprès d'ung des Sarazins, lui
» tendant le col, et disant ces mots, et en faisant le signe
» de la croix : ainsy mourut madame Ste. Agnès. Après
» que les Sarazins nous eurent fait cette paour, etc. » Ensuite on veut les ramener vers le grand Caire pour les égorger.
« Je vous laisse à songer le grand deuil qui fut entre nous
» mené, et combien de larmes issirent de nos yeux, nous
» voyants ainsy estre traités, et pensants en bref recevoir
» la mort. » Joinville est malade dans la maison du curé d'Acre. « Pour mieus me resjouir, tous les jours, je voyois
» apporter par une fenestre qui estoit en ma chambre, bien
» vingt corps morts à l'église pour enterrer : et quant j'oyois
» chanter *Libera me*, je me prenois à plorer à chaudes
» larmes, et criant à Dieu mercy, et que son plaisir fust de
» me garder de la pestilence qui règnoit. Je laisse à penser
» ceux qui liront cecy, en quelle détresse et angoisse je pouvois estre lors. » C'est cette vérité qui répand un intérêt touchant sur les fastes de notre chevalerie. Remontez aux Latins et sur-tout aux Grecs, vous y découvrez la même naïveté qui a tant de grâces dans Amyot, et tant de force et d'énergie dans Montaigne. Notre célèbre la Fontaine

» messer Jehan : si ferai-je, ou y périray, et vous » le jure par monseigneur Saint Denys ; je me dédie

---

doit le pittoresque intéressant de ses expressions à l'emploi qu'il a su faire avec goût du vieux langage. Trop de correction a peut-être altéré et dénaturé le caractère de notre langue. Notre bel-esprit moderne n'atteindra jamais à la simplicité délicieuse des chansons de Thibaut, comte de Champagne, et du roman de la Rose. Quand nos faiseurs d'opéra-comiques nous donneront-ils des couplets pareils à celui de Marie Stuart, reine d'Ecosse, partant de Calais pour Londres ?

» Adieu, plaisant pays de France,
» O ma patrie la plus chérie
» Que as norri ma jeune enfance,
» Adieu France, adieu mes beaux jours.
» La nef qui déjoint nos amours
» N'a cy de moy que la moistié :
» Une part te reste, elle est tienne ;
» Je la fie à ton amitié,
» Pour que de l'autre il te souvienne. »

Tout ce charme attaché aux langues disparoît, lorsque la vérité est bannie des mœurs, lorsque l'on imagine des tournures pour suppléer à cette vérité qui blesse, ou qui n'est présentée que chargé d'ornemens. Les Romains du tems de Sénèque, ne pensoient point et n'écrivoient point comme ils pensoient et écrivoient dans le siècle des Cicérons, des Térences, des Virgiles. Que devons-nous attendre du nôtre, de ce siècle si *poli*, où par malheur pour le génie et la société, tout *pense*, tout *raisonne*, tout se croit *philosophe* ? Que notre littérature ne tardera point à s'anéantir, que la vertu sera regardée comme une chimère ; et de la destruction morale à la destruction physique, il n'y a qu'un pas. Rome, quand les Gots étoient à ses portes, trouvoit *plaisant* qu'Homère eût *fait des cuisiniers de ses héros*, et *travesti ses princesses en blanchisseuses* : mais elle admiroit ces

» au service de Rose d'amour. — Sire chevalier;
» allez vous-en en estranges contrées, et m'amenez
» ung Sarazin tout vif. Le vieil plein de cautèle,
» arraisonnoit ainsy avec soy : deà il ne fera mie ce
» que lui ordonne ; en sui asseuré : il cuide du tout
» avoir ma pucelle, et il ne l'aura, Sire Eustace est
» départi pour région lointaine, en se disant le long
» du chemin ; c'est pour Rose d'amour. Qui fut moult
» et prodigieusement esbahy ? ce fut, comme croyez
» bien, messer Jehan, quant il avisa le jouvencel
» luy amenant ung Sarazin tout vif qu'il avoit prins
» en guerre. — Sire chevalier, me faut avoir la lance
» de Brunor. — L'aurez, messire Jehan ; et le bon
» Carloman de se redire : c'est pour Rose d'amour.
» Il accourt tost avec la lance du susdict qu'il avoit
» navré de très-grandes playes, et messire Jehan
» d'estre émerveillé, sans pour cela s'adoulcir de
» plus. — Sire chevalier, sus gaignez le sommet des
» Pyrenées, et m'apporterez-en haste de la claire

---

traits de *simple nature*, lorsqu'elle étoit la maîtresse de l'univers, lorsqu'elle consacroit les éloges d'un de ses héros qui retourne reprendre sa charrue avec la même dignité qu'il avoit accepté le sceptre militaire. Il est vrai que ces Romains-là n'étoient pas *persiffleurs*, et qu'ils daignoient traiter sérieusement les matières de politique et de littérature qui exigent le ton sérieux. Si les Grecs fussent toujours restés les Grecs d'Homère, de Sophocle, d'Euripide, les Turcs ne se seroient point emparé de Constantinople, et quand Mahomet en formoit le siège, au lieu de songer à sa défense, de quoi s'occupoit-on avec chaleur ? de disputes du bel-esprit, de schisme, et de philosophie scolastique, etc.

» eau d'une fontaine qui s'y treuve au plus haut lieu,
» et la mettrez dans cette coupe d'or que vélà, et
» aurez soin que goute ne s'en espande : je m'affie à
» vostre parole de chevalier (1) que ce ne sera
» d'autre eau qu'icelle. — Messire Jehan; que je sois
» un chevalier recreu (2), deshonté (3) et puni pour
» foy mentie, se ne vous baille la même ! Disant cela,

---

(1) Une des premières leçons de la chevalerie étoit d'inspirer de l'horreur pour le mensonge, et un fonds de loyauté qui ne se détruisoit jamais. L'histoire nous a conservé à ce sujet une infinité d'anecdotes; tout le monde connoît la réponse d'un vieux chevalier à la reine femme de Saint Louis, qui vouloit qu'on lui ôtât la vie, si les Sarazins se rendoient maîtres de Damiette. Un des généraux du soudan demande à Joinville s'il est vrai qu'il soit le cousin du roi : le vertueux chevalier, quoique la conservation de ses jours soit attachée à violer la vérité, n'hésite pas un instant à convenir qu'il n'a point cet honneur. Toute cette brave noblesse prisonnière, et prête à mourir chez les Infidèles, voyant qu'on met sa liberté à des conditions que dans le fond du cœur elle sait être hors d'état de remplir, s'écrie d'une même voix : « Nous ne pourrions, comme vous nous le proposés, bailler » pour notre délivrance aucuns châteaux ou places appar- » tenans aux barons d'outre-mer ». Après cette courte réponse, ils attendent la mort avec tranquillité, et c'étoit le roi qui leur donnoit l'exemple.

(2) Recreu dans l'ancien langage veut dire las, fatigué, et c'étoit une espèce d'infamie pour un chevalier d'avouer qu'il succomboit à la lassitude; il falloit que ce fût une injure considérable pour un gentilhomme, puisque notre bon sénéchal de Champagne prétend « qu'il aimoit mieux « estre appellé *poulain* (paysan) que chevalier *recreu.* »

(3) Déshonoré.

» il férit son cheval des esperons, et pique droit aux » Pyrénées, et se réconfortoit en murmurant tout » bas en son cueur : c'est pour Rose d'amour : puis » il retourne devers messire Jehan, et lui apporte » l'eau, sans en avoir goute espandue.

» Cependant que faisoit là jeunette, tandis que son » serviteur subissoit épreves si cuisantes pour l'amour » d'elle ? s'estoit muée sa doulce pensée en grand' » tristesse ; elle ploroit à chaudes larmes jour et nuict. » Or comme elle sommeilloit ung petit, véci qu'en » son dormant, luy apparoit une dame merveilleuse- » ment belle, habituée en blanc, et toute rayonnante » de lumière, qui lui dict : fillette ma mie, ne vous » affligez tant ! votre bien aymé n'aura nulle male » adventure, se mettez confiance en saincts et sai- » nctes. Rose d'amour, aussytost son réveil s'humilia » et fict vœu à madame Ste Agnès et à monsieur » St. Saturnin. Elle ne cessoit de hanter les moustiers, » d'ouyr messes, et d'offrir menus dons, et forces » chandelles bénites. Or advint par un piteux mes- » chief que la povrette ne put parfaire son vœu ; » elle tomba en si grand'détresse et pamoison, qu'elle » en fut étendue malade sur sa couchette ; les physi- » ciens et mires (1) furent tost mandés, mais physi- » ciens et mires ne curent telle maladie.

» Sire Carloman revenoit toujours sain et sauf de » toutes les entreprinses hazardeuses où l'envoyoit le

(1) Nom donné par nos pères indistinctement comme celui de *physiciens* aux médecins et chirurgiens : ces derniers sont appelés *mires* dans des titres anciens, etc.

» meschant vieil. Finalement iceluy moult despité,
» et deçu comme Ganelon (1) dans ses tromperies
» et astuces, lui dict : sire chevalier, or oyez bien ;
» cecy sera la dernière chose qu'exigerai : montez sur
» cette montaigne que véez, et vous laissez dévaler la
» tête en bas. Se Dieu vous gard'et qu'en reveniez,
» vous promets, foy de chevalier, que sans plus
» d'épreves, vous épouserez tost ma Rose. Tout in-
» continent sire Eustace, après avoir tiré sa *miséri-*
» *corde* (2), et baisé la poignée d'icelle qui représentoit
» une croix, puis s'être signé, en recommandant sa
» povre ame à Dieu, et luy criant mercy, court à la
» montaigne, et profère d'un ton lamentable : mour-
» rai voulontiers pour Rose d'amour. De quoi messire
» Jehan est tant esmeu, que soudain il va au jouven-
» cel, le retient comme maugré luy, et chéant dans
» ses bras et y plorant à grand' abondance — : Gentil
» chevalier, vous méritez guerdon de tant de fatigues
» et soucis ; à Dieu ne plaise que je porte dommaige
» à si parfaicte amitié ! ma Rose est vostre : vous la
» baille pour femme.

» Sur ce, s'en vont treuver Rose d'amour qui estoit
» griévement malade, et dont la face découlourée
» avoit la sembiance de feuilles d'automne. Aussytost
» qu'elle eût apperçu son bien aymé et son père avec

---

(1) C'est le nom d'un certain archevêque de Sens, connu par ses trahisons dans l'histoire de Charles le Chauve, et dont parlent nos vieux romanciers.

(2) Sorte de poignard ou de dague dont la poignée figuroit une croix.

» luy, et qu'elle eût ouy qu'il la luy bailloit pour espou-
» sée, lors si rentra en son cueur la doulceur amou-
» reuse; ses yeux redeviennent vairs et riants; vélà
» roses et lis qui reluysent à foison et plus qu'avant
» sur ce biau visaige; on peut bien dire de la pucelle
» qu'elle fut avivée par l'amour; elle saute d'ayse au
» cou de son père : en fit autant sire Eustace, et le
» jour même allèrent an moustier où ils furent ma-
» riés à la grand'liesse des deus. Rose d'amour, ne
» fut pourtant oublieuse de son vœu : elle l'accom-
» plit, et en ce démontra son entendement, pour
» ce que religion doit aller avant joye et contente-
» ment de ce monde, et du depuis ils eurent heur
» sans interruption, ainsy que lignée nombreuse, et
» s'aymèrent-ils d'amour égal jusqu'à leur trespasse-
» ment. »

On ne sauroit se représenter les diverses impressions que cette lecture excita dans l'ame de Sargines; elles se peignoient tour-à-tour sur son visage; sire Carloman l'enflammoit, et dans Rose d'amour, il entendoit, il voyoit, il adoroit mademoiselle d'Apremont. Le trouble du jeune homme augmenta, quand elle vint à lui demander ce qu'il pensoit de cette histoire; il craignit de parler; mais que ses yeux en se levant sur Sophie exprimoient de transport! il lui arriva seulement de dire qu'il concevoit comment Rose d'amour avoit animé le courage du banneret au point de lui faire surmonter tous les obstacles : à sa place, ajouta-t-il, j'eusse fait peut-être davantage; il étoit aimé.

Sophie eut l'art de paroître n'avoir point fait atten-

tion à ces mots qui cependant lui avoient causé quelque émotion. La voilà montrant à lire à Sargines dans cette même histoire de Rose d'amour. Quel intérêt échauffoit ces leçons ! comme le disciple apprenoit avec avidité ! et que Sophie prêtoit d'empire et de charme au rôle d'instituteur? on se pénétre aisément des préceptes donnés par un semblable maître. Combien Sargines faisoit répéter à mademoiselle d'Apremont les endroits où Carloman laisse éclater sa tendresse ! Un jour que Sophie étoit à ces paroles du jeune Banneret : « c'est que vous ayme d'amour à » mourir. » Sargines redit plusieurs fois ces mots d'une voix tremblante; il regarde ensuite Sophie, que cette altération de ton avoit frappée; le manuscrit lui échappe des mains, et il tombe aux pieds de sa maîtresse, privé de connoissance. Revenu à lui, il s'écrie en versant des pleurs, et en voulant embrasser les genoux de mademoiselle d'Apremont ; oui, je vous aime d'amour à mourir, oui, j'en mourrai. Jusqu'à ce moment, je m'étois efforcé de me taire. Je le vois : mon audace vous offense : mais m'a-t-il été possible de me contraindre, quand je rencontrois une expression qui rend si bien tout ce que vous m'avez inspiré? — Et quel est votre espoir, interrompt Sophie qui cherche à s'armer de toute la fierté de sa sagesse? — De vous aimer, de vous révérer comme une divinité qui m'enflamme, et à qui je dois l'existence véritable, de m'attacher de tout mon pouvoir à mériter le don de votre main. — Sargines, cette conversation... Vous n'ignorez pas que je ne saurois être votre épouse, que si ma condition est égale à la vôtre, il y a trop de

distance entre nos fortunes... D'ailleurs, qui vous a dit que je partagerois vos sentiments? prenez-vous l'amitié pour l'amour? Je m'intéressois à votre gloire, à votre honneur... oui, je m'y intéressois, et... je ne dois point vous entendre.

Sophie laisse brusquement Sargines qui passe à l'appartement de madame d'Apremont; elle court porter son trouble dans le sein de sa gouvernante, et lui apprend l'aveu indiscret qui vient d'échapper au jeune homme. Geneviève affermit la vertu de son élève, lui représente ce qu'exige son devoir, l'oblige, en quelque sorte, de consentir à bannir de ses yeux un objet qui pourroit ne pas lui devenir indifférent. C'est donc Geneviève qui se charge d'annoncer un arrêt si cruel à Sargines; elle le trouve chez madame d'Apremont, et saisissant le moment où il se retiroit, elle lui fait part de la résolution de sa pupille. Quel coup de foudre pour l'amant le plus épris ! la sévère gouvernante n'est point touchée de sa douleur : elle lui déclare sans pitié qu'il ne doit plus reparoître au château.

Sargines de retour chez lui, n'a pas apperçu Pierre, qu'il va tomber dans ses bras, en donnant un libre cours à ses larmes. — Ah ! Pierre ! ah mon ami ! c'en est fait, je n'ai plus qu'à mourir. — Eh ! qu'avez-vous donc, monseigneur ? — Pierre, j'ai parlé, j'ai révélé à mademoiselle d'Apremont un sentiment auquel je ne pouvois résister. Je l'ai irritée contre moi, elle m'a prescrit l'arrêt de ma mort : elle ne veut plus que je la voie ! et à ces mots, redouble le désespoir de Sargines. Il reprend : ne plus la voir ! la mort est le seul

remède à mes maux; l'amour cause bien des tourmens! — Je l'avois bien prévu, monseigneur; de quoi vous avisez-vous aussi d'aimer sans la permission de monseigneur votre père? — Eh! Pierre, ai-je été le maître de mon cœur? est-ce ma faute, à moi, si la divine Sophie a tant de charmes, si elle m'a enchaîné pour la vie?.. quelle obligation n'ai-je pas à cet amour? c'est lui qui m'a fait sortir d'un honteux anéantissement, qui m'a animé, qui me rendra digne de m'offrir aux regards de mon père, de soutenir mon nom; j'ose concevoir cette espérance... Mon ami, j'attends de toi un service auquel mes jours sont attachés : cours, vole au château de madame d'Apremont; tâche de profiter d'un instant où sa nièce sera seule; dis-lui que je me prosterne à ses pieds, que j'implore mon pardon de sa générosité, que c'est par un excès d'amour... non, garde-toi bien de lui parler de ma tendresse... dis-lui... que je meurs; observe sur-tout de n'être point entendu de sa cruelle surveillante.

Pierre pleuroit avec son maître. Après s'être encore permis quelques réflexions que Sargines n'étoit guères en état de goûter, il s'empresse d'aller chez madame d'Apremont; il apperçoit Sophie dans un petit bois contigu au château : elle se promenoit avec Geneviève. Mademoiselle d'Apremont reconnoît de loin le fidèle serviteur du jeune gentilhomme; il se tourmentoit avec autant de mal-adresse que de zèle à faire des signes qui eussent pu être aisément saisis par la gouvernante; un heureux hasard voulut qu'elle n'en vit rien, et qu'elle s'écartât de sa pupille. Pierre court à Sophie : — Mademoiselle... mademoiselle... c'est de

la part de monseigneur : il est si fâché, si fâché de vous avoir déplu ! oh ! il ne vous parlera pas davantage de son amour... de son amour, interrompt Sophie ! non, il ne m'en parlera plus ; je lui épargnerai les occasions de manquer à ce qu'il me doit : une absence éternelle.... — Mademoiselle, ce n'est pas lui.... — Pierre, c'en est assez. — Est-ce là votre réponse, mademoiselle ? — Je n'en ai point à vous donner.... si Geneviève vous voyoit... retirez-vous.

Le bon domestique s'en alloit tout affligé : Sophie le rappelle : — Pierre, je me plaisois à l'entretenir dans cette noble émulation qui l'anime aujourd'hui, et il a osé... qu'il ne revienne point ici. Pierre, en levant les yeux au ciel, reprenoit son chemin ; mademoiselle d'Apremont va encore à lui : — Il m'étoit cher, je le regardois comme un ami.... il n'y faut plus songer; qu'il m'oublie... qu'il m'oublie... ma tante... Geneviève... il le faut ; et elle laissoit couler quelques pleurs qu'elle s'efforçoit de cacher, et qu'auroient surpris facilement des yeux plus clair-voyans que ceux du confident de Sargines : mais Pierre connoissant peu les mouvemens du cœur, s'en tenoit simplement aux apparences, et à ce que la bouche prononçoit.

Il s'en retourne pénétré d'une tristesse qui augmente à l'approche de son maître. Ne me dis rien, s'écrie le jeune homme du plus loin qu'il l'apperçoit : je lis mon arrêt sur ton visage ; Sophie est donc inexorable ! — J'ai eu beau promettre que vous ne feriez plus éclater cet amour... — Quoi ! malheureux ! tu as dit... — Croyez que j'ai rempli avec exactitude ma

commission; je l'ai beaucoup pressée de vous pardonner; elle est inflexible... deviez-vous aimer une aussi honnête demoiselle? du moins, monseigneur, ne falloit-il pas le lui dire. — Pierre, on voit bien que tu n'as pas aimé... si tu avois pu te remplir de ma situation, tu m'aurois mieux servi; tu m'as perdu!.. laisse-moi... laisse-moi expirer de douleur.

Sophie paroissoit s'applaudir de sa fermeté : mais que son cœur souffroit de cette fierté apparente! se rendoit-elle un compte fidèle de ses sentimens, elle éprouvoit que l'éloignement de Sargines lui causoit quelque peine. Madame d'Apremont demandoit quel sujet avoit tout-à-coup interrompu les visites du jeune gentilhomme; sa nièce ne lui faisoit que des réponses vagues : elle prétextoit les exercices auxquels il se livroit ardemment. La seule Geneviève ne savoit que trop le motif véritable, et pour assurer le triomphe de Sophie, elle ajoutoit aux impressions de la sagesse celles de l'orgueil qui dans le cœur humain va bien plus loin que la vertu.

On n'ignore pas que l'amour a fait d'un artisan grossier (1) un excellent peintre : Sargines sera un monument éternel d'un prodige à-peu près semblable.

---

(1) Un garçon maréchal-ferrant devient amoureux de la fille d'un peintre célèbre d'Anvers : il veut plaire à sa maîtresse, et l'obtenir de son père qui étoit déterminé à ne lui donner qu'un mari de sa profession. L'artisan grossier laisse-là ses outils, prend des crayons, des pinceaux, est enflammé par l'amour, et fait dans la peinture des progrès si rapides, qu'il parvient à posséder toutes les connoissances de cet art, et remporte le suffrage même du père de sa maîtresse,

Convaincu

Convaincu par une triste expérience de la foiblesse des talens de Pierre pour le rôle de son interprète, et craignant de s'exposer aux regards de mademoiselle d'Apremont, il conçoit un projet qu'un amant passionné pouvoit seul imaginer : il n'y avoit aussi qu'un amant comme Sargines qui pût l'exécuter. Voilà tous ses regards, toute son ame attachés sur *Rose d'amour* que mademoiselle d'Apremont lui avoit laissée : le livre ne sort plus de ses mains, il lit, relit sans cesse, dévore des yeux, examine attentivement, suit la forme des lettres dans leur moindres linéamens, s'en pénètre, s'enhardit jusqu'à copier ces traits avec une exactitude scrupuleuse; il s'occupe de ce travail avec tant de soin et d'ardeur, qu'en peu de jours, il parvient à tracer et à lier des caractères : enfin inspiré et conduit par l'amour, il entreprend d'écrire cette lettre à Sophie :

MADEMOISELLE,

« Vous jugerez du désir violent que j'ai d'obtenir » mon pardon par les efforts que je tente : vous » n'ignorez point que je ne savois pas écrire, et je » me flatte que ces caractères seront tracés assez » fidèlement pour vous peindre tout l'excès de mon » repentir. Je me jette à vos genoux, et implore ma » grâce comme la vie même. Si vous persistez à ne » vouloir point me pardonner, c'est la dernière fois » que je vous importunerai. Puisse ma mort vous » faire oublier ma faute ! »

---

qui récompense le jeune homme, en l'adoptant pour son élève, et en lui faisant épouser sa fille.

Sargines ne se lasse point de revoir sa lettre; lorsqu'il croit l'avoir rendue lisible, il se hâte d'appeler son cher confident : Pierre, vîte à cheval, et porte ce billet à mademoiselle d'Apremont. : — Une lettre, monseigneur ! et qui l'a donc écrite ? — Moi, mon ami. — Que dites-vous? — Cela t'étonne, n'est-il pas vrai? — Et quel a donc été votre maître? Je n'ai vu personne... — Pierre, comptes-tu pour rien l'amour? j'adore, j'idolâtre la divine Sophie; je lui ai déplu, et je cherche à la fléchir. Mon ami, va, j'éprouve que le sentiment est fait pour opérer des miracles. Dépêche-toi de remettre cet écrit à mademoiselle d'Apremont; ce prodige est son ouvrage, et peut-être qu'il la touchera.

Pierre, quoique borné dans ses lumières, n'eut pas besoin que son élève lui répétât qu'il devoit épier le moment de parler à mademoiselle d'Apremont sans témoins; il pique son cheval, en se disant continuellement dans la route, tant l'action de son maître lui causoit de surprise et de plaisir ! mon Dieu ! ce que c'est que d'aimer ! l'auroit-on jamais espéré ? oh ! monseigneur sera capable de tout !

La fortune se plaisoit à favoriser Sargines. Pierre trouve mademoiselle d'Apremont éloignée de sa tante et de Geneviève, et ensevelie dans une rêverie profonde. Elle s'efforce de cacher le mouvement de satisfaction qu'elle éprouve à la vue du domestique de Sargines : — Pierre, quel sujet vous amène ? vous savez... — Une lettre, mademoiselle, que vous écrit monseigneur... Oui; c'est lui-même qui l'a écrite. — Une lettre, s'écrie la jeune personne ! et votre

maître n'avoit nulle connoissance de l'écriture. — Il est si chagrin, mademoiselle, de vous avoir offensée, qu'il a fait l'impossible pour mériter son pardon. Sophie est empressée de lire; elle ne revient point de sa surprise; elle reprend à haute voix : lui-même ! écrire ainsi ! en si peu de tems !... Pierre, vous attendez ma réponse... il peut revenir, pourvu qu'il ne retombe point dans des fautes.... que mademoiselle d'Apremont ne pardonnera jamais.

Pierre transporté revole vers Sargines. Sophie, la lettre à la main, et peu maîtresse de dissimuler son espèce de triomphe, court à Geneviève qu'elle apperçoit : — Ma chère amie, juge à quel point Sargines est désolé ! sa douleur a produit un miracle : voici une lettre qu'il m'envoie, et qu'il a tracée lui-même; tu sais qu'il n'avoit nul principe d'écriture. Geneviève, ma colère n'a pu résister; j'ai permis à Sargines de nous revoir; j'en conviendrai avec toi, je suis flattée d'avoir été la cause d'un prodige aussi inconcevable. Je suis bien assurée qu'il ne fera plus éclater un sentiment... dont je dois rejeter jusqu'à la pensée... Geneviève, il en seroit mort. Geneviève profita de ses droits de gouvernante, et ne manqua point de s'arrêter à un nombre d'observations très-sensées sur l'imprudence de cette démarche : mais sa pupille n'écoutoit que son cœur. Sargines reparut donc, plein de joie. Sophie plus circonspecte, ne laissa point voir la sienne; elle se contenta de donner au jeune gentilhomme des éloges sur le talent qu'il venoit d'acquérir: il avoit bien de la peine à taire le motif qui l'avoit animé. Mademoiselle d'Apremont qui lui avoit

enseigné à lire, se chargea avec bonté du soin de le perfectionner dans ce nouveau talent. L'écolier ne prononçoit plus à la vérité le mot d'amour : mais il l'employoit souvent dans les morceaux d'écriture qu'il soumettoit à l'examen de mademoiselle d'Apremont; ces occupations ne faisoient point de tort à ses autres exercices ; il continuoit à s'y livrer avec cet attachement et cette obstination qui ne peuvent être sentis que des ames qui connoissent tout l'empire de l'amour.

Quel évènement pour Sargines ! il surprend un jour mademoiselle d'Apremont fondant en larmes. O Dieu ! mademoiselle ! vous pleurez ! Elle étoit si remplie de sa douleur, qu'elle ne l'avoit point vu entrer dans son appartement. Elle marque de la surprise, et cherchant à se montrer moins affligée : — Ce n'est rien... ces pleurs... Il faudra bien qu'ils s'arrêtent; et en disant ces mots, elle regardoit le jeune homme, et pleuroit encore avec plus d'amertume. — Ce n'est rien, s'écrie Sargines avec tout le transport d'un amour qu'il étoit forcé de contraindre ! et doutez-vous du pouvoir de vos larmes?.. Mademoiselle, auriez-vous reçu quelque offense ? parlez; vous verrez si Sargines est digne de vous venger. — Non, personne ne m'a donné aucun sujet de plainte.... Ces chagrins.... sont pour moi. Je n'aurois pas cru que l'amitié causât tant de peines !

Mademoiselle d'Apremont se lève pour se retirer : Sargines emporté par un mouvement dont il n'est point le maître, se précipite à ses pieds : — Vous ne me quitterez pas, mademoiselle; vous daignerez m'apprendre le sujet de cette douleur qui me tue; oui,

je meurs à vos genoux, si vous n'avez la bonté de m'instruire pourquoi ces larmes... Hélas ! c'est dans mon cœur qu'elles coulent ; c'est mon cœur qu'elles déchirent. Mademoiselle d'Apremont retombe sur son siége : — Ah ! Sargines, Sargines, ne m'en demandez point la cause... Il seroit inutile de vous la révéler ; je vous le répète... l'objet de ce chagrin imprévu... vous ne le saurez point. Sargines lui-même verse des pleurs : — Eh ! mademoiselle, je n'ai donc pu mériter votre confiance ? je ne demande qu'à partager vos peines ; me priverez-vous de cette douceur ? la vertu vous défendroit-elle aussi de m'accorder ce témoignage de votre estime ? tous les sentimens de votre part me seroient refusés ? — Ah ! Sargines, pourquoi vous ai-je connu ? — Qu'entends-je ? sans le savoir, contribuerois-je... Je percerois mon sein à vos yeux, si je coûtois une seule larme à la divine Sophie. — C'est vous pourtant qui les faites répandre. — Moi ! vous causer cette affliction ! ô ciel ! ciel !... daignez vous expliquer, ou je m'immole en votre présence. — Je vous l'ai dit, Sargines, cet aveu.... il ne produira d'autre effet que de nous accabler l'un et l'autre encore davantage. Ne cherchez point à pénétrer mon secret, et laissez-moi seule me plaindre au fond de mon cœur.

Sargines désespéré met la main à son épée ; Sophie effrayée l'arrêtant : — Eh ! bien vous allez savoir... vous allez savoir... C'est vainement que vous serez informé des motifs qui tourmentent une ame aussi sensible que l'est la mienne à vos intérêts, à votre gloire ; je ne peux qu'exciter en vous un désespoir

impuissant. — Dussé-je en mourir mille fois ! de grâce, éclaircissez... — Sargines... il se prépare un tournoi; toute la noblesse de l'Europe y va accourir; la France retentira des noms illustres des Montmorenci, des Destaing, des Beaumont, des de-Nesle, des Castellane... Et le vôtre, Sargines...

Sophie se tait à ces mots; le jeune-homme tombe dans un profond accablement; puis tout à coup : — Vos larmes n'auront point coulé en vain; elles allument dans mon cœur des transports.... — Eh ! Sargines, quel en sera le fruit? à peine avez-vous une idée des exercices de la chevalerie. Il garde quelques momens le silence, et comme sortant d'une pensée qui l'a fortement occupé : — Mademoiselle, le tems de ce tournoi est-il fixé? — On parle de le tenir dans un an : mais laissons ce sujet qui m'afflige. — Dans un an !... j'en crois le sentiment qui m'enflamme; il m'excitera aux efforts les plus sublimes; promettez-moi seulement d'accepter l'hommage de mon cœur, de ma main, et je vole... — Sargines... — Oui, j'avois fait serment de me contraindre, de vaincre... Il ne m'est pas possible d'étouffer cette ardeur, qui est pour moi une source de vertus, de gloire, d'actions, que peut-être vous-même applaudirez. — Et savez-vous qu'il n'y auroit qu'un chevalier... — Je le serai, mademoiselle. Daignez m'assurer que mon amour sera recompensé du vôtre, et espérez de mon courage... — Est-ce ainsi que vous gardez votre parole ?.. Sargines, pourquoi nous abuser ? je ne puis être votre épouse. — Mon père... — Votre père, s'il vous rend sa tendresse, voudra que dans le choix d'une femme,

la fortune accompagne la naissance. J'ai peu de bien; je ne puis donc écouter que l'amitié ; je suis votre amie, je veux l'être : ce sentiment me coûte autant de peines et de trouble que si c'étoit l'amour; Sargines, une amante ne seroit pas alarmée plus sensiblement sur tout ce qui vous regarde... Vous ne serez point à ce tournoi ! — Croyez... — Encore une fois, que sert de nous tromper? il est inutile de se flatter : le revenu qu'on vous a laissé ne seroit point suffisant pour les dépenses qu'exigent de pareilles fêtes; vous n'avez qu'une foible idée des devoirs et des travaux du chevalier ; non, Sargines, vous n'irez point.... sont-ce là les douceurs de l'amitié ?

De ce moment, Sargines est élevé au-dessus de l'homme. Il redouble d'efforts pour suppléer au défaut des connoissances qui lui manquent; plusieurs chevaux sont les victimes de ses fatigues incroyables ; toujours le heaume en tête, la cuirasse sur le dos, et la lance ou l'épée à la main. Pierre étoit dans une admiration continuelle, tandis que mademoiselle d'Apremont, dénuée de toute espérance, s'abandonnoit au chagrin qui la dévoroit.

Le tems arrêté pour le tournoi arrive; le lieu avoit été choisi entre Bray et Corbie ; on eût dit que la brillante jeunesse de toutes les cours s'y étoit donné rendez-vous. La présence de la jeune épouse du prince Louis, successeur de Philippe-Auguste, ajoutoit encore un nouvel éclat à cette fête. Blanche étoit fille d'Alphonse IX, roi de Castille, et d'Eléonore d'Angleterre, sœur du roi Jean. Sa mère possédoit ces hautes qualités qui semblent désigner l'ame d'une

souveraine : elle réunissoit les talens et les vertus. La justice et la politique, ces deux principes de la science du gouvernement, n'altéroient point en elle la bienfaisance et l'humanité. Ferme et indomptable dans le malheur, ne tirant de ressources que de son seul génie, et dans la prospérité, inaccessible à cet esprit d'orgueil et de vertige qui en est inséparable, cette princesse savoit se faire adorer des étrangers comme de ses propres sujets. Elle avoit des droits sur tous les cœurs, et recevoit de toutes parts ce tribut d'admiration qu'on ne doit qu'au mérite personnel, et qu'on s'empresse de lui payer : il n'y avoit point de monarque en Europe qui ne recherchât son alliance, et qui n'aspirât à lui ressembler. La nature, à des dons si rares, s'étoit plu à joindre les avantages d'un extérieur à la fois aimable et imposant. La noblesse et les grâces prêtoient à ses moindres actions un charme qu'elle n'empruntoit point de la majesté du trône. La plus belle en un mot des femmes, Eléonore étoit le modèle des plus grands hommes.

C'étoit sur de semblables objets que Blanche avoit attaché ses premiers regards. Digne fille d'une mère accomplie, elle avoit reçu d'elle sa beauté comme son ame sublime. Un teint d'une blancheur éblouissante, relevée d'une vivacité naturelle ; un front plein d'affabilité, et fait pour porter le diadême ; la fierté espagnole mêlée à une douceur ravissante ; l'art si difficile de se concilier à la fois l'amour et le respect ; une aversion décidée pour tous ces usages assujettissants qu'a imaginés la fausse grandeur, dans l'intention de masquer sa petitesse réelle ; l'air et le port d'une jeune

déesse qu'on nous peindroit effleurant la terre d'un pied léger, et ne s'annonçant à nos yeux que sous des traits enchanteurs ; la saillie d'une imagination riante qui prêtoit de l'agrément à cet esprit vaste et solide qu'on devoit admirer un jour (1) ; de la franchise et de la gaieté, quoique née et nourrie dans un rang où tout conspire à étouffer ces heureux présents de la nature ; regrettée de sa patrie, et idolâtrée des Français dont elle faisoit les délices : telle étoit la femme de l'héritier présomptif de la couronne, et à peine avoit-elle dix-sept ans.

Philippe-Auguste prenoit plaisir à donner à Blanche des témoignages publics de sa tendresse ; il devoit honorer le tournoi de sa présence ; ce fut lui-même qui nomma la jeune princesse pour présider à cette fête, et pour distribuer les prix.

Déjà les fanfares se sont fait entendre, et les rois

(1) La régence de Blanche, pendant le séjour de Saint Louis dans la Terre-Sainte, est un de ces exemples mémorables du talent si difficile et si rare de gouverner. Elle sut détruire les cabales, conserver l'autorité de son fils, sans abuser du pouvoir, accorder les droits de l'état, de la religion, et ceux de la majesté royale, se faire aimer du peuple et craindre des grands, qui, dans ces tems, étoient encore animés de l'esprit de faction et d'indépendance. On peut dire sans flaterie que cette princesse est une des plus grandes reines que nous ayons vues sur le trône français ; son extrême piété ne faisoit point de tort aux qualités de la souveraine ; elle montra dans plusieurs occasions qu'elle n'écoutoit que la justice ; et l'humanité fut toujours une de ses premières vertus. Voyez l'éloge qu'en font tous nos historiens.

hérauts et poursuivants-d'armes ont proclamé la publication du tournoi. Les écus de ceux qui se préparoient à entrer dans la lice, étoient exposés le long d'un monastère. Dans le nombre de ces armures, on en distinguoit une qui offroit de la singularité : la bordure représentoit les douze travaux d'Hercule avec cette devise : TOUT POUR L'AMOUR. Au milieu de l'écu qui étoit blanc, se lisoient aussi ces paroles : JE LES ATTENDS DE L'AMOUR : (1) par allusion aux armoiries et ecussons qui, selon la coutume, remplissoient le bouclier, et annonçoient la maison et le rang de celui qui le portoit. Une dame étrangère vint toucher un de ces écus. Les juges s'avancèrent, et reçurent la déposition de l'accusatrice. Elle se plaignoit qu'un banneret français s'étoit permis quelques railleries (2)

---

(1) Chez les peuples du Nord, les Scandinaves donnoient à un jeune homme enrôlé pour la milice un *ecu d'attente* : c'étoit un bouclier uni : il restoit dans cette simplicité jusqu'à ce que le candidat militaire eût obtenu le droit d'y tracer des actions d'éclat.

(2) L'art dangereux de semer le ridicule sur les objets qui en sont le moins susceptibles, semble avoir été de tout tems un des traits caractéristiques de l'esprit de la nation. On se rappelle l'indécente familiarité d'un de nos croisés à l'égard d'un empereur grec. Je me contenterai de citer ici une anecdote empruntée du naïf historien de S. Louis, qui ne servira qu'à montrer l'abus de ce penchant que nous avons à tourner tout en plaisanterie, et dont le malheur même ne sauroit nous corriger. « Il mourut un vaillant et hardi » chevalier qui avoit nom messire Hugues de Landricourt, » et fut enterré en ma chapelle, et comme le corps estoit » dans la chapelle pour faire le service, et que l'on disoit la

qui intéressoient son honneur. Le chevalier fut condamné. Il fallut qu'en présence de plusieurs gentilshommes, il vint demander pardon à la dame, tête nue et sans heaume, à genoux, et qu'il réclamât la *mercy des dames* (1), promettant qu'à l'avenir il

» messe, il y avoit six de mes chevaliers qui estoient appuyés » sur des sacs d'orge, lesquels parloient, et rioient ensemble » hautement, en sorte qu'ils faisoient grand ennuy au prestre » qui chantoit la messe ; et alors me levai, et leur allai dire » qu'ils se teussent, et que c'estoit chose vilaine que de par- » ler, et crier ainsy durant le service ; et ils me répondirent, » en riant, qu'ils parloient ensemble de remarier la femme » d'iceluy messire Hugues qui estoit là mort ; de quoy je » les tançai durement, et que bientost ils avoient oublié leur » compaignon. Mais Dieu les punit de leur folie, car peu » après ils se trouvèrent entre les Turcs, en manière qu'ils » furent tous six mis à mort, et furent leurs corps gisans » aux champs sans estre enterrés, et depuis ai veû les femmes » de chascun d'eux qui se sont remariées. Par quoi appert » que tel se mocque d'autrui, qu'enfin il est mocqué. »

(1) On étoit exclus des tournois pour avoir mal parlé du beau sexe. Lorsqu'une dame avoit à se plaindre d'un chevalier, elle alloit toucher le timbre ou l'écu de ses armes ; alors les officiers du camp s'empressoient à lui rendre la justice. Si elle ne pardonnoit pas au coupable, on le chassoit de la lice ; il n'étoit absous qu'en réclamant à haute voix la *mercy des dames*. Il falloit aussi pour confirmer sa grâce, que leur *champion* armé d'une longue pique, ou d'une lance surmontée d'une coëffe, abaissât, dit M. de Ste. Palaye, ce signe de clémence sur le heaume du chevalier. Peut-être est-ce de cette galanterie sévère qu'est né parmi nous ce respect singulier que nous avons pour le sexe ; et ce ne seroit pas une des moindres obligations que nous aurions à la chevalerie.

maintiendroit contre tous la réputation et la vertu de l'offensée. La dame lui accorda sa grâce, et il reprit sa place dans une des cadrilles. S'il n'eût pas été absous, on lui eût fermé la barrière, et il n'auroit osé se montrer dans aucun tournoi.

Les *essais* (1) ou *épreuves*, comme l'usage l'exigeoit, servirent de prélude à cette fête. Les officiers préposés à ce soin, étoient venus visiter les joûtes, et les hérauts avoient crié devant eux: *seigneurs chevaliers, aurez demain la veille du tournoi, où prouesse sera vendue au fer et à l'acier.* Une foule de musiciens, troubadours (2), et ménétriers se disposoit à célébrer les vainqueurs. L'éclat d'un beau jour vint ajouter à la magnificence d'un si noble spectacle. Un amas d'ar-

(1) La veille du tournoi étoit solemnisée par des espèces de joûtes, nommées tantôt *épreuves*, tantôt *vêpres du tournoi*, quelquefois *escrémies*, c'est-à-dire, escrime. Les écuyers, s'essayant les uns contre les autres, on appeloit cette journée le *prélude du grand tournoi*.

(2) Troubadours ou trouvères, poëtes originaires de Provence auxquels nous sommes redevables des premiers élémens de la langue française. Notre roi Robert, par son mariage avec Constance, fille du comte d'Arles, attira beaucoup de ces Provençaux à sa cour; ils eurent bientôt répandu la manie des vers; c'étoient eux qu'on chargeoit des *chansons des gestes*, c'est-à-dire, du soin de consacrer les belles actions, et les *faits d'armes* de nos paladins. Il y a tout lieu de croire qu'ils agissoient comme Pindare et Simonide: ils vendoient leurs éloges au plus offrant; il faudroit bien se garder d'établir l'histoire sur de pareils matériaux: ils doivent être des archives de mensonges et d'absurdités.

mes étincelantes réfléchissoit les rayons du soleil, et les renvoyoit plus éblouissants ; les panaches flottans, la variété des banderoles, la richesse des livrées, des harnois, et des habits ; cette infinité de pavillons ornés de bannières de diverses couleurs ; des tentes somptueuses, éparses au loin dans la campagne ; ces tours partagées en loges, et en gradins, où le luxe, et le goût s'étoient réunis, et dont chacune d'elles en particulier eût attiré les regards : tous ces objets présentoient un tableau qu'aujourd'hui on ne peut guères se figurer. Les trompettes, les tambours, et les acclamations d'un peuple immense avoient averti que le roi s'approchoit. Il paroît entouré d'une cour brillante. On distinguoit dans cette auguste assemblée, les comtes de Flandres, de Dreux, de Champagne, de Blois, de Périgord, de Soissons, de Nevers, de Bar, de Joigni, de Tonnerre, de Vendôme, de Chimey, de Foix, d'Avalon etc. Les vicomtes de Béziers, de Limoges, de Couserans, les seigneurs de la Roche, de Montfort, de Sauve, Simon de Joinville, et Geoffroi de Ville-Hardouin, l'un sénéchal, l'autre maréchal de Champagne ; les Dampierre, les Châtillons, les Brissac, les de Moüi, les Sabran, les de Termes, ne se faisoient pas moins remarquer. C'étoient deux Montmorenci qu'on avoit établi les juges du camp, dignité qui ne se conféroit qu'à des chevaliers de la plus haute noblesse, et de la réputation la plus reconnue. Philippe-Auguste étoit assis sous une espèce de dais où éclatoit une superbe broderie en or qui représentoit les armes de France ; jamais la majesté ne s'étoit montrée avec autant de splendeur. Il avoit à ses

côtés l'héritier de la couronne, et sa jeune épouse, dont les charmes faisoient oublier la parure, quoiqu'elle fût des plus magnifiques. Un cercle de dames, et de demoiselles du premier rang, attachées au service de Blanche, contribuoient encore par leur beauté, et par la somptuosité de leurs atours, à la pompe de cette fête. On eût dit, dans les temps fabuleux, que c'étoit une troupe de dieux et de déesses qui venoient assister aux jeux des mortels. Une satisfaction générale respiroit sur tous les visages; la gaieté française se déployoit dans son activité; ce sentiment rapprochoit tous les ordres de citoyens, et tous les âges: le seul vieillard Sargines, placé à peu de distance du roi, paroissoit ne point ressentir cette joie universelle. Il étoit aisé de saisir dans ses traits flétris, qu'un chagrin sourd le consumoit plus que la tristesse inséparable du nombre des années. La faveur dont il jouissoit, l'amitié même de son maître, ne le dédommageoient point de la douleur secrète qu'il éprouvoit, tant les plaisirs de la nature nous sont nécessaires, et leur privation nous est sensible!

Les juges avoient fait l'examen des armes: les chevaliers destinés à combattre, superbement vêtus, et parés des livrées (1) et des devises de leurs maîtresses, s'avançoient dans la lice, au bruit des fanfares. La plupart, orgueilleux de leur esclavage, étoient con-

(1) Henri II, dans le malheureux tournoi où il fut blessé à mort par Montgommery, portoit *les livrées de sa belle veuve* (la duchesse de Valentinois) qui étoient *noir et blanc*.

duits par *leurs dames*, (1) qui les tenoient attachés avec des chaînes d'or et de pierreries, et qui les avoient couverts *d'enseignes*, de *joyaux*, (2) etc. L'amour enflamme leur courage : ils s'élancent ; on sonne la charge ; les combattans se joignent, s'acharnent les uns contre les autres ; le hennissement des chevaux se mêle au retentissement des coups qui tombent avec fracas sur les casques, et sur les boucliers ; mille cris remplissent les airs ; la terre est jonchée des débris de lances et d'épées, de paillettes d'or et d'argent. La victoire demeure incertaine ; les tenans et les assaillans, au milieu des applaudissemens des spectateurs, se retirent avec un égal avantage, et brûlent de rentrer dans la carrière.

Anséric de Monréal, Raoul de Hauterive, Renaud de Magni, et Geoffroi de la Rivière partagoient l'attention et l'intérêt ; leur agilité égaloit leur bravoure. Un héraut propose de leur part un défi qui est accepté ; plusieurs chevaliers successivement sont mis hors de combat. On s'écrie à diverses reprises : *hon-*

---

(1) Voyez nos romanciers anciens, et sur-tout le père Menestrier.

(2) On donnoit ce nom aux écharpe, voile, coëffe, bracelet, nœud, ruban, boucle de cheveux, etc. autant de présens dont les dames honoroient *leurs chevaliers*. Ils en ornoient leurs armes ou leurs habillemens ; si ces dons passoient aux mains des vainqueurs, les maîtresses des vaincus leur en envoyoient d'autres. Ces *enseignes* et *joyaux* servoient encore à distinguer les combattans ; souvent ils les attachoient à leur heaume, ou à leur écu, etc.

neur aux fils des preux! (1) *louange et prix aux vainqueurs!* Le vieux Sargines ne peut s'empêcher de dire au maréchal de France (2) qui étoit près de lui : qu'ils sont heureux, mon ami, les pères de ces jeunes héros! hélas! j'ai un fils aussi!

On alloit diviser les prix entre ces quatre rivaux. Un chevalier qui ne s'annonce que sous le nom du *poursuivant d'amour*, (3) se présente au bout de la carrière, et hausse la main, pour signal qu'il demande à se mesurer avec un de ces combattans. Tous sont impatiens de s'essayer contre l'inconnu. Monréal est le premier à qui les juges décernent cet honneur. L'étranger s'avance la visière baissée, son casque sans ornement, et tout son attirail simple et dénué d'armoiries ; il portoit cet écu qu'on avoit déjà remarqué la veille du tournoi, où l'on ne voyoit au lieu d'écusson, que ces mots ; JE LES ATTENDS DE L'AMOUR. Mille différentes conjectures s'élèvent : les uns imaginent que cette armure cache le sire d'Avesne, qu'une

(1) « On vouloit (dit M. de Ste. Palaye) rappeler à ces » jeunes chevaliers la gloire de leurs ancêtres, et les avertir » que ce n'étoit qu'au bout de la carrière d'une vie illustre » et sans tache que le titre de *preux* les attendoit. Monstrelet » dit aussi : *mais on crie bien aux fils des* preux *après la* » *mort de leur père ; car nul chevalier ne peut être jugé* » preux, *si ce n'est après le trépassement*, etc. »

(2) Dignité unique alors ; c'étoit, dans ce tems, Henri-Clément du-Metz qui en étoit revêtu.

(3) C'étoit le nom que prenoient souvent les chevaliers, lorsqu'ils ne vouloient pas s'annoncer sous leur nom véritable.

passion

passion malheureuse retenoit à la cour de France, et qui fuyoit les sociétés pour ne s'occuper que de sa tendresse ; les autres croient avoir reconnu le vicomte de Melun, dont la valeur modeste se déroboit à l'éclat. Les deux champions courent l'un contre l'autre, au son des instrumens de guerre : ils se choquent si rudement que Monréal rompt sa lance à demi-pied du fer, et son adversaire met la sienne en cinq ou six pièces. Le bruit des trompettes annonce cet assaut distingué. Ils retournent à la charge ; l'inconnu fait par un coup adroit (1) tomber le panache de son antagoniste, qui propose le combat de la hache. Les juges crient : *holà*, *c'est assez*, *que* Monréal *se retire*. Le second assaillant qu'ils ont nommé est Geoffroi de la Rivière ; il brûle de venger son *frère d'armes* : (2) Monréal et lui étoient liés depuis quelques années par cette association : il fond avec impétuosité sur l'étranger qui s'ébranle sur ses étriers. Un cri

(1) Enlever le panache, la visière, étoit le comble de l'adresse : on admiroit ces coups comme les premiers de l'art de la joûte ; d'ailleurs il ne falloit point frapper ni trop haut ni trop bas, et sur-tout ne point attaquer son ennemi, dès qu'il avoit ôté son casque.

(2) Ces fraternités d'armes se contractoient de différentes façons ; dans Lancelot du Lac, trois chevaliers se font saigner ensemble, et mêlent leur sang. Cette étrange associationda te peut-être des tems les plus reculés, et on l'a trouvée chez les nations les plus sauvages. Il entroit dans cette bizarre cérémonie autant de barbarie que de superstition. Voyez à ce sujet l'ouvrage si intéressant de M. de Ste Palaye.

général décèle l'intérêt dont les spectateurs sont animés en faveur du *poursuivant d'amour*. Il s'est bientôt rassuré, et presse vivement à son tour son ennemi. Les assauts se succèdent comme de rapides éclairs; les lances volent en éclats, et ce jeune présomptueux qui s'étoit flatté d'être plus heureux que Monréal, se voit enlever la visière; toute la lice retentit d'applaudissemens, et de battemens de mains: En effet, ce coup étoit le chef-d'œuvre de ce genre d'escrime. Le nom de *poursuivant d'amour* vole de bouche en bouche; les regards avides sont arrêtés sur lui. Raoul de Hauterive n'attend point que son émule soit sorti du champ, il a déjà pris sa place, et accompagne les mouvemens de sa lance, de ces paroles: voyons donc si ce *poursuivant d'amour* sera invincible; je suis aussi *servant d'amour*, (1) et c'est au nom de *ma dame* que je vais le combattre. Au nom de la mienne, repart l'inconnu, je te porte ce coup: le cheval est heurté avec tant de force que le cavalier désarçonné chancèle, et tombe. Son assaillant emporté par un sentiment de générosité, se précipite vers son ennemi pour le relever. De Hauterive furieux: ce fer, dit-il, servira mieux mon courage; il tire l'épée; l'etranger a recours aux mêmes armes. Un nouveau combat recommence; de Hauterive est près d'obtenir la vic-

(1) Le titre d'*esclave* ou de *serviteur des dames* étoit un titre d'honneur. La peinture de notre chevalerie doit plaire, sur-tout au beau sexe, puisque cette institution, n'en doutons pas, a établi parmi nous cette *courtoisie française* que les étrangers mêmes se piquent d'imiter.

toire ; long-tems disputée, elle est enfin le partage du *poursuivant d'amour*, qui seul ne convenoit point de son triomphe. C'est à ce trait de noblesse et de modestie qu'on est presque assuré que le vainqueur est le Vicomte de Melun. Renaud de Magni tente d'arracher la palme : il est obligé comme les autres de la céder, après des efforts incroyables d'adresse et de valeur.

Ces quatre chevaliers, malgré leur défaite, s'étoient couverts de gloire ; deux sur-tout avoient touché au moment de vaincre. Toute cette jeune noblesse frémissoit d'indignation. Un nombre de combattants les remplace, et se mesure tour-à-tour avec le champion victorieux ; celui-ci sans marquer ni lassitude, (1) ni désir de quitter la carrière, s'écrie avec une sorte d'enthousiasme, en agitant sa lance : *honneur aux dames ! honneur à l'amour !* L'assemblée, qui semble ressentir ce transport, répète : *honneur aux dames ! honneur à l'amour* ! L'inconnu étoit au milieu de la lice, tel qu'on nous peint Jupiter entouré des Titans qu'il a foudroyés ; on le voyoit environné de chevaux haletans sur la poussière, de cavaliers renversés, de tronçons de lances fracassées, d'épées brisées, de boucliers rompus : il avoit fourni quinze courses, et avec un égal succès. Il voulut couronner tant d'avantages par la dernière joûte, qu'on appeloit

(1) On remportoit souvent le prix pour être resté plus long-tems que ses rivaux, sans se déheaumer, ou lever la visière de son casque, pour reprendre haleine, ou se délasser, etc.

la *lance des dames* ; et jusqu'à la fin, la fortune se plut à le favoriser. Jamais il ne s'étoit vu dans ces *écoles de prouesse*, un triomphe aussi complet. L'ivresse s'étoit emparée des spectateurs ; ils ne se lassoient point d'applaudir. Les maréchaux du camp, fidèles observateurs de la coutume, s'apprêtoient à recueillir les jugemens, pour établir la nomination du vainqueur : on n'entend qu'un concert de voix qui éclate comme un tonnerre : « *le poursuivant* « *d'amour, le poursuivant d'amour* ». On vole à lui au milieu des fanfares, et des acclamations redoublées ; il est porté de bras en bras ; toute l'assemblée se lève pour l'admirer, et le combler d'éloges. Les vieillards le montrent à leurs enfans ; la jeunesse à son tour se le propose pour modèle ; les jeux olympiques n'offrirent jamais une gloire plus brillante. Un de nos preux, qui partageoit l'estime de la nation avec *l'Achille français* (1), et qu'on eût pris à sa valeur, et à ses traits guerriers, pour un de nos célèbres paladins, Brissac, trop grand pour être jaloux, s'élance des loges, se précipite des balcons sur les amphithéâtres, traverse la foule, et court se jeter au col de l'étranger, en s'écriant avec des pleurs d'admiration : « va, qui que tu sois, tu es un grand » homme ! » tandis que le comte de Soissons gardant son caractère, et ses expressions naïves, disoit

(1) Qu'on se ressouvienne qu'on avoit donné ce surnom au ameux Guillaume des-Barres dont nous avons déjà parlé.

à son ami Joinville : *par la quoise - Dieu !* (1) sénéchal, *en vélà ung qui nous passe tous.*

On amenoit le héros victorieux au roi. Arrivé au lieu où sont les dames, il en reçoit des marques de distinction plus flatteuses encore que toutes celles qu'il vient d'obtenir. Écharpes, voiles, (2) colliers, livrées de rubans tirées de leur sein, brasselets, *joyaux*, *enseignes*, lui sont jetés avec transport; il en est accablé : il n'y avoit pas une de ces beautés qui ne desirât en secret de l'avoir pour *son chevalier*. Cependant il parvient aux pieds de Philippe, qui ne doutoit point que ce ne fût le vicomte de Melun.

---

(1) C'étoit l'expression familière du comte de Soissons; Joinville le fait ainsi parler à propos d'une bataille remportée : » *Par la quoise-Dieu ! encore parlerons-nous vous et* » *moi de cette journée, en chambre, devant les da-*« *mes*, etc. » On saisit bien dans ce trait le caractère français ; nos aïeux étoient prodigues de ces espèces de juremens ; les croisades avoient apporté dans notre langue celui de *mor-Mahom*, comme qui diroit *mort de Mahomet*. Le seul serment que se permît S. Louis étoit : *sur mon nom*. Brantome nous dit que Charles IX avoit toujours à la bouche ces façons de parler indécentes, et aussi contraires à l'honnêteté qu'au respect dû à la religion.

(2) Nous avons déjà expliqué ce qu'on entend par ces *joyaux* et *enseignes*. On lit dans Perce-Forest qu'à la fin d'un tournoi « les dames se trouvèrent dénuées de leurs atours ; la » plus grande partie estoit en pur chief, et s'en allant les » cheveux flottans sur leurs épaules, et leurs cottes sans » manches ; car toutes avoient donné aux chevaliers, pour » eux parer, et guimpes, et chaperons, manteaux, et » camises, manches et habits, etc. »

Blanche tenoit toute prête l'écharpe enrichie de diamans, que le roi avoit assignée pour le prix. Les courtisans, tous les spectateurs, l'ame en quelque sorte, suspendue, attendent que l'objet de tant de curiosité se fasse connoître : il se prosterne aux genoux du monarque et de la princesse, présente au même instant une épée au roi, qui, frappé d'étonnement, n'a point le tems de s'exprimer ; l'inconnu a haussé sa visière. Mon fils, s'écrie le vieux Sargines, en tombant aux genoux de son maître ! Aussitôt le nom de Sargines est porté par mille acclamations jusqu'au ciel; en effet c'étoit lui-même. Il embrassoit les genoux de son père, ceux de son souverain ; il alloit prendre la parole : un bruit s'éléve du côté de la princesse ; un chevalier dont la visière étoit baissée, avoit, à la vue du jeune Sargines, poussé un cri, et perdu l'usage des sens ; on s'étoit rassemblé autour de lui ; on lui délaçoit les courroyes de son casque ; son visage est découvert. Quelle surprise ! on s'attend à voir un guerrier, on apperçoit une jeune beauté : mais de quels mouvemens est agité le vainqueur, lorsque cette femme lui offre les traits de mademoiselle d'Apremont ! il vole vers elle. Sophie ouvre les yeux, fait signe au jeune homme de retourner auprès du roi, et de son père, et demande qu'on la transporte chez la princesse Blanche qui témoignoit le plus vif intérêt à sa situation. Voilà, dit le jeune Sargines, avec toute la vivacité de son amour, celle à qui je dois le peu de gloire dont je suis couvert en ce moment ! Sire, j'ose l'avouer aux pieds de votre majesté : mademoiselle d'Apremont a eu plus d'empire sur moi

que les conseils et les exemples paternels, que l'aspect même et les bontés du premier monarque de la terre : elle me rendra peut-être digne de porter cette épée que votre majesté doit reconnoître pour un de ses bienfaits ; et vous, mon père, vous avez retrouvé un fils qui brûle de vous imiter.

Le vieillard revenu à lui, se précipite dans les bras du jeune homme, et le couvrant de ses larmes et de ses cheveux blancs, ne peut prononcer ces mots que d'une voix entrecoupée : c'est mon fils ! c'est mon fils ! ah ! mon cher Sargines... c'est moi qui te dois la vie ! Mes sens ne peuvent suffire.... mon fils..... ô mon Dieu ! puis-je assez te rendre grâces ?..

Tous les spectateurs sont saisis de ce plaisir si touchant que l'on goûte à s'attendrir. Philippe-Auguste pleuroit lui-même, et tenoit embrassés le père et le fils. Ville-Hardouin racontoit au roi avec quelle ardeur son neveu s'étoit livré aux exercices de la chevalerie, et il couroit à lui, et le pressoit contre son sein. Jamais la nature, si l'on peut le dire, n'avoit joui d'un plus doux moment : c'étoit son triomphe. Blanche ainsi que son époux, partageoient l'émotion générale ; elle appelle Sargines pour lui décerner le prix, le ceint de sa main même de l'écharpe qui lui étoit destinée. Ce présent, lui dit-elle, avec une grâce qui ajoute tant à la générosité, est celui que vous fait le roi : actuellement recevez le mien aux conditions que vous serez *mon chevalier*, et le prince mon mari vous permet de prendre ce titre ; elle lui donne un de

ses brasselets qu'elle détache de son bras, et lui met sur la tête une couronne de roses ; (1) il a l'honneur de baiser la main de la princesse. Sargines s'inclinoit profondément, et paraissoit comme accablé sous tant de faveurs : — Il se relève avec un noble emportement : — Montrez-vous, ennemis de l'État, et de mon roi, je vous présente à tous le défi. Le père toujours pénétré d'un trouble délicieux, n'avoit point la force de parler; il se contentoit de regarder son fils, de le serrer dans ses bras, et il l'inondoit de ses pleurs.

Philippe demande au jeune héros son pennon : (2)

---

(1) Une reine, dans le roman de Perce-Forest dit à un jeune chevalier vainqueur : « Le roi peut bien vous donner » de riches prix : mais à votre âge, le plus agréable est *un* » *chapeau de roses* : c'est *un trésor pour les amoureux.* »

(2) On nommoit ainsi l'étendard qui étoit attaché au bout de la lance. La première classe des chevaliers, étoit celle des *bannerets*, ainsi nommés parce qu'ils portoient devant eux leur bannière particulière à la guerre. Ce titre n'appartenoit qu'aux aînés des plus grandes maisons. Les cadets des *chevaliers bacheliers* n'avoient que le nom d'écuyer. La bannière du *chevalier bachelier* étoit prolongée en deux cornettes ou pointes, telle que les banderoles qu'on voit dans nos églises ; celle du *chevalier banneret* étoit quarrée. Nos girouettes ont conservé ces diverses formes. Lorsqu'un chevalier aspiroit au titre de *banneret*, le plus haut grade de la chevalerie, il prenoit l'occasion d'un tournoi ; cette nouvelle marque de distinction se conféroit avec les cérémonies qu'on décrit ici. Il falloit qu'un *chevalier banneret* fût noble de nom et d'armes, de quatre quartiers ou lignes, et qu'il eût assez de richesse et de crédit pour lever et entretenir à ses dépens cinquante hommes d'armes, dépense

Sargines le lui présente roulé ; le roi le développe, en coupe les extrémités, le rend quarré, et le remet entre les mains du nouveau banneret, en lui disant : « *Veez cy vostre banière : Dieu vous en laisse vostre* « *preu faire.* » Le son des instrumens, les applaudissemens redoublés, les cris de *largesse*, *noblesse* et *libéralité*, accompagnent cette nouvelle marque de bonté du souverain qui n'en reste point à cette faveur : il passe autour du col de Sargines une chaîne d'or, et ajoute ces paroles si flatteuses pour un sujet : « *Je veux* » *vous enchaîner pour estre mien, car aurois trop* » *crainte de vous perdre.* » Sargines, dont son père ne pouvoit se séparer, est conduit au Louvre par le monarque lui-même, et par les premières dames et

---

très-considérable, puisque chaque homme d'armes avoit outre ses valets deux cavaliers pour le servir, armés, l'un d'une arbalète, l'autre d'un arc et d'une hache. Le *chevalier bachelier* ou *bas-chevalier*, étoit celui qui n'avoit ni assez de bien, ni assez de vassaux pour fournir à l'Etat un pareil nombre d'hommes. Les *bannerets* avoient le *cry d'armes* comme *Châtillon au noble duc*, etc., le *cry d'armes* de la maison de France est *montjoye Saint-Denys*. On observera que le *cry* du roi devenoit celui de toute l'armée, tandis que celui des particuliers n'étoit que pour attirer du secours ; on remarquera encore que la paie du *banneret* étoit plus forte de moitié que celle du *bachelier*. Le titre de *banneret* n'est plus d'usage parmi nous ; il s'est conservé en Angleterre ainsi que le tems fixé pour la création d'un chevalier qui étoit de 21 ans, et c'est à cet âge que les gentilshommes anglais sont majeurs, etc. La plupart de ces détails sont empruntés de M. de Ste. Palaye.

demoiselles de sa cour, et *fut crié mont-ioye moult hautement.*

L'aventure de mademoiselle d'Apremont commençoit à se répandre; son parent, le sire de Joinville (1) avoit sur l'honneur toute la délicatesse chevaleresque, qui sembloit être sur-tout le partage de cette ancienne maison. Il court, plein de colère, chez la princesse, où Sophie s'étoit retirée; elle avoit quitté son travestissement. A peine le chevalier a-t-il paru qu'elle se précipite à ses genoux; Blanche engage le farouche guerrier à entendre la justification de sa parente. Monseigneur, lui dit mademoiselle d'Apremont, daignez m'écouter; je n'ai commis qu'une imprudence, qui me coûtera la vie: car je ne soutiendrai point un semblable éclat. Jusqu'ici ma vertu n'avoit eu rien à se reprocher; il ne m'appartient pas, du sang dont je suis née, de recourir au vil mensonge: je conviendrai donc de ma faute. Dès le premier instant que j'ai connu Sargines, j'ai éprouvé une impression, que le tems n'a fait que fortifier; je l'ai prise pour une compassion noble et généreuse, pour une amitié pure à laquelle on pouvoit imposer des loix: hélas! je me suis trop aveuglée! mes entretiens, mes conseils, je l'avouerai! ont inspiré à ce jeune gentilhomme, le désir de s'arracher à cette espèce d'oubli de soi-même, où il languissoit enseveli; je lui ai fait aimer la gloire,

(1) C'étoit Simon de Joinville, père de Jean de Joinville, l'historien de Saint Louis; ce fut leur parent Guillaume de Joinville, archevêque de Rheims, qui sacra Louis VIII et Blanche.

la valeur, la réputation : je m'applaudissois de mon ouvrage. Il a quitté sa retraite pour venir, à l'insçu de son père, chez son oncle, le seigneur de Ville-Hardouin, (1) se perfectionner dans des travaux, dont les principes lui étoient peu familiers. Son parent l'a accueilli, l'a échauffé dans son projet, et lui a donné le droit d'entrer dans la lice, en le créant chevalier. (2) Il m'a fait savoir qu'il devoit se présenter au tournoi. La mort imprévue de ma tante me laissoit à ma foiblesse je la reconnois aujourd'hui cette foiblesse si funeste : mais c'est en vain que mes yeux se sont ouverts ; j'ai cédé à ce penchant si impérieux, que je couvrois du nom trompeur d'amitié ; j'ai pressé ma gouvernante de me suivre, et d'imiter mon déguisement. J'imaginois, à la faveur de ces habits étrangers pour mon sexe, n'avoir d'autre témoin de mon égarement que Geneviève. Sargines a été vainqueur : je n'ai pu résister au plaisir que m'a fait goûter sa victoire ; une émotion trop forte a surpris mes sens, et j'allois expirer, quand j'ai été obligée d'ôter ce casque, si peu fait pour moi ! C'est alors que j'ai senti que j'étois la victime d'un malheureux amour ; c'est l'amour qui m'humilie à ce point.... Monseigneur, je saurai m'en punir : je ne me dissimule pas que le défaut de richesse m'interdit jusqu'à la pensée de con-

(1) Très-grande maison ; celui-ci étoit maréchal de Champagne. Un Ville-Hardouin a été le premier de nos historiens.

(2) Un chevalier avoit le droit d'en faire d'autres ; et il falloit avoir nécessairement ce titre pour se présenter dans un tournoi, et pour joûter contre des chevaliers.

tracter un engagement avec Sargines ; je vais donc renoncer au monde, à ma famille, à moi-même ; accordez-moi seulement la permission de me consacrer à une éternelle clôture ; et là, mes larmes continuelles, et le reste de ma vie écoulé dans les regrets et le repentir, expieront peut-être un moment d'erreur.

Sargines brûloit de voir mademoiselle d'Apremont; il avoit appris qu'elle étoit chez Blanche ; il voloit auprès d'elle : son père le force de revenir sur ses pas, et de se prêter aux soins que, selon l'usage, se donnoient les dames du plus haut rang, pour le désarmer, et le revêtir d'habits magnifiques. Oui, mon père, disoit avec chaleur le jeune homme, je m'applaudis d'en faire l'aveu en présence d'un sexe enchanteur : je lui suis redevable du peu d'éclat que je viens d'acquérir ; c'est mademoiselle d'Apremont qui m'a inspiré une ardeur sublime, qui vous rend un fils... Mon père, vous m'aimez, je le vois : mes lauriers sont arrosés de ces larmes si précieuses, que je conserverai au fond de mon cœur ; la parente des sires de Joinville ne peut qu'honorer votre choix : souffrez que je la venge des injustices de la fortune ; elle est ma bienfaitrice : je ne vous parle point d'un amour qui me causera la mort, si vous vous refusez à ma prière ; je dois tout à la divine Sophie ; mon père, voudriez-vous que je fusse ingrat ?

Le roi entre, suivi du sire de Joinville. Le vieux Sargines va à ce seigneur : — Mon ami, je suis impatient d'acquitter la dette de mon fils ; je vous demande votre parente pour son épouse. Le jeune homme ne

laisse pas à Joinville la liberté de répondre ; il court dans ses bras, revient dans ceux de son père. Philippe jouissoit du spectacle le plus intéressant pour une ame que n'avoit point endurcie l'orgueil des grandeurs, et qui connoissoit tout le charme de la sensibilité. Le mariage est décidé, leur dit ce prince ; on s'est conformé à mes désirs : je me charge de l'appareil des noces ; en attendant, allons célébrer le triomphe du *jeune fils* ; le voilà tel que je le souhaitois ; je lui pardonne de m'avoir résisté : l'amour est le premier maître des Français. Sire, il ne sera jamais que le second, réplique le jeune Sargines, d'un ton pénétré, tant que nous aurons un roi qui vous ressemblera, et mademoiselle d'Apremont sera elle-même de mon sentiment ; des souverains tels que vous auront toujours la préférence sur nos maîtresses.

La princesse arrive tenant par la main Sophie, dont la parure relevoit encore les attraits. Le vieux Sargines court l'embrasser : — Cette liberté m'est permise avec ma bru. Mon cher chevalier, lui dit Blanche, vous avez prévenu mes sollicitations : — Dites vos ordres, madame, et j'aurois été trop heureux de les exécuter : mais j'étois déjà déterminé à remplir mon devoir ; j'avois à satisfaire ma reconnoissance et celle de mon fils, et si mademoiselle d'Apremont veut bien lui donner la main, je n'aurai plus de vœux à former.

On se rend à la salle du festin ; le roi fait asseoir le jeune Sargines à ses côtés. On avoit placé mademoiselle d'Apremont auprès de la princesse, et le sire de Joinville, ainsi que son ami, étoient au-dessous du prince Louis. On ne manqua pas d'apporter dans

un grand bassin d'or le faisan (1) paré de ses plus belles plumes : mais ce qui rehaussa encore plus la pompe du banquet, ce fut une de ces représentations muettes connues alors sous le nom *d'entremets.* (2) Un rideau se leva au fond de la salle, et découvrit une espèce de théâtre où régnoit une obscurité profonde qui désignoit le cahos. L'Amour, figuré par un enfant, descend du ciel, un flambeau à la main; il secoue ce flambeau, en fait jaillir des étincelles : la lumière paroît; des arbres s'élèvent; des ruisseaux coulent et murmurent; la terre se revêt d'un riant gazon : au milieu de cet enchantement se voyoit sur une petite colline un jeune homme endormi; l'Amour s'approchoit, lui présentoit son flambeau; le jeune homme aussitôt se réveilloit avec surprise, et se précipitoit vers une épée et un bouclier que lui offroit la Gloire; il s'armoit de pied en cap, et il marchoit avec impatience précédé de la Justice et de la Religion. Il est assez inutile d'observer que ce spectacle étoit une image emblématique de l'aventure de Sargines, et que nos aïeux jusques dans leurs divertissemens consacroient leur respect pour cette religion qu'ils regardoient toujours comme le premier objet qui devoit les animer.

Les dames continuèrent de combler le jeune che-

---

(1) Nous avons déjà remarqué que le paon et le faisan étoient une sorte d'oiseaux mystérieux pour la chevalerie.

(2) Voyez la troisième partie de l'ouvrage de M. de Ste. Palaye, et la description de la fête donnée à Lille, en 1453, par Philippe *le Bon*, duc de Bourgogne, à l'occasion d'une croisade projetée contre les Turcs.

valier de faveurs éclatantes : elles le servirent à table. Il sut par sa modestie ajouter à sa gloire. (1) Philippe, et tous les courtisans à l'exemple de leur maître, lui prodiguèrent les plus flatteurs éloges; les troubadours le chantent; on inscrit son nom sur les régistres publics des officiers d'armes. Au sortir de la table, il trouve sur son passage deux de ses admirateurs qu'il n'attendoit point, Raymond et Pierre. Eh bien ! dit-il au premier, mon maître, (2) présentement vous reconnoîtrez votre élève ? (il l'embrasse) et toi, aussi, mon cher Pierre ! viens dans mes bras, mon ami; eh ! par quel hazard te vois-je à la cour ? c'est pour le coup que je te fais mon écuyer. Ces bons serviteurs ne répondoient que par des larmes. Celui-ci

---

(1) C'étoit un des premiers préceptes de la chevalerie.

» Un chevalier, n'en doutez pas,
» Doit ferir hault, et parler bas.

Les vainqueurs étoient conduits dans les palais des rois, et admis à leur place, souvent assis à côté d'eux, et servis même par les dames. L'air timide et embarrassé prêtoit un nouvel éclat à leur triomphe. On aura peine à le croire dans ce siecle où le cynisme de l'effronterie est un titre assuré pour réussir, et où la modestie passe pour un défaut d'usage, et ce qu'il y a encore de moins pardonnable, pour un ridicule ; et cette *impudence* si atroce qui fait tant de tort aux bonnes qualités de notre nation, ce ne sont point la plupart de nos beaux esprits qui auront le courage de la combattre, et de la détruire. Qui donc doit nous donner l'exemple de la modestie, si ce n'est le vrai mérite ?

(2) Les jeunes chevaliers donnoient souvent ce nom aux écuyers qui les avoient élevés, et auxquels il étoit de leur devoir de marquer autant d'égards que de reconnoissance.

étoit resté au château, tandis que son pupille avoit passé six mois chez le seigneur de Ville-Hardouin; craignant que son père ne fût informé de son départ, il avoit chargé son fidèle domestique de le tenir secret, et le docile confident n'avoit quitté son poste qu'à l'approche du tournoi. Il n'avoit point douté, disoit-il, du succès du jeune gentilhomme; il prétendoit même avoir eu à cet égard, des pressentimens; il étoit arrivé au moment où l'on proclamoit le vainqueur.

La naïveté, et la franchise touchante de Pierre, amusèrent beaucoup le roi, qui ne dédaigna point de s'entretenir familièrement avec lui : ce monarque saisissoit toutes les occasions qui pouvoient le rapprocher de la nature; il éprouvoit combien la morgue de la réprésentation et de la grandeur est étrangère à l'homme, et quelles douceurs sont attachées à la simplicité et au sentiment. Le prince Louis envoya au nouveau banneret, un cheval d'une beauté singulière, avec un bouclier orné de fleurs de lys d'or.

Sargines le père voulut que des actions de grâces, et un hommage public rendu à la religion, fussent le terme d'une journée si glorieuse pour son fils : il le conduisit lui-même à l'église, lui donna sa bénédiction, et y joignit des conseils vraiment paternels et dignes d'un aussi respectable chevalier.

Les deux amans furent bientôt unis. Ce fut une fête éclatante, où Philippe et toute sa cour assistèrent. Il y eut encore une joûte, où Sargines fit la galanterie à sa jeune épouse, de rompre plusieurs lances en son honneur; il distribua des prix aux vaillans chevaliers,

sur

sur lesquels il avoit eu l'avantage au tournoi, et il remporta une victoire peut-être plus difficile et plus flatteuse que la première, en sachant consoler ses rivaux de sa supériorité ; ils devinrent même ses amis, et ses *frères d'armes*. Foulques, (1) curé de Neuilly, secondé du savant Heloïn, (2) religieux de l'abbaye

(1) C'est ainsi que Ville-Hardouin, notre premier historien, nous parle de ce pasteur zélé, le successeur de St. Bernard pour la ferveur et l'éloquence. « Sçachiez que » 1198 ans après l'incarnation nostre Segnor Jesus-Christ, » al tens Innocent III Apostoille de Rome, et Filippe » (Auguste ou second) royde France, et Richart roy d'An- » gleterre, ot (il y eut) un sainct home en France qui ot » nom Folques de Nuilli ; cil Nuilli siest entre Lagny sor » Marne et Paris, et il ere (étoit) prestre, et tenoit la » parroiche de la ville, et cil Folques, dont je vous di, » comença à parler de Dieu par France et par les autres » terres encor, et nostre sires fist maint miracle par luy, etc. » Cet homme respectable que l'abbé Vely paroît n'estimer pas assez, eut peut-être un zèle trop aveugle en prêchant une nouvelle croisade : mais le sage auteur de notre histoire devoit ajouter que Foulques prêcha aussi contre le libertinage et l'usure ; beaucoup de femmes revinrent de leurs égaremens ; il dota des filles honnêtes, et ce que l'on peut regarder comme une espèce de miracle de sa part, plusieurs de ces usuriers qu'il avoit eu le talent d'émouvoir, vinrent dans ses mains *dégorger* le fruit de leurs rapines.

(2) A propos de cet émule de Foulques, il ne sera pas inutile d'observer que l'abbaye de S. Denis entretenoit plusieurs religieux chargés de suivre l'histoire des différens règnes de nos souverains. Combien d'obligations doivent nous attacher à cet ordre de S. Benoît, qui a défriché nos terres, conservé le dépôt de nos foibles connoissances, mis à l'abri du ravage des guerres civiles nos anciennes chartres,

de St. Denis, profita de cette occasion : il prêcha une croisade ; les sires de Moleyne, de Harcourt, de Mailly, de Laval, de Beaujeu, de Resnel de Clermont, de Mirepoix, reçurent la croix des mains du zélé prédicateur. Les Mortaigne, les de Tilières, les de Conflans, les Doffemont, les de Guynes, les Beaugency, les la Tournelle suivirent cet exemple. On vit avec surprise Sargines quitter le sein d'une épouse qu'il adoroit, s'enrôler parmi eux, et prendre aussi le bourdon ; (1) mais ce qui frappa davantage : sa

---

nos possessions, et souvent nos familles mêmes ! Quand il n'auroit fait que produire le célèbre Suger, ne seroit-ce pas un titre suffisant à notre éternelle reconnoissance ? C'est cependant cette société laborieuse et bienfaisante que voudroient aussi blesser de leurs traits l'ingratitude et l'ignorante malignité du bel esprit, deux vices émanés de notre corruption actuelle.

(1) On aimera à voir un tableau naïf du départ de nos bons aïeux pour la Terre-Sainte. « Le jour (dit le sénéchal » de Champagne) que je me parti de Joinville, j'envoié » querre l'abbé de Cheminon que on tesmoingnoit au (un) » plus preudhomme de l'ordre blanche (l'ordre de Citeaux.) » Cel abbé de Cheminon si me donna m'escharpe et mon » bourdon ; et lors je me parti de Joinville, sanz rentrer » ou chastel jusques à ma revenue à pié deschaus, et en » langes (en chemise) et ainsy alé à Bléchicourt et à » S. Urbain et aultres cors sains qui là sont, et en démen- » tières que (tandis que) je aloie à Bléchicourt et à » S. Urbain, je ne voz (voulus) retourner mes yex vers » Joinville, pour ce que le cuer ne me attrendisit du biau » chastel que je lessoie, et de mes deux enfants » Quel naturel charmant ! n'est-ce pas là cette vérité du cœur que

femme elle-même ne démentant point son caractère élevé, dompta sa tendresse, pour applaudir à la ferveur de son mari; loin de l'arrêter, elle anima son courage, et l'exhorta à poursuivre une entreprise qui entretenoit cette ardeur chevaleresque, (1) le principe de tant d'héroïsme, et d'actions éclatantes.

---

les seuls Grecs ont connue, et dont nous sommes aujourd'hui si éloignés ?

(1) C'est encore une des déclamations critiques de notre siècle. On a su présenter tous les inconvéniens, et les abus dangereux qui ont résulté des croisades : on auroit dû aussi avec la même vérité nous offrir la peinture des biens qu'en a retirés l'Etat. Arrêtons-nous à la seule chevalerie : combien elle a été utile à l'intérêt public, et à cet amour de l'honneur qui enflammoit notre nation, feu sacré que, j'ose le prédire, nous verrons s'éteindre, si notre dépravation continue à faire des progrès ! Les Anglais sont attaqués de la même maladie, et menacés du même sort. Il faut pourtant, à la gloire des deux peuples, citer ici une anecdote qui nous rappelle ces beaux jours de la chevalerie. Je l'emprunte de la gazette de France, article de Marseille, le 18 mai de cette année : « L'amiral anglais arrivé à Ville-Franche le premier de ce » mois, a remis au capitaine Jervis, commandant la frégate » l'*Alarme*, une lettre et une caisse avec ordre de la porter » en toute diligence à Marseille, au sieur Pléville-le-Pelley, » lieutenant de vaisseau et du port, lequel à pareil jour, » premier mai de l'année dernière, sauva cette même frégate » l'*Alarme*, lorsquelle étoit sur le point de périr. La lettre » des officiers de l'amirauté d'Angleterre étoit conçue en » ces termes : *Vos services, Monsieur, envers la frégate* » *ont excité notre admiration et notre reconnoissance.* » *Votre courage, votre prudence, votre intelligence, vos* » *talens ont mérité que la Providence couronnât votre*

Nous nous bornerons à dire que Sargines mérita dans la suite l'honneur d'être le favori, (1) ou plutôt

» *zèle. Le succès a fait votre récompense : mais nous* » *vous prions d'agréer comme un hommage rendu à votre* » *mérite, et comme un gage de notre estime et de notre* » *reconnoissance, ce que le sieur Jervis est chargé de vous* » *remettre de notre part.* La caisse renfermoit différentes » pièces de vaisselle d'argent richement ciselées, parmi » lesquelles il y avoit un vase chargé d'ornemens relatifs au » service rendu par le sieur Pléville-le-Pelley. On voyoit » d'un côté les armes d'Angleterre, et de l'autre cette ins- » cription latine : *Georgio-Renato Pléville-le-Pelley,* » *nobili, Normano Grandivillensi, Navis bellicæ, Por-* » *tusque Massiliensis pro-Præfecto, ob navem Regiam in* » *littore Gallico periclitantem, virtute, diligentiâque* » *suâ servatam* : septem Viri *Rei Navalis Britannicæ.* » *M. DCC. LXX.* A Georges-René-Pléville-le-Pelley, » gentilhomme Normand, de Grandville, lieutenant de » vaisseau du roi et du port de Marseille, pour avoir sauvé » du naufrage un vaisseau de roi sur les côtes de France, les » *Septem-viri* de l'amirauté d'Angleterre. M. DCC. LXX. » Qu'il est consolant pour le petit nombre de personnes qui sont sensibles à la vertu, de voir encore de ces exemples si rares de grandeur d'ame et de générosité !

(1) Il devint effectivement un des premiers héros de notre chevalerie. Sa prudence et son jugement égalèrent sa valeur. Il soutint seul avec un autre de nos dignes Français, Gautier de Châtillon, l'effort d'une multitude d'ennemis qui vouloient s'emparer du monarque. « Toutes les fois » (dit Joinville) que les Sarazins l'approchoient, Geoffroy » de Sargines prenoit son espie (épée) et leur recouroit » sus, et les chassoit en sus du roi. » Quelques momens avant, comme on avoit parlé de rendre Damiette à ces barbares, et qu'on offroit pour ôtage et cautionnement

l'ami d'un roi, dont l'église, de concert avec la France, a consacré la mémoire : ce fut lui qui recueillit les derniers soupirs de ce héros des saints, et qui le remplaça en Asie pour la défense de la chrétienté; et si le sujet n'eut pas des autels comme son maître, il laissa du moins la réputation immortelle du plus vaillant et du plus vertueux des hommes.

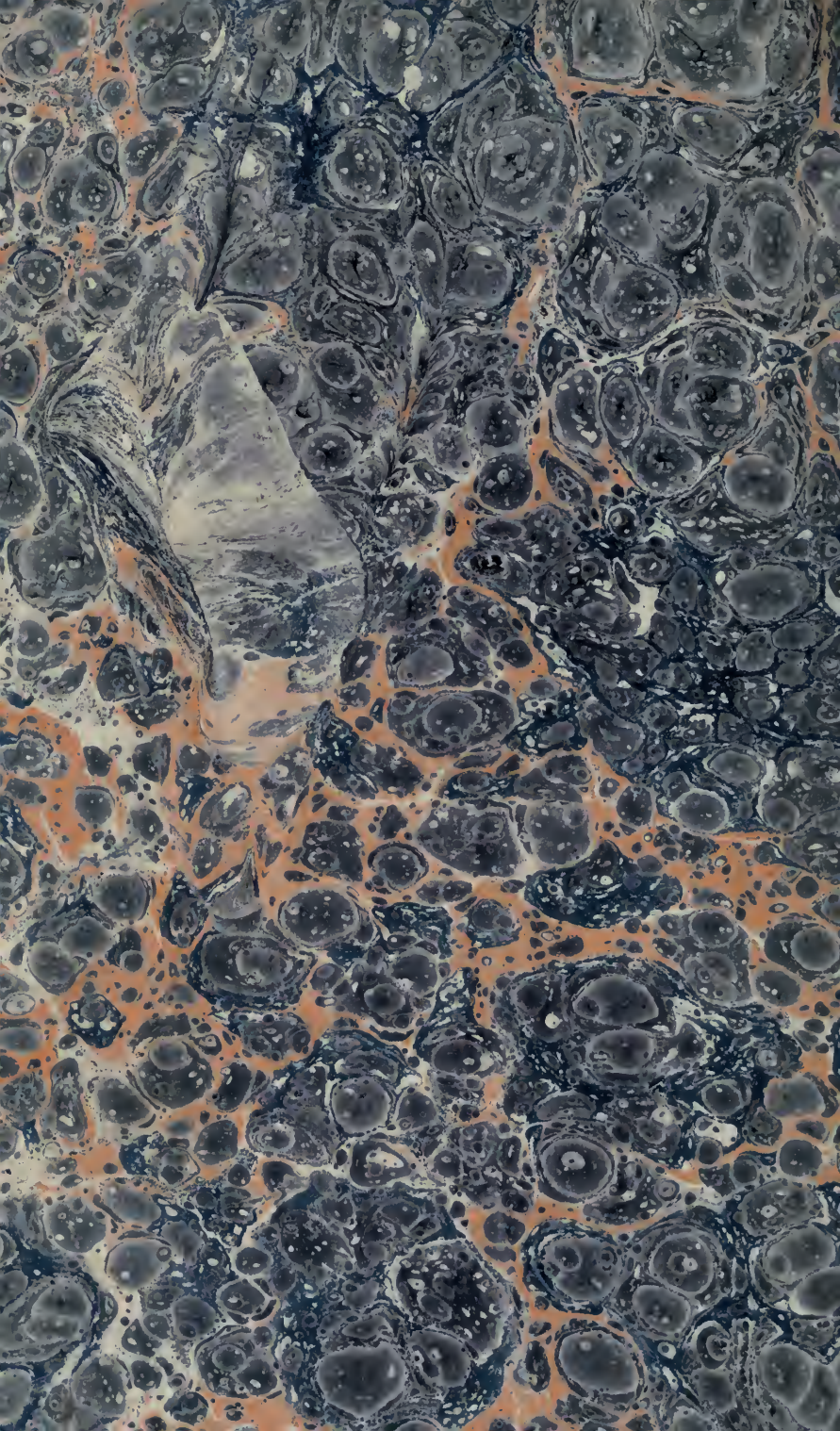
On pourroit comparer l'amour au plus actif des élémens; nous allons le voir dans Salvini, tel qu'une flamme sombre et dévorante, répandre les horreurs de l'incendie; dans Sargines, c'est une chaleur douce et féconde, qui fait germer les vertus et les biens,

---

traité un des frères du souverain ; « les Sarazins distrent que » ils n'en feroient riens, se en ne leur lessoit le cors le roy » engage ; dont monseigneur Geoffroy de Sargines, *le bon* » *chevalier*, dit que il ameroit miex que les Sarazins les » eussent touz mors et pris que ce que il leur feust reprouvé » (reproché) que il eussent lessié le roy en gage ». Après le départ de ce prince, ce respectable serviteur resta dans la Palestine, revêtu de la qualité de son lieutenant; il fut depuis sénéchal, et vice-roi de Jérusalem; malgré le peu de secours qu'il recevoit de la France, et du reste de la chrétienté, il sut durant près de trente années se maintenir contre la puissance formidable des Infidéles. « Le brave » Sargines (c'est de l'abbé Vely que nous empruntons ce » trait qui peint bien notre héros) valoit seul des millions » de remparts et de bastions ». S. Louis disoit de lui qu'il n'avoit point vu de plus vaillant chevalier, et de plus honnête homme ; aussi y a-t-il peu d'exemples qu'un roi aime son sujet autant que ce monarque aima Sargines; il fut véritablement l'ami de son maître, et n'abusa point de sa faveur : pour un courtisan, n'est-ce pas le comble des éloges?

les développe, et les tourne au profit de l'humanité. Ne blâmons les passions qu'autant qu'elles sont mal dirigées. Sans le feu, les autres élémens ne pourroient subsister : sans les passions, il ne sçauroit y avoir de grandes ames. Le fer déchire le sein de la terre, et en fait sortir ce qui contribue à notre conservation, à notre utilité, à nos plaisirs : le fer sert aussi notre aveugle rage, et par nos mains, porte la destruction, et égorge nos semblables. Souvenons-nous que les remèdes les plus salutaires se tirent souvent des plantes vénéneuses, et gardons-nous de mettre sur le compte de la nature, cette mère trop bienfaisante pour des enfans ingrats, l'horrible abus que nous faisons de ses présens.

Fin du Tome second.



PQ
1954
A7
1803
t.2

Arnaud, François Thomas Marie
de Baculard d'.
Oeuvres

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

1, 2, 7, 8, 9, 10, 11, 13, 14, 32, 34-36 37